

LE LIVRE
DES CENT-ET-UN.

TOME QUINZIEME.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, n° 12.

PARIS,

OU

LE LIVRE DES CENT-ET-UN.

TOME QUINZIÈME.



A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE
DE S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS,
RUE DE CHABANNAIS, N° 2.

M DCCC XXXIV.



AU PUBLIC,

LE LIBRAIRE ÉDITEUR.

Ce quinzième volume est le dernier de cette publication. Le retard qu'il a éprouvé a été causé par les souffrances auxquelles a été en proie l'éditeur des *Cent-et-un*, retenu pendant près de trois mois par deux maladies successives. Les malheurs qui l'ont frappé n'ont point été à ses yeux un motif de manquer aux obligations qu'il avait prises envers le public; il a voulu les remplir à tout prix; sa mauvaise fortune et le déplorable état de sa santé ont pu entraver son zèle, mais ils ne l'ont pas altéré, et il se trouve heureux d'en donner aujour-

d'hui une preuve nouvelle aux souscripteurs du livre des *Cent-et-un*. Parvenu à la fin de cette entreprise, l'éditeur de cet ouvrage veut accomplir un devoir sacré pour son cœur : c'est celui d'offrir le témoignage de sa reconnaissance aux écrivains qui lui ont prêté l'appui de leur talent. Leur généreuse collaboration a été pour lui plus qu'une consolation ; il y a trouvé la plus douce et la plus honorable récompense de ce que, dans une carrière de près de vingt années, il n'a cessé de faire d'efforts et de sacrifices pour la gloire des Lettres en France.

Malgré les désastres qui ont entièrement détruit ses ressources, il lui est permis d'espérer des jours meilleurs; mais la possession dont il se montrera toujours le plus fier, c'est celle de l'acte qui contient cette association littéraire jusqu'ici sans exemple, par laquelle le concours de tant de plumes justement aimées du public lui a été assuré ; c'est maintenant le seul bien qui lui reste ; toujours ce sera le plus beau de ses titres. Il a voulu que le souvenir en fût perpétué

pour les souscripteurs du livre des *Cent-et-un*. Il a pensé avec quelque raison qu'ils recevraient avec plaisir le *fac-simile* des signatures de tous ceux qui les ont apposées au bas de l'engagement original. En joignant cette pièce au quinzième et dernier volume des *Cent-et-un*, il présente aux souscripteurs un document curieux et digne d'intérêt; il obéit envers les signataires au plus légitime sentiment de gratitude, et il laisse à tous la preuve authentique d'une action dont la littérature entière doit se glorifier aussi bien que celui qui, de la part de tels hommes, a été l'objet d'une telle bienveillance.

Il ne doit pas terminer cette note, sans remercier le public de l'accueil favorable qu'ont reçu de lui toutes ses publications : dans le passé, il y trouve une réparation des revers qu'il a essuyés; dans l'avenir, il y voit un encouragement qui sait le soutenir dans ce qu'il espère entreprendre un jour. C'est là aussi un bien inestimable auquel, pour rien au monde, il ne

voudrait renoncer; c'est en même temps un précieux témoignage de considération qu'il a ambitionné toute sa vie et dont il espère ne jamais démériter.

C. LADVOCAT.

24 décembre 1834.



Pigault Lebrun — Chatelain — N. L. Lemercier — Chateaubriand

Dulaure — Auguste Luchet — Saintine — Étienne Béquet — Taylor — Étienne — Eugène Briffault — J. G. Ymbert — Rey Dusseuil — Laurent de Jussieu — Daru — Béranger — Casimir Delavigne — A. de Lamartine — Amaury Duval

Les soussignés voulant donner à M. Ladvocat Libraire un témoignage de l'intérêt qu'il leur inspire dans les circonstances fâcheuses où il se trouve par toutes les pertes qu'il a éprouvées depuis un an, ont résolu de venir à son secours en s'engageant à lui donner chacun au moins deux Chapitres qui devront composer un ouvrage intitulé : *Le Diable boiteux à Paris ou Paris et les mœurs comme elles sont*.(1) Ils invitent tous les hommes de lettres qui n'étaient pas présens à leur réunion à venir se joindre à eux pour secourir un Libraire qui a si puissamment contribué à donner de la valeur aux productions de l'esprit et à consacrer l'indépendance de la profession d'hommes de lettres.

Paris, 20 Juillet 1831.

(1) Cet ouvrage a reçu le titre du Livre des Cent et Un.

Ancelot — Étienne Béquet — Henry-Monnier — Villemain — Barthélemy et Méry — Charles Nodier — Bouilly — Victor Hugo — Alexandre Duval — A. Loève-Veimars — Dupaty — A. de Latouche — Chasles — A. Jay — Kératry — A. Carrel — N. A. de Salvandy — Antoni Deschamps — Jules Janin — Fitz-James — Désiré Nisard — Jos. Droz — Ph. Chasles — Édouard d'Anglemont — Sophie Gay — Casimir Bonjour — Michaud — J. B. Aug. Soulié — Alphonse Royer — Geoffroy St Hilaire — Alfred de Wailly — Th. Jouffroy — Mazères — Lebrun — Armand Marrast — L. Vitet — Ch. Rémusat — C. Delavigne — Lenormant — Alfred de Vigny — Ch. Liadières — A. de Custine — Ernest Fouinet — Lebrun — Gustave Planche — Barante — J. Fenimore Cooper

Quoique je n'aie pas l'honneur de pouvoir m'intituler homme littéraire je m'empresse de joindre mon nom à ceux des amis de Mr Ladvocat qui se sont réunis pour l'entreprise du livre des Cent et Un. Lafayette

Voyez [illegible] bonheur de faire quelque chose d'utile [illegible] à un homme qui a mérité la reconnaissance. Tout ce que [illegible] ma plume est à [illegible] amitié.

Lamartine

PARIS,

OU

LE LIVRE DES CENT-ET-UN.



PASSY, BOULOGNE ET LA MUETTE.



Le beau village de Passy, situé entre Paris et le bois de Boulogne, a vu s'élever ses premières maisons en l'année 1250. Lorsqu'il prit de l'accroissement, Charles V autorisa ses habitans, en 1360, à se clore de murs, pour se garantir du ravage causé dans leurs propriétés par la prodigieuse quantité de lapins qui peuplaient la

forêt de Rouvray, maintenant le bois de Boulogne, dont j'aurai l'occasion de parler dans le courant de ce chapitre.

L'église de Passy a été bâtie dans le seizième siècle, sous la dédicace de Notre-Dame-de-la-Grâce. Son curé ou desservant était nommé par le chapitre de Saint-Germain-l'Auxerrois ; alors cette église relevait de la cure d'Auteuil, et sa fête patronale était celle de l'Annonciation.

Passy, comme Auteuil, a presque toujours été l'asile chéri des savans et des riches particuliers ; cette belle commune a compté parmi ses habitans le comte d'Estaing et Benjamin Franklin. Le premier, bien qu'homme de cour, tenait un rang distingué dans la marine française, et sa conduite pendant la guerre des Américains contre l'Angleterre, guerre terminée en 1785, fut aussi honorable que glorieuse ; quant au second, il est trop connu pour qu'il soit nécessaire de mentionner ici ses titres à l'immortalité. La maison de Franklin était située rue de l'Église, et se faisait remarquer par le paratonnerre dont elle était surmontée. La commune, pour conserver la mémoire de ce grand citoyen, a donné son nom à l'une de ses rues. C'est du jardin de la maison de Franklin que Montgolfier lança son premier ballon.

Passy, depuis nombre d'années, est devenu

l'habitation de familles de distinction, d'avocats renommés au barreau de Paris, ainsi que d'un grand nombre d'étrangers.

La position de ce village est des plus pittoresques. Assis sur le sommet et le penchant d'une colline, il offre, surtout à ceux qui habitent les bords du quai de la Seine et la rue Basse, des points de vue charmans, variés par une infinité de maisons de campagne et par un lointain d'une grande richesse.

Cette jolie commune peut dans ce moment être considérée comme une annexe de la capitale, puisqu'on y trouve, comme au milieu de Paris, toutes les commodités de la vie. Il serait difficile d'énumérer les améliorations que la civilisation et le temps y ont introduites.

Entre le Passy actuel et le Passy du temps de la fondation du couvent des Bons-Hommes, quelle différence ! Ce couvent était occupé par des Barnabites; mais ils ne jouissaient d'aucun droit, puisque la seigneurie et la juridiction appartenaient au chapitre de Saint-Germain-l'Auxerrois. Plusieurs histoires ont couru sur la fondation de ce monastère. Beaucoup de personnes l'attribuent à un conseiller au parlement de Paris; d'autres au mécontentement d'un client qui, mal défendu par son avocat, vint masquer la maison de campagne que ce dernier possédait

à Passy par l'édifice aujourd'hui connu sous le nom des Bons-Hommes.

Ce couvent, vendu pendant la révolution, est devenu la propriété de divers particuliers et a aussi été affecté à différentes branches d'industrie; il est possédé maintenant par la famille Perrier, qui primitivement y avait établi un moulin à vapeur. Il a aussi, à diverses époques, servi de magasin de blés et de farine; et tout récemment il fut transformé en hôpital de secours pour les personnes peu aisées, attaquées du choléra.

A Passy, comme à Paris, toutes les rues sont bien éclairées et garnies çà et là de bornes-fontaines; chaque maison est ornée de jardins cultivés avec un goût recherché, et la propreté des rues ne saurait donner lieu à la moindre critique.

Durant sept mois de l'année, la population de Passy peut s'élever de sept à huit mille âmes; mais, pendant la rigoureuse saison, elle n'est guère que de trois à quatre mille.

Passy a été renommé pour ses eaux ferrugineuses, découvertes en 1658; c'est peu d'années après que fut élevé le château, habité jadis par Mgr le duc de Bourbon, et qui est aujourd'hui démoli.

Les médecins de la capitale, pendant long-

temps, ont recommandé à leurs malades les eaux de Passy. Ces eaux, situées dans la propriété de MM. Delessert, sont très-peu fréquentées maintenant; cependant cela n'a diminué en rien l'affluence des personnes qui viennent tous les ans habiter cette commune pour y jouir d'un bon air et des charmantes promenades du bois de Boulogne.

MM. Delessert sont propriétaires à Passy d'une raffinerie de sucre trés-étendue et en grande activité. L'on doit aussi à cette famille plusieurs établissemens de charité, sans compter une école d'enseignement mutuel pour les jeunes garçons et les jeunes filles.

Passy, comme les communes qui forment la banlieue de Paris, a sa fête patronale, qu'on célébre tous les ans, à la fin du mois de mai, sur l'emplacement et les pelouses qui se trouvent en face du Ranelagh. Un grand nombre de Parisiens accourent ordinairement à cette fête, qui ne le cède en plaisirs, en jeux, en spectacles et en danses, à aucune autre des environs de Paris.

Très-près de Passy, à l'entrée du bois de Boulogne, se trouvent les pavillons de l'ancien château de la Muette, qui avait été bâti par Louis XV; mais avant qu'il l'érigeât en maison royale, il y existait un rendez-vous de chasse que Charles IX, Marguerite de Valois, première femme

de Henri IV, et Louis XIII ont successivement fréquenté. En 1716, ce château devint la propriété de la duchesse de Berry, fille du duc d'Orléans, régent de France pendant la minorité de Louis XV; elle l'avait acquis de M. Fleurion d'Armenonville, en échange du château de Madrid. Pendant long-temps cette princesse, qui aimait les plaisirs à l'excès, y donna de brillantes fêtes. Cette résidence était une de celles qu'elle préférait; à sa mort, la Muette revint au domaine royal. Ce château était somptueusement meublé, décoré de tableaux précieux et de statues de maîtres célèbres.

L'un des deux pavillons, qui existent encore, ainsi que son vaste jardin, qui donne sur le bois de Boulogne, appartient à la famille de M. Érard, facteur de pianos et d'orgues. Outre le plaisir qu'on avait, de son vivant, d'y entendre au moins une fois par mois des virtuoses sur ces instrumens, on jouissait encore de celui d'admirer une très-précieuse galerie de tableaux des meilleurs peintres des différentes écoles.

C'est au château de la Muette que Marie-Antoinette passa la première nuit de son arrivée à Paris, en 1770; Louis XV, pour sa réception, lui donna une brillante fête dans ce château, où parut, au mépris des usages et de la bienséance, la comtesse Dubarry, sa maîtresse. Le domaine possède

dans ce moment le second pavillon, qui est habité par M. Mounier, ex-intendant des domaines de Louis XVIII et de Charles X.

A la fédération, le 14 juillet 1790, la commune de Paris donna dans les jardins de la Muette un banquet où vinrent s'asseoir près de vingt mille fédérés.

Il y a très-peu d'habitans de la capitale qui n'aient plusieurs fois dans leur vie parcouru le bois de Boulogne et assisté aux bals du Ranelagh.

Avant d'entrer en détail sur les belles promenades du bois de Boulogne, je vais faire connaître au lecteur le village qui en porte le nom.

Le village de Boulogne, suivant plusieurs historiens, a été connu sous différentes dénominations; ainsi on l'a alternativement appelé les Menus de Saint-Cloud; Rouvray, à cause de la forêt qui portait ce nom, et enfin Boulogne. Sa première fondation date de l'année 1134. Plus tard, en 1319, il prit, ainsi que la forêt, le nom qu'il porte aujourd'hui.

L'on raconte que les habitans de Rouvray, ayant essuyé de grandes pertes par suite de la grêle ou de la gelée, se décidèrent à aller en pélerinage à Boulogne-sur-Mer pour implorer la miséricorde et la protection de la vierge Marie, patrone de cette ville. Ils obtinrent une

relique de cette sainte et rapportèrent avec eux le plan de l'église, afin d'en faire bâtir une pareille dans leur pays. En effet, ces pélerins obtinrent en 1319, de Philippe-le-Long, la permission de construire cette église, qui plus tard, en 1349, fut érigée en paroisse, car avant ce temps elle dépendait, comme la succursale de Passy, de la cure d'Auteuil. Sous Charles VII, s'il faut en croire les vieilles chroniques, un cordelier nommé Richard, qui était allé en pélerinage à Jérusalem et avait sermonné pendant plusieurs carêmes dans différentes églises de Paris, vint prêcher, en avril 1429, dans l'église de Boulogne. Son sermon fit un si grand effet sur ses auditeurs, qu'ils brûlèrent, en rentrant chez eux, tout ce qui pouvait rappeler leurs mauvais penchans pour le jeu et le luxe ; cartes, tables de jeux, billes, billards, tout fut, en un seul instant, la proie des flammes.

Pendant le temps que la forêt portait le nom de Menus de Saint-Cloud et de Rouvray, un nommé Olivier le Daim en avait l'intendance et la conservation; il était barbier de Louis XI et son favori. Alors ce bois était pourvu d'une grande quantité de gibier.

De tout temps le bois de Boulogne fut renommé pour ses délicieuses promenades; mais il s'est trouvé beaucoup plus fréquenté depuis 1814 et

1815, grâce aux réparations exécutées à différentes époques par ordre du Gouvernement, et que nécessitaient les grands dégâts commis par les troupes alliées en 1815.

Sous le règne de Napoléon le bois de Boulogne ne fut nullement négligé ; outre beaucoup d'embellissemens faits immédiatement après la conquête du Hanovre, l'empereur le peupla d'une grande quantité de gibier, parmi lequel il y avait beaucoup de cerfs : aussi l'empereur venait-il y faire souvent des parties de chasse.

Pour l'entretien seulement des avenues et allées il donnait annuellement vingt-cinq mille francs, qu'il prenait sur les épargnes de sa maison.

A la naissance du roi de Rome, l'administration forestière attachée à la maison de l'empereur, pour fêter cet heureux évènement, prit l'heureuse et digne résolution de faire établir dans le bois de Boulogne un bosquet sous le nom du nouveau-né. A cet effet, elle désigna, pour y placer un rond-point, le carrefour formé par l'avenue de Longchamp et celle des Marronniers. Au centre de ce rond-point furent plantés trois pins de différentes espèces; son pourtour était garni d'une double rangée d'arbres appuyés d'une haie en acacias. Toutes ces plantations formaient ensemble cent et un pieds d'arbres, autant que l'on avait tiré de coups de canon pour an-

noncer à tous les Français que Napoléon avait un héritier.

A l'époque de la restauration, et par ordre, le bosquet du roi de Rome fut totalement détruit, au point qu'on ne peut en reconnaître aucune trace aujourd'hui.

Jamais parc ne fut mieux percé et ne réunit plus de situations pittoresques et variées. Voulez-vous une promenade solitaire, vous trouverez des avenues et des allées peu ou point fréquentées; voulez-vous jouir du grand monde, des beaux équipages, des toilettes à la mode, rendez-vous dans la grande avenue de Longchamp : non-seulement vous y verrez de très-jolies femmes, mais vous y trouverez encore tout ce qui peut charmer l'œil et le goût par l'élégance des voitures et les riches et splendides harnachemens des chevaux. C'est dans cette avenue, garnie sur la droite et la gauche d'une double rangée d'acacias, que vous pouvez, pendant le temps qu'ils sont en fleurs, respirer un air suave de fleurs d'oranger; c'est dans ces lieux que les vrais amateurs de beaux chevaux ne manquent jamais de se rendre le dimanche, depuis le commencement d'avril jusqu'à la fin d'octobre. En outre, souvent dans le courant de l'année, ils peuvent assister à de belles courses de chevaux, où les paris sont ouverts

aux amateurs. Qui n'a pas vu ces courses ignore le véritable rendez-vous de la haute et brillante société de Paris.

Toutes les entrées du bois de Boulogne sont belles, même la moins remarquable, celle de la porte des Princes. Le dimanche et quelquefois dans la semaine, à chacune des portes, vous pouvez reconnaître une affluence de beau monde qui s'y rend, pour jouir de la promenade et aussi pour faire des parties champêtres. Il est très-commun d'y rencontrer un grand nombre de familles et d'amis assis sur le gazon et mangeant les provisions qu'ils ont apportées de Paris.

Outre une infinité de grandes avenues et de belles allées toutes aboutissantes aux diverses issues du bois de Boulogne ; vous trouvez des sentiers tortueux fort agréables, limitées au centre par des poteaux : ces sentiers sont destinés aux promeneurs à cheval. On y trouve encore, de distance en distance, des abris circulaires, vastes et couverts en chaume, où l'on peut se garantir de l'orage sans être obligé de mettre pied à terre. Ces parties du bois, rendez-vous des fashionables de la capitale, sont, au commencement du printemps, ornées, sur la droite et sur la gauche, d'une grande quantité de genêts et d'aubépine qui répandent une suave odeur.

Il existe dans le bois de Boulogne deux ma-

res, l'une appelée la mare d'Auteuil, l'autre la petite mare, ou mare des Biches. J'aurai l'occasion de parler de l'une et de l'autre.

Le Ranelagh se compose de plusieurs maisons à proximité du parc et du pavillon de la Muette; il est pourvu d'un café. Jadis et avant les mémorables journées de juillet 1830, on y donnait tous les samedis de beaux bals d'abonnés où se rendait la plus brillante société de la cour, de la capitale, de Passy et de ses environs.

Le lendemain dimanche, dans le même local et aussi dans le jardin, il s'y donne un bal, mais composé d'autres personnages que ceux de la veille. Tout le monde y obtient son entrée en payant une très-modique somme qu'on a la faculté de pouvoir employer, soit pour payer les contredanses, soit pour solder des rafraîchissemens.

Les plaisirs se continuent le lundi au Ranelagh: monsieur Séveste, entrepreneur et directeur des théâtres de la banlieue, vient avec sa troupe y donner des représentations, toujours dans la salle du bal, qui est transformée en salle de spectacle. Les pièces qu'on y joue sont des vaudevilles ou des petites pièces du théâtre de l'Opéra-Comique; parfois même on y représente des drames et des tragédies.

Un autre bal a aussi lieu les dimanches et

les lundis à la porte d'Auteuil; quoiqu'il se donne en plein air, il est toujours suivi par une société nombreuse et bien choisie.

La promenade de Longchamp, promenade si vantée, doit son origine à l'affluence des Parisiens qui se rendaient au couvent de ce nom pendant trois jours de la semaine sainte, le mercredi, le jeudi et le vendredi, pour y entendre chanter, par les nonnes, les leçons de Jérémie; par la suite ce furent les plus belles voix de l'Opéra qui vinrent y exécuter à grand orchestre ces mêmes leçons, ainsi que le *Stabat mater* de Pergolèse. A l'époque de la révolution, le couvent fut, comme tous les autres, détruit et démoli; cependant la même coutume pour la promenade de Longchamp se continua, non plus pour aller assister aux ténèbres, mais bien pour y étaler le luxe des belles voitures et des modes nouvelles pour les dames et pour les jeunes gens. C'était alors que les princes, les pairs de France et une grande partie de la haute noblesse militaire et de robe, paraissaient dans tout ce qu'ils pouvaient montrer de plus brillant et de plus éblouissant. Les maîtresses des princes, des grands et riches personnages de la cour et de la ville, ne manquaient pas d'y paraître, affichant toujours un luxe plus extravagant que le luxe de ceux qui les entretenaient. Aujourd'hui tout

cet étalage d'éclat et de richesse appartient aux personnes du haut commerce, parmi lesquelles messieurs les banquiers, receveurs-généraux et agens de change marchent en tête. Les étrangers se montrent aussi pendant les promenades des trois jours, et leurs équipages ne sont pas les moins brillans, leurs chevaux ne sont pas les moins beaux.

Revenons maintenant au couvent de Longchamp. Ce monastère fut fondé au XIIe siècle par la sœur de saint Louis, Isabelle de France. Le titre des religieuses était celui de *Sœurs incluses de l'humilité de Notre-Dame;* mais bientôt, par ordre du roi saint Louis, il fut changé en celui de *Sœurs mineures*, cependant toujours consacrées à l'ordre de saint François. Après une centaine d'années on ne les connut que sous le nom de *Sœurs de l'humilité*. Isabelle de France se retira dans ce couvent avec le titre d'abbesse; les historiens certifient qu'elle ne fit jamais de vœux. C'était une dame très-vertueuse et d'une grande piété : elle ne vécut que peu de temps après avoir fait cette fondation, puisqu'elle mourut en 1269. Une religieuse qui a écrit son histoire et sa vie lui attribue plusieurs miracles.

Les religieuses de ce couvent furent pendant un grand nombre d'années des modèles de piété;

mais vers l'an 1627 elles commencèrent à se relâcher fortement de la règle ; ce qui se trouve certifié par un écrit de saint Vincent de Paul, dans lequel il dit : « Il est très-certain que depuis « deux cents ans ce monastère a marché vers « la ruine de la discipline et la dépravation des « mœurs. » On raconte aussi, d'autre part, qu'Henri IV compta parmi ses maîtresses Catherine de Verdun, religieuse de ce couvent, laquelle était d'une grande beauté. Pour la récompenser de ses douces et gracieuses complaisances, son royal amant lui donna l'abbaye de Saint-Louis de Vernon; il étendit aussi ses faveurs jusqu'à son frère, en le nommant président au parlement de Paris. On va jusqu'à dire que la digne religieuse le rendit père d'un fils.

Les nonnes de Longchamp poussèrent si loin leur déréglement, qu'on affirme qu'au moyen de croisées fort basses, elles donnaient toutes les nuits des rendez-vous aux jeunes cavaliers de la Cour ; on dit même que, malgré les représentations et les prières de l'abbesse, pour faire cesser ce scandale, le provincial de l'ordre, pour une somme assez forte, autorisa les liaisons et les entretiens scandaleux d'une belle et jeune religieuse avec un homme de grande puissance à la Cour.

Je ne m'abstiendrai pas de parler du château

de Bagatelle, nommé primitivement la *Folie d'Artois :* ces deux noms caractérisent fort bien cet élégant château, car rien de plus léger que son admirable construction. Il occupe l'emplacement qui se trouve à l'extrémité du bois de Boulogne, entre la porte de Longchamp et celle de Neuilly. Avant que cette maison et son joli parc ne devinssent la propriété de monsieur le comte d'Artois, ils étaient maison de campagne et jardin de mademoiselle de Charollais : c'était là qu'elle réunissait ses amis, auxquels elle offrait assez souvent des réunions brillantes et savantes.

Tant que cette maison de plaisance fut du domaine de monsieur le comte d'Artois, on y fit beaucoup de nouvelles constructions, dans lesquelles l'élégance des arrangemens et les commodités de la distribution révélaient un goût parfait.

Le séjour du comte d'Artois dans cette ravissante demeure a été marqué non-seulement par des fêtes où il réunissait tout ce que la Cour avait de plus distingué en hommes et en dames ; il a aussi été très-souvent le rendez-vous de ses nombreuses maîtresses. On dit que mademoiselle Contat y venait fréquemment, et parfois madame de Polignac, qu'accompagnait presque toujours un confident du prince.

Après le retour des Bourbons en 1815, le château de Bagatelle devint la propriété du duc de Berry. Il y venait souvent avant son mariage; il y donna quelques fêtes et des déjeûners, où son père assistait, afin de se rappeler sans doute les heureux et doux momens qu'il y avait passés.

A la mort du duc de Berry, cette belle campagne fut destinée aux promenades et aux récréations du duc de Bordeaux et de sa sœur. Ce jeune prince y venait toujours accompagné de sa gouvernante ou de son gouverneur; jamais il n'y a couché. En 1830, il y donna, peu avant les mémorables journées de juillet, une fête et un bal aux jeunes demoiselles du pensionnat de la Légion-d'Honneur qui avaient, au concours de l'année, remporté des prix. Cette fête commença à midi et se termina vers les neuf heures du soir; toutes les pensionnaires y furent amenées et reconduites dans les voitures de la Cour.

Dans les premiers temps de ma jeunesse, j'ai parcouru assez souvent le bois de Boulogne, pour pouvoir me rappeler le château de Madrid, qu'on nommait vulgairement le château de Faïence.

Ce château était composé d'un grand corps de bâtiment appuyé de plusieurs pavillons et flanqué de tours; il était décoré de riches ornemens. Sa distribution intérieure était bizarre; à

côté de pièces et salons très-spacieux, on voyait de mesquins cabinets qui, pour la plupart, étaient établis dans les tours. On assure qu'il a été richement meublé et enrichi de plusieurs tapisseries d'un très-grand prix.

François Ier, après la captivité qu'il subit en Espagne, fit construire ce château sur le modèle de celui où il avait été en prison; mais plusieurs Français attestent qu'il n'était nullement semblable à celui d'Espagne.

Ce lieu de plaisance, où François Ier aimait à se retirer, était considéré, en 1576, comme un monument qui ramenait en France le goût de l'architecture grecque. Son emplacement était à une des extrémités du bois de Boulogne, et sur le penchant qui domine la Seine; on y jouissait d'une agréable vue, car on pouvait distinguer Saint-Cloud, Surènes, Puteaux, le Calvaire et beaucoup d'autres campagnes. Il était primitivement entouré de fossés; mais après qu'il eût été entièrement bâti, François Ier le fit entourer de murs, ainsi que le bois de Boulogne.

Le château a été pendant nombre d'années abandonné; cependant il a été occupé alternativement par les rois Henri II, Charles IX et Henri III. Le second de ces rois y donnait ordinairement rendez-vous à ses maîtresses, à l'instar de son prédécesseur. Henri II y passa

une grande partie de son règne dans les bras de Diane de Poitiers.

Henri III, qui succéda à Charles IX, lui donna une tout autre destination : ce fut là qu'il se plut à réunir des lions, des ours, des léopards et une infinité d'autres bêtes sauvages pour les faire combattre avec des taureaux; mais un beau matin, à la suite d'une vision qu'il avait eue pendant la nuit, il fit tout égorger, et peupla le château d'une grande quantité de chiens.

Henri IV ne l'habita jamais, quoiqu'il l'eût donné à la reine Marguerite, sa première femme. Les habitans de Paris, ceux qui étaient coutumiers de la promenade du bois de Boulogne, le virent démeubler; dès ce moment il resta sans aucun entretien ni réparations. Dans cet état de délabrement qui ne permettait pas au Trésor de pouvoir le rétablir, Louis XVI en ordonna la démolition et la vente. Sur son emplacement la famille Maurepas fit élever une jolie maison de campagne qui est celle de l'ex-fournisseur Doumère.

Le parc de Boulogne est clos par treize mille sept cent soixante mètres de murs : il contient sept cent soixante-cinq hectares d'étendue, dont six cent cinquante-quatre sont plantés en bois, cent en avenues, allées et carrefours; le

reste est rempli de mares, de jardins et de maisons de gardes.

En entrant dans le bois de Boulogne par la porte Maillot, après avoir dépassé l'allée des Marronniers, sur la gauche du carrefour d'Armenonville, vous arrivez au commencement des allées tortueuses destinées pour les promeneurs a cheval; en les parcourant, vous traversez plusieurs carrefours et ronds-points; vous arrivez insensiblement à la porte du village de Boulogne, où vous trouvez les poteaux qui vous indiquent la continuation des allées tortueuses vous conduisant à la mare d'Auteuil et de là au point de votre départ.

Comme je l'ai déjà dit, c'est la promenade la plus recherchée du bois, puisque vous pouvez de tous les points vous jeter dans les grandes avenues, qui sont ordinairement parcourues par les personnes qui se promènent en voiture. On peut même choisir celles qui sont le plus agréablement plantées, car chaque grande avenue a sa plantation particulière : les unes sont garnies d'acacias, d'érables et d'ormes; les autres de peupliers, de sorbiers, de platanes, de sycomores, etc.

Toutefois, les chênes dominent toutes les autres plantations : il y en a jusqu'à vingt-six espèces différentes.

A chaque entrée du bois de Boulogne (et l'on en compte dix : Passy, l'Étoile, les Champs-Élysées, Maillot, Neuilly, Saint-James, Longchamp, Boulogne, les Princes et Auteuil), on trouve des gardes et des traiteurs, ainsi que des ânes et de petits chevaux pour tous les amateurs de promenade. Outre les traiteurs qui sont établis aux différentes portes, il en existe un au commencement de l'avenue de Longchamp remarquable par la construction de son établissement et le charme des alentours ; il y en a aussi un autre au Ranelagh; mais le plus renommé, le plus suivi est celui de la porte d'Auteuil.

Les duels ou rencontres sont devenus, depuis certain temps, fort communs en France. Les grands, les fonctionnaires publics, et même nos députés, ne s'en font pas scrupule ; nous en avons plusieurs exemples.

François Ier demanda un rendez-vous à Charles-Quint, du moins c'est ce que l'histoire nous enseigne ; aussi, depuis ce temps, malgré des défenses mille fois répétées sous divers règnes, les rencontres se sont assignées, pour un oui ou un non, et presque toujours pour des causes d'une grande futilité. Ces rendez-vous, pour les habitans de la capitale, ont souvent lieu au bois de Boulogne.

Deux officiers français, pendant nos dernières

guerres, eurent une altercation assez vive pour une femme; femme comme l'on n'en rencontre que trop souvent, qui ne valent pas une seule goutte de sang d'un de nos braves. Ils étaient tous les deux à la veille de rejoindre l'armée; malgré cela le point d'honneur, des plus mal placés dans cette circonstance, les détermina à se rendre sur le champ de bataille. Le premier qui tira manqua son adversaire; le second, trop brave pour profiter de l'avantage, lui dit : « Mon camarade, si tu es bon officier, comme je n'en doute pas, et que tu doives rendre des services à la patrie, je serais fâché, pour me venger d'une offense, de priver notre empereur d'un bon soldat; en conséquence soyons amis, partons ensemble pour l'armée, et là nous trouverons des camarades qui seront les vrais juges de notre bravoure. » Au même moment il déchargea son pistolet en l'air.

Tout récemment, douze jeunes gens du même pays, presque tous parens ou amis, se donnèrent, à l'issue d'une vive dispute sur la réputation et les talens d'une de nos célèbres cantatrices, un rendez-vous au bois de Boulogne : ils devaient se battre six contre six. Le jour est fixé; ceux qui doivent se battre se munissent d'épées et de pistolets : car ce doit être sur le terrain que les témoins décideront quelle sera l'arme du

combat. Rendus au bois de Boulogne, les jeunes gens laissent à la porte Maillot les voitures qui les ont amenés ; ils cachent leurs armes et s'enfoncent dans le bois pour y choisir le lieu du duel. Sur ces entrefaites, deux messieurs d'un âge mûr reconnaissent, soit aux discours animés, soit à l'allure de nos jeunes cavaliers, qu'il s'agit entre eux d'une rencontre ; ils les suivent sans affectation, les laissent choisir, dans une fourrée épaisse, leur terrain, mais sans leur donner le temps de faire les préparatifs ordinaires, leur demandent naïvement s'il n'y aurait pas moyen de les concilier, désirant connaître le sujet de leur querelle. Un des plus raisonnables (il avait trente ou trente-deux ans, tandis que tous les autres ne dépassaient pas la vingt-deuxième année) fait un récit exact du vrai motif de leur rencontre et de leur détermination à se battre, pour soutenir et faire valoir leur opinion sur le compte de la célèbre cantatrice. Un seul argument a suffi pour désarmer nos jeunes gens ; car la première demande fut celle de s'informer si un seul, parmi eux, avait fréquenté en société cette célèbre dame. Tous les acteurs se regardèrent les uns après les autres, aucun ne répondit à la question : ce qui détermina de nouveau ces deux messieurs à une seconde

demande : « Pensez-vous tout bonnement que, ne la connaissant pas, elle ne se moquera pas de vous? » Aussitôt tous ensemble s'écrièrent : « Ces messieurs ont mille fois raison. Embrassons-nous comme de bons parens et de bons amis, remercions nos bons pacificateurs, rejoignons promptement nos voitures, pour aller noyer dans le vin de Champagne nos rancunes, en buvant à la santé de ces messieurs, à celle de la célèbre cantatrice, que nous serons charmés d'entendre, mais pour qui nous ne nous battrons plus. »

Les deux pacificateurs trouvaient souvent l'occasion de se rencontrer en société avec la célèbre cantatrice, chez un général de leurs amis. Ils ne manquèrent pas de narrer à la belle dame, tout au long, le dévouement des jeunes gens pour son beau talent. Elle en éprouva un tel contentement, que, dès le lendemain, elle s'informa des noms de ces messieurs, et leur assigna, à son tour, et à chacun d'eux, une rencontre pour le même jour et à la même heure: c'était afin de leur témoigner, dans un splendide dîner, combien elle était reconnaissante et sensible à tout l'intérêt qu'ils daignaient lui montrer; l'on porta, comme de droit, la santé des deux dignes et bons pacificateurs, sans oublier celle de l'héroïne de la fête improvisée.

Un de mes amis, dans une de ses promenades ordinaires, en se rendant dans un endroit des plus isolés du bois, entendit, comme on peut entendre à la distance de dix à douze pas, un dialogue, qui promettait beaucoup, entre une jeune femme et un charmant cavalier. C'était à l'entrée d'un de ces réduits couverts et masqués par un épais feuillage, tout exprès choisis pour le mystère et les plaisirs. La jeune femme ne voulait nullement y entrer, cherchait à dégager ses mains du jeune homme, qui la pressait vivement. Le dialogue fut long et chaleureux; je me dispenserai de l'écrire, car tout ce qui se dit en pareil cas et dans une semblable position peut très aisément se deviner. . . . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . . «Monsieur, je ne vous le pardonnerai jamais.»

Le bois de Boulogne, après que le camp des Anglais fut levé, se trouvait dans un tel état de dégradation, qu'il nécessita de très-grands travaux pour parvenir à l'état d'embellissement où il est aujourd'hui. M. Mabille, chargé spécialement du service et de la conservation de Paris, y donna tous ses soins et y employa, pendant les

hivers de 1815 et 1816, une grande quantité d'ouvriers, tant pour démolir les baraques que pour le recépage de la majeure partie des plantations du parc; car il n'y avait que les parties qui avoisinent la mare aux Biches, la croix de Catalan et la mare d'Auteuil (en tout environ cinq hectares) qui ne fussent pas dégradées; tout le reste du bois avait été vandalisé par les troupes anglaises, au point qu'on se trouva dans la nécessité de faire faire de nouvelles plantations.

Ces travaux ont coûté au Gouvernement, pendant les deux années 1815 et 1816, une somme de quatre-vingt-dix-sept mille francs, sans compter une autre somme de quarante-deux mille francs, qu'il a fallu pour solder toutes les réparations des murs d'enclos; car les Anglais, d'un côté, et les habitans voisins de la forêt, de l'autre, y avaient fait une grande quantité de brèches à l'aide desquelles les seconds venaient voler du bois dans le parc, pensant que toutes les dégradations seraient imputées aux troupes alliées.

Les travaux qui se sont exécutés pendant l'hiver de 1816 ont procuré du pain à plus de douze cents ouvriers de tout âge et des deux sexes, lesquels ont absorbé une somme de cent cinquante à cent soixante mille francs. Outre ces sommes,

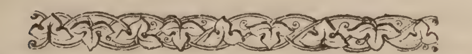
pendant les années 1817, 18, 19 et 20, tant pour les nouveaux plans que pour confectionner les avenues et les allées, le trésor de la couronne a dépensé cinquante mille francs, sans retirer le moindre produit de ce bois, qui est aujourd'hui organisé en coupes réglées.

Le général baron COUTURE.





UNE
INFIRMERIE DE PRISON.



Destinée singulière ! un hôtel long-temps habité par la féodalité a subi, comme ses maîtres, les oscillations du temps et des événemens politiques. Là où jadis régnait le luxe, règnent actuellement la misère, la dégradation morale ; là où les plaisirs se trouvaient réunis, ont surgi des

maux, mais des maux poignans, dégradans, horribles à voir.

En entrant par la rue des Ballets, un bâtiment d'un extérieur honteux et de chétive apparence frappe les regards; une porte basse, épaisse et bardée de fer indique que là il existe une prison : *La Force!* La porte s'ouvre, et à droite d'un petit corridor qui conduit droit au greffe et horizontalement au second guichet, on entre dans une cour transformée en jardin, et partagée également par un chemin qui conduit au guichet principal. Dans ce jardin, où il existe deux carrés couverts de gazons, qui recèlent chacun six sorbiers, dont les fruits écarlates produisent une heureuse variété avec la feuillée verte et touffue du printemps, le visiteur voit à sa sortie du second guichet le bâtiment *Charlemagne*, dont il m'a été impossible de savoir la primitive destination, mais que tout me fait présumer avoir été un salon de réception, si j'en juge par la hauteur des croisées, et par les marques encore patentes d'un balcon qui régnait le long du bâtiment *Saint-Charles*, dans lequel on n'arrive qu'après avoir traversé la cour *Saint-Louis*.

Dans cette cour s'élève, à droite, un mur d'une prodigieuse hauteur, séparant la Force d'avec la caserne des sapeurs-pompiers, et préserva-

teur de toute fuite. A droite, est un corps de logis éclairé par deux énormes fenêtres, et auquel on arrive par un guichet servant de parloir aux malades de l'infirmerie.

C'est ce corps de logis qui renferme l'infirmerie, la pharmacie et l'infirmier-major.

L'infirmerie comprend, outre la salle spécialement consacrée au traitement d'une maladie importée en France depuis la découverte du Nouveau-Monde : 1° la salle des fiévreux, 2° les galeux, 3° les vieillards. Sous un portique respirant encore le grandiose et une vieille coquetterie, est un escalier digne d'un sort plus brillant, dont les dalles, d'une éclatante blancheur, chaque jour lavées et parfumées avec soin, ne laissent rien à désirer sous le rapport hygiénique, et présentent un coup d'œil majestueux, imposant; on croirait, avant de franchir la dernière marche du premier étage, pénétrer dans l'inaccessible sanctuaire d'un ministre; et pourtant elle ne conduit, en tournant à droite, qu'à la salle de pharmacie, que précède un laboratoire. C'est là que chaque matin le *docteur Jacquemin*, médecin des prisons de Paris, se dérobe au monde et aux malades qui le réclament, pour venir alléger les maux des préventifs ou des condamnés par des paroles consolatrices, et soulager leur misère par des soins d'autant plus

méritans, que le désintéressement le plus pur y préside ? Je sais qu'il est des docteurs dignes d'estime, mais que l'on me cite beaucoup d'*Hippocrate refusant les présens d'Artaxerce*, et je ne dirai plus, avec Voltaire, que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles !...

En sortant de la salle où se fait la visite, une porte, contre laquelle viennent se briser les efforts des prisonniers, frappe les regards ; elle dérobe un petit espace qui conduit par deux autres portes, l'une à droite, aux galeux, et l'autre, sur la même ligne que la première, aux fiévreux. Cette porte s'ouvre, et une vaste salle oblongue, qu'un énorme poêle carré sépare en deux, présente à l'œil de l'observateur vingt-sept lits rangés les uns vis-à-vis des autres par ordre numérique. Chacun des lits, en bois de chêne, entretenu avec propreté, supporte, outre le malade, une paillasse, deux matelas, deux couvertures et un traversin. Quant aux oreillers, c'est un luxe qui n'appartient qu'aux hommes libres ; il n'en existe donc pas à la Force.

Sur la ligne où l'on a placé le poêle, se trouve une table emprisonnée par des bancs, scandalisés sans doute de se rencontrer dans un lieu si profane, eux qui vécurent, sous la Restauration, dans la chapelle, qui depuis *la révolution de* 1830 sert de dortoir aux républicains

modernes. Au fond de cette salle est un thermomètre dispensateur du bois de chaque jour; à lui seul appartient, par l'organe de l'infirmier-major, le droit de déclarer si l'on doit ou non se chauffer. Un réverbère, fidèle image de ceux qui décorent les rues de Paris, est appendu au milieu de cette salle, et laisse échapper une clarté douteuse qui se reflète sur quelques lits.

Pour toutes les maladies, depuis le furoncle jusqu'à la pleuro-péripneumonie la plus dangereuse, depuis l'insensible coup de lancette jusqu'à l'amputation de cuisse, homogénéité, égalité parfaite de soins : telle est la devise du docteur Jacquemin.

Les maladies les plus communes et les plus stationnaires à la salle des fiévreux sont les maladies abdominales, les maladies de poitrine, de cerveau, des voies urinaires, les plaies et les contusions. Un rapprochement assez singulier existe parfois entre la maladie dont un prévenu est affecté, et le délit qui lui est imputé et reproché. Ainsi, tel homme accusé d'avoir, sans l'assentiment du propriétaire, fait une promenade nocturne dans sa maison, et d'y avoir par distraction pris ce qui ne lui appartenait pas, est traité à l'infirmerie d'une *amaurose;* tel autre, arrêté pour être tombé dans une cave, et en être sorti en compagnie de plusieurs vieux fla-

cons obstinés à le suivre, subit les conséquences d'une *hernie*. Celui-ci, qu'un hasard seul a fait arrêter, et qui prétend que cinq minutes de plus le rendaient possesseur de billets de banque, subit un traitement *céphalalgique*, et ainsi de suite.

Une chose que j'ai toujours remarquée, c'est la force avec laquelle les prévenus du *Bâtiment-Neuf*, hommes aux accusations capitales, renards échappés aux bagnes ou libérés des fers, supportent ces malaises généraux, ces sentimens de gêne, ces mauvaises dispositions du corps, précurseurs de graves maladies, et le peu d'empressement qu'ils mettent à profiter des secours de l'infirmerie et des soins du médecin. Au contraire, vois-je chaque jour les prévenus des autres cours, conduits à la Force pour de simples délits d'escroquerie ou de vols sans circonstances aggravantes, (et regardés en pitié par les sommités de cette dangereuse carrière), assidus aux visites du médecin, toujours dolens, plaintifs, effrayés d'une égratignure, indisposés et aussi friands d'un lit à l'infirmerie, qu'un prisonnier de liberté... C'est donc avec raison qu'ils sont désignés sous le nom de *batteurs*.

En sortant de la salle des fiévreux, on entre dans une salle qui précède les trois chambres destinées au traitement de la gale; seize lits y reçoivent les hideuses figures de ceux qui en sont

affectés. Ces lits sont presque continuellement insuffisans, tant est grand le nombre de ceux infectés de cette maladie, qu'eux-mêmes contribuent beaucoup à propager par la malpropreté la plus insigne. Je me hâte d'écarter des yeux de mon lecteur le spectacle de cette salle, tenue pourtant avec la plus grande propreté, lavée chaque jour avec soin, mais dans laquelle l'odeur de la *pommade sulfurée alcaline*, nécessaire au traitement des phlegmasies de la peau, saisit au gosier, monte à la tête, et contribue puissamment, avec le dégoût qu'inspirent ces hommes à part, déjà triés dans une classe exceptionnelle, à faire naître les plus tristes réflexions; car c'est une vérité maintenant historique que les galeux sont un peuple-populace, un fretin. Sortons au plus vite de ces salles, de crainte de contagion. Du premier étage on monte par le second *aux vieillards :* c'est toujours le coquet escalier, avec ses dalles aussi blanches que le satin ; mais les sensations deviennent plus sévères, à mesure que les marches disparaissent sous les pas, et qu'on est parvenu au trapan de l'escalier : une humidité à l'odeur désagréable tombe sur les membres, les refroidit ; on l'aspire par la bouche, par les deux ouvertures de forme elliptique ; elle saisit par tous les pores : c'est une odeur fétide, malsaine, une vieille humidité qu'il faut humer, et

hivers de 1815 et 1816, une grande quantité d'ouvriers, tant pour démolir les baraques que pour le recépage de la majeure partie des plantations du parc; car il n'y avait que les parties qui avoisinent la mare aux Biches, la croix de Catalan et la mare d'Auteuil (en tout environ cinq hectares) qui ne fussent pas dégradées; tout le reste du bois avait été vandalisé par les troupes anglaises, au point qu'on se trouva dans la nécessité de faire faire de nouvelles plantations.

Ces travaux ont coûté au Gouvernement, pendant les deux années 1815 et 1816, une somme de quatre-vingt-dix-sept mille francs, sans compter une autre somme de quarante-deux mille francs, qu'il a fallu pour solder toutes les réparations des murs d'enclos; car les Anglais, d'un côté, et les habitans voisins de la forêt, de l'autre, y avaient fait une grande quantité de brèches à l'aide desquelles les seconds venaient voler du bois dans le parc, pensant que toutes les dégradations seraient imputées aux troupes alliées.

Les travaux qui se sont exécutés pendant l'hiver de 1816 ont procuré du pain à plus de douze cents ouvriers de tout âge et des deux sexes, lesquels ont absorbé une somme de cent cinquante à cent soixante mille francs. Outre ces sommes,

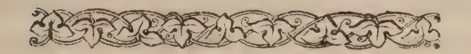
pendant les années 1817, 18, 19 et 20, tant pour les nouveaux plans que pour confectionner les avenues et les allées, le trésor de la couronne a dépensé cinquante mille francs, sans retirer le moindre produit de ce bois, qui est aujourd'hui organisé en coupes réglées.

Le général baron COUTURE.





UNE
INFIRMERIE DE PRISON.



Destinée singulière ! un hôtel long-temps habité par la féodalité a subi, comme ses maîtres, les oscillations du temps et des événemens politiques. Là où jadis régnait le luxe, règnent actuellement la misère, la dégradation morale ; là où les plaisirs se trouvaient réunis, ont surgi des

maux, mais des maux poignans, dégradans, horribles à voir.

En entrant par la rue des Ballets, un bâtiment d'un extérieur honteux et de chétive apparence frappe les regards; une porte basse, épaisse et bardée de fer indique que là il existe une prison : *La Force!* La porte s'ouvre, et à droite d'un petit corridor qui conduit droit au greffe et horizontalement au second guichet, on entre dans une cour transformée en jardin, et partagée également par un chemin qui conduit au guichet principal. Dans ce jardin, où il existe deux carrés couverts de gazons, qui recèlent chacun six sorbiers, dont les fruits écarlates produisent une heureuse variété avec la feuillée verte et touffue du printemps, le visiteur voit à sa sortie du second guichet le bâtiment *Charlemagne*, dont il m'a été impossible de savoir la primitive destination, mais que tout me fait présumer avoir été un salon de réception, si j'en juge par la hauteur des croisées, et par les marques encore patentes d'un balcon qui régnait le long du bâtiment *Saint-Charles*, dans lequel on n'arrive qu'après avoir traversé la cour *Saint-Louis*.

Dans cette cour s'élève, à droite, un mur d'une prodigieuse hauteur, séparant la Force d'avec la caserne des sapeurs-pompiers, et préserva-

teur de toute fuite. A droite, est un corps de logis éclairé par deux énormes fenêtres, et auquel on arrive par un guichet servant de parloir aux malades de l'infirmerie.

C'est ce corps de logis qui renferme l'infirmerie, la pharmacie et l'infirmier-major.

L'infirmerie comprend, outre la salle spécialement consacrée au traitement d'une maladie importée en France depuis la découverte du Nouveau-Monde : 1° la salle des fiévreux, 2° les galeux, 3° les vieillards. Sous un portique respirant encore le grandiose et une vieille coquetterie, est un escalier digne d'un sort plus brillant, dont les dalles, d'une éclatante blancheur, chaque jour lavées et parfumées avec soin, ne laissent rien à désirer sous le rapport hygiénique, et présentent un coup d'œil majestueux, imposant; on croirait, avant de franchir la dernière marche du premier étage, pénétrer dans l'inaccessible sanctuaire d'un ministre; et pourtant elle ne conduit, en tournant à droite, qu'à la salle de pharmacie, que précède un laboratoire. C'est là que chaque matin le *docteur Jacquemin*, médecin des prisons de Paris, se dérobe au monde et aux malades qui le réclament, pour venir alléger les maux des préventifs ou des condamnés par des paroles consolatrices, et soulager leur misère par des soins d'autant plus

méritans, que le désintéressement le plus pur y préside ? Je sais qu'il est des docteurs dignes d'estime, mais que l'on me cite beaucoup d'*Hippocrate refusant les présens d'Artaxerce*, et je ne dirai plus, avec Voltaire, que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles!...

En sortant de la salle où se fait la visite, une porte, contre laquelle viennent se briser les efforts des prisonniers, frappe les regards; elle dérobe un petit espace qui conduit par deux autres portes, l'une à droite, aux galeux, et l'autre, sur la même ligne que la première, aux fiévreux. Cette porte s'ouvre, et une vaste salle oblongue, qu'un énorme poêle carré sépare en deux, présente à l'œil de l'observateur vingt-sept lits rangés les uns vis-à-vis des autres par ordre numérique. Chacun des lits, en bois de chêne, entretenu avec propreté, supporte, outre le malade, une paillasse, deux matelas, deux couvertures et un traversin. Quant aux oreillers, c'est un luxe qui n'appartient qu'aux hommes libres; il n'en existe donc pas à la Force.

Sur la ligne où l'on a placé le poêle, se trouve une table emprisonnée par des bancs, scandalisés sans doute de se rencontrer dans un lieu si profane, eux qui vécurent, sous la Restauration, dans la chapelle, qui depuis *la révolution de* 1830 sert de dortoir aux républicains

modernes. Au fond de cette salle est un thermomètre dispensateur du bois de chaque jour; à lui seul appartient, par l'organe de l'infirmier-major, le droit de déclarer si l'on doit ou non se chauffer. Un réverbère, fidèle image de ceux qui décorent les rues de Paris, est appendu au milieu de cette salle, et laisse échapper une clarté douteuse qui se reflète sur quelques lits.

Pour toutes les maladies, depuis le furoncle jusqu'à la pleuro-péripneumonie la plus dangereuse, depuis l'insensible coup de lancette jusqu'à l'amputation de cuisse, homogénéité, égalité parfaite de soins : telle est la devise du docteur Jacquemin.

Les maladies les plus communes et les plus stationnaires à la salle des fiévreux sont les maladies abdominales, les maladies de poitrine, de cerveau, des voies urinaires, les plaies et les contusions. Un rapprochement assez singulier existe parfois entre la maladie dont un prévenu est affecté, et le délit qui lui est imputé et reproché. Ainsi, tel homme accusé d'avoir, sans l'assentiment du propriétaire, fait une promenade nocturne dans sa maison, et d'y avoir par distraction pris ce qui ne lui appartenait pas, est traité à l'infirmerie d'une *amaurose;* tel autre, arrêté pour être tombé dans une cave, et en être sorti en compagnie de plusieurs vieux fla-

cons obstinés à le suivre, subit les conséquences d'une *hernie*. Celui-ci, qu'un hasard seul a fait arrêter, et qui prétend que cinq minutes de plus le rendaient possesseur de billets de banque, subit un traitement *céphalalgique*, et ainsi de suite.

Une chose que j'ai toujours remarquée, c'est la force avec laquelle les prévenus du *Bâtiment-Neuf*, hommes aux accusations capitales, renards échappés aux bagnes ou libérés des fers, supportent ces malaises généraux, ces sentimens de gêne, ces mauvaises dispositions du corps, précurseurs de graves maladies, et le peu d'empressement qu'ils mettent à profiter des secours de l'infirmerie et des soins du médecin. Au contraire, vois-je chaque jour les prévenus des autres cours, conduits à la Force pour de simples délits d'escroquerie ou de vols sans circonstances aggravantes, (et regardés en pitié par les sommités de cette dangereuse carrière), assidus aux visites du médecin, toujours dolens, plaintifs, effrayés d'une égratignure, indisposés et aussi friands d'un lit à l'infirmerie, qu'un prisonnier de liberté... C'est donc avec raison qu'ils sont désignés sous le nom de *batteurs*.

En sortant de la salle des fiévreux, on entre dans une salle qui précède les trois chambres destinées au traitement de la gale; seize lits y reçoivent les hideuses figures de ceux qui en sont

affectés. Ces lits sont presque continuellement insuffisans, tant est grand le nombre de ceux infectés de cette maladie, qu'eux-mêmes contribuent beaucoup à propager par la malpropreté la plus insigne. Je me hâte d'écarter des yeux de mon lecteur le spectacle de cette salle, tenue pourtant avec la plus grande propreté, lavée chaque jour avec soin, mais dans laquelle l'odeur de la *pommade sulfurée alcaline*, nécessaire au traitement des phlegmasies de la peau, saisit au gosier, monte à la tête, et contribue puissamment, avec le dégoût qu'inspirent ces hommes à part, déjà triés dans une classe exceptionnelle, à faire naître les plus tristes réflexions; car c'est une vérité maintenant historique que les galeux sont un peuple-populace, un fretin. Sortons au plus vite de ces salles, de crainte de contagion. Du premier étage on monte par le second *aux vieillards :* c'est toujours le coquet escalier, avec ses dalles aussi blanches que le satin ; mais les sensations deviennent plus sévères, à mesure que les marches disparaissent sous les pas, et qu'on est parvenu au trapan de l'escalier : une humidité à l'odeur désagréable tombe sur les membres, les refroidit ; on l'aspire par la bouche, par les deux ouvertures de forme elliptique ; elle saisit par tous les pores : c'est une odeur fétide, malsaine, une vieille humidité qu'il faut humer, et

qui poursuit même jusque dans la salle des vieillards.

L'infirmerie des vieux renferme deux salles mansardées, recevant un jour douteux par des fenêtres oblongues, protégées, comme toutes celles de la Force, par d'énormes barreaux de fer. La première des salles possède dix lits affectés au traitement des enfans malades, séparés des autres prisonniers, en général atteints d'un vice honteux. Seize lits sont réunis dans la seconde salle, et consacrés aux infirmes, aux aveugles, et à ces malheureux sans asile, sans pain, couverts de tristes haillons, qui préfèrent au vol une mendicité quelquefois vraie, commandée par une incapacité absolue de travail, quelquefois aussi triste résultat de la fainéantise, d'une détestable paresse et d'excès à la boisson; vieillards qui n'ont aucun droit à la protection des lois, et que la brutale police frappe d'une sévérité par trop inouïe. Les maladies traitées dans cette salle sont le plus communément *les catarrhes*, *les asthmes*, *les pneumonies*, les affections chroniques, et celles qu'engendrent le défaut de nourriture, l'intempérie des saisons, le manque de vêtemens et les privations vitales.

Ces salles malsaines, peu aérées, pourries d'humidité, et qu'un poêle de modeste gran-

deur chauffe à peine, étaient anciennement des greniers dans lesquels venaient s'amonceler des débris de barreaux, des masses informes de vieux bois, un fretin de prison; plus tard exhaussés de quelques pieds, ils reçurent une autre destination, et servirent d'ateliers aux enfans détenus; puis ils furent convertis en dortoirs; mais on reconnut bientôt de tristes résultats pour les mœurs en n'isolant pas les jeunes détenus les uns des autres, et les dortoirs devinrent alors l'infirmerie des vieillards.

C'est pitié vraiment de voir ces existences qui s'éteignent, que réclame la tombe, enfermées dans un tel cloaque; puis à ces cris continuels de douleurs qui s'exhalent de la poitrine de ces fantômes, à ces oppressions précurseurs du râle, terrible à entendre, joignez le tableau de figures blêmes, desséchées, amaigries par les souffrances, par le jeûne; des yeux à demi clos, ternes, pâles, mourans chaque jour; une peau sèche, aride, coriace et racornie, et vous vous écrierez que la mort est pour eux un bienfait : *finis malorum.*

Le médecin de la Force a, dans de fréquens rapports, démontré les effets déplorables de l'insalubrité de ces salles; il a demandé au préfet un logement plus sain, plus hygiénique, pour y transporter les vieillards. Dans quelques entre-

vues avec l'inspecteur-général des prisons [1], qui les inspecte lorsqu'il n'a rien de mieux à faire, il a prouvé par des pièces incontestables les résultats de ses assertions, en lui présentant un état comparatif du nombre des morts parmi les vieillards; et les mêmes salles sont encore chaque jour le réceptacle des septuagénaires! Espérons que le nouvel inspecteur-général appréciera enfin la justesse des observations du docteur Jacquemin.

Tous les jours, à neuf heures, a lieu la visite du médecin. Aussitôt son arrivée, un garçon du laboratoire prévient les gardiens de chacune des cours, d'envoyer les détenus qui sont ou se prétendent malades à l'infirmerie-major. Le gardien du guichet donne l'ordre à *l'aboyeur* [2] d'avertir les prisonniers, ce qui ordinairement a lieu par ce cri : *Les batteurs à la visite ! allons, les batteurs !* Lorsque tous les malades se trouvent réunis sur le palier de l'escalier, M. Jacquemin, en compagnie de l'infirmier et de son secrétaire, fonction que remplit ordinairement de préférence à tout autre un élève en médecine détenu par

[1] Moreau-Christophe, depuis nommé sous-préfet.

[2] Crieur qui appelle les détenus dans les maisons centrales ; il n'est désigné, comme à la Force, que sous le nom d'*aboyeur*.

suite de petits péchés; le médecin, dis-je, ordonne que l'on fasse entrer un malade dans la salle des consultations, où je vais d'abord introduire nos lecteurs.

Cette chambre, d'une hauteur prodigieuse, coupée en deux par une cloison vitrée, sert de logement à M. Bourgoin, infirmier-major. Une armoire décorée du nom de pharmacie renferme les bocaux aux pilules d'opium, de cynoglosse, de calomel et ciguë; les oxymels, les sirops diacodes, les thériaques, les acétates de plomb, les baumes, les sulfates de cuivre, de quinine, le kermès, les élixirs de longue-vie, de peyrilhe, le nitrate d'argent, les poudres de jalap et de sabine, et les poisons les plus violens. Cette armoire occupe, avec le lit de l'infirmier, toute la longueur du côté gauche. Au milieu de la chambre est une table oblongue recouverte d'un drap, sur laquelle sont jetés négligemment les cahiers qui servent aux prescriptions du médecin, une loupe, des pierres infernales, une écritoire, quelques plumes, une bande rouge pour les saignées; à l'extrémité droite de cette table servant de bureau est une boîte en chêne contenant les instrumens nécessaires à l'odontotechnie. Près de la fenêtre, qui laisse apercevoir les deux jardins de la cour Saint-Louis, est un fauteuil, respectable par son antiquité et les hom-

mes qui ont usé leur existence dans ses bras ; a gauche, en arrière du bureau, une cheminée, qui jette une chaleur bienfaisante au moyen d'un poêle placé à trois pieds d'elle; quelques livres en rapport avec l'art d'Hippocrate, dont le buste est placé au-dessus de la grande armoire ; un damier, suspendu près d'une applique triangulaire, et un corps de bibliothèque placé sur la même ligne; puis deux autres petites tables, et une manne servant à la distribution du pain, complètent, avec plusieurs chaises et une glace, l'historique de cette pièce qui servait jadis de chambre à coucher au duc de La Force, et dans la seconde partie de laquelle, en place du lit délicat et somptueux de l'aristocratie, l'on ne rencontre plus que des tablettes soutenant de la *farine de graine de lin*, des *espèces amères*, *béchiques*, et des *feuilles d'orangers*, derobées à tous les regards par la cloison dont j'ai déjà parlé. Triste métamorphose des révolutions !

Un malade est introduit : un regard scrutateur et physionomiste du docteur tombe à l'instant sur lui. « Qu'avez-vous, monsieur ? lui demande-t-il.—Monsieur, je tousse beaucoup ; je suis bien enrhumé.—Moi aussi, je tousse. — Mais, monsieur, je tousse toute la journée.—Toussez-vous la nuit ?—Non, monsieur.—Eh bien ! moi, mon-

sieur, je tousse la nuit et le jour ; et vous voyez bien que je ne suis pas malade pour cela. Allons, allons ! cela ne sera rien. Monsieur Bourgoin, donnez à monsieur un peu de suc de réglisse. »
Un autre. Introduction d'une nouvelle figure. « Monsieur, je ne sais pas ce que j'ai.—Ni moi non plus, monsieur.—C'est pas ça que je voulais vous dire, monsieur, mais quand je suis couché j'éprouve comme *une empressement* sur l'estomac, j'ai des étouffemens. — Voyons votre langue. Desserrez un peu les dents. Allongez-moi donc cette langue-là... monsieur... Mais elle est belle, votre langue, et vous n'avez pas de fièvre. L'appétit est-il bon ?—Oui, monsieur.—Et vous vous dites malade ?—Non, monsieur ; mais je ne me porte pas bien. — Prenez de l'exercice : un gros garçon comme vous en a besoin. Un verre de tisane pectorale à monsieur. » *Un autre.* « Qu'est-ce que tu veux, toi ?—Monsieur, j'ai la gale.—Voyons tes mains. Tu te *maquilles*, toi [1]. —Non, monsieur.—Si, monsieur : je me rappelle t'avoir déjà traité. Monsieur Bourgoin, le reconnaissez-vous ?... Là, tu vois bien que l'infirmier te reconnaît aussi ! Que me demandes-tu ? d'entrer à l'infirmerie : mais c'est que tu n'es pas

[1] *Maquiller*, simuler des maladies ; c'est un talent que possèdent au plus haut degré les habitués des prisons.

sage? tu ne fais que *chahuter*, et j'aime les gens tranquilles. Allons, donne tes noms à monsieur. Monsieur ***, inscrivez-le sur le registre d'entrée à l'infirmerie.» Et le secrétaire de déférer aux ordres de son chef. *Un autre.* « Monsieur Jacquemin, j'ai bien l'honneur de vous saluer. — Je vous salue, monsieur. — Je viens pour que vous me saigniez.—Et qui vous a dit, monsieur, qu'il fallait vous faire saigner? — Moi.— Vous! Qu'avez-vous donc?— Le sang m'étouffe. — Vous voyez bien que non, puisque vous parlez encore. — J'ai des maux de tête extraordinaires. — Et puis?—Mais, monsieur, en v'là ben assez.—Buvez de l'orge; marchez beaucoup, et la circulation du sang ne sera plus arrêtée. Avez-vous une bouteille? — Non, monsieur, mais j'en puis avoir une. — Quand vous l'aurez, montez avec, et l'on vous donnera de la tisane... Inscrivez-le pour de la tisane pendant trois jours... Si vos étouffemens augmentent, revenez après-demain à la visite. —Oui, monsieur. » *Un autre.* « Ah! te voilà de nouveau ici, toi! *Silence de la part de l'interpellé.* — Qu'as-tu encore fait? — Rien, monsieur. — Ah! je le sais, vous êtes tous ici pour n'avoir rien fait. Tu as volé. — Ce n'est pas moi, monsieur. — Je le sais encore. — On m'a pris pour un autre. — Et qu'avait volé l'autre?—Une bride.—Comment, tu te fais met-

tre en prison pour une semblable bagatelle? — C'est qu'à la bride était attaché un cheval. — Et à la croupe du cheval une voiture, n'est-ce pas? — Oui, monsieur.—Tu ne te corrigeras jamais? Que me veux-tu? Voyons, parle.—J'ai des boutons partout. — C'est ta malpropreté qui en est la cause. — Je me lave pourtant tous les jours. —Et avec quoi?—Avec mon.....—Vilain sale, c'est bien propre ce que tu fais là; c'est un nouveau genre de propreté. Donnez-lui une éponge et de l'eau. » *Un autre.* « De quoi vous plaignez-vous? — D'un mal de dents. — Ouvrez la mâchoire. Votre dent est gâtée et elle gâtera les autres si vous ne la faites arracher.—Est-ce que vous ne pouvez pas me mettre quelque chose dessus pour diminuer la douleur?—Monsieur, tout ce que je vous donnerai ne calmera pas votre souffrance. — La faire arracher ça fait trop mal. — Parbleu! vous n'êtes pourtant pas une petite-maîtresse. Mettez-vous dans ce fauteuil et placez-vous de manière à ce que je puisse m'assurer s'il est nécessaire de l'extraire de votre râtelier. Monsieur Bourgoin, passez-moi la sonde. » Et le malicieux docteur fait signe à l'infirmier de lui donner la *clef de Garengeot.* « Surtout, monsieur, ne me l'arrachez pas. — Soyez sans inquiétude, je ne vais que la sonder. » Un cri, deux cris partent à l'instant même, et

l'avulsion de la dent est pratiquée, que la douleur momentanée tient encore sur le fauteuil le porteur hébété d'une figure drolatique.

A quelques affections morales plus ou moins dangereuses, à quelques maladies graves mais rares, mais qui apparaissent de loin en loin, mais traitées avec des soins spéciaux, succède l'inspection diagnostique. Puis vient la masse des batteurs, hommes friands des vivres de l'infirmerie, du bouillon gras, et du pain blanc en général bon et nutricier. Les uns se plaignent de coliques, de douleurs rhumatismales, d'absorptions; c'est chose curieuse à voir que leurs grimaces, les contorsions qu'ils font devant le médecin, rarement dupe de ce manége, et possesseur du secret efficace de les chasser de l'infirmerie. Lorsque monsieur Jacquemin a reconnu l'état sanitaire de ces prétendus malades, c'est toujours par la faim qu'il les assiége, et quand il les voit attaqués, le lendemain ou le surlendemain de leur admission, d'une boulimie patente; lorsqu'il les entend réclamer une augmentation de vivres, il ne leur répond qu'un mot, mot qui vaut toute une dissertation, une thèse; il leur fait entendre un mot pour lequel ils ont autant d'aversion que pour un jugement de cour d'assises: *Sorti*. Et le fatal *S* est inscrit sur le cahier des visites faites chaque jour dans toutes les salles.

Les médecins des prisons sont tellement habitués au *battage* des prisonniers, que souvent ceux des préventifs ou des condamnés qui sont attaqués de maladies graves, mais dont les symptômes sont peu patens ou longs à se déclarer, et qui laissent plus que des doutes dans l'esprit des disciples d'Esculape, ne sont admis aux infirmeries qu'après de fréquentes visites. Ce système de doute présente à son tour de graves inconvéniens, et amène quelquefois des résultats funestes, en ce sens que les secours de la médecine ne peuvent plus agir sur des organes usés, et prolongent une cruelle agonie. Ainsi, pour qu'on ne mette point en doute la véracité de mon assertion, je puis citer l'exemple encore récent d'un jeune homme détenu à la Force, qui se plaignit, à la visite, de violentes douleurs, et qui ne fut point admis à l'infirmerie : aucun symptôme alarmant ne pouvait faire croire à la vérité de sa maladie; son teint était frais, sa langue belle, son pouls régulier, et pourtant deux jours après on fut obligé de le monter à la salle des fièvreux, où il mourut en moins de quarante-huit heures.

De semblables reproches ne peuvent être adressés au médecin de la Force : son humanité pour ses pensionnaires est sans bornes, et lorsqu'un détenu se plaint d'éprouver de ces symp-

tômes avant-coureurs de maladies dangereuses, quoique intérieurement persuadé en quelque sorte du contraire, il prononce son admission à l'infirmerie; c'est justice à lui rendre que de proclamer le soin qu'il prend des prisonniers.

Les malades conviés à la visite descendent en compagnie de leurs gardiens; et chacun d'eux regagne sa cour et son bâtiment. Le rapport du médecin, sur les faits et gestes de la veille et du jour, voyage pour la préfecture; et notre docteur, une main dans son gousset, le cahier des prescriptions sous le bras gauche, commence la visite dans les salles, précédé de l'infirmier et suivi de l'élève en médecine, porteur d'une planchette au haut de laquelle est une écritoire en fer-blanc, et dont les fonctions consistent à soutenir le cahier, dispensateur pour le lendemain des potions, tisanes et vivres qu'inscrit dessus l'élève *interne*. Notre docteur est au chevet du lit n° 1, *pneumonie rétive*. « Comment allez-vous, monsieur?—Toujours de même. Ah monsieur! je ne crois pas en revenir.—Allons, allons! du courage. Continuez votre régime : tisane pectorale, une pilule opium, un lok blanc, soupe. » N° 2. Personne, lit vacant. N° 3. « Vous allez bien, vous; vous pouvez prendre un peu l'air maintenant, descendre sur la cour. Allons, le 3 sorti. » N° 4. « Encore de la fièvre! Voyons la langue; pas mauvaise. Le quart et du

lait.» Nos 5 et 6, même prescription qu'hier. Le 7. « Eh bien! monsieur le 7, vous voilà sauvé! vous avez bon appétit; tant mieux! Vous me demandez les trois quarts... je le veux bien. N° 7, pédiluve sinapisé; potion calmante; les trois quarts. » Nos 8, 9, 10 et 11, personne; 12, *amaurose*.. « Vous n'êtes pas mal ce matin; allons, ne fatiguez point vos yeux par une lecture trop assidue. Une saignée, deux gouttes de baume de Fioraventi; la demie. » 13, 14 et 15, sortis. N° 16, même prescription qu'hier. N° 19, une pilule purgative, portion et vin. Nos 20, 21, 22 et 23, rien de nouveau. 27, lit vacant.

Je ne vous ferai point assister, lecteurs, à la visite des autres salles : la promenade serait pour vous par trop monotone; la vue des malades dispose peu l'imagination à la gaîté. Conduisons le docteur jusqu'au dernier guichet de la prison; mettons-le à la porte avec tous les égards dus au mérite, à la science; laissons-le faire sa médecine dans un monde plus digne de lui, et revenez avec moi inspecter ce qui se passe après son départ à l'infirmerie.

Pourtant, avant de vous faire voir les dernières scènes de ce drame mouvant, je crois indispensable d'esquisser le portrait de l'infirmier-major, qui y joue un rôle actif, spécial; un rôle tour à tour gai, comique, triste et dramatique.

Monsieur Bourgoin est un ancien militaire qui s'est battu sous la république et le consulat; c'est un de ces hommes que Napoléon décora du nom de braves, et dont il composa un bataillon sacré, *la vieille garde*. Porteur d'une physionomie franche, ouverte, d'une gaîté communicative, d'une santé de fer, d'une corpulence et d'un embonpoint remarquable ; sa taille est plutôt grande que petite; ses yeux brillent de quelque vivacité, et ses muscles indiquent une force qui a dû être prodigieuse, mais qui est actuellement modérée par cinquante-cinq années révolues. Son caractère loyal rappelle les mœurs du monde primitif; sa mémoire rend sa conversation plaisante : sa tête est un recueil volumineux d'anecdotes, de bons mots, de souvenirs : c'est une encyclopédie vivante de traits historiques, de reparties ingénieuses, vives ; c'est une facétieuse bibliothèque. Sa bravoure égale son humanité ; juste autant qu'impartial, c'est le type de l'honnête homme, mais à l'âme fière, mais ne pardonnant ni injure ni malhonnêteté, mais qu'une injustice révolte. Pour des défauts, je ne lui en connais qu'un, qu'il possède à la vérité dans toute sa beauté : c'est *un entêtement* contre lequel viendrait se briser ce qu'il y a de plus fort, *un entêtement de femme, une volonté de ministre.*

L'activité est son élément : aussi faut-il le voir chaque matin préparer les vivres de la journée, armé d'un énorme couteau partager le pain en *portions*, en *trois quarts*, en *demies*, abandonner ensuite son couteau pour saisir la cuillère.

La distribution du pain a lieu deux fois par jour, à neuf heures et à deux heures, par deux garçons, porteurs l'un de la *manne*, et l'autre du cahier de prescription. La quantité de pain est déposée sur le lit du malade. Les galeux ne reçoivent en général que du pain bis; les vieillards et les fiévreux ont du pain blanc : ce qui fait désigner les vivres des premiers sous le nom de *rations*, et ceux des derniers sous le nom de *portions*.

A dix heures, l'infirmier procède à la distribution générale du bouillon gras contenu dans une marmite montée dans chacune des salles, et que les cuisiniers appellent *porte-bouillon*. Ce bouillon n'est acquis qu'aux malades classés dans la catégorie des portions.

A dix heures et demie, distribution du bouillon maigre, appelé soupe à la *Rumfort*, du nom de son inventeur, et composé de légumes verts ou potagers épluchés, et de légumes secs et crus pour les hommes à la ration.

A deux heures, le garçon du laboratoire fait

une distribution de bouillon gras aux malades qui ne reçoivent que le quart ou qui sont à la diète ; le vase qui renferme ce bouillon s'appelle *coquemard*.

Quelques convalescens mis à la portion de trois quarts et à la demi-portion reçoivent un double décilitre de vin.

A trois heures moins un quart, arrivée du chef décoré de son tablier blanc-sale, un broc à la main droite, et la bassine dans laquelle se trouvent les portions trois quarts et demies de bœuf, appuyée sur son estomac et soutenue par sa main gauche ; distribution immédiate dans les salles en présence de l'infirmier.

A trois heures et demie, distribution des vivres maigres aux *galeux* et aux hommes à rations. Ces légumes sont des pommes de terre, des haricots blancs et rouges, des lentilles, du riz et des pois donnés chaque semaine à jours fixes.

Le jeudi et le dimanche, distribution générale des vivres gras, tant aux portions qu'aux rations.

A quatre heures, conduite dans les cours de ceux renvoyés de l'infirmerie, admission de ceux reçus le matin à la visite.

A cinq heures, distribution des pilules, médicamens et potions.

A cinq heures et demie, relevé du nombre d'hommes malades, et fermeture des salles, en hiver à la chute du jour, en été à sept heures précises.

Décrire les mœurs de ces hommes qui n'en ont pas est pourtant une chose à laquelle je me dois résoudre. Leurs mœurs, à eux, sont les vices, les défauts que nous rejetons de la société, que nous punissons dans nos enfans, et que les lois frappent de peines afflictives, infamantes, dans les personnes auxquelles elles accordent du discernement. Ce que nous regardons dans le monde avec mépris, ils le traitent de vertu. Les actions dignes de blâme excitent chez eux un sourire d'encouragement: le mensonge, le parjure, sont pour eux des sujets de plaisanterie; les honnêtes gens, des coquins; les sentimens, de niaises idées, des traditions absurdes. Leurs pensées sont au vol, au meurtre, au pillage, à la destruction, au sang. Les prisons, ils les regardent en pitié, sans colère: tant ils se sont familiarisés de bonne heure avec elles; le bagne est un lieu où ils se reposent; l'échafaud, ils y pensent, ils le regardent, ils le voient, ils en approchent tous les jours sans crainte, sans remords, sans soucis. Leur vie n'est plus à eux, ils livrent tout au hasard. Le hasard est leur culte, leur idole. Au hasard, au hasard...

Il faut pourtant, pour être impartial à leur égard, leur accorder une qualité : c'est une *sensibilité* exquise, alliée parfois à une férocité redoutable, à une rage d'hyène. Il existe entre eux un échange de complaisances que l'on ne rencontre pas toujours dans la société : ils se rendent mutuellement service, se prêtent réciproquement de quoi se vêtir pour passer en jugement, se font des offres d'argent souvent acceptées, souvent refusées, et sont quelquefois dupes de leur complaisance; vexation d'autant plus cruelle pour des hommes habitués à voler les autres, qu'ils se trouvent en butte aux sarcasmes de leurs camarades, et exposés à toutes les plaisanteries imaginables.

La fierté est un sentiment qu'ils n'ont point foulé à leurs pieds; le mépris, une arme dont ils font usage ; puis il existe chez eux ce qui existe dans notre société, le rapport des capacités, de l'éducation, des moyens d'existence.

Parmi ces hommes qui se sont créé une existence à part, une industrie en dehors des industries avouées par les sociétés civilisées, un monde à eux, chacun y joue un rôle plus ou moins coupable, plus ou moins dangereux. L'adresse, l'effronterie, une lâche bravoure, y sont préconisées; les genres d'exploitation classés, désignés par des noms techniques. Leur langage

n'est compréhensible que pour eux, et les degrés de considération dont ils s'entourent dans leur société ne peuvent s'ÿ acquérir qu'en raison des hauts faits dont ils ont la conscience chargée, et des condamnations qui les ont frappés.

Il en existe (et c'est ce dont il faut encore leur savoir gré) qui ne comprennent pas l'assassinat, et n'ont jamais voulu répandre une goutte de sang pour commettre un vol.

Leur société se compose des *escarpes* (assassins), que je mets en première ligne;

Des *caroubleurs* (crocheteurs de portes);

Des *gaffres*, indispensables aux caroubleurs: ils restent près des portes crochetées, et veillent à ce que les camarades ne soient pas surpris par l'arrivée des personnes chez lesquelles on vole;

Des *charrieurs*, qui proposent aux physionomies bien lourdes, bien niaises, et sur lesquelles il est écrit: *attrapez-moi*, l'échange de pièces de 20 francs pour 10 francs;

Des *tireurs*, qui dépouillent avec une adresse surprenante, soit au spectacle, soit dans les foules ou dans les passages, les spectateurs et les curieux, de leurs montres, bourses, portefeuilles et chaînes de sûreté;

Des *bonjouriers*, industriels qui montent dans les maisons, principalement dans les hôtels garnis,

s'introduisent dans les chambres des gens assez confians pour laisser les clefs dans les serrures, profitent de leur sommeil pour décrocher montres, bijoux et diamans, ou bien encore offrent des marchandises, ou demandent, quand ils ne voient rien à prendre, le nom d'un individu qu'ils connaissent encore moins que vous;

Des *fourgats* ou *fourgues*, recéleurs ou acquéreurs d'objets volés;

Des *carreurs*, voleurs auxquels un *pègre* (un voleur) qui craint d'être découvert ou qui se voit sur le point d'être arrêté, *refile* (repasse) l'objet accusateur;

Des *vanterniers*, pègres munis de cordes au bout desquelles se trouvent des crochets qu'ils lancent dans les balcons de fenêtres, jusqu'à ce qu'elles y restent fixées, et avec le secours desquelles ils parviennent à escalader;

Des *poivriers*, qui ne s'attaquent qu'aux hommes ivres que le vin force à une station nocturne dans la rue ou les allées, et qui les déshabillent pour éviter à d'autres la peine de les voler.

Je n'ai pas compris dans cette nomenclature les escrocs, classe nombreuse qui bat les pavés de Paris par la raison qu'ils ne fraient point avec les voleurs : de là cette haine qui existe entre ces deux classes d'hommes.

Il me reste encore à parler d'individus affectés de monomanies dangereuses, et qui expient en prison les inconvéniens qu'entraînent à leur suite de trop fréquentes libations; chiens enragés qui s'offrent sans cesse à vos yeux, aboient après vous sans sujet, et vous meurtrissent de coups; heureux encore quand ils ne vous donnent pas pour second et redoutable adversaire, un couteau, quelque instrument contondant, ou ne vous font point de morsures qui laissent après elles des traces éternelles, des disparitions sanglantes, comme une chute de pouce, un nez enlevé, ou bien une oreille coupée.

Que sans la crainte du cachot, dont le rôle est toujours si actif dans une maison de détention, les *pègres* feraient naître de querelles pour se venger des superbes dédains de messieurs les escrocs, hommes aux idées quelquefois bizarres, gais dans leurs expédiens, comiques dans leurs mensonges, et toujours si nuls, si lourds dans leurs moyens de défense!

Il me reste encore à parler, pour compléter l'ensemble des membres de la grande famille *rapinante*, des *Gouapeurs* et des *Carcagnotiers*.

Les premiers, gens nomades, habitent tour à tour les villes et les campagnes; ils n'ont de domicile réel que celui que leur présente le hasard.

Les arches des ponts, les bateaux, les chantiers, les maisons en démolition, sont les lieux que la ville leur permet d'habiter. S'ils franchissent les barrières, c'est pour errer dans les prés, dans les champs, s'enfoncer dans les bois, tomber dans quelque carrière. L'argent, ils le connaissent de nom; ils volent sans art, sans principes, grossièrement, et se font souvent appliquer le maximum de la loi pour des expéditions de 1 franc, pour des méfaits d'une valeur qui dépasse rarement la pièce de 5 francs : trigauds que méprisent les plus méprisables voleurs.

La race des *Carcagnotiers* est une race à part. Sans argent, sans ressource aucune, ils ont toujours le gousset garni, la bourse ronde, l'estomac rempli; gens de tous les écots, ils paient les leurs en promesses, *en couleurs;* ils vous offrent à boire avec votre argent, qu'ils doivent vous rendre; riches en mensonges, ils ont toujours des parens à fortune, des bons sur la poste, quelques rentes à espérer, des débiteurs, des femmes à équipage, et vous forcent, à l'aide de ces paroles, dites avec un délicieux laisser-aller, avec un aplomb étourdissant, de partager avec eux l'argent ou les effets que vous possédez; personnages qui s'identifient tellement avec le mensonge, qu'ils finissent par se persuader eux-mêmes de la vérité de leurs fausses assertions;

détestables menteurs en butte aux avanies, aux affronts et aux coups de poings expressifs de ceux qu'ils ont trop fait aller, trop *levés*, pour parler le langage spécial.

Les orgies auxquelles les prisonniers se livrent entre eux ne peuvent qu'accroître, qu'augmenter, que se perpétuer avec le système pénitentiaire actuellement en vigueur; combien il rend illusoire la pénalité! Combien il en paralyse les effets!

Ensuite, quelle société pour un condamné jeté pour la première fois en prison, et qui éprouve des remords vrais, des remords poignans, que celle des hommes pour lesquels le vol est un commerce habituel, un négoce! L'ennui, le désœuvrement, le forcent bientôt à se rapprocher de ceux qu'il s'est promis de fuir; peu à peu il s'habitue à leur langage, il se familiarise avec l'idée du crime; ces hommes lui paraissent moins coupables : comme lui ils ont été repentans, ils ont pleuré leurs fautes; mais repoussés partout, ne pouvant plus demander à leurs mains des travaux qui leur sont refusés, chassés des ateliers, méprisés des fabricans, de leurs ouvriers, en proie à toutes les misères, aux besoins de la vie, la société les a donc placés dans la nécessité de prendre ce qu'elle leur refusait : ils ont volé de nouveau. Ils entrent en prison, repen-

tans, humiliés; ils en sortent corrompus, effrontés, familiarisés avec tous les vices, sans en oublier la paresse.

Mais c'est assez moraliser : chassons loin de nous de tristes idées, et passons en revue les plaisirs et les jeux de l'infirmerie. Les jeux de dames, de cartes et de dominos y sont fort en vogue; avec leur secours on perd, on gagne de l'argent, mais au moins on n'a pas à redouter les escroqueries, compagnes inséparables des cartes. Avec quelle dextérité les garçons de salle, filous consommés, font sauter *la coupe*, *filent la carte!* avec quelle adresse ces messieurs vous repassent les sept et les huit, et se donnent les rois, les dames et les valets! il y aurait tout un volume à faire sur l'art de préparer et de jouer les cartes. Il faut avoir été en prison pour connaître à fond la science de la carte, et pouvoir éviter les nombreux piéges que tendent aux inexpérimentés, les *chevaliers* de salon, *maquilleurs de brêmes* (escrocs aux cartes), que les habitués de la Force traitent d'écoliers.

Lors de l'entrée à l'infirmerie d'un *pentre* (simple), dont la physionomie n'indique point une bien haute capacité (figure souvent trompeuse) et laisse entrevoir aux maquilleurs la possibilité d'en avoir bon marché, ils le circonviennent et savent à peu de chose près l'argent qu'il a en sa

possession : c'est l'introduction au roman, c'est ce qu'ils appellent *le lever*. Le mystifié est acquis à tels et tels, qui lui offrent un verre de vin, avec intention de le lui faire chèrement payer ; la conversation s'engage, on parle de la longueur des journées, de l'ennui que l'on éprouve en prison, et des jeux qui aident à y faire passer le temps ; d'un air nonchalant, un des compères propose une partie de cartes. « Parbleu, répond un autre, j'accepte, je viens justement d'en envoyer chercher un jeu en cachette ; je ne l'ai même point encore décacheté. » Et le jeu de cartes tombe sur la table, contenu dans son enveloppe, revêtu du sceau de l'État, bien cacheté, tel qu'il passerait dans votre poche de la boutique du papetier : le moyen de croire que les cartes sont *maquillées* (préparées) ; qu'elles ont été décachetées et recachetées après le travail préparatoire ? aucune partie de l'enveloppe ne présente, à l'œil même de l'observateur le plus exercé, de si petites déchirures qu'elles puissent faire naître de soupçon.

Le simple a lui-même déchiré l'enveloppe ; il trouve les cartes fort belles, très-blanches ; la partie s'engage. « Que jouer ?—Peu de chose, » répond le propriétaire des cartes, bien aise de tâter son adversaire, et auquel il veut toujours persuader qu'il joue par désœuvrement. On commence par l'*écarté ;* les points de la partie se balancent,

l'avantage est pour le simple; mais survient un coup désastreux, trois atouts et le roi : c'est à la chance seule qu'il faut attribuer le gain de la partie ; on se récrie sur tant de bonheur; la partie était pourtant égale, on n'était pas fort éloigné de la perdre. A cette partie succède une autre, mais plus intéressée; même chance : c'est extraordinaire! A cette autre, une autre, puis d'autres : continuité de veine, le *pentre* s'obstine à vouloir perdre son argent en cherchant à le regagner, et l'on cesse de jouer quand on s'aperçoit qu'il n'en a plus; on le plaint. On n'a jamais vu de veine aussi malheureuse; puis en arrière ce sont des plaisanteries : vingt voix s'élèvent pour dire qu'il a été lestement repassé; on lui doit pourtant des égards, des ménagemens, c'est un homme à faire *casquer* de nouveau.

Et le simple se hâte de se faire prendre au piége aussitôt qu'il se trouve possesseur de quelques pièces de 5 francs, jusqu'à ce que des pertes trop réitérées aient épuisé ses finances, ou qu'un coquin, mû par l'espoir de le *carcagnoter*, lui démontre les ressources que des mains habiles savent trouver dans les cartes; ressource qu'il s'étudie aussitôt à pouvoir mettre un jour en pratique : car rien n'est plus agréable pour un voleur que d'en *voler* un autre.

Quelquefois les personnages changent de rôles : le maquilleur joue avec la certitude de repasser le nouvel arrivé, dont le nom et la figure sont inconnus aux membres de la *pègre* industrielle, homme d'autant plus dangereux, que sa figure niaise et son air hébété n'inspirent aucune défiance, et que le maquilleur se trouve repassé par le *pentre*, qui n'attribue, selon la coutume, qu'au hasard la chance qui parle pour lui. Ajoutons qu'entre fripons de cette espèce, le savoir perce aisément ; qu'il est bientôt reconnu, et qu'un prétexte, en apparence plausible, fait, aux yeux de ceux qui ne sont jugés dignes d'être mis dans la confidence, cesser à l'instant le jeu.

Dans les salles où la pipe (*la bouffarde*) n'est point frappée de proscription, la *goualante* (la chanson) partage les loisirs de la journée. Ces messieurs chantent en chœur des refrains escortés d'argot; chansons quelquefois naïves, quelquefois poétiques en leur genre; témoin celle-ci que j'ai présente encore à la mémoire.

Un soir à la Croix-Rouge
Nous étions dix à douze,
Tous Charles de renom.
Nous attendions la brune
Pour maquiller [1] les tunnes [2]
Et y faire du billon.

[1] Prendre. [2] Argent.

Dessus le pont au Change
Certain valet de chambre
S'écria au charron ;
Et moi qui suis bon drille,
Sûr, je vais droit au pentre [1]
Enganter [2] son chasson [3].

Son chasson, sa toquante [4],
Ses attaches brillantes [5],
Ses passifs [6] radoucis,
Son frusque [7] et sa lisette [8],
J'ai engantè sans cesse,
Puis j'ai defouraillé [9].

Voilà onze plombes [10] qui crossent [11] :
La troupe s'en retourne
Au logis de Moutrot [12],
Mais je suis paumé marron [13] ;
Moutrot, débâcle [14] la lourde [15],
Si tu veux que j'aboule [16]
Dedans ton taudion.

Moutrot dit à ses marcs [17],
Qui sont belles et girofles :
Qui sont ces marpeaux-là [18] ?
Ces enganteurs d'attaches [19],
Ces maquilleurs d'ampafles [20] ;
Ne les conobles-tu pas ?

[1] A l'imbécile. — [2] Voler. — [3] Bague. — [4] Montre. — [5] Boucles. — [6] Souliers. — [7] Habit. — [8] Épée. — [9] Se sauver. — [10] Heures. — [11] Qui sonnent. — [12] Préfecture. — [13] Pris sur le fait. — [14] Ouvre. — [15] Porte. — [16] Entrer. — [17] Geôliers. — [18] Filous. — [19] Boucles. — [20] Draps

A la chanson succèdent parfois des chants toujours plus expressifs, mais moins suaves, des juremens, des blasphêmes et des projets de vengeance amenés par la perspective du cachot; punition qu'inflige l'infirmier à ceux qui troublent le repos des malades, cassent des carreaux, se querellent, se battent, ou profitent du sommeil de leurs camarades pour les dépouiller, pendant la nuit, de l'argent ou des effets qu'ils possèdent.

Après un *barbot* (recherche minutieuse) fait dans la salle où un vol a été commis, sans amener la découverte de l'objet dérobé, celui sur lequel se portent les soupçons descend pour quinze jours ou un mois à *couvert*.

C'est ici le moment de parler du fils de l'homme qui a donné son nom aux cachots de la Force. Le père du brigadier actuel, Paul Couvert, exerçait la même fonction; sa sévérité était passée en proverbe, et lorsqu'un détenu manquait à la discipline claustrale de la Force, et qu'il le menaçait de le mettre au cachot: « Je vais te conduire à *couvert*, » lui disait-il: de là l'origine de ce surnom, donné même aujourd'hui aux cachots par les autres gardiens.

Le nommé Paul Couvert, *espèce de petit homme* trapu sous les pas duquel résonnent et tremblent les dalles et les pavés, a depuis dix-sept ans le pri-

vilége de martyriser les prisonniers de la Force. Ses yeux sont renfoncés dans leurs orbites, ses joues sont colorées d'un vermillon éclatant; son regard dénote la dissimulation, une envie constante de torturer; et le sourire est toujours sur ses lèvres, même quand il punit. Les mains de cet hypocrite sont sans cesse cachées par les pans de sa veste d'uniforme, et conséquemment placées sur sa chute de reins; il sautille plutôt qu'il ne marche; son ton est plus doux que le miel, son honnêteté factice, de commande. Dur pour les prisonniers qu'il traite du haut de sa petite grandeur, à peine si cet inutile et lourd personnage les écoute.

L'intelligence du sieur Paul Couvert ne va pas jusqu'à comprendre *les méfaits* des délits politiques ; attendre des égards de la part de cet homme, ancien garçon boucher, était véritablement du luxe : aussi a-t-il constamment tenu envers les prisonniers des 5 et 6 juin un langage de prison, langage renforcé par un long séjour à l'*abattoir*. C'est un être peu poli que le sieur Paul Couvert ! Mais qu'exiger d'une telle masse de chair et d'os ?

Lorsque je pense à la modicité de la somme allouée par la ville à l'entrepreneur pour chacun des prisonniers de la Force, je suis étonné que M. Mignot puisse encore nourrir aussi abon-

damment les détenus; mais sa bienveillance pour les malheureux est sans bornes, et plus d'une fois les mets de sa table ont contribué à la guérison des plus graves maladies. Ajoutons à sa louange qu'il n'a jamais réclamé le prix de son humanité, et qu'aucun calcul ne préside à des actions dignes d'estime.

Honte à l'administration qui marchande ainsi la vie des hommes, les prive du nécessaire, et paie dans ses bureaux des *incapacités* à raison de 6,000, 8,000 et 10,000 francs par an, pour s'occuper à peine d'une classe digne de pitié!

Croirait-on que l'entrepreneur est obligé à nourrir matin et soir les *pistoliers*, moyennant *huit* centimes par jour; les oisifs (prévenus ou condamnés qui attendent leur renvoi dans une maison de détention), moyennant *seize* centimes; et les malades, à raison de *trente-cinq* centimes.

J'appelle, comme tous les amis de l'humanité, d'une philantropie vraie, la sollicitude de l'administration des prisons sur leur régime nutritif; elle a beaucoup à faire pour détruire les énormes abus qui surgissent sans cesse de besoins naissans: qu'elle comprenne enfin ce que demande la vie d'un homme, même banni du sein de la société!

Au nombre des abus intolérables que je dé-

nonce au tribunal de l'opinion publique, il en est un qui rappelle le *cabinet noir* de la poste : aucune lettre adressée à un prisonnier pour délit politique ne peut lui parvenir, qu'au préalable elle n'ait été lue au greffe ; l'inquisition s'étend également aux lettres qui sortent de la prison : toutes vos pensées les plus secrètes y sont enregistrées, commentées, et rapportées au préfet; c'est une autre police dans la police; vos intérêts les plus chers sont compromis; tous vos secrets ne vous appartiennent plus; le papier enfin, dont la mission est si sacrée, n'est plus qu'un dépositaire infidèle : il vous dénonce, il parle contre vous.

La pudeur des femmes n'est pas plus ménagée : elles sont à chacune de leurs entrées et sorties visitées; des mains étrangères, impures, se promènent sur toutes les parties de leur corps; et il leur faut subir cette humiliation, sous peine d'avoir fait une course inutile, sous peine de ne pouvoir communiquer avec leurs affections, avec ce qu'elles ont de plus cher, un époux, un fils, un père.

Charles CHABOT.





ANECDOTES

SUR NAPOLÉON.



J'étais encore dans mon cinquième lustre, lorsque M. Frochot, préfet, et M. Chaptal, ministre de l'Intérieur, me proposèrent, en 1802, pour une place vacante au conseil-général de la Seine. Le premier consul porta son choix sur le général Lafayette, qui, après un refus, se

renferma au château de La Grange, retraite qui sera citée comme le Fresnes de d'Aguesseau, le Chanteloup de Choiseul, le Coppet de Necker. On me présenta de nouveau ; et, frappé de cette persévérance pour un particulier qui lui était inconnu, Bonaparte prit des renseignemens confidentiels, à la suite desquels, à mon insu, je fus nommé préfet des Hautes-Alpes, le même jour que les ex-constituans Mounier, Alexandre de Lameth et Castellane furent envoyés à Rennes, à Digne et à Pau. Honneur au gouvernement qui cherche hors de l'enceinte de ses salons les hommes qu'il croit animés par l'amour du bien public ! Je jurai de me vouer à la prospérité du pays qui était confié à mes soins, et que je trouvai en proie à la disette ; les grains y étaient gelés sur pied, les magasins vides, l'argent très-rare, les chemins affreux. En coupant la communication auprès de Savines, la Durance sépara les arrondissemens supérieurs de celui du chef-lieu.

Au milieu de l'effroi général, je mis en pratique l'un des premiers principes de l'économie politique, en appelant la libre concurrence, en assurant la circulation des blés et farines ; j'écrivis au commerce de Gray, de Bourgoin, de Marseille, et, à Turin, au maréchal Jourdan, alors administrateur du Piémont. *On n'ajourne pas la faim*, dis-je au vainqueur de Fleurus,

qui avait prononcé ces mots à la tribune nationale. Je le prévins que, si ses douaniers continuaient à arrêter nos voitures, j'irais lui porter ma demande avec la jeunesse des Hautes-Alpes.

Copie de ma lettre fut adressée au premier consul, qui approuva ma conduite.

Comme il faut tâcher que d'un grand mal il résulte aussi quelque bien, je résolus de profiter de notre détresse même pour conquérir une route qui nous ouvrît à jamais le fertile Piémont, et je me rendis à Briançon, au moment même où je venais de recevoir à ce sujet une défense formelle du directeur-général des ponts-et-chaussées. Muni d'un crédit personnel de 25,000 francs, j'employai les bras des habitans appelés par M. Chaix, sous-préfet de Briançon, et ceux des soldats de deux régimens, qui prouvèrent qu'en temps de paix ils savaient les rendre utiles. On me menaça d'une destitution; j'entrepris de justifier ma témérité auprès du chef de l'état. Ayant autrefois commandé au Pont-St-Esprit, et envoyé d'Italie des pionniers au mont Genèvre, pour y assurer l'arrivée d'un convoi, je présumai qu'il devait apprécier l'importance de mes desseins; je le priai ou de me laisser l'honneur d'avoir payé le premier tracé de la route, ou d'allouer 150,000 francs pour en compléter l'ouverture, et d'accorder ensuite ce qui serait nécessaire à l'en-

tière confection d'un passage que les Romains regardaient comme le plus facile pour se rendre dans les Gaules. « Il n'est à mes yeux, disais-je, que la conséquence d'une route qui s'embrancherait au Pont-St-Esprit avec celles de Perpignan et de Bayonne, et qui, traversant les Hautes-Alpes dans toute leur longueur, serait qualifiée route d'Espagne en Italie, parce qu'elle garantirait les communications de la France avec les deux péninsules, quand même les escadres anglaises domineraient dans la Méditerranée. » Obtins-je un éloge? m'attirai-je le blâme? Non; il ne me parvint pas même une réponse; mais il m'arriva, courrier pour courrier, 25,000 fr.; puis successivement quinze ordonnances de 10,000 fr. chacune; l'ordre de faire dresser le projet de la route d'Espagne en Italie, que l'ingénieur Janson alla de suite reconnaître; enfin le grade d'ingénieur en chef à Turin pour M. Pertinchampt, qui avait tracé les rampes du mont Genèvre. Plus tard l'empereur m'autorisa à établir sur la sommité du col un monastère hospitalier de trappistes, qu'il dota de 30,000 fr. de rente. On me permettra de ne pas quitter ce sujet sans parler d'un article adressé, quelques années après, au *Moniteur*. On y comparait le préfet des Hautes-Alpes au roi Cottius, qui avait pratiqué un chemin sur le mont Genèvre, et qui

était, dit Ammien-Marcellin, *reçu dans l'amitié d'Auguste*. Le rédacteur en chef, M. Sauvo, ne prenant pas sur lui l'insertion d'un parallèle aussi hardi, l'envoya au duc de Bassano; ce ministre le montra à Napoléon, alors en Allemagne, et l'article parut au journal officiel. Je passe à un autre objet toujours relatif à l'idée de percer le département de grands chemins propres à le vivifier.

En examinant le système de canalisation, j'avais remarqué que les marchandises de la Hollande, de l'Allemagne, du Nord et de l'Est de la France, arriveraient au Rhône, et qu'on pouvait leur préparer un débouché par Valence, Gap, Embruu, Briançon et Turin. M. de Cormont, ingénieur en chef, venait de terminer le projet de la route d'Espagne en Italie; il m'accompagna avec M. Magdelaine, maintenant ingénieur en chef à Amiens. Les habitans circonvoisins accoururent; nous ouvrîmes le *Gaura mons* des Anciens, alors col de Cabre, et, depuis nos travaux, col des Communes. Là, informé que je devais recevoir, des mains du maréchal Molitor, l'étoile de la Légion-d'Honneur : « Je ne la porterai, lui écrivis-je, qu'après avoir essayé de m'en rendre digne. Mais quitter nos ateliers ce serait les désorganiser. »

Malheureusement quelques nouveaux cheva-

liers, par un amour-propre mal entendu, ne se rendirent pas auprès du maréchal, qui dans son rapport me confondit avec eux. Le grand-chancelier de la Légion-d'Honneur fut chargé de prendre des informations sur ma conduite; et lorsque j'arrivai à Paris, cet excellent M. de Lacépède vint lui-même, par ordre de l'empereur, attacher à ma boutonnière sa propre décoration, que je possède encore.

Peu de jours après, le chambellan de service avertit les préfets qu'ils auraient, le lendemain, une audience pour laquelle ils devaient apporter leurs mémoires. Je passai la nuit avec M. Farnaud, secrétaire-général de la préfecture, à en composer douze. Je les présentai à Napoléon, qui les parcourut avec une rapidité inconcevable, en me disant : « Vous aurez un décret sur les moyens d'arrêter les dévastations de vos torrens, un ingénieur pour le plan de leurs digues, un courrier de malle tous les jours, des fonds pour votre maison centrale de détention, d'autres pour continuer vos fouilles de Mons-Seleucus, pour rétablir à Briançon la fabrique de cristal de roche (un ministre empêcha l'exécution de cette mesure, qui revint à l'esprit de l'empereur dans les cent-jours); je vous donnerai 100,000 fr. pour aider aux dépenses du canal d'arrosage de Gap; je vous réunirai l'enclave de Vitrolles; je

rétablirai, pour vos pauvres, les anciens greniers d'abondance; vous ferez dessiner les plus belles vues de vos Alpes pour la manufacture de porcelaine de Sèvres; votre route de Gap à Valence sera impériale; je vous en accorde une de Paris à Nice. » L'empereur me demanda, en passant, des nouvelles du vieillard des Hautes-Alpes, de Mathieu, qui lui avait écrit à l'âge de cent six ans, et dont il avait placé un arrière-petit-fils à l'école des arts et métiers de Châlons-sur-Marne, en me chargeant de pourvoir aux frais de voyage et de trousseau. Puis, me regardant avec bonté : « Il manque un mémoire, dit-il; vous ne me comprenez pas? Demandez-moi tout ce que vous voudrez; je suis disposé à tout vous accorder. — Je n'ai pas encore, répondis-je, justifié suffisamment votre choix; mais soyez la Providence des Hautes-Alpes. Leurs bons habitans vous aiment et méritent doublement vos bienfaits. La politique d'ailleurs conseille de soutenir ceux qui combattent une nature marâtre, et qui gardent l'une des portes de l'Italie. Il leur faut dix ans d'une même administration : veuillez la conserver tout ce temps entre mes mains, pourtant à une condition. — Laquelle? reprit-il vivement. — Vous ne me refuserez rien de ce que je solliciterai de juste pour eux. — J'y consens. » (Depuis lors, si un ministre me représen-

tait que mes prétentions étaient exagérées, j'invoquais la parole impériale, et il y était fait droit.) « Que tenez-vous là? dit ensuite Napoléon. — Sire, cette médaille d'or offre d'un côté votre effigie, de l'autre, la représentation de l'obélisque que les Hautes-Alpes élèvent sur le plateau du mont Genèvre. — Donnez-la-moi; il y a de la ressemblance : c'est bien »

La semaine suivante, dans un cercle au château, on annonça l'empereur, qui s'avança silencieusement et comme absorbé par des pensées profondes; arrivé en face de moi, quoiqu'à une grande distance, il dit à haute voix : *Le préfet des Hautes-Alpes!* Bientôt les courtisans m'environnèrent, en me présageant des faveurs, et se montrant fort surpris de ce que je me proposais de retourner dans mes montagnes. Je fus abordé par le duc de Cadore, qui me demanda pour l'impératrice deux médailles d'Auguste trouvées dans les ruines de Mons-Seleucus, et dont les traits étaient absolument semblables à ceux du moderne Charlemagne; malheureusement je ne pus les retrouver. Je portai à Joséphine un modèle en grand de l'obélisque du mont Genèvre et une boîte remplie d'antiquités découvertes dans la ville romaine. Protectrice de l'Académie celtique, elle voulut se charger exclusivement de la dépense des fouilles, mettre 25,000 fr. à

ma disposition, et en partager avec moi les produits. Cette femme si bonne et si remplie de grâces me promit aussi un exemplaire de chaque pendule, candélabre et service, en porcelaine, orné par les vues des Alpes françaises que l'empereur avait demandées ; les événemens en disposèrent autrement. Quant aux 25,000 fr., le conseil de l'impératrice en ajourna le paiement jusqu'après celui des dettes que la bienfaisance et la toilette renouvelaient sans cesse. Ainsi le vœu émis par l'Institut pour la continuation de nos recherches archéologiques resta sans effet.

Les promesses de Napoléon pour le bien-être des Hautes-Alpes reçurent leur exécution. Je comptais tellement sur elles, que, convaincu par une réponse de M. Dausse, habile inspecteur, que le projet de rectification des rampes de l'Abessée, approuvé et adjugé récemment, était de beaucoup inférieur en mérite à celui de M. Dastier, maintenant ingénieur en chef à Versailles, je fis exécuter ce dernier plan, quoique bien plus coûteux, sous ma responsabilité personnelle, et en avançant moi-même des fonds assez considérables : c'était violer les formalités consacrées et généralement nécessaires.

L'empereur voulut que M. Tarbé de Vaux-Clair

revînt d'Italie examiner secrètement une affaire si délicate, et, sur son rapport favorable, on m'autorisa à terminer ces travaux admirés des voyageurs.

Cependant la bienveillance de Napoléon fut au moment de m'échapper. Je le pressais de faire ériger sur la place de l'Obélisque le monastère hospitalier, et de faire rectifier la communication du mont Genèvre à Suse, où elle retrouvait le chemin du mont Cenis. L'empereur, dans un voyage d'Italie, décida que cette communication serait interdite, et qu'on porterait la route sur les hauteurs de Sestrières (Piémont), où l'hospice serait construit. D'après mes vives réclamations, on envoya le colonel de Récicourt; je l'accompagnai au-delà du mont Genèvre, et je proposai de fortifier une éminence qui dominerait Sézanne et la route projetée. Je soutins que celle de Sestrières, purement militaire et plus longue, n'excluait pas un chemin nécessaire au commerce et aux relations sociales, et qu'on pouvait protéger contre un ennemi. Mes vues furent adoptées par M. de Récicourt, par le conseil mixte du génie civil et militaire, par le directeur-général des ponts-et-chaussées, par les ministres de la Guerre et de l'Intérieur. Mais Napoléon entra contre moi dans une fureur inexprimable; il pensa sans doute qu'il ne m'appar-

tenait pas de le contredire dans ce qui avait été le sujet de ses méditations. On me crut dans une disgrâce complète, et bien loin des préfectures de Turin et de Marseille, auxquelles j'avais préféré la modeste résidence où je pouvais être utile. L'état de ma santé, qui ne me permit de rester que sept ans dans ce dernier département, m'ayant forcé de me rendre à Paris, le ministre Crétet me fit donner ma parole d'honneur que, de moi-même, je ne parlerais pas à l'empereur de la route de Suse; mais en me permettant, s'il me mettait sur la voie, de soutenir mon opinion. Il ne fut pas question de cet objet : le courroux du monarque était apaisé. « Je vous défends, dit-il, de retourner à Gap ; je veux vous conserver. » Et il m'offrit le choix entre les plus belles préfectures : j'allai à Aix-la-Chapelle. J'ai décrit ailleurs les relations que j'y ai eues avec Napoléon et Marie-Louise.

Nous arrivons à une époque mémorable. Le jour du 20 mars venait de luire; mon nom était porté sur une liste de préfets; et l'administrateur qu'en 1811 le comte Daru avait été chargé de prévenir qu'on le nommerait conseiller-d'état, directeur-général, quand il le voudrait, mais qu'on le *priait* de rester encore quelque temps sur les bords du Rhin; cet administrateur était renvoyé au poste

où il avait débuté! Il fallait savoir s'il y avait grâce ou défaveur, et se déterminer en conséquence à une acceptation ou un refus. Le dimanche, j'étais assez loin de la ligne que l'empereur suivait en sortant de sa chapelle. Il parcourt le salon de son œil d'aigle, distribue en marchant quelques regards, quelques monosyllabes; incline du côté gauche, où je me trouvais. Bientôt j'ai à repousser l'amour-propre me suggérant que l'empereur venait à moi. Cependant un léger espace me sépare à peine de l'homme dont le nom seul faisait trembler les rois; il me regarde, et dit : « Monsieur le préfet, je vous renvoie dans vos Hautes-Alpes; vous avez bien employé l'argent que je vous ai donné; nous vous devons de beaux chemins; nous en avions grand besoin. Ces habitans sont bons, vous aviez raison; hommes, femmes, vieillards, enfans, sont accourus; ils m'ont accompagné jusqu'à Grenoble; tous voulaient venir avec moi à Paris, et il y en a ici un certain nombre. Vous vous souvenez de notre convention; elle tient plus que jamais. Je veux couvrir ce pays de bienfaits; vous en serez le dispensateur. Ils m'ont parlé de vous, ils vous aiment; je leur ai dit que je vous renverrais dans les Hautes-Alpes; je ne vous y laisserai pas long-temps; cherchez dans votre imagination tout ce qui pourra leur prouver *ma reconnais-*

sance; qu'elle éclate dans tous vos actes, vos écrits, vos discours! Mes ministres auront l'ordre de faire tout ce que vous demanderez. » L'empereur s'éloigna, mais se rapprochant ensuite, il reprit : « Entretenez sans cesse ces bons habitans de mes sentimens pour eux ; répétez-leur que, dans quelque circonstance que je puisse me trouver, je partagerai avec eux mon dernier écu, mon dernier morceau de pain. »

Un groupe nombreux entendit ces paroles, qui doivent retentir dans la postérité. J'allais partir pour les Hautes-Alpes ; déjà mon secrétaire était sur la route de Lyon ; on craignit que les places fortes de l'Est ne fussent livrées, et l'empereur m'envoya à Metz, où je puis me glorifier d'avoir essentiellement contribué à la conservation de cette belle frontière.

Raconterai-je à cet égard deux circonstances? Quoiqu'elles ne concernent point particulièrement les Hautes-Alpes, leurs habitans ne seront pas fâchés de les connaître.

Avant mon départ, je priai la reine Hortense d'exposer à l'empereur que personne, ni en France ni à l'extérieur, ne croirait à sa sincérité s'il se soumettait aux dispositions rigoureuses du traité de Paris ; que je croyais plus franc, plus politique d'occuper de suite nos limites natu-

relles, promises par la fameuse déclaration de Francfort; que les troupes qui suivaient Louis XVIII pourraient, dès qu'il aurait dépassé la frontière, prendre à droite, et se porter sur les bords du Rhin; qu'avant de remplir ma mission dans les Hautes-Alpes, je demandais de marcher à l'avant-garde, et je me chargeais de lever promptement un corps d'armée, si l'on observait la plus sévère discipline, et si l'on traitait les habitans comme des frères. J'ajoutai que, si l'on profitait ainsi de l'enthousiasme excité par le voyage prodigieux de Napoléon, les Prussiens ne tiendraient pas ferme. J'ai appris en effet que le baron de Kleist, qui les commandait, faisait déjà ses préparatifs de retraite et ses adieux. On sait trop que mon conseil ne fut pas suivi. Combien je me fusse applaudi de voir l'empereur à Cologne ou à Mayence réclamer Marie-Louise et le roi de Rome comme gages de la paix, et déclarer qu'en cas de refus les armées françaises iraient les chercher! Certes, il n'est pas un brave qui n'eût volé à Vienne et à Parme. Que si la voix de la justice et de la félicité générale eût été entendue, quelle gloire exempte de regrets eût ensuite goûtée Napoléon, en faisant cueillir à ses troupes des palmes civiques, par l'ouverture des canaux et des routes; en réparant les chemins des cantons et des

communes; élevant des monumens grands et utiles; desséchant les marais; formant des colonies agricoles dans les terres incultes; développant l'instruction, l'industrie rurale et manufacturière, par des perfectionnemens dans l'enseignement supérieur et intermédiaire, des cours de chimie et de mécanique appliquées aux arts, de minéralogie, de législation, d'économie politique, d'architecture, etc., sur tous les points importans de l'empire! Qu'on eût alors été fier d'être Français, et que le monarque auteur de tant de bienfaits eût reçu de bénédictions!

En quittant la reine Hortense, j'allai chez le général Bertrand, grand-maréchal du palais il travaillait alors avec Napoléon. On me remit, dans son cabinet, quelques ordres et proclamations, datés de Lyon; et après avoir lu attentivement ces papiers, qui roulaient sur des confiscations, des déportations, etc., je les posai sur une table. « Que faites-vous là? me dit-on.— Ces mesures pouvaient être utiles à Lyon; une fois remonté sur son trône, l'empereur doit les oublier, et vous ne pensez pas, sans doute, que je songe à les exécuter. — Monsieur, vous avez demandé du service dans l'interrègne? — Mes sermens m'étaient remis; on avait entendu dire au lieutenant-général du royaume que rien n'é-

tait changé en France, qu'il n'y avait qu'un Français de plus ; il accueillit les mémoires que je lui présentai sur la rive gauche du Rhin ; il m'engagea à prendre de l'emploi ; je ne m'éloignai de lui qu'après la fatale convention par laquelle ce prince trop faible livra une escadre et trente places fortes. Si j'avais occupé une préfecture, si elle se fût trouvée sur l'une des routes de l'île d'Elbe à Paris, Napoléon, qui m'a chargé, il y a peu de jours, d'acquitter pour lui la dette de l'honneur et de la reconnaissance, Napoléon me connaît trop bien pour ne pas s'être attendu que, plein de regrets, j'aurais su cependant remplir mon devoir. »

Je sortis, à ces mots, qui furent dénoncés à l'empereur : « Ladoucette a raison, dit-il ; j'estime sa loyauté. » Aussi, connaissant mon dévouement pour ma patrie, il m'accorda pendant les cent-jours la plus entière confiance.

J.-C.-F. LADOUCETTE.





LE RETOUR DU JEUNE CRÉOLE[1].



Par une belle matinée du mois d'août, il y a de cela quelques années, un beau navire de France entra à pleines voiles dans le sentier que tant de

[1] Nous avons donné dans le volume précédent le Créole à Paris : il ne sera peut-être pas sans intérêt pour le lecteur de voir le Parisien redevenu Créole.

navires ont frayé entre les charmantes petites îles qui sont comme les sentinelles et les gardes avancées de leur reine et de la reine des mers orientales, l'île Maurice. Il y avait grande fête à bord, car la plupart des passagers étaient de jeunes créoles qui revenaient visiter leur pays et leurs familles après dix ans d'absence, passés à Paris, pour leur éducation, dans les cafés, les bals masqués et les salles d'armes. Tous réunis sur le pont, ils vidaient les dernières bouteilles de vin de Champagne dont le capitaine, très-bon convive et habile spéculateur, avait approvisionné sa cambuse : c'était à peine si, dans leur ardeur à saluer ainsi à leur manière le pays de leur naissance, ils accordaient de temps en temps un regard au magnifique tableau qui commençait à se dérouler devant eux.

A gauche, l'île aux Serpens, cette première vedette, qui semble là postée pour indiquer la route aux voyageurs vers la principale terre, dont ils cherchent les hâvres sauveurs et dont ils ont déjà vu, du même côté, les sommets nuageux, les flancs verdoyans et la base resplendissante d'écume; un peu plus loin, toujours à gauche, l'île Ronde, le second jalon, la seconde borne milliaire sur le chemin du Port-Louis, l'île Ronde qu'on prendrait pour un fragment de prairie découpé avec des ciseaux et dérivé paisi-

blement de la plaine des Pamplemousses vers la haute mer; puis, à droite, comme pour enfermer les navires dans une lice, l'île Plate, non moins verte, et qui, baignée de plus près et plus intimement pénétrée des eaux qui jouent autour d'elle, a l'air d'une autre Délos flottant incertaine à la surface de l'Océan; enfin, et à gauche de nouveau, le Coin de Mire, ce bastion naturel sous la menace duquel il faut passer, ce dernier cap à doubler, avant de toucher au but d'un voyage de plusieurs mille lieues.

Spectacle ravissant, dont les marins jouissent toujours avec un nouveau plaisir; car ce sont des gens simples et vrais et naturellement joyeux, qui n'ont guère vu les pompes des grandes villes européennes et gardent en eux-mêmes des trésors d'enthousiasme pour les riches ouvrages auxquels Dieu seul a mis la main. Les créoles, passagers de la *Bonite*, admiraient bien aussi tout cela par saillies; mais un sentiment d'inquiétude et de vague tristesse venait les saisir : tout cela, c'était leur pays; mais ils l'avaient quitté dès l'enfance, avant l'âge de raison, ce qui s'appelle, dans le langage des matelots, *mettre à la voile en temps de brume*. Ils n'y pouvaient donc rien reconnaître : y pourraient-ils beaucoup aimer? Une famille les y attendait, presque inconnue, presque oubliée, qui sans doute n'aurait plus le

pouvoir de leur donner des habitudes nouvelles et de leur imposer la vie étrange des colonies. Car c'est là encore un des malheurs de la civilisation bâtarde des colonies, que les lumières de l'Europe y sont jugées nécessaires et qu'il faut les aller chercher en Europe : c'est pourquoi le fils se sépare du père avant le moment fixé ailleurs pour la dispersion des familles humaines, et le père et son fils deviennent l'un pour l'autre des étrangers vivant sous des cieux différens.

Il y eut néanmoins, dès que la *Bonite* fut mouillée dans les eaux paisibles du Port-Louis, des scènes asssez touchantes de reconnaissance. Presque tous les créoles avaient prévenu leurs familles de leur arrivée; et depuis quelque temps on ne signalait pas une voile au vent de l'île, sans qu'un certain nombre de vieux colons, toujours les mêmes et toujours pleins d'espoir, accourussent au bord de la mer avec des lunettes marines aussi longues pour le moins que des coulevrines. Cette fois, ils avaient lieu d'être satisfaits; ils revoyaient leurs *garçons* bien grandis, parfaitement élevés en apparence et habillés par des tailleurs parisiens de la façon la plus ridicule et la moins convenable à la température chaude des tropiques.

Au milieu des embrassemens et des exclamations de l'amour paternel, un seul des créoles

nouveaux venus restait inoccupé et solitaire : c'est qu'il n'avait, lui, prévenu personne de son arrivée prochaine. Un jour, en France, visitant un port de mer, le désir l'avait pris de revoir son vieux père et son pays natal; il avait cédé à ce désir comme il cédait d'ordinaire à toutes ses fantaisies et même à ses passions; il avait sur-le-champ arrêté son passage sur la *Bonite*, qui appareilla huit jours après. Voilà comment il se trouvait sur le quai du Port-Louis, rêvant aux moyens de découvrir la demeure paternelle ; c'était pour lui un véritable voyage de découverte.

Un de ses compagnons, le dernier qui restait sur le quai, remarqua son embarras et ne put s'empêcher d'en rire :

— Eh bien ! mon cher Albert, lui cria-t-il en s'éloignant, vous n'avez pas encore trouvé votre père ? S'il vous en tombe un du ciel, vous m'en ferez part, je vous prie.

— Quel est ce jeune homme ? demanda le vieux colon qui emmenait avec lui son fils en triomphe.

— Il se nomme Albert Gombaut et cherche son père, comme vous voyez, à travers l'Océan : oh ! c'est un autre Télémaque.

— Gombaut ! dit le vieillard : je ne connais qu'un seul Gombaut à l'île Maurice ; c'est celui

qui demeure de l'autre côté de la Grande-Rivière, tout au bord de la Grande-Baie.

—La Grande-Rivière! dit Albert ; ce doit être cela précisément. Au reste nous verrons bien. Est-ce loin, monsieur, je vous prie ?

—Eh mais ! il y a bien pour une demi-heure de chemin, à marcher comme un noir de palanquin.

— Combien cela fait-il en lieues, s'il vous plaît, monsieur ?

— Eh mais! une bonne petite lieue.

— Et par où prendrai-je ?

—Par où?.... Eh mais! vous n'avez qu'à suivre... Ici le vieux colon s'interrompit, et, après avoir réfléchi un moment, comme il était ce jour-là en veine de générosité, il appela un noir de sa suite.

—Joli-Nom (c'était, ne vous déplaise, le nom auquel ce noir avait appris à répondre), tu vas conduire ce jeune monsieur blanc à la Grande-Rivière, chez monsieur Gombaut. Tu connais ça qui est monsieur Gombaut ?

— Ah ! s'écria le noir, avec un sourire particulier et un mouvement des épaules qu'il faut avoir vus pour s'en faire une idée, qu'est-ce que vous dites, mon maître? Si moi, je connais ça qui est monsieur Gombaut! Puisque j'ai eu pour ma camarade une négresse à lui-même.

Il faut savoir que la camarade d'un esclave, c'est sa femme, sa maîtresse, sa ménagère, tout ce que vous voudrez, pourvu que ce soit celle qui lui fait la soupe. Les plus vieilles sont les meilleures, disent les nègres, parce qu'elles font mieux la soupe.

Joli-Nom se posait déjà avec l'importance d'un noir qui va servir de guide à un blanc, c'est-à-dire le mener à sa guise, marcher devant lui, être presque son maître pendant une demi-heure. Mais une esclave, nommée Fanny, lui ravit ce privilége. Elle avait écouté toute l'explication précédente, et elle se présenta comme négresse de M. Gombaut : on admira le hasard qui l'avait conduite à point nommé sur le port, car on pensa que c'était le hasard, et naturellement elle obtint la préférence pour guider le nouveau débarqué à la case paternelle.

Elle se mit à marcher en silence à côté de lui, pleine de joie, mais n'osant rien témoigner de sa joie à son jeune maître et attendant qu'il voulût bien l'interroger. Un observateur plus attentif ou plus intéressé qu'Albert aurait pu voir, dans l'attitude et la physionomie de la négresse, bien autre chose que la déférence ordinaire d'une esclave : par malheur, Albert n'était pas fat; et, l'eût-il été, ses yeux n'étaient pas encore apprivoisés à la couleur d'ébène des beau-

tés africaines. Il se méprit donc sur le motif qui tenait la belle et noire Fanny silencieuse, et comme il s'était promis en France d'être un bon blanc aux colonies, ce que nous appelons être *bon prince* (je ne connais pas de synonymie plus parfaite), il entama ainsi l'entretien avec beaucoup de bienveillance et assez de dignité, vraiment, pour un nouveau venu :

— Pardieu ! mademoiselle Fanny, tu as là un nom tout-à-fait d'Europe ; rien que le nom, mais c'est toujours quelque chose. Mon père a bien fait d'envoyer un nom pareil au-devant de moi ; je vois que le digne père veut m'acclimater : je te sais gré, Fanny, de ne pas t'appeler, comme toutes les autres, Diane, Toile-à-Voile, la Grande-Chaloupe, ou bien Iphigénie.

— Ce n'est pas M. Gombaut, dit la négresse en riant aux éclats, ce n'est pas lui, oh ! non pas, qui a envoyé Fanny au-devant de vous, monsieur Albert. Comment voulez-vous ? vous n'avez pas écrit.

— Il est vrai : mais tu ne me dis toujours pas qui t'a envoyée sur le port. Quel hasard....?

— Oh ! le hasard ? moi, je ne connais pas cela, le hasard. C'est moi-même, monsieur Albert, moi-même et mon camarade L'Artimon, qui avons dit : « Notre petit maître reviendra un jour sans avoir écrit ; il faut que nous al-

lions toujours au Port-Louis pour chaque navire qui sera annoncé sur la montagne des signaux; il faut que nos amenions son garçon à M. Gombaut qui fera une grande fête à lui et à nous. Voilà comment.

— Tu connais donc bien L'Artimon?

— J'ai dit que c'est lui qui est mon camarade.

En effet, la belle négresse Fanny était depuis quelque temps mariée, par convention amiable et éminemment dissoluble, selon l'usage des noirs, avec L'Artimon, l'esclave privilégié de M. Gombaut.

L'histoire de ce nègre n'est pas sans quelque intérêt. Transporté de la côte d'Afrique à l'île de France dès l'âge de sept ans, il avait montré tout d'abord une vocation décidée pour tous les travaux qui tiennent à la marine : il appartenait à une caste de ces noirs pêcheurs, si habiles à façonner, si intrépides à diriger leurs longues et frêles pirogues. M. Gombaut l'acheta, lui fit apprendre un peu de construction navale chez le moins ignorant des prétendus ingénieurs de la colonie, et lui donna, dans une intention de favorables auspices, le nom de L'Artimon, celui du mât le plus noble d'un navire.

L'Artimon excella bientôt à construire ces légères embarcations qui servent à la pêche, ou

aux promenades fashionables sur les côtes, ou aux communications des navires entre eux et avec la terre : ce fut une véritable fortune, tout imprévue, pour M. Gombaut, vieux militaire retiré du service sans état et presque sans ressource, qui dès-lors prit une patente de constructeur naval et devint en quelque sorte le contre-maître de son esclave. Au reste, ceci est un usage consacré dans le régime colonial; un blanc est souvent de la profession de son nègre le plus industrieux, c'est le moyen d'utiliser plus sûrement ses labeurs : aussi nous avons vu à Maurice des licenciés en droit transformés en maréchaux-ferrans, et des chirurgiens de la faculté de Paris nullement surpris d'avoir à surveiller l'équarrissage d'une pièce de bois.

Il faut dire que le sieur Gombaut, un des plus honnêtes colons que j'aie connus, avait de grandes attentions et presque des égards pour le nègre dont le talent était sa principale fortune. L'Artimon avait sa part de tous les mets de sa table, L'Artimon avait du vin tous les jours, faveur inouïe pour un esclave; et nous ajouterons que L'Artimon ne s'enivrait jamais, chose encore bien plus inouïe. En outre, comme L'Artimon avait la tête trop dure, ou trop frisée, selon sa propre expression, pour qu'on songeât à lui apprendre quelque chose en dehors de son mé-

tier, on apprenait à lire du moins à son fils, avec grand mystère et en violation de tous les réglemens coloniaux. Enfin, quand L'Artimon se passionnait pour quelque négresse au dehors, lui qui n'avait d'autre défaut, si c'est un défaut, que d'être merveilleusement porté à l'amour, on ne tardait pas à faire pour lui l'acquisition de la négresse qui lui faisait perdre le repos et surtout perdre son temps, ce capital si précieux pour son maître : c'était prudence et sage calcul de lui amener ainsi sa passion à côté de son travail; un bon maître, s'il raisonne bien, n'agit pas autrement envers un bon nègre. C'est de cette manière que Fanny était entrée, depuis deux années, dans la maison de M. Gombaut.

Pendant le temps que j'ai mis à donner au lecteur ces renseignemens nécessaires, toute conversation a cessé entre Fanny et son jeune maître. Celui-ci, vivement ému à chaque pas qui le rapprochait du toit paternel, ne songeait plus à interroger la négresse; et la négresse l'observait à la dérobée, puis elle jetait un coup d'œil sur une assez large boîte en coco des Seychelles qu'elle portait à la main et qu'elle essayait de tenir cachée dans les plis d'un beau mouchoir de Paliacate. Un moment le jeune homme sortit de sa rêverie et aperçut ce manége :

— Que regardes-tu? dit-il un peu étonné.

Est-ce que tu aurais mon signalement dans ton mouchoir? Voyons cela.

Fanny, se voyant surprise, rougit beaucoup. Elle rougit! ce mot peut paraître une métaphore un peu hardie à ceux qui n'ont jamais vu comment la honte ou l'embarras colore d'une teinte indéfinissable la noirceur transparente d'une belle peau africaine; mais le mot demeure exact, tant qu'on n'aura pas imaginé une langue d'une certaine couleur pour rendre les sentimens et les passions des nègres. Fanny se remit bientôt, et comme Albert insistait :

— C'est votre figure, mon maître, dit-elle, que L'Artimon m'a donnée dans un coco-Seychelles.

— Et qui a donné ma figure à L'Artimon?

— Vous, cela même, mon maître. C'est vous qui l'avez envoyée de France à M. Gombaut, qui demandait cela pour mon camarade.

Ici le jeune créole se souvint de s'être fait représenter par un barbouilleur de France dans une médiocre, mais ressemblante miniature, et d'avoir, sur la demande de l'esclave favori de son père, expédié pour Maurice cette espèce de couvercle de tabatière : c'était un envoi d'art qu'il avait facilement oublié. Mais il n'en avait pas été ainsi de L'Artimon. Ce bon noir, qui avait dix ans de plus que son jeune maître et

l'avait porté enfant dans ses bras, s'était trouvé heureux et fier d'avoir son portrait; il le gardait comme une amulette, il l'avait encadré dans une tabatière de coco des Seychelles, qu'il chargeait sans cesse de nouveaux ornemens plus ou moins symboliques : des ancres pour figurer la permanence de son affection; des girouettes brisées, pour traduire aux yeux sous une autre forme le même emblème; une boussole, avec deux cœurs, celui de son fils sans doute et le sien, formant l'extrémité de l'aiguille que l'aimant tourne vers le nord, c'est-à-dire, dans la pensée de L'Artimon, vers la France. Que voulez-vous? ces enfantillages étaient une des grandes joies du pauvre nègre, qui avait placé un orgueil et un amour presque paternels sur la tête de son jeune maître, et qui fut entendu plusieurs fois disant aux noirs du dehors, dans des querelles d'amour-propre : « Attendez, vous autres, attendez que vienne ce beau jeune monsieur blanc qui est le fils de monsieur Gombaut. Vous ne savez donc pas, imbéciles! que nous avons notre garçon là-bas même, dans la grande France, pour mieux apprendre toutes sortes de choses. Il s'en va revenir bientôt, notre garçon, va! Et puis, c'est moi qui vais marcher droit, sans regarder personne, ni Mozambiques, ni Malgaches, ni Cafres, enfin, j'ai dit,

personne! Et c'est monsieur Gombaut qui va finir de redresser son vieux corps, va!

Pendant qu'Albert examinait le bizarre encadrement de son portrait, Fanny continua ses explications avec l'empressement d'une femme qui craint d'avoir trop montré le fond de sa pensée, ou qui veut, en ayant l'air de la déguiser, la mieux faire connaître. Choisissez, de ces deux hypothèses, laquelle est ici la plus vraie.

— C'est mon camarade, ajouta-t-elle en venant enfin à la question après un long bavardage, c'est L'Artimon qui m'a prêté aujourd'hui le coco-Seychelles. Il fallait bien, maître : sans cela, qui donc aurait pu reconnaître M. Albert dans tous ces *gros-bonnets* [1] de la Bonite?

— Très-bien, répondit Albert; je comprends à merveille que tu ne sois pas tombée amoureuse de moi sur ma peinture. Et puis, ajouta-t-il à voix basse et comme se parlant à lui-même, à quoi bon?

A ce mot, il fut bien visible, même pour Al-

[1] Il faut savoir que l'on donne le nom de *gros-bonnets*, dans les colonies, à tous les nouveaux venus d'Europe, qui sont aisément reconnaissables à la coupe de leur habit, à leur démarche embarrassée et surtout au balancement continuel de leur corps à droite et à gauche, comme s'ils suivaient encore le roulis d'un navire.

bert, que le visage de Fanny se couvrait d'une forte rougeur. Il fut fâché d'avoir été entendu et compris; mais Fanny ne lui parut guère plus supportable parce qu'elle avait rougi : cette femme était à ses yeux comme serait la laideur qui a conscience et honte d'elle-même. Combien il se trompait!

L'orgueilleuse et vraiment belle négresse boudait encore, lorsqu'elle se trouva, sans y songer, au milieu du chantier de M. Gombaut; elle ne put donc annoncer l'arrivée du jeune créole. Mais L'Artimon le reconnut à sa tournure de nouveau débarqué, à sa démarche gênée dans ses lourds habits européens, et aussi à son visage parfaitement reproduit dans le portrait du coco-Seychelles. Il n'eut d'abord que la force de crier : — C'est Monsieur Albert!

Tout le monde accourut, maître et esclaves. Alors, tandis que le père et son fils s'embrassaient dans une étreinte convulsive, après s'être devinés plutôt que reconnus, L'Artimon recouvra toute sa présence d'esprit et avec elle une folle joie : il dansait, il chantait, il riait, et, voyant tous les autres esclaves, ses ouvriers, qui considéraient, muets et immobiles, cette scène imprévue de reconnaissance, il les poussait rudement, les frappait même, pour les exciter à se réjouir d'une bienvenue qu'ils concevaient à

peine, n'ayant pas les mêmes motifs d'enthousiasme. Enfin il s'enivra de son bonheur, au point d'oser dire de sa propre autorité : — La journée est finie !

Les noirs, cette fois, sortirent de leur stupide inaction pour applaudir, et M. Gombaut remercia L'Artimon d'avoir empiété sur l'attribution la plus sacrée de la souveraineté coloniale, celle de donner un peu de repos aux nègres.

Il s'agit bientôt d'affecter un noir au service d'Albert. Ce fut L'Artimon qui se présenta : on lui prouva qu'il ne pouvait ainsi déroger jusqu'aux fonctions domestiques, lui, un chef d'atelier dont le temps était si précieux. Il voulut du moins ne céder ce plaisir qu'à son fils Fanchin et à sa femme. Celle-ci entra donc en possession du ménage d'Albert, à qui un pavillon isolé fut assigné pour demeure, à l'une des extrémités de la cour du chantier.

Tout alla bien, pendant une semaine, pour L'Artimon comme pour tout le monde; mais enfin, lorsque sa première ivresse fut un peu dissipée, il crut voir que sa femme employait beaucoup de temps, chaque matin, à préparer les vêtemens d'Albert, à remettre en ordre son appartement, et que néanmoins elle se trouvait toujours avoir oublié je ne sais quelles choses qui la forçaient d'y rentrer vingt fois dans la jour-

née ; il se mit en tête que son fils Fanchin, enfant de douze ans, qui remplissait l'office de *groom* auprès de M. Albert, était bien souvent expédié au-dehors et n'aidait presque jamais Fanny dans les soins de l'intérieur. Ce ne fut pas tout : il observa que Fanny, dans les intervalles qu'elle passait hors du pavillon, avait constamment sous les yeux le coco-Seychelles, et s'était même depuis quelque temps donné l'habitude factice du tabac en poudre, afin d'avoir un prétexte de garder la précieuse tabatière. Il voulut la lui reprendre et la reprit en effet ; mais ce ne fut pas sans une vive querelle, qui, à leur insu, fut entendue de M. Gombaut.

C'en était fait, le vieux colon apprenait que son esclave favori était jaloux jusqu'à la fureur, et jaloux de son fils ; il apprenait cela de la seule manière qui pouvait le lui révéler, par une plainte qui n'avait osé s'élever jusqu'à lui, et semblait devoir expirer entre L'Artimon et sa femme : car, je vous prie, quel moyen direct de réparation ou de simple doléance peut employer le noir, même le plus favorisé ?

Les inquiétudes de M. Gombaut ne furent d'abord que pour son esclave ; il n'imaginait pour son fils aucun péril de vengeance. Toutefois il jugea convenable de l'avertir du chagrin qu'il causait à L'Artimon, son père nour-

ricier en quelque sorte, le premier soutien de son enfance, le compagnon de ses premiers jeux.

— Sais-tu que je crois Fanny décidément amoureuse de toi, monsieur l'Européen, monsieur le beau *béquet?* dit-il en riant.

Albert, à cette interpellation inattendue, fut décontenancé, quoiqu'il ne se sentît pas encore coupable ; mais c'est que déjà il commençait à trouver Fanny beaucoup moins laide. Les soupçons de L'Artimon, qui venait souvent l'épier jusque dans son appartement, ne contribuerent pas peu à lui ouvrir les yeux sur le mérite de cette belle négresse. L'avertissement qu'il recevait maintenant de son père, à si bonne intention, allait faire le reste. C'est pourquoi il n'en fit que mieux, comme auparavant, le dédaigneux.

— Vous plaisantez, répliqua-t-il. Cette pauvre fille ne songe pas plus à moi, j'espère, que moi-même je ne songe à elle.

— On voit bien que tu es un nouveau débarqué. Tu ne penseras pas toujours ainsi : le bois d'ébène a son prix ; et, si ce n'était pas madame L'Artimon, que je dois honorer et respecter, ajouta-t-il, moi-même..... Enfin il suffit, et tâche de m'imiter.

— Je l'honore et la respecte infiniment, je

vous jure, et cela ne m'est pas plus difficile qu'à vous.

— Tant mieux ! Tu ne seras donc pas fâché que, pour rassurer L'Artimon, Fanny cesse, dès aujourd'hui, tout service auprès de ton auguste personne.

— Vous êtes parfaitement le maître, repartit le jeune homme assez contrarié.

Le vieux colon n'eut pas l'air d'apercevoir ce mouvement, et la chose demeura ainsi arrêtée.

L'Artimon eut plusieurs jours de calme et de sécurité; il mit sur le chantier deux chaloupes, et M. Gombaut s'applaudissait de l'habile manœuvre par laquelle il venait de remettre lui-même si heureusement, à ce qu'il croyait, toutes les choses en ordre.

Cependant il arriva plusieurs fois que Fanny, pour s'acquitter des devoirs qui lui restèrent imposés dans le service commun de la maison, fut amenée naturellement à entrer chez Albert, à lui adresser la parole tout au moins, à sortir quand il était lui-même à se promener en ville. Ces nécessités et ces hasards, où le calcul n'entrait encore pour rien, éveillèrent de nouveau les soupçons du malheureux esclave ; et souvent Albert eut l'ennui de le voir, ou entrer jusque dans sa chambre sous vingt prétextes absurdes, ou rôder autour de lui pour saisir quelques

mots des ordres qu'il donnait à Fanny, ou enfin lui présenter son visage inquiet à chaque détour de rue dans la ville du Port-Louis. Il est vrai de dire que le nègre, à ces premiers momens de son atroce jalousie, ne faisait encore porter sa défiance que sur sa camarade et non sur son jeune maître, dont il ne redoutait que la faiblesse.

Un jour, il devint trop importun, ou bien Albert se trouva, par malheur, moins disposé à se laisser importuner : aussi L'Artimon eut à peine balbutié les prétendus motifs qui l'amenaient dans l'appartement du jeune créole, que celui-ci l'attéra par une rude apostrophe qui lui prouva enfin que le but de ses visites et de ses poursuites silencieuses était deviné, mais non pas pris en pitié. Le nègre restait néanmoins à la porte de son maître, sans oser avancer ni vouloir reculer, confus, plein du sentiment de son impuissance, partagé entre la douleur, la colère et le respect qui est dû toujours aux fantaisies d'un maître. Albert le poussa dehors avec vivacité. L'Artimon alla se poster, toujours muet et comme inanimé, un peu plus loin, sous les fenêtres du pavillon. On eût dit qu'il se résignait; mais il aperçut Fanny à travers ces treillis de rotin qui tiennent parfois lieu de vitrage aux fenêtres des habitations coloniales : il ne se contint plus.

— Fanny, cria-t-il en cessant de la tutoyer, ce qui est un grand signe de colère chez les noirs, vous, donc, voulez vous moquer du monde?

La négresse ouvrit la croisée où elle s'était montrée, et comme jusque-là elle pouvait se prévaloir de n'être pas encore aimée comme elle le voulait de son jeune maître, elle se crut autorisée à rire avec dédain de son camarade :

— Qui donc ça, L'Artimon, que vous voulez dire qui est moqué par Fanny? Il n'y a pas autre noir que vous dans la cour, à cette heure, et Mozambique n'est pas du monde?

Elle fit, en disant cela, un grand éclat de rire. L'Artimon retourna à son atelier sans prononcer une parole; il était Mozambique, la chose était claire, et Fanny, forte de sa pure origine indienne, avec tous les avantages de cette origine, un nez aquilin, un front élevé, des lèvres minces, des cheveux longs et souples, l'ensemble de physionomie le plus régulier, ressemblait à une statue grecque de marbre noir, animée de tous les feux des tropiques : elle eût rappelé à un artiste, peu amoureux de la couleur, ces beautés parfaites de la sculpture antique qui ravissaient de joie Michel-Ange, lorsque la forme était devenue tout pour lui, le sublime poëte, dans les ténèbres répandues autour de son aveugle vieillesse. Entre deux escla-

ves de races si diverses, la vie en commun ne pouvait manquer tôt ou tard d'ajouter pour l'un ou pour l'autre un poids nouveau à leur esclavage. La femme indienne sentit la première le joug de cette servitude volontaire de l'âme, superposée à la servitude forcée du corps : elle venait de le secouer par un seul mot, mais avec quel dédain !

Le lendemain, Albert se souvint de sa dureté envers L'Artimon et de l'injurieuse parole qu'y avait ajoutée sa camarade. Il pensa tout réparer facilement par une légère libéralité pécuniaire, et voyant passer le Mozambique dans la cour :

— Je suis fâché, mon garçon, lui dit-il, de ce qui est arrivé hier. Mais où diable! aussi, vas-tu croire toujours ce qui n'est pas croyable? Oublions cela, et tiens, voici deux piastres pour boire à ma santé et te remettre toi-même en belle humeur.

Et il lui présentait, en effet, deux piastres. L'Artimon demeura assez long-temps comme frappé de stupeur. Lui, qui pouvait gagner si vite, dans ses momens de loisir, tout l'argent réclamé par ses passions, ou en demander à son maître, qu'il faisait vivre, avec l'assurance de ne pas essuyer de refus, on venait lui offrir deux piastres, apparemment pour céder sa femme! D'où

venaient ces deux piastres, sinon de son travail pénible de chaque jour? Et on les lui restituait, en compensation d'une injure!

Il songeait vaguement à toutes ces choses, quand un mouvement d'impatience de son jeune maître le fit rentrer dans ses habitudes et ses craintes d'esclave. Il tendit la main et dit avec résignation :

— Merci, mon maître.

Puis il alla s'asseoir près de ses chaloupes en chantier; mais il ne put reprendre son ouvrage, il lui semblait que quelque chose lui pesait sur les épaules et lui enchaînait les bras. Heureusement un vieux noir vint à passer devant son atelier, un de ces noirs mendians connus pour leur ivrognerie et qui gagnent quelques sous marqués, valeur exigible de leur modeste journée, par des grimaces, des gambades grotesques et des chansons d'une grossière licence. L'Artimon lui fit signe de s'approcher et lui dit :

— C'est aujourd'hui, grand-père, que vous allez boire du bon rhum, et non pas le mauvais arack de la cantine à Toinon, qui gratte si fort votre vieux gosier.

— Aujourd'hui! répondit le nègre ébahi; et il fut suffoqué par la joie et l'étonnement.

— Aujourd'hui cela même, grand-père, et demain et après-demain. Tiens, c'est pour vous

les deux piastres ; et vous, dà, n'allez pas boire à la santé des blancs d'Europe, les plus mauvais blancs.

Le nègre vagabond souscrivit volontiers à la condition et disparut sans s'amuser à d'inutiles cérémonies.

Quatre jours après il revint au chantier, d'où l'on avait lancé pour lui dans l'océan de la circulation monétaire, avec une si louable complaisance, deux belles pièces cordonnées d'Espagne, du port d'environ huit bouteilles de rhum indigène.

— Eh bien! mon fils L'Artimon, dit-il en faisant claquer ses machoires avec un bruit singulier; c'est bu, les deux piastres! Donne-m'en des piastres encore ; c'est égal si elles ont été rognées par Lascars ou Chinois : Toinon n'est pas si bégueule, va, pour les pièces rognées, et ni moi donc!

A cette demande naïve de mendiant, si étrange d'esclave à esclave, M. Gombaut, qui se trouvait par hasard caché tout auprès, derrière un amas de planches, prêta l'oreille au reste du colloque.

— Allez mendier dans une autre case, répondit L'Artimon, à qui cette visite rappelait tous ses griefs et rendait toute sa mauvaise humeur.

Le vieil ivrogne s'adressa, par manière d'acquit et pour rire, à un jeune noir de l'atelier.

— Oh ! dit celui-ci, moi, je n'ai pas une camarade bonne pour M. Albert.

Il n'eut pas plus tôt lâché cette parole, que L'Artimon, d'un effroyable coup de poing, l'abattit à ses pieds. Une querelle violente et des explications fort claires s'ensuivirent. M. Gombaut se trouva, de cette manière, instruit de l'origine et du sort des deux piastres. Pour cette fois, il fit la leçon plus sérieusement que jamais à son fils, et finit par lui dire :

— Il faut que la défiance de L'Artimon, ou même son aversion pour toi, commence à être prononcée ; car, je le remarque, depuis quelque temps, il ne porte plus sa grande tabatière en coco des Seychelles.

Ceux qui m'ont conté cette chronique prétendent que désormais il était trop tard pour conseiller à Albert de ménager la passion de L'Artimon : Albert était devenu aussi coupable qu'il pouvait l'être.

Aussi il fallut voir avec quel aplomb et quel ton d'innocence Albert repoussa les soupçons de M. Gombaut. Il alla même, pour lui mieux donner le change, jusqu'à calomnier vaguement, par l'insinuation la plus détournée, deux ou trois femmes blanches de la société de son père, auxquelles il n'avait jamais songé, mais qu'il s'efforça de représenter comme les seules

dignes, par aventure, d'attirer ses hommages.

Le bonhomme de père, complètement rassuré sur le compte de son fils, et orgueilleux même de l'ordre élevé de ses conquêtes, satisfait surtout de sa haute discrétion, fut conduit à donner tous les torts à L'Artimon ; il s'en expliqua vertement avec lui, comme de maître à esclave. L'Artimon, enfin, perdit patience et s'en alla marron : c'était la première fois de sa vie. Pendant toute une semaine, il eut son domicile dans les cantines du Port-Louis, avec le vieux noir maraudeur dont nous avons parlé et qui lui servait de guide et d'introducteur.

Quand sa bourse eut été mise à sec, il revint au chantier, ivre comme un Cafre qui arriverait d'une fête de baptême, la plus grande fête pour les esclaves des colonies. A peine rentré dans sa case, il roua de coups Fanny, sa chère épouse infidèle; il eut ensuite à subir les sermons et les menaces de son vieux maître, qui parla de l'envoyer à la geôle publique pour y recevoir la correction officielle qu'on inflige au marronage. Sur un tel propos, L'Artimon, qui n'avait jamais été corrigé de cette sorte et qui s'était rarement enivré, il faut le dire, s'enfuit marron de plus belle, après avoir empli ses poches des piastres qu'il avait encore en réserve. On a lieu de croire que ce devint chez lui un système et

un parti pris de boire de l'arack, pour se distraire et se consoler de son atroce jalousie, de ses pensées funestes.

M. Gombaut résolut d'appliquer à cette maladie nouvelle de son premier esclave un remède tout particulier. Il y avait long-temps qu'Albert demandait à faire le tour de l'île, à pied et à petites journées. Son père lui donna pour guide L'Artimon, dans une des courtes apparitions que celui-ci voulait bien faire à la maison de la Grande-Rivière. Le Mozambique se garda bien de refuser cette marque de confiance ; il espérait, dans un voyage en tête-à-tête avec son jeune maître, réussir enfin à le toucher par le souvenir de son vieil attachement et par les soins nouveaux que lui inspirerait un reste d'affection respectueuse : c'était là aussi l'espoir du vieux colon.

Le voyage eut lieu avec assez de bonheur et d'abandon de part et d'autre : du moins l'esclave semblait se livrer à son maître, pour saisir l'occasion de lui avouer son horrible souffrance morale.

Ils rencontrèrent sur leur chemin plusieurs petites rivières déjà gonflées et élargies par les premières pluies de la mauvaise saison : il leur fallut traverser à pied ces rivières, parce que l'itinéraire tracé d'avance par Albert les tenait,

lui et son compagnon, trop près du rivage de la mer pour qu'ils pussent rencontrer ni pont ni digue dans cette partie inférieure du cours des eaux insulaires. L'Artimon, muni d'une forte branche d'arbre pour sonder le lit de caillou des torrens déjà rapides, les franchissait d'un pas ferme et hardi, portant sur ses épaules son jeune maître, dont, grâce à lui, pas une goutte d'eau ne venait mouiller les habits : cela rappelait au bon nègre sa première jeunesse et l'enfance d'Albert, alors qu'ils s'essayaient tous deux à franchir de plus faibles courans d'eau sur des galets moussus et glissans.

Albert s'accoutumait volontiers à cette manière de cheminer. Quand ils arrivèrent à la rivière du Rempart, l'une des plus profondes, des plus encaissées et des plus retentissantes, il se prépara à prendre sa place sur les épaules du bipède qui lui servait de monture pour ces passages difficiles; mais L'Artimon, comme un mulet rétif et ombrageux, refusa de se soumettre et recula plusieurs pas, avec une frayeur visible.

— Allons, dit Albert, est-ce que tu te lasses de me tenir lieu de chaloupe on de pont-volant?

— Non pas, mon maître, non pas du tout las; mais c'est là bien méchante rivière pour les nègres.

— Et pour les blancs? reprit le jeune créole, riant de cette crainte superstitieuse de son guide.

— Les blancs! l'eau n'est pas méchante ici pour eux. Elle n'est pas méchante pour moi non plus, quand vous allez être passé le premier.

— Et d'où as-tu deviné cette différence?

— Il y a beaucoup de nègres qui ont fini de dormir dans cette eau-là même, pour avoir seulement gardé un peu rancune dans leur pauvre cœur à des maîtres; mais si le maître et l'esclave ne sont pas ensemble dans l'eau, l'esclave ne trouve pas l'eau méchante.

— Est-ce que tu as contre moi quelque rancune?

L'Artimon hésita un moment; puis il s'écria, avec une violence sur lui-même qui produisit une sorte d'explosion :

— Eh! vous avez gagné, pour dormir avec vous, ma camarade Fanny.

Albert, un peu étonné de cette sortie imprévue, se renferma, comme on dit au Palais, dans un système de dénégation absolue : ce qui est toujours, en pareil cas, le parti le plus sûr et le plus sage. L'Artimon le crut ou ne le crut pas sur sa dénégation; mais il obtint au moins de lui, avec larmes et prières, que désormais il montrerait la plus parfaite indifférence pour la belle négresse indienne. L'esclave, malheu-

reux et sans droits comme il était, et réduit à se contenter de ce qu'on voudrait bien lui abandonner, promettait d'effacer tout le passé de sa mémoire, si on lui répondait de l'avenir. Albert, touché d'une douleur si vraie et si résignée, répondit de tout ce qu'on lui demandait ; il tendit la main au compagnon de son enfance, qui franchit aussitôt la rivière avec lui, sans la moindre arrière-pensée, car il ne manifesta plus aucune frayeur.

Le voyage s'acheva de la façon la plus amicale, et il fut même arrêté entre le maître et l'esclave qu'à peine revenus au Port - Louis, ils commenceraient un nouveau voyage autour de l'île, mais par mer et sur une de ces grandes chaloupes que L'Artimon savait si bien construire, et qu'il dirigeait avec non moins d'habileté. .

A leur retour, ils trouvèrent M. Gombaut fort inquiet : il avait profité de l'absence de L'Artimon pour faire une recherche dans sa malle, son armoire et ses cachettes les plus mystérieuses ; il trouva le portrait d'Albert séparé de la tabatière de coco - Seychelles, et enfoui dans un paquet de vieux linge. Ce fut pour M. Gombaut un vif sujet d'alarmes, comme si l'on eût brisé un talisman auquel la vie de son fils fût attachée. La bonne intelligence des voyageurs

le rassura ; mais il crut devoir néanmoins communiquer à Albert sa découverte.

Albert fut frappé d'abord de cette circonstance ; puis la beauté, la passion toujours désordonnée de Fanny, lui firent tout oublier, et ce signe de la sombre jalousie du Mozambique, et ses propres engagemens, et la scène touchante de la rivière du Rempart.

Cette fois, L'Artimon sut posséder son âme dans une apparente tranquillité ; il avait cessé de se plaindre, il ne s'enivrait plus, il semblait occupé uniquement des préparatifs de l'expédition maritime que son jeune maître désirait faire autour de l'île. Il y mit une lenteur qu'il ne manquait pas de motiver par des raisons plus ou moins satisfaisantes : c'était prudence, disait-il, à l'approche de la mauvaise saison, de prendre le bateau ponté, et il avait besoin de grandes réparations ; ce serait doubler le plaisir de la navigation, si l'on pouvait avoir plusieurs bons rechanges de voiles pour varier la voilure du petit bâtiment ; enfin il était convenable d'embarquer assez d'eau et d'approvisionnemens de tout genre pour n'avoir pas à descendre une seule fois à terre. Il ne disait pas et on ne devina pas alors la vraie cause qui le retardait. Au reste, on lui permit de prendre tout le temps et toutes les dispositions qu'il jugea utiles ; on te-

nait à faire quelque chose pour lui complaire.

La veille du jour qu'il avait fixé pour le départ, Fanny ne se trouva pas, le soir, à la maison de M. Gombaut. Tout le monde s'en inquiéta. L'Artimon eut l'air de partager d'abord cette inquiétude; puis il finit par dire, en homme qui a pris son parti dès long-temps :

— Fanny sera partie déjà pour courir dans le camp malabare. Fanny s'est trompée de jour : c'est demain matin seulement que L'Artimon doit naviguer et laisser libre cette mauvaise camarade, tout comme si elle avait les pieds dans les souliers d'une belle madame blanche.

On en fut quitte pour mettre à la voile, avant la fin de la nuit, sans dire adieu à la négresse indienne. Quatre noirs de M. Gombaut composaient l'équipage du bateau ponté le *Gourami*, sous les ordres de L'Artimon, qui avait obtenu, en outre, d'emmener avec lui, pour ce voyage de plaisance, son fils Fanchin, dit *Petit-Foc*, dont nous avons déjà parlé, enfant de douze ans qu'il avait eu d'un premier lit, si toutefois on peut dire que les nègres aient un lit, deux lits, trois lits, comme nous autres, avec la solennité de nos mariages légaux.

On louvoya toute la journée pour remonter au vent de l'île. La nuit arriva, avec tous les signes qui annoncent un orage, peut-être même un

ouragan. L'Artimon, voyant cela, avertit son maître qu'il allait courir toute la nuit sur la bordée qui l'éloignait des côtes.

Le lendemain, au matin, il ne songeait pas à virer de bord, et continuait sa route au nord-ouest, dans la direction de Madagascar. Albert remarqua cette singulière manœuvre, et le soupçon entra dans son cœur. Les hauts pitons de l'île Maurice s'abaissaient à vue d'œil avec une effrayante rapidité.

— Voilà une bordée un peu longue, dit-il, en essayant de sourire ; il est plus que temps d'en courir une maintenant vers la terre. Allons, vîte, *pare à virer*.

Les quatre noirs de l'équipage se disposaient à lui obéir. Mais L'Artimon siffla les premières notes de l'air de *Marlborough s'en va-t-en guerre*, et aussitôt, de la cale de ce bâtiment si exigu, douze hommes se levèrent et parurent sur le pont, douze monstres à figure humaine, tous Malgaches, tous de redoutés coquins bien connus à Maurice pour leur vie vagabonde, leur audace et leurs indomptables passions.

— Maître, dit L'Artimon, vous voyez pourquoi nous n'avons pas largué les voiles aussi vite que vous vouliez à Maurice. J'avais ma pelote à faire, une belle pelote, je dis, de douze beaux noirs malgaches que, moi, je vais ramener dans

leur pays, au roi Radama. La côte mozambique, malheureusement, elle est trop loin, trop loin pour le *Gourami*. Allons, frères, à l'ouvrage, et toujours le cap en route.

Les quatre noirs de M. Gombaut se résignèrent facilement à un sort qu'ils n'avaient point cherché et acceptèrent la liberté qui venait à eux : ils étaient aussi de Madagascar.

Albert garda le silence : aurait-il pu faire autre chose ?

L'Artimon s'irrita de ce silence, qui n'était point sans dignité et sans courage :

— Il y a encore là-dedans, s'écria-t-il, une marionnette à faire sortir. Ohé ! vous, montrez-nous votre belle grimace, la Malabare à tout le monde !

Une tête de femme parut au-dessus du pont. Le Mozambique, s'animant de plus en plus, la tira par les cheveux, afin de la faire mieux distinguer à tous les regards. C'était Fanny. Elle aperçut son maître, son amant, et par une impulsion machinale, pour implorer sa protection désormais si impuissante, elle s'écria :

— Dieu ! monsieur Albert....

Son cri fut étouffé par un coup de pied de L'Artimon qui la repoussa dans la cale.

Le *Gourami* fuyait donc vers Madagascar, sous un vent dont la violence augmentait à cha-

que minute. Bientôt des signes infaillibles présagèrent un ouragan. Il fallut bien virer de bord, pour ne pas s'avancer, avec une telle menace du ciel, trop avant dans la pleine mer qu'un frêle bateau ne pouvait braver. Virer de bord, c'était courir à un autre danger, celui d'être poussé invinciblement vers la terre; ce danger ne tarda pas à apparaître dans toute son horreur. Le vent, qui jusque-là avait soufflé régulièrement des régions de l'est, sauta d'un seul bond au nord-ouest et précipita le *Gourami* vers Maurice avec une impétuosité contre laquelle il n'y avait plus guère de manœuvre possible. On revit successivement se lever, comme autant de géans, les pics menaçans de Peter-Both, du Pouce, des Trois-Mamelles et des autres montagnes de l'île; on vit ensuite s'avancer au loin dans la mer les caps allongés des terres inférieures, comme les bras de ces géans formidables, qui semblaient descendus dans l'eau jusqu'à la ceinture et prêts à dévorer la faible chaloupe que le vent et la fatalité poussaient vers leurs étreintes mortelles.

Cependant, aux approches de terre, il y eut un moment de relâche dans la furie de l'ouragan, soit que le vent fût disposé à sauter de nouvean à une autre extrémité de l'horizon, soit qu'il s'arrêtât lui-même impuissant et abattu devant le grand obstacle pyramidal que lui opposait

l'île Maurice. L'occasion était bonne pour changer la route du *Gourami* et le faire glisser rapidement au long de l'île, comme ont fait quelques navires dans de pareilles tourmentes. L'Artimon tenait le gouvernail : il ne manqua pas à cette manœuvre. Mais, par malheur, un regard jeté sur la terre lui montra, sur sa droite, les berges escarpées entre lesquelles la rivière du Rempart, grossie par des pluies subites, se précipitait d'une violence inouïe, roulant dans son cours des arbres déracinés, des quartiers de roches et les galets de son lit amenés pour ainsi dire à sa surface. Les bras en tombèrent au pauvre nègre superstitieux; il touchait encore au gouvernail, mais ne le dirigeait plus. Cela dura une minute peut-être, ce fut trop long-temps; le *Gourami* s'affalait de plus en plus vers la côte.

Albert vit le danger, il vit que les noirs complices de L'Artimon tressaillaient de frayeur à l'aspect de la terre vengeresse : la terre, à lui, au jeune blanc, comme jadis à un géant de la fable, c'était son domaine, sa force, tout son droit de commander. Il s'élança au gouvernail : L'Artimon le lui abandonna, d'autant mieux qu'il avait mesuré d'un coup d'œil toute sa faute et qu'il l'avait reconnue irréparable, même après que sa frayeur eut fait place au désir de la vengeance.

Les autres esclaves se résignèrent à périr; ils avaient aussi leur part de la même croyance superstitieuse qui avait glacé le courage du chef de leur téméraire entreprise. Et ce qu'il y a de vrai, car il y a toujours un fondement à toutes les superstitions populaires, c'est que beaucoup de nègres avaient péri, de tout temps, en voulant faire franchir à leurs faibles barques les eaux voisines de la baie où vient se décharger avec furie la rivière du Rempart. Beaucoup plus de nègres que de blancs y avaient péri, et vous devinez pourquoi : c'est pour la même raison que vous, Parisiens, vous trouvez, chaque jour, à votre Morgue, plus de morts ignobles (*ignobiles*) que de morts de bonne compagnie; aussi quand, par aventure, un homme qui sait vivre s'avise de ne pas mourir paisiblement chez lui en grande cérémonie, vous le savez, il y a grand scandale dans la cité.

Albert luttait contre le vent, les courans et l'orage, pour gagner une vigie, au sud-est, que l'on nomme les *Roches Noires:* c'est leur nom; mais alors elles étaient lumineuses d'écume et de phosphore dans cette nuit anticipée de l'ouragan. Albert savait que, s'il parvenait à gagner ce point, éclairé comme un phare, il aurait une chance de salut. Il ne désespéra pas, l'intrépide jeune homme, et n'eut pas un moment de trou-

ble, même lorsqu'il vit L'Artimon attacher sur une large et forte planche son fils Fanchin et interroger les présages de l'horizon pour le lancer à la mer.

Revenons maintenant au chantier de la Grande-Rivière.

Pendant les accidens de ce voyage, un homme, dans cette habitation devenue solitaire et triste, avait éprouvé une atroce douleur, lorsqu'on était venu successivement lui apprendre qu'un colon, puis un autre, avait perdu un noir ou deux noirs furtivement embarqués avec L'Artimon pour Madagascar. La première chose que fit le vieux Gombaut fut de visiter encore les cachettes de son esclave privilégié; il y trouva le portrait de son fils, mais défiguré, tailladé, rendu méconnaissable : un horrible pressentiment le saisit et devint bientôt pour lui une affreuse certitude. Il mit toutes ses chaloupes à la mer, tous ses noirs dans ses chaloupes, au risque de leur ouvrir aussi la route de Madagascar, et leur ordonna de se mettre à la poursuite du *Gourami*. Il expédia, par terre, des coureurs dans toutes les parties de l'île. On ne trouva rien, d'abord, pas même les débris d'un naufrage. Plus tard, quand les dernières agitations de l'ouragan furent calmées, on apprit que Fanchin avait été recueilli presque mourant par

des pêcheurs entre le canton de Flacq et la rivière du Rempart : on avait eu beaucoup de peine à le ranimer, on y avait enfin réussi, et c'est par lui qu'on sut plusieurs circonstances de cette lugubre histoire. On fit des recherches dans les mêmes parages : elles n'aboutirent qu'à repêcher le cadavre de Fanny ; on remarqua avec surprise que le cœur était percé de deux profondes blessures : évidemment, L'Artimon n'avait pas voulu s'en remettre, pour sa vengeance, au hasard des flots qui allaient l'engloutir lui-même.

Le corps d'Albert ne fut point retrouvé. Son père mourut de chagrin, après avoir langui toute une année. Il fut assez juste, dans son testament, pour affranchir le fils de L'Artimon, Fanchin, dit *Petit-Foc ;* mais il n'avait pas voulu voir une seule fois ce malheureux enfant, et il refusa, même sur le lit de mort, de recevoir ses adieux, ses regrets, et de lui dire : « Je te pardonne d'être né de celui qui a fait de ma maison une solitude. »

Victor CHARLIER.





UNE

ORGIE POLITIQUE.



Il ne s'agit point ici de quelque méchante débauche de taverne ou d'estaminet, asile ordinaire de la licence, mais de ce qui s'est gaîment passé en de somptueux hôtels, sous des lambris dorés, parmi les hautes lumières de la banque et du libéralisme. Je veux prendre sur le fait nos soi-disant patriotes, vous montrer de si

rares vertus à l'œuvre, et rapporter en quelque sorte les premières ouvertures d'un complot qui tiendra sa place dans l'histoire. L'orgie brillante dont nous parlons eut lieu vers la saison privilégiée où renaissent en France les fleurs et les révolutions.

La conversation, après avoir quelque temps plané dans les hautes régions de la politique, lasse enfin de ce vol d'aigle, était retombée au terre-à-terre de l'épigramme et des joyeux propos. A mesure que l'on versait le champagne, les convives, mettant toujours un peu plus à découvert l'humaine nature, redoublaient de franchise et d'ingénuité, et se livraient sur leurs professions diverses aux plus étranges aveux, aussi bien que sur leur propre caractère et sur les caprices même et les fantaisies dont s'était parfois nourri leur esprit. Il y avait à ce banquet de graves historiens, des poètes, des avocats, des banquiers; et ce n'est pas chose peu curieuse que ce qui s'échappa de ce grotesque inventaire de consciences, lorsque chacun vint à fouiller dans ses rêves d'ambition. — L'un, par exemple, mettait bien au-dessus du vaste génie de Napoléon sa stérile et méticuleuse prudence de doctrinaire; l'autre eût à peine voulu signer le *Contrat Social*, ou l'*Esprit des Lois*. Celui-ci, malgré son pur *libéralisme*, se fût volontiers

accommodé des douceurs de la vie féodale; celui-là, le plus *carbonaro* de tous, ne parlait qu'avec enthousiasme du bonheur de naître sur le trône. Sur quel devis certain poète, dont le cynisme aiguise toujours le trait bouffon, se prit à dire que, pour lui, sans sa poltronnerie bien connue, il n'aurait jamais eu d'autre ambition que de se faire chef de brigands. Le mot fit d'abord scandale, et toute la société d'éclater de rire et de crier au scélérat! Puis chacun des convives ramenant doucement sa pensée sur l'heureuse insouciance de cette profession, il n'y eut bientôt plus qu'une voix pour en faire l'éloge, et pour la venger de ce que l'on appelle faiblesse et préjugés d'enfance. « A la bonne heure, reprit le poète, d'un ton ironiquement débonnaire; car je ne conçois en vérité pas comment, vous autres banquiers, docteurs, philosophes, industriels, gens de lumières et de perfectibilité, auriez le triste courage de flétrir une race d'hommes qui ne font que protester à leur manière contre ce vieil ordre social que nous battons tous en brèche depuis si long-temps. De grâce, messieurs, un peu plus d'indulgence pour ces monstres sublimes qui forment aujourd'hui notre avant-garde; ne vous piquez point de résister aux vives sympathies qu'excite en France la jeune littérature. Bannissons de notre

esprit les principes d'une morale gothique, comme nous avons déjà fait justice de la règle des trois unités, et portons le dernier coup à cette civilisation barbare qui dresse encore des échafauds, et nous force à pleurer sur les angoisses d'un condamné.... »

A cette conclusion toute philanthropique, corroborée de nouvelles rasades, plus d'un convive exprima le regret touchant de n'avoir pas du moins commencé sa carrière par le poétique métier de pirate ou de contrebandier. L'émotion alla même si loin, qu'on vit de jeunes *capacités*, invoquant l'exemple de Salvator Rosa, former le généreux dessein d'aller au milieu de bandits retremper leur caractère politique. Mais le poète, qui s'était fait un jeu de soulever ces passions tumultueuses pour les mettre ensuite en œuvre, prenant tout-à-coup la question sous une autre face : « Je vous ai, dit-il, confessé ma faiblesse; je suis le colonel des poltrons, vous êtes tous de mon régiment. Donc, par cette raison, vous ne deviendrez non plus que moi des César ou des Alexandre de grand chemin. Mais, pour peu que vous promettiez d'être sages et d'écouter mes avis, je connais un chef qui, sans se brouiller avec l'ordre légal, saura vous procurer toutes les émotions de cette vie *grandiose* après laquelle vous sou-

pirez. Prenez mon homme, messieurs; prenez mon ours, et les caisses publiques seront à vous, et aussi les hôtels, les palais, les honneurs, avec des canons et des soldats pour vous défendre.

— Ainsi ton chef, reprit le plus jeune des ouvriers, serait encore, si je ne me trompe, une manière d'empereur ou de roi, quelque prince dont il faudrait subir les caprices et les ordonnances de bon plaisir!

— Eh! que nous importe, s'écria le poète en haussant les épaules, que cet homme ait des gardes et batte monnaie, si c'est pour nous la distribuer ensuite? Ne faut-il pas faire la part de ce stupide vulgaire, qui ne comprend non plus un chef sans couronne qu'un polichinelle sans bosse? Celui que je propose à vos futures excellences ne sera jamais pour nous qu'un chef de bande obligé à partage.»

Cependant la politique prit insensiblement un tour plus grave, les conversations particulières achevèrent de tout expliquer, et déjà l'on nommait en rentrant au salon l'*illustre citoyen* qui devait sauver l'état..... C'était comme au hasard que venait de s'en faire la première ouverture. . . . .

La première et la meilleure part une fois adjugée, c'est ensuite à qui jettera sa main au

milieu du pillage, pour la remplir. L'un au hasard trouve une épaulette, l'autre une direction, l'autre une préfecture; titres et croix servent d'à-point seulement. Bref, il n'est si mince compagnon de la basoche, si petit cathédrant de collége, qui ne finisse par emporter dans les plis de sa robe ministère ou pairie.

Nous avons vu ces irréconciliables ennemis du passé, tout éblouis de l'éclat du pouvoir qui reluit en leurs mains honteuses, ne s'occuper d'abord qu'à maintenir pour eux-mêmes ce qu'ils regardaient naguère comme de vils et odieux priviléges. Nous les avons vus se partager les dépouilles opimes de la France, et la flétrir de leur aristocratie mercantile et paperassière. Ils ont trouvé commode de rentrer par la porte dérobée dans le vieil édifice monarchique, se couvrant à leur tour — des ais vermoulus de sa fastueuse grandeur. « Parlons aussi de trône, ont-ils dit, de sujets, et de très-chrétienne majesté; parodions la foi, parodions le sentiment, faisons grimaces de gens de bien, personne ne nous reconnaîtra. A toi cette ambassade, à moi ce ministère, à celui-ci des millions, à celui-là un gouvernement, à nous tous fortune et pouvoir, et vive la France! »

On ne voulait nous donner qu'une révolution de palais, et l'on a tenu parole. C'était chose

convenue, du reste, que nos *bleus* n'éviteraient aucun des reproches qu'ils avaient adressés aux *verts*, que nos tricolors, pour parler franc, ne rempliraient aucune de leurs promesses. Mais le peuple n'a point oublié les redoublemens de tendresse qu'on lui témoignait à la veille d'une révolution, ni les espérances de bien-être et de perfectibilité dont on l'enivrait ; et ces terribles doctrines restent là comme un faisceau de tempêtes nouvelles suspendu sur la tête du pouvoir.

ALEXIS DUMESNIL.





LA LOTERIE ROYALE.



—Pourquoi mettez-vous à la loterie? disais-je à certain original qui, à chaque tirage, avait la coutume de vider sa bourse dans ces bureaux bariolés de chiffres de toutes grandeurs que l'on rencontre dans chaque rue de Paris. Vous voyez tous les jours votre espoir déçu; ces millions que vous attendez n'arrivent pas, ne viendront probablement jamais; votre revenu disparaît

avec votre capital, et bientôt vous serez réduit, pour vivre, aux plus tristes expédients.

— C'est déjà fait.

— Comment un homme de bon sens peut-il sacrifier ainsi tout son avenir?

— C'est pour mon avenir que je travaille.

— Mais vous perdez toujours.

— Je gagnerai plus tard, je sème pour recueillir.

— Et en attendant...

— J'ai du plaisir pour mon argent.

— Je ne vous comprends pas.

— Et l'espérance, la comptez-vous pour rien? Que pouvais-je faire de cinq ou six arpents de terre que mes parents m'ont laissés pour tout héritage : je les louais; on me payait mal, je les ai vendus. Cela m'a débarrassé de bien des soucis, et surtout d'une correspondance fort ennuyeuse; j'ai été militaire, et je n'ai gagné, dans la très-honorable carrière des armes, qu'une retraite de huit cents francs et des rhumatismes. Que voulez-vous que je fasse dans ce monde? je n'ai point d'état, je ne saurais me livrer à aucun genre d'industrie; quand je serai vieux, il me faudra au moins un domestique, un appartement commode, une vie régulière, agréable, substantielle, et d'où voulez-vous que cela me vienne? En Amérique, je n'ai point d'oncle qui puisse, au

cinquième acte, faire un heureux dénouement à ma pièce.

— Et vous comptez sur la loterie?

— Certainement, j'espère, je suis certain; il faudra bien qu'un jour je fasse comme tant d'autres qui, par ce moyen, sont arrivés à la fortune.

— Et pensez-vous à ceux qui sont morts à l'hôpital?

— Ceux-là ne savaient pas manœuvrer.

— Et vous?

— Moi? soyez tranquille: j'ai une manière de jouer qui, dans un temps donné, doit me procurer les plus beaux résultats.

— Mais, mon cher, il y a impossibilité.

— Ah! je vous arrête là..... Vous raisonnez mal; il y a difficulté, je l'avoue; mais impossibilité, non.

— Vous avez cent mille à parier contre un...

— Soit; mais, dans ce cas, il me reste un à parier contre cent mille.

— Et sur une telle probabilité vous vous condamnez aux plus grandes privations.

— Qu'importe! chaque fois que je mets cinq francs sur un quaterne, je suis bien plus heureux que si je les dépensais chez un restaurateur, car j'achète le droit de faire des châteaux en Espagne pendant ving-quatre heures.

Cette dernière réflexion me parut sublime:

acheter le droit de faire des châteaux en Espagne! Ce doit être une jouissance, on en fait si souvent sans en avoir le droit. La portière qui s'endort avec son billet sous l'oreiller, rêve qu'elle habite le premier étage, et le lendemain...

. . . Chacun redevient gros Jean comme devant.
— Oui, mais chacun du moins fut heureux en rêvant.

Allez dans les quartiers populeux de la capitale, placez-vous près d'un bureau de loterie, la veille du tirage de Paris (car c'est celui que l'on préfère, on connaît plus tôt son sort). Voyez toutes ces commères se raconter leurs rêves et discuter gravement les probabilités. Tel numéro est âgé de cent cinquante tirages, il faudra bien qu'il se décide à sortir; on a consulté la tireuse de cartes ou feuilleté *l'explication des songes;* chacune de ces dames est munie d'un exemplaire de ce livre intéressant : c'est le bréviaire de la halle. Elles se décident enfin, quand leur tour est venu, car on fait *queue;* elles s'approchent du fortuné bureau, emportent leur billet, et cherchant à déguiser la joie causée par l'espérance, elles rentrent chez elles, se promettant bien que, le lendemain, tout ce vieux mobilier, ce sale logement, seront abandonnés pour toujours. Le lendemain arrive : quel désappointe-

ment! le vieux numéro s'obstine à rester dans la roue d'acajou, et l'enfant couvert d'un bandeau noir a tiré celui qui dix jours auparavant était déjà sorti. Il reviendra demain, disait une amante abandonnée, et l'infidèle ne revenait pas. Il sortira du tirage prochain, disent toutes les commères du quartier.

Depuis qu'une loi ou une ordonnance de Charles X a fixé à deux francs, au lieu de cinquante centimes, le *minimum* des mises, le revenu de la loterie royale n'a pas beaucoup diminué. On s'associe : quatre, cinq, six personnes, joignent ensemble leurs capitaux pour courir les chances du hasard, pour acheter un billet. Et tel qui auparavant n'aurait point osé prendre un commanditaire dans cette spéculation de cinquante centimes, ne rougit point d'apporter quatre ou cinq sous à la masse, puisqu'il s'agit d'une somme de deux francs qui peut bien ne pas être à la portée de tout le monde. Cette ordonnance causa de grandes rumeurs chez les fruitières; les marchandes d'oranges furent courroucées, les chiffonniers crièrent au despotisme, les portières annonçaient à tout le voisinage que le Gouvernement ne pourrait pas tenir, et si nous avions été au temps des émeutes, Dieu sait ce qu'il en serait advenu. Il est certain que cette mesure dépopularisa singulièrement Charles X, et n'a pas

peut-être été tout-à-fait étrangère à la révolution de Juillet.

Et que sera-ce donc lorsque la loterie sera supprimée? Que va devenir tout ce peuple de spéculateurs qui se presse aujourd'hui autour du temple de la fortune? Comment ferez-vous pour lui rendre ses illusions, pour lui donner des espérances? Chaque jour amène, en travaillant, la nourriture d'un jour; mais c'est le nécessaire et voilà tout. Et puis, il faut travailler, toujours travailler; on ne gagne pas assez pour faire des économies, pour se reposer quand on sera vieux. La loterie promet sans cesse qu'on se reposera le lendemain; elle manque souvent de parole, il est vrai; mais enfin elle permet d'espérer, et c'est quelque chose, c'est beaucoup. — « On n'osera jamais la supprimer, me disait dernièrement une marchande d'allumettes de ma connaissance; nous nous révolterions tous. Ah! c'est alors que le Gouvernement trouverait à qui parler. Nous n'avons que ce seul plaisir, et on veut nous l'ôter. Vous autres, vous allez au bal, à l'Opéra (ce qui sans doute est très-divertissant); et nous qui passons notre pauvre vie dans les rues, on veut nous priver de la fortune, on ne veut pas qu'à notre tour nous devenions riches. — Vous avez beaucoup d'éloquence, lui dis-je, mais vous manquez de logique. »

Il est certain que tout ce peuple de portières, de fruitières, et autres *ejusdem farinæ,* ne saura que faire lorsque la loterie n'existera plus. Et cependant c'est dans l'intention de le rendre plus heureux que la loi de suppression a été rendue. Il y a tant de manières d'avoir du bonheur dans ce monde; laissez-lui ce qu'il préfère. Faites des lois sur les élections, sur la presse; refaites-les cent fois, peu lui importe, il ne s'en inquiète pas; mais la loi sur la loterie, c'est bien différent : on en a vendu des milliers d'exemplaires lorsqu'elle parut; ce fut un deuil général à la halle; la tristesse régna long-temps *à la Vallée*, et la consternation fut à son comble au marché des Prouvaires.

Et ne croyez pas que cette classe de la société en fut seule affligée : si le pauvre cherche dans la loterie un moyen de se procurer le nécessaire, de vivre sans travailler, combien de gens riches veulent y trouver de quoi contenter leur passion du luxe; l'envie de se procurer le superflu est peut-être encore bien plus forte chez eux : ceux-là vont dans des soirées brillantes; ils veulent en donner à leur tour; il faut avoir un bel appartement, des meubles somptueux; les revenus sont loin de suffire; un quaterne arrangerait bien les choses, et l'on met à la loterie. C'est pour ces gens-là que sont les entrées secrètes par l'allée

ou la porte cochère, et les bureaux au fond de la cour. Là, sans crainte d'être vu, on place sans intérêt, en renonçant au capital, des sommes énormes, dans l'espoir d'emporter soi tout seul une forte part du budget. On a fait des calculs pendant la semaine, on connaît l'algèbre, on a lu dans de vieux livres, car on dédaigne quelquefois, mais pas toujours, *l'explication des songes*, et peu à peu ces braves gens-là, s'accoutumant à cette idée, ne doutent plus de la réussite. Si la loterie est dangereuse, c'est plutôt pour les riches que pour les pauvres : car les premiers s'y ruinent, et les autres n'y perdent ordinairement que ce qui serait dépensé le lendemain au cabaret. Si elle est sans danger pour les pauvres, que vous importe le sort des riches? Leur éducation les a mis à même d'éviter le piége ; d'ailleurs, s'ils veulent se noyer, vous ne les sauverez pas; ils trouveront d'autres moyens.

Et puis, que de gens vont se trouver sans emploi! Cette armée de buralistes et de commis chargés d'enregistrer le résultat de tous les rêves, de toutes les élucubrations, restera les bras croisés; ces courriers qui galopent à franc étrier sur toutes les routes resteront couchés près de leurs bidets étonnés d'un si long repos. En apportant plus tôt les arrêts du sort, ils empêchent la concurrence des bureaux clandestins où l'on peut

jouer la modique somme de cinq centimes. Tous les commissionnaires qui, du ministère des Finances, s'élancent au pas de course pour porter aux receveurs, moyennant deux sous, les listes qui doivent accélérer leur travail, devront stationner au coin des rues et grossir le nombre des gens inoccupés. Le télégraphe lui-même ne trouvera plus rien qui le délassera des nouvelles politiques.

Rien n'est superstitieux comme un joueur et surtout un joueur de loterie : il entend donner une adresse, il retient le numéro ; un fiacre passe, au même instant il prend les trois chiffres de l'étiquette, il les décompose, et va faire sa visite au bureau favori : car ne croyez pas qu'il soit indifférent d'aller ici plutôt qu'ailleurs ; M. D***, l'original dont je vous ai déjà parlé, ne connaissait qu'un bon bureau dans Paris : c'est celui qui existait sur la place de la Bastille, contre le jardin Beaumarchais ; il traversait tout Paris pour y aller faire sa mise. Ce jour-là notre homme endossait un vieil habit vert ; l'habit vert était de rigueur, parce qu'un jour il avait gagné, là, quelque chose ainsi vêtu ; pour rien au monde il n'aurait voulu s'habiller autrement ni aller ailleurs. Depuis ce temps, la maison a été démolie pour faire place au canal, et il disait que cette entreprise avait dérangé tous ses calculs, qu'elle lui

portait un grand préjudice. Il va maintenant au bout de la rue Saint-Jacques; il a eu le bonheur de rencontrer un bureau qui est loin de valoir celui de la Bastille; mais il est *passable*, et faute de mieux il paraît s'en contenter.

Il fut un temps où ce brave homme venait me visiter tous les matins pour me demander les numéros que j'avais rêvés; il fallait bon gré malgré lui raconter mes songes de la nuit. Ennuyé de ces visites qui se prolongeaient trop, je finis par lui donner quatre numéros chaque fois qu'il se présentait chez moi; il sortait et j'étais débarrassé. Je restai trois mois sans le voir. Un jour nous nous rencontrons sur le boulevard.

Eh bien! lui dis-je, vous ne venez plus chez moi.

— Non, il fera beau temps quand j'y retournerai.

— Pourquoi donc?

— Vous devez le savoir.

— Vous paraissez fâché.

— Je le suis.

— Expliquez-vous.

— Vous m'avez trompé.

— Moi?

— Oui.

— Quand? comment? en quoi?

— Vous m'avez donné des numéros, en disant

que vous les aviez rêvés; mais je suis certain que ce n'est pas vrai, CAR ils ne sont pas sortis.

Semblable à tous les joueurs, M. D*** avait des créanciers qui le persécutaient : « Revenez le 5 du mois prochain, je vous paierai. Si vous éprouviez encore quelque retard, ce serait pour le 15 ou le 25; il est impossible que mes fonds n'arrivent pas à cette époque. » Les jours qu'il assignait pour le paiement de ses dettes sont ceux où se font les tirages de la loterie de Paris, et il comptait sur la sortie de certains numéros paresseux.

Il gagnait quelquefois de petites sommes, et ces jours-là Véry, Beauvilliers, les Frères provençaux, étaient certains de recevoir sa visite. Quand il n'avait plus le sou, notre original dînait chez des parents qui demeuraient au faubourg Saint-Antoine. On attendait une cousine mariée en Bretagne et que M. D*** n'avait pas vue depuis vingt ans : élevés ensemble, ils auraient eu grand plaisir à se revoir, et chaque jour la prochaine arrivée de la cousine était l'objet de la conversation. La veille d'un tirage de la loterie de Paris, après avoir fait sa promenade accoutumée à la rue Saint-Jacques, il partit pour aller coucher à la campagne chez un de ses amis. Il devait y passer trois jours : c'était une partie convenue depuis long-temps, et, malgré son vio-

lent désir de voir sortir les numéros de la roue, il ne put s'en dispenser.

Mais il prit ses précautions, et avant son départ il dit au domestique de la maison : « Demain matin à dix heures, au moment où l'on affichera les numéros sortis, à la porte du bureau voisin, tu verras si ceux dont je te donne la liste s'y trouvent ; si, comme je l'espère, tu les vois encadrés sous le verre, tu m'enverras sur-le-champ un commissionnaire pour m'en prévenir ; il sera bien payé de sa peine. Je vais à quatre lieues de Paris, à Chenevières-sur-Marne, chez M. *** ; la route est par Vincennes, Saint-Maur et Champigny. » Le domestique promit d'être exact, et on se sépara.

Chenevières est placé sur une côte fort élevée d'où l'on découvre une vaste étendue de pays. Le lendemain, notre joueur, armé d'une lunette, cherchait à voir si le porteur de l'heureuse nouvelle arrivait. Tout à coup il aperçoit un homme qui marche au pas accéléré. Si c'était lui ! Voyons encore... Peu à peu l'objet devient plus distinct : quel bonheur ! je ne me trompe pas. Enfin il reconnaît à ne plus en douter le commissionnaire qui stationne habituellement au coin de la maison où il dîne lorsqu'il n'a pas le sou. « J'ai gagné, s'écrie-t-il aussitôt ; je le savais bien que ce quaterne sortirait un jour. » Il fait ses

adieux! on veut le retenir, il n'écoute rien; il part à pied, il court, il vole. Entre Chennevières et Champigny, il rencontre le commissionnaire :

— Eh bien! lui dit-il, c'est pour moi que tu arrives, n'est-ce pas? je t'ai reconnu de loin.

— Oui, monsieur; je viens pour vous dire qu'on vous attend à Paris.

— Bon, et qui est-ce qui t'envoie?

— C'est Baptiste, le domestique de...

— C'est cela.

— Il m'a dit comme ça que vous seriez joliment content.

— Certainement, et tu le seras aussi : voici dix francs pour boire; il faut bien que tu te ressentes un peu de mon bonheur.

— Merci, monsieur; voilà une bonne journée.

— Ah çà! nous ne pouvons pas aller à pied, il nous faut une voiture.

— Nous en trouverons à Champigny.

— C'est-à-dire que nous aurons un *coucou* et de bien mauvais chevaux.

— Pour ça, c'est vrai. On dit que le maître les achète à la douzaine, et qu'on lui donne toujours le treizième par-dessus le marché.

— C'est détestable de ne pas pouvoir être bien servi en payant; mais patience, cela ne durera pas long-temps encore.

— Lorsque les chevaux sont en route, ils vont assez bien par habitude.

— Je donnerai pour boire au cocher.

— Le cheval marchera, trottera, galopera.

On arrive chez le loueur de voitures.

— Allons, crie M. D***, attelez tout de suite le meilleur cheval au meilleur cabriolet; il faut que je parte à l'instant.

— Monsieur veut aller à Paris?

— Oui.

— Monsieur sait que c'est aujourd'hui dimanche?

— Qu'importe.

— Nous n'avons que ces jours-là de bons, nous ne gagnons rien dans la semaine.

— Qu'est-ce que cela me fait à moi?

— C'est pour dire à monsieur qu'il lui en coûtera deux pièces de cent sous pour partir de suite.

— Je vous donne 20 francs, et dépêchons-nous.

Cette manière de s'exprimer est sans contredit la plus éloquente, et vaut mieux, pour se faire obéir, que toutes les phrases de l'académie. Sur-le-champ les garçons courent l'un à l'écurie, l'autre à la remise, le cabriolet se trouve attelé en un clin-d'œil, on part, on est parti. Chemin faisant, M. D*** s'entretenait avec le cocher : il lui faisait compliment sur l'adresse qu'il déployait en dirigeant une mauvaise rosse; enfin

il lui demanda s'il serait en état de conduire une voiture à deux chevaux dans Paris.

— Certainement, monsieur, et ce ne serait pas la première fois : vous avez entendu parler de M. d'Entrecasteaux?

— Oui.

—Quand j'étais petit garçon, c'est moi qui avais l'honneur de porter sa carnassière à la chasse.

— Qu'est-ce que cela prouve?

— Il avait le meilleur cocher de Paris, et je suis son élève.

— Voulez-vous entrer à mon service? je vais avoir un équipage; vous aurez douze cents francs de gages, vous serez habillé, logé, nourri, blanchi....

— Ah! monsieur, c'est tout comme si vous demandiez à un ivrogne s'il veut boire un verre de bon vin.

— Vous acceptez... C'est entendu. Voilà mon adresse; venez demain vous installer chez moi. Vous paraissez un bon garçon : vous connaissez-vous en chevaux?

— Je crois bien! voilà vingt-cinq ans que je vis avec eux.

— Il m'en faut deux: je les veux beaux et bons; nous irons les choisir ensemble.

— Que monsieur soit tranquille; bien fin sera le marchand qui m'attrapera.

— Je crois que j'en achèterai trois, car il n'est pas bien de mettre au cabriolet un cheval qui va à la voiture : il perd son pas, et....

— Monsieur a raison.

— Réflexion faite, j'en achèterai quatre, car il me faut un cheval de main, et je ne puis pas monter un cheval de carrosse : ils ont le trot dur, et pour aller au bois de Boulogne....

— Dame, cela secoue, il faut être habitué ; monsieur aura sans doute un coupé, une calèche ?

— Oui, et un landau.

— Un landau, c'est bon à deux fins.

— Un tilbury et un cabriolet.

— Mais, monsieur, je ne pourrai pas soigner tout seul quatre chevaux et cinq voitures ?

— Vous avez raison.

Alors s'adressant au commissionnaire, qui était en *lapin*, M. D*** lui offrit chez lui la place de palfrenier, ce qui fut accepté avec reconnaissance.

— Ah ça ! dit-il à ses gens, je suis bon maître ; mais songez que je veux être servi avec zèle, que mes chevaux soient bien pansés, mes voitures toujours propres ; et comme mes harnais sont tout neufs, j'entends qu'ils soient tenus dans le meilleur état possible. Dites donc, cocher...

— Plait-il, monsieur ?

— Ce pays me conviendrait assez, l'air y est bon : connaissez-vous quelque château à vendre dans les environs ?

— Dame ! il y en a un de beau château près d'ici, avec quatre cents arpents d'enclos, des bois, des prés, des....

— Je l'achète. Y a-t-il dans les environs de quoi s'étendre ? Croyez-vous que les paysans voudront me vendre quelques centaines d'arpents de plus ?

— Certainement... mais vous les paierez bien cher.

— Je paierai.

— Il y a tout auprès de ce château une belle pièce de terre qui vous conviendrait fort.

— A qui appartient-elle ?

— A M. le marquis de.... ; mais il ne veut pas la vendre.

— C'est bien désagréable : ces gens-là tiennent à leurs propriétés, parce que leurs aïeux les ont possédées. Est-il riche, le marquis ?

— Oh ! que oui.

— Il n'a peut-être pas d'argent comptant, c'est peut-être un riche mal aisé. Enfin, nous verrons ; car ce n'est rien d'avoir un parc pour se promener, il faut encore, pour se plaire à la campagne, une belle chasse : on invite ses amis et on passe le temps d'une manière agréable.

— Si monsieur aime la chasse, c'est là qu'il y en a une belle.

— Où?

— Ici, de l'autre côté de la Marne, dans la garenne de Saint-Maur.

— Il y a beaucoup de gibier?

— S'il y en a! Il y en a tant que c'en est gris.

— Je l'achète. Croyez-vous que l'on pourrait faire un pont pour joindre mes propriétés de ce côté avec ma chasse?

— Dame! je ne sais pas.

— J'en obtiendrai la permission : dans ce siècle, avec de l'argent on a tout.

— Ah! pour ça, c'est vrai; avec du *quibus*...

— C'est que plus j'y pense, et plus je vois combien ce sera commode pour moi d'avoir un pont qui joigne mes deux terres.

— Dans ce moment, il y a un bac.

— Rien n'est plus ennuyeux qu'un bac : on n'en finit pas, et puis, lorsqu'on en a besoin, il est toujours sur la rive opposée.

— Monsieur a bien raison.

— Vous verrez comme tout va marcher dans trois mois, vous ne reconnaîtrez plus ce pays-ci.

— Ce sera bien heureux pour les ouvriers, ça leur procurera de la bonne ouvrage.

— Je les occuperai tous à dix lieues à la ronde.

En faisant des châteaux en Espagne, en ache-

tant les terres qu'il voyait, D*** arriva au faubourg Saint-Antoine avec son cocher et son palfrenier. Il descendit chez son parent, et Baptiste fut la première personne qu'il rencontra.

— Tu es un brave garçon, lui dit-il, de m'avoir prévenu de suite.

— Je savais bien que cela vous ferait plaisir.

— Tu seras bien récompensé : car, vois-tu, à présent que je suis riche, je n'imiterai pas certaines gens que je connais; je saurai me faire honneur de ma fortune.

— Vous êtes riche? ah! tant mieux.

— Parbleu! j'ai gagné huit cent mille francs.

— Quand?

— Ce matin.

— Où?

— A la loterie, tu le sais bien.

— Moi?

— N'est-ce pas pour cela que tu m'as envoyé le commissionnaire?

— Non, j'ai oublié d'aller voir si vos numéros étaient sortis.

— Et pourquoi l'as-tu fait partir?

Parce que votre cousine est arrivée, et que depuis ce matin elle demande à vous voir.

— Que le diable emporte ma cousine.

Es. BLAKE.



LA
FÊTE DE L'ABBÉ SICARD.



L'espérance est la fleur du bonheur.
(Massieu, *sourd-muet*.)

A la mort de l'abbé de l'Épée, un concours fut ouvert pour le remplacer. Le jury composé par l'Académie Française allait nommer l'abbé Salvan, élève depuis longues années du célèbre

instituteur, lorsque ce respectable ecclésiastique désigna l'abbé Sicard, son concurrent, comme le seul capable d'occuper cette place. L'abbé Sicard fut proclamé successeur de l'abbé de l'Épée.

Dans nos discordes civiles, un tribunal sanguinaire moissonnait chaque jour par centaines les hautes notabilités de la société : dignités, jeunesse, puissance, vertu, vieillesse, grâce, beauté. Un juge, après avoir condamné une de ses victimes, pauvre maître d'armes, ose l'apostropher avec cette froide indifférence de l'ironie féroce : *Bretteur! pare cette botte-là!*..... La tête d'une belle et jeune fille que le fanatisme de la patrie fait bondir sur l'échafaud, reçoit du bourreau un soufflet! surcroît odieux et avilissant de peine, cruellement dérisoire!....

La pudeur de cette grande âme, après avoir été séparée violemment de sa tête mortelle, laissa, dit-on, un instant par reflet sur sa noble face un léger coloris d'indignation.

La populace, exaspérée par les perfides déceptions, les trahisons infâmes, l'horreur de la misère et l'approche de l'étranger, trouvant apparemment que l'instrument de supplice, ingénieusement homicide, n'expédie pas ses victimes assez vite au gré de son aveugle impatience, se porte furieuse aux prisons. La massue populaire a déjà frappé nombre de malheureux; elle

se leva de nouveau pour frapper encore; tout à coup une voix courageuse perce les vociférations de la foule, s'écrie avec une force imposante et l'accent de la plus douloureuse indignation : *Arrêtez!... qu'allez-vous faire?... respectez l'instituteur des sourds-muets!*

Cette belle action d'un horloger[1], cet héroïque dévouement sauva l'abbé Sicard. La populace, comme fascinée par une puissance surnaturelle, reste interdite; sa fureur effrénée se change aussitôt en un saint respect. Une protection attentive, bienveillante, accompagne le modeste instituteur jusqu'à son école, où il est reçu, avec des transports de joie et de douces larmes, dans les bras de ses nombreux élèves, qui gémissaient de sa longue captivité et commençaient à désespérer de revoir jamais leur bon père.

Pie VII vient de l'ancienne métropole du monde dans Babylone moderne, pour couronner Napoléon; il se faisait un devoir de descendre dans l'humble asile des pauvres enfans sourds-muets. Au moment où l'instituteur de ces êtres intéressans fut annoncé au vicaire de Jésus-Christ, Sa Sainteté répondit par ce premier mouvement de bienveillance et d'intérêt : *Ci andaremo*, nous irons.

[1] M. Monot.

Un jour le grand capitaine s'entretenant familièrement sur le sort des sourds-muets, aux Tuileries, avec l'abbé Sicard, lui dit, dans un moment d'abandon qui prouve qu'au milieu de ses immenses travaux, l'arbitre des destinées du monde avait pensé quelquefois à ces infortunés, et qu'aucune science n'était étrangère à son coup-d'œil d'aigle : *Monsieur l'abbé, je crois que les sourds-muets n'ont que deux mots dans leur grammaire : le substantif et l'adjectif.*

En effet, le langage en général *peint*, *montre*. Le propre des langues est de *dire*, de *rappeler*. Le premier fait partie des arts d'imagination ; les autres doivent être placés au rang des sciences. *Peindre* en fait de langage, c'est représenter des sensations, des images, des tableaux ; ce sont les *onomatopées* du mouvement pour les yeux et l'imagination. Les langues ne font que *nommer*, *rappeler* les choses, exprimer les jugemens ; elles parlent à l'intelligence, et en général elles représentent des rapports, des idées, des pensées.

Le langage d'action peint naturellement un objet visible, de là le *substantif;* il peint sa qualité, voilà *l'adjectif.* Quant aux rapports des idées, aux vues de l'esprit, aux liens du discours, aux conjonctions, adverbes, prépositions, etc., n'ayant point leur objet dans la nature exté-

rieure, et n'étant que des artifices de grammaire, ils ne peuvent être atteints directement par le pinceau novice et sans art du sourd-muet sans instruction, qui ne peut y arriver que par l'allégorie et le secours des figures, parce que ces rapports sont des créations enfantées dans les profondeurs de l'esprit. Ces rapports, si l'on veut, sont le résultat de sensations, d'images; mais ils n'ont rien de pittoresque : le peintre de la nature sensible, le sourd-muet sans instruction, ne les ayant pas créés lui-même, les conçoit à peine. Il ne sent pas la nécessité de les exprimer à l'extérieur. Ils sont sous-entendus; mais ces sortes d'ellipses ne nuisent en rien à la clarté du langage d'action.

Après la plus extraordinaire des catastrophes du plus grand capitaine connu, de l'homme du cap des Tempêtes, les rois, qui jouissaient alors plus que jamais de tout le prestige des grandeurs consacrées par l'hérédité des temps, réunis à Paris dans un dîner, voulurent bien honorer le génie en admettant l'instituteur des sourds-muets à ce banquet auguste et unique dans les fastes du monde. Ces puissans de la terre firent placer l'abbé Sicard entre l'empereur Alexandre, autocrate de toutes les Russies, et l'empereur d'Autriche. Les décorations des souverains brillaient sur la poitrine du modeste instituteur.

Madame Duhamel, élève de l'abbé Sicard, a porté sa méthode en Russie; c'est avec cette méthode qu'elle a fait l'éducation des jeunes princesses S... Toutes les fois que l'empereur Alexandre voyait cette dame avec ses élèves à la cour, il daignait lui parler de l'abbé Sicard, et ne manquait pas de lui demander avec une extrême bonté : *Madame! comment se porte votre génie? savez-vous bien que j'ai eu le plaisir de dîner avec lui à Paris?*

Si les hommages et la reconnaissance doivent égaler au moins les bienfaits, personne n'a contracté d'obligation à la fois plus douce et plus sacrée que les sourds-muets envers les célèbres de l'Épée et Sicard. Les sourds-muets recevant de l'humanité et du génie les avantages inappréciables d'une communication dont ils avaient été privés par la nature, tout ce qui leur procure l'occasion de faire éclater leurs sentimens est saisi avec le plus vif empressement. Avec quelle impatience ils attendent la fête de leur bienfaiteur! Long-temps auparavant on s'aperçoit que leurs jeux sont moins *bruyans*[1]. Quelque chose paraît

[1] Que le mot *bruyant* ne semble pas étrange. Les personnes qui croiraient que les jeux des sourds-muets se passent dans le silence, parce qu'ils ne parlent pas naturellement, se tromperaient beaucoup. Cette erreur est commune à tous ceux qui ne connaissent pas ce singulier

les occuper et devenir l'unique objet de leurs pensées à mesure que l'on approche du jour solennel. Ils veulent tous contribuer à l'achat du bouquet, qui doit être le modeste gage de leur *mémoire du cœur* (Belle et touchante expression de Massieu, leur doyen, consacrée dans l'école pour définir la reconnaissance). On reçoit le moindre denier. La ferveur est telle, que les plus petits élèves épargnent sur leur goûter et sur leurs menus-plaisirs. N'a-t-on point d'argent; on tâche de s'en procurer. On écrit à ses parens, à ses amis, à ses protecteurs; on demande, on emprunte; celui qui ne sait pas encore écrire trouve un secrétaire dans un camarade officieux, se promettant bien de rendre un jour la pareille à d'autres moins savans que lui. Un trésorier est chargé de la recette et de son emploi. Cet argent est destiné à acheter les fleurs du bouquet et

peuple. Le mutisme n'a pour cause que la surdité, et non un vice de l'organe de la parole, auquel il ne manque que l'exercice appris, volontaire et réfléchi; aussi on ne sera pas étonné quand on entendra le sourd-muet, dans ses jeux, pousser des sons, des cris, et former une foule d'articulations confuses : semblable à un aveugle qui, un pinceau à la main, jetterait sur les murs des traits et des figures irrégulières. Ces voix sont même accentuées et empreintes des émotions éprouvées par le jeune cœur dans ses joyeux et innocens ébats.

quelques vases précieux par l'élégance des formes et la beauté des couleurs.

Le jour tant désiré arrive enfin. Dès l'aurore tout le monde est sur pied, les plus grands dormeurs sont les premiers levés; on salue son bienfaiteur du son de l'airain[1], qu'on voudrait faire entendre jusqu'au ciel pour appeler sur lui les bénédictions universelles.

Neuf heures sonnent. Quelle est cette troupe de musiciens, jeunes filles et jeunes garçons, se tenant deux à deux par la main, et portant leurs instrumens de l'autre? On croirait voir une de ces théories de la grâce, brillante jeunesse traversant, en chantant, un bocage de cet heureux et beau climat aimé du ciel, pour se rendre au temple voisin, à Délos, ou à Olympie. Que veulent ces Orphées adolescens dans l'asile du silence? Ce sont les jeunes aveugles qui viennent se joindre à leurs frères les sourds-muets pour fêter un des bienfaiteurs des deux familles[2]. De tou-

[1] Pendant plusieurs années les sourds-muets tiraient un petit canon le jour de la fête de l'abbé Sicard. On voyait ces apprentis canonniers, se tenir presque sur leur pièce quand elle faisait explosion, sans la moindre crainte : preuve que le bruit du canon est une des causes de la frayeur qu'il inspire.

[2] L'école des aveugles, digne sœur de l'école des sourds-muets, a été fondée par *Haüy*. Deux frères ont

tes parts les sourds-muets accourent. En un clin d'œil les hôtes arrivans sont débarrassés de leurs instrumens, et trouvent dans chacun des sourds-muets un guide, un interlocuteur et un ami. Ce doux lien est des plus forts ; il est cimenté par le bonheur commun. Un interlocuteur! Oui, le sourd-muet, à la faveur de son alphabet manuel, imprime sa pensée dans la main de l'aveugle. Cette écriture fugitive et sans couleur meurt à sa naissance et se lit par sentiment. Heureuse association, qui rappelle celle d'un nouveau Scarron et d'un aveugle, lesquels mirent en commun leurs jambes et leurs yeux : l'un portait l'autre, qui le guidait!

Tous se dirigèrent vers la chapelle, en petite colonne, deux à deux, les aveugles avec leurs instrumens, les sourds-muets leur donnant le bras. Les jeunes filles aveugles et les sourdes-muettes ouvrant la marche dans leur costume virginal éblouissant de blancheur, chapeau et ceinture bleu-ciel ; les jeunes garçons vêtus de leurs habits gris, à revers et paremens de la même couleur que la ceinture de leurs sœurs.

A mesure que la petite colonne arrive dans la maison du Dieu de l'univers, les jeunes filles

rendu ce nom justement célèbre, bien cher à l'humanité et aux sciences en Europe.

se placent sur des bancs à droite, et leurs frères à gauche. Durant l'office divin, l'orchestre exécute par intervalle des morceaux d'une belle harmonie. Une jeune fille fait entendre un chant doux, simple, d'un accent tendre et mélancolique, qui inspire le recueillement le plus religieux. Ses compagnes et l'orchestre répètent en chœur, et forment un concert angélique, qui monte au ciel comme le plus pur encens de leur cœur.

Tous les employés de la maison occupent indistinctement le bas du saint-lieu et font les honneurs de l'école à beaucoup d'étrangers de distinction, d'hommes de lettres, de dames, d'amis de l'humanité, d'observateurs qui ont sollicité la faveur de jouir de cette cérémonie touchante. Au milieu de ce groupe de curieux de toutes les classes et de beaucoup de sourds-muets de Paris, qui sont venus à l'école pour souhaiter la fête à leur vénérable maître, on distingue un père et une mère conduisant une jeune fille et un jeune garçon sourds-muets qui s'entretiennent par gestes avec une telle volubilité, que les naturels du pays en sont eux-mêmes émerveillés. La jeune fille, dont les cheveux sont bouclés comme un petit chérubin, peut avoir douze à quatorze ans; le jeune homme, blond, neuf à dix ans. Ces aimables enfans doivent leur éducation

à la meilleure des mères; tous deux annoncent beaucoup de dispositions pour la peinture; ils sont élèves de notre célèbre Girodet. Ne les ai-je pas nommés! Nous n'avons peut-être été déjà que trop indiscrets.

De la chapelle on se rend à la salle des séances entre deux rangs de beaux arbrisseaux au parfum de la fleur d'orange. Ici le héros de la fête est assis dans un fauteuil sur l'estrade.

Les jeunes filles aveugles et les sourdes-muettes se placent en face au-dessous, sur des bancs; les aveugles à droite et les sourds-muets à gauche. La salle est remplie jusqu'au vestibule par une assemblée brillante.

Tous les yeux se portent alternativement sur le vénérable vieillard du fauteuil, et sur un très long voile blanc, mystérieux, attaché au haut et au milieu du tableau noir, et qui paraît couvrir quelque objet précieux. Le bas de ce voile, en forme de guirlandes, est porté par quatre enfans: une jeune fille et un jeune garçon aveugles, une jeune sourde-muette et un jeune sourd-muet.

L'assemblée est dans le plus religieux silence et paraît dans l'attente de quelque évènement imprévu. Soudain, à un signal que fait le héros de la fête, les quatre enfans tirent vivement le voile et découvrent, oh! heureuse et agréable

surprise! le buste de l'abbé de l'Épée, surmonté d'une couronne d'immortelles; au-dessous du portrait on lit cette inscription en gros caractères :

L'abbé Sicard
et
Les Sourds-Muets,
a
L'abbé de l'Épée
leur père,
amour filial
et
reconnaissance éternelle.

A l'aspect de cette image vénérée, un sourd-muet écrit en très grosses lettres sur la planche noire ces mots :

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?

Un sourd-muet-parlant lit ces paroles à haute et intelligible voix.

Un troisième sourd-muet en fait les signes.

Et enfin une jeune fille aveugle les chante avec la plus vive émotion. Elle est accompagnée en chœur par ses frères et sœurs.

Sons enchanteurs! Spectacle ravissant! Ne croirait-on pas que cette belle composition a été

inspirée à notre célèbre Grétry pour cette fête de famille ?

Les chants cessent.

Le jeune et intelligent Berthier écrit sur la planche noire, au nom de tous les sourds-muets, ce compliment de bonne fête qu'il a composé lui-même.

« Notre bon père !

« Nous ne pouvons laisser passer votre fête sans « vous renouveler notre reconnaissance sans bor- « nes. Ce jour est un des plus chers à vos enfans. « C'est un moment bien doux pour eux que celui « où ils vous prient de leur permettre de vous « souhaiter l'accomplissement de tout ce qui peut « flatter vos désirs. Ils ne cesseront d'adresser « leurs vœux au Ciel avec ferveur pour que les « Parques filent vos jours d'or et de soie; quel- « que faibles que soient nos expressions, nous « vous assurons, notre cher père, que nos sen- « timens sont si vifs, qu'ils nous semblent toujours « nouveaux et qu'ils sont fort au-dessous de ce « que nous pourrions dépeindre. Daignez, notre « vénérable père, recevoir avec bonté les tendres « et respectueux embrassemens de vos enfans, qui « ne cesseront toute leur vie d'avoir la plus pro- « fonde reconnaissance pour leur vénérable et « bon directeur. »

Pendant que l'élève écrit ce compliment, les jeunes musiciennes et les musiciens chantent et exécutent en chœur des airs choisis.

Une sourde-muette, un sourd-muet-parlant et un aveugle, lisent ce compliment écrit en même temps : la sourde-muette par gestes ; le sourd-muet-parlant à haute voix, et l'aveugle par sentiment dans sa main, sur laquelle il est imprimé par un sourd-muet à l'aide de l'alphabet manuel.

Après cette triple lecture, assez extraordinaire, parfaitement entendue par les sourds-muets et les aveugles, le célèbre instituteur répond par écrit, par gestes et verbalement aux vœux si vivement exprimés de ses chers enfans, filles et garçons. Il leur prouve par son émotion et ses larmes combien il est touché du témoignage solennel de leur reconnaissance, dont il ne doutait pas.

Enfin tous les élèves passent l'un après l'autre devant leur vénérable père ; chacun l'embrasse respectueusement en lui remettant son bouquet et tous les faibles gages de leur tendresse : vases précieux, ouvrages au tour, dessins, peintures, etc.

Durant cette scène touchante, qui émeut tous les cœurs, l'orchestre renouvelle cet air si heureusement approprié à la circonstance : *Où peut-on être mieux ?* etc.

Le jeune Cloché, de Thionville, sourd-muet-parlant qui a lu le compliment à très-haute voix, s'avance modestement le dernier. Il présente son bouquet avec un petit papier écrit contenant une *fable* composée par lui.

Après avoir reçu humblement le baiser paternel, il se place au milieu de l'estrade pour fixer tous les regards de l'assemblée. Enfin, après une pause, il récite d'une voix forte, et avec des gestes étincelans d'expression, ce petit apologue de son invention.

« LA MOUCHE ET L'ENFANT.

« Une mouche, après avoir long-temps voltigé « autour d'un enfant, se pose sur son nez et le « pique. Il la frappe; mais elle évite le coup. Il « ne se console pas de la voir se sauver ainsi, et lui « dit : Je te tuerai, si tu oses approcher de moi. « Et moi, répondit la mouche, je n'ai aucune « peur de toi. Je t'ai vu plusieurs fois faire « mourir cruellement mes camarades; pour pu- « nition de ton crime, j'irai appeler ma troupe « pour te faire le plus de mal qu'il me sera pos- « sible. A ces mots, le cruel enfant s'enfuit. »

A peine notre petit orateur au double langage de voix et de gestes a-t-il fini, qu'il est couvert de bruyans applaudissemens par les

aveugles, les sourds-muets, filles et garçons, et par toutes les personnes de l'assemblée, qui ne s'attendaient pas à une aussi agréable surprise. On ne voit pas tous les jours des sourds-muets, parlans, mimes, fabulistes et orateurs.

Notre sourd-muet-parlant remercie verbalement, au nom de tous ses camarades, les jeunes aveugles des deux sexes d'avoir bien voulu se joindre à eux pour fêter leur bon père.

Après un instant de silence, le héros de la fête, sur lequel sont fixés tous les regards, se lève, et invite verbalement et par gestes toute la troupe joyeuse à un banquet qu'il se propose de leur donner et de présider à l'instant.

Il descend de l'estrade, et se dirige lentement vers son salon, où les tables sont dressées et le couvert mis. Notre sémillante jeunesse suit respectueusement son guide paternel, à petits pas, en colonne, deux à deux, aveugles, sourds-muets, filles et garçons, toujours chantant en chœur : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?*

Il est trois heures. On dîne silencieusement. Ces jeunes estomacs connaissent le prix du temps en pareille occasion. La frugalité du réfectoire est pour un instant oubliée, sans pourtant sortir des bornes de la discrétion ; pas même les musiciens, qui sont connus pour de bons vivans : le

tout pour faire honneur au roi du banquet, qui sourit comme un bon père, de voir, de sentir que l'appétit de ses enfans, de ses remuans et jeunes hôtes, lui redonne celui de ses belles années.

Au dessert plusieurs santés sont portées.

La première, par l'abbé Sicard :

« Au roi et à son auguste famille. »

La seconde, par Gazan : « A la Patrie. »

La troisième, par un aveugle et par un sourd-muet-parlant, d'une voix unanime :

« Aux administrateurs, dont le gouvernement « paternel fait le bonheur des deux Écoles. »

La quatrième, par Massieu, au nom des deux Écoles sœurs :

« Au bonheur éternel des trois fondateurs : « Haüy, — de l'Épée, — Sicard. »

La cinquième, par l'abbé Sicard : « A Haüy, à de l'Épée. »

Concert universel de reconnaissance éternelle des aveugles et des sourds-muets envers les deux premiers fondateurs des deux Écoles.

La sixième, par un aveugle : « Aux trois fondateurs des deux Écoles :

« De l'Épée, — Sicard, — Haüy. »

La septième et dernière santé, par un jeune aveugle et une sourde-muette-parlante, d'une voix unanime :

« Au bonheur, à l'éducation et à la civilisa-
« tion complète de tous les sourds-muets et
« aveugles des deux sexes, présens et à venir. »

Le dîner fini, les jeunes sourdes-muettes font les honneurs de l'École à leurs sœurs les jeunes filles aveugles ; elles les conduisent dans leur logement, cour et jardin particuliers, où elles se livrent aux jeux de leur âge. Les sourds-muets, de leur côté, en font autant envers leurs frères les jeunes aveugles dans les jardins et appartemens de l'École.

Vers les cinq heures, on enlève un aérostat avec cette inscription : *Les sourds-muets viennent d'enlever ce ballon dans leurs jardins pour célébrer la fête de leur bon père et maître l'abbé Sicard.*

Les jeunes sourdes-muettes, qui sont à leurs fenêtres, expliquent à leurs compagnes les aveugles, à la faveur de leur alphabet manuel, tous les détails de cet agréable divertissement, le mécanisme ingénieux de cette voiture, rivale de l'aigle, et de cette navigation aérienne, dont l'aventureux et téméraire nautonnier fait preuve du plus grand courage. Le ballon s'élève dans les airs, plane majestueusement un instant sur les jardins de l'École, prend sa direction vers l'orient et insensiblement disparaît.

Le soir, à nuit close, les sourds-muets, après

avoir reconduit leurs frères et sœurs les aveugles à leur École rue Saint-Victor, et les avoir remerciés de nouveau, s'amusent à leur retour à tirer un feu d'artifice.

Ce dernier divertissement fini, aux applaudissemens d'un grand nombre d'étrangers de distinction et d'habitans de Paris, amis de l'abbé Sicard, tout le monde rentre dans le salon, où l'on termine agréablement cette heureuse journée par les demandes suivantes, qui sont faites à plusieurs élèves.

Un étranger : « Quelle différence y a-t-il en« tre la sagesse et la prudence ? »

Le Noir : « La sagesse marche dans un bon « chemin ; la prudence distingue deux chemins, « suit l'un et évite l'autre.

« La première, conduite par les lumières de « la raison et de la vérité, apprend à bien voir « et à bien penser ; et l'autre, éclairée par l'ex« périence, à bien agir.

« La prudence est une providence humaine, « si je puis emprunter ainsi l'expression consa« crée à la puissance divine. »

Madame Duhamel : « La différence entre la « pitié et la compassion ?

Forestier : « La pitié nous fait porter un vif « intérêt au malheureux ; la compassion est exci« tée par la situation malheureuse de quelqu'un.

« Elle prend part à son affliction, lui donne des « consolations, des secours.

« La pitié est tout sentiment ; la compassion, « tout action. »

Une dame anglaise : « La différence entre « *esprit* et *jugement ?* »

Gazan : « Le jugement n'est autre chose que « la faculté de l'esprit qui associe ou sépare les « deux idées, dont il voit la convenance ou dis- « convenance dans une balance intellectuelle. « *L'esprit* est, ce me semble, une certaine étin- « celle de bon sens qui renferme un jugement, « un goût, une finesse, une grâce : en un mot, « c'est l'assaisonnement de la raison ; tandis que « le *génie* est un grand talent réuni à de vives « conceptions. Au reste, l'esprit ne cultive pas « à fond les sciences, les arts sublimes ; il ne « voltige sur tout que pour rendre les talens « plus brillans que solides. Au contraire, le « génie s'efforce de perfectionner les talens. « L'esprit fait éclore les fleurs qu'il vole à l'i- « magination. »

Le lord Arowby, président du conseil privé du roi d'Angleterre : « Dieu raisonne-t-il ? »

Massieu : « Non. »

« — Comment Dieu ne raisonne pas ! » s'écrient presque toutes les personnes de l'assemblée.

« — Non, répète le sourd-muet, on raisonne

« pour trouver la vérité ou pour la communi-
« quer. Or, Dieu ne raisonne pas pour trouver
« la vérité, puisqu'il est la vérité même; il
« ne raisonne pas pour la communiquer : il
« l'inspire. »

En effet, Dieu, qui n'est qu'esprit, source éternelle de tous les esprits, qui sont sortis de son sein divin, indépendant de l'espace, du temps et du mouvement, conçoit sans agir, et n'a pas besoin, pour penser, du *Raisonnement*. Instrument de dommage! cette béquille de l'esprit humain, si j'ose ainsi parler, *raisonnement!* qui ne prouve qu'une chose, notre infirme et misérable nature.

« Raisonner est l'emploi de toute ma maison
« Et le *raisonnement* en bannit la raison. »

Mais nous ferions injure à l'intelligence de nos lecteurs, si nous étendions davantage ce commentaire. Laissons à la délicatesse de leur tact le soin d'apprécier une pareille réponse.

Un étranger: « Jésus-Christ, en tant que Dieu,
« dispose du sort des monarques; en concluez-
« vous que les pasteurs, à qui il commet le pou-
« voir de maîtriser tout, sont au-dessus des
« princes? »

Gazan : « Voilà de beaux et spécieux argu-
« mens pour mieux cacher ses vues d'ambition

« ou d'intention! mais l'Évangile dit : Rendez
« à César ce qui appartient à César, et à Dieu
« ce qui appartient à Dieu. D'où je conclus que
« deux puissances se respectent l'une l'autre
« dans leurs droits légitimes, puisque la Divinité
« les revêt d'un titre très-imposant.

« L'une, c'est la puissance royale (figure de
« César), qui dans le temporel tient un sceptre
« sur ses sujets, indépendamment des canons,
« mais qui le met bas sous l'autorité de la cour
« de Rome, en ce qui regarde les articles de foi.

« L'autre, c'est la puissance pontificale (image
« de Jésus-Christ même Dieu), qui dans le spi-
« rituel fait plier tout sous la tiare, sans aucun
« assujettissement à l'exercice des fonctions ci-
« viles, mais qui se reconnaît soumise à la
« souveraineté politique, en ce qui regarde les
« questions d'économie générale. C'est pourquoi
« ces deux puissances se donnent la main pour
« le bien de la paix, comme le veut l'Être Su-
« prême.

« Ravir les droits sacrés à celui qui les donne
« à l'une ou à l'autre en maître absolu, ce se-
« rait faire outrage à la vénération due à sa
« majesté! »

Cette réponse improvisée avec le feu de l'inspiration, par un sourd-muet, mérite toute l'attention du philosophe religieux.

Le vieil ami de l'abbé Sicard, le vénérable M. *Lafond Ladébat :* « Qu'est-ce que le devoir ? »

Gazan : « Le devoir est l'obligation de faire ce « que prescrivent la raison, la religion et la loi. »

Il est minuit. Voilà, il faut en convenir, une journée qui doit donner à l'heureux instituteur des sourds-muets un avant-goût de la félicité éternelle. Tout le monde, après avoir souhaité le bonsoir au vénérable héros de la fête, se retire content. . . . .

L'abbé Sicard pouvait donc répéter à son tour les paroles que M. Bouilly fait dire à l'abbé de l'Épée : « Dormons en paix, j'ai bien rempli ma journée. »

PAULMIER, élève de l'abbé Sicard, instituteur des Sourds-Muets.





LES
AMOURS DE LA MORGUE.



—Ernest, te voilà bien soucieux! Où vas-tu avec cet air d'un conspirateur découvert? — Laisse-moi, Charles : je cherche la solitude dont j'ai besoin, car tout le monde m'ennuie excepté moi; mon tour viendra peut-être. — Merci du compliment; mais où diable vas-tu chercher la solitude aux Tuileries, par une journée superbe,

quand tout Paris s'y promène ? — Bah ! il y a beaucoup de monde ?.... Adieu, Charles.

Telle fut la conversation courte et rapide de deux amis de collége qui ne s'étaient pas quittés depuis l'âge de neuf ans, et qui avaient subi ensemble toutes les chances bonnes ou mauvaises de la fortune; d'abord innocens compagnons, vidant leurs querelles à coups de poings, puis jeunes émules de science et de couronnes, puis timides débutans sur la scène du monde, confidens de leurs revers et de leurs succès, mettant tout en commun, excepté l'amour; menant joyeuse vie, insatiables de plaisirs, brûlans de mille flammes à la fois, exploitant la débauche avec verve et fureur, maraudeurs déterminés, chasseurs infatigables sur le terrain glissant de la vie humaine, ne faisant jamais halte que pour prendre au piége une victime, et la laisser pour en poursuivre une autre. Tout à coup l'un des deux amis s'était arrêté dans sa course vagabonde; serrant la main de son ami avec force, il avait dit : — Charles, je suis las, j'ai tout vu, tout approuvé, tout approfondi : depuis cinq années toujours debout, pas un jour qui se ressemble, pas une heure de repos, pas une seconde pour la pensée; encore un coup, je suis las; cette variété de tableaux me fatigue, je ne veux plus jouer de rôle sur cette scène chan-

geante du monde; maintenant je veux observer; oui, tu as beau rire; le rôle d'observateur me convient : j'ai vu les hommes de trop près pour les aimer; les haïr ne signifie rien, car ils ne se doutent pas de votre haine, et c'est de la violence en pure perte. Les femmes! Oh! les femmes! quel dégoût elles m'inspirent : les sottes poupées qu'on paie ou en plaisirs, ou en vanité, ou en argent; et pas un cœur sous cette gaze légère et transparente, pas une âme qui se révèle dans ces yeux pourtant brûlans de flammes. Si parmi ces cruelles Circés il s'en était rencontré une seule pure et simple comme la modeste habitante des campagnes, et en même temps riche d'esprit, de talens et de savoir, ne cherchant ni les louanges ni les applaudissemens de la foule, cultivant à l'écart les dons du génie et de l'amour comme ces fleurs qui n'ont pour les trahir que leurs parfums; comme je l'aurais aimée, adorée! Je lui aurais voué un culte d'amour céleste comme elle, sublime comme elle, immortel comme elle; mais je ne l'ai pas trouvée.

Ernest de l'Ostange avait vingt-quatre ans; sa taille était haute, sa figure belle; et bien que ses traits fussent légèrement altérés, ils ne portaient point les empreintes du vice, parce que le vice n'avait pas pénétré son âme : c'était un jeune homme blasé, rien de plus, un cour-

sier qui avait galopé trop tôt et trop long-temps, et qui prenait une allure plus lente et plus grave; cependant l'inconstance était le trait distinctif de son caractère; sa fortune et sa naissance l'avaient placé dans les hauts rangs de la société; il y était sans hauteur et sans morgue, même bientôt il s'était dégoûté de ce guindage d'esprit, de sentimens, de paroles, de cette multitude d'usages et de formules qui laissent à peine le temps de vivre de sa vie réelle et confond toutes les individualités. Il s'était jeté dans la société des artistes, espérant y donner plus d'essort à ses facultés intelligentes; il y avait trouvé d'autres inconvéniens et s'en était aussi retiré. Enfin il était descendu dans tous les rangs sociaux pour y chercher du piquant et du neuf, et ses récoltes avaient abouti à de l'ennui et de la satiété. Quant à la politique du jour, elle l'avait rebuté tout d'abord : sale friperie disputée par un vil intérêt, où les passions d'un petit nombre se distribuent les guenilles du passé avec des mots d'avenir; hautes questions restées insolubles; révolutions à l'usage des peuples, dont ils ne profitent pas; gouvernement d'occasion fait avec les restes des autres : il la trouvait plaisante, la politique! Depuis quelques mois il avait quitté le théâtre de ses plaisirs et dit adieu en quelque sorte aux saturnales de sa jeunesse;

mais que faisait-il maintenant ? résumait-il son existence passée pour en tirer des conséquences de présent et d'avenir? pas encore : il s'était trouvé en face du vice aimable, jovial, railleur, du vice impertinent et dédaigneux sous les somptueux vêtemens du riche, intéressé sous les brillans atours de la courtisane, timide sous la robe empruntée d'une débutante de la prostitution, hideux et sale sous la turpitude en lambeaux ; mais quelle science funeste lui restait-il donc à apprendre?...... Celle du crime! plus grande, plus horrible, plus profonde, plus remuante que ces dégradations de surface qui n'atteignent qu'insensiblement les sources vitales de l'âme, et la laissent long-temps incertaine, flottante entre le fossé et l'abîme. Donc il allait au fond des cachots surprendre sur ces physionomies d'assassins quelques étincelles de feu moral s'il en restait encore; mais plus souvent la sombre impassibilité *immobilisait* des traits grossiers et ignobles. Il avait vu pourtant quelques-uns de ces misérables agités de remords : alors se représentait l'aspect humain ; d'autres, affectant une insouciance railleuse, riante avec des rires affreux, chantaient avec des voix d'une étrange audace; d'autres, soulevant de leurs mains chargées de fer un instrument de fête, en tiraient des sons qui faisaient frémir. Ernest

sortait de ces antres terribles inondé des gouttes d'une sueur froide, et s'écriait : « Pauvre humanité! à quel degré de misère tu peux descendre; qu'est-ce donc qu'un ciel? un avenir, un être d'éternité pour la plupart des hommes? Les deux tiers de la création divine seraient condamnés à des tourmens infinis depuis le berceau jusqu'à la tombe et depuis la tombe jusqu'à ce par-delà inconnu si bizarrement expliqué par les hommes? Non, il y a quelque grand mystère entre la créature et son auteur. Magistrats téméraires qui vous érigez en juges de vos semblables, faites tomber des têtes ! dirigez le plomb meurtrier vers le cœur d'un brave qui n'a failli qu'un jour; mais avant, montrez-nous votre diplôme pour cette mission de sang : quel Dieu vous a chargé de disposer du temps pour l'éternité ?.....»

C'était avec ces réflexions qu'Ernest s'acheminait lentement le long des quais et suivait le cours de la Seine ; un groupe de peuple l'arrête et lui barre le chemin; il demande ce que signifie ce rassemblement. — C'est une damnée femme qui s'est noyée hier, et qu'on cherche depuis le matin, dit un batelier dont les bras nus et les habits annonçaient qu'il venait de faire des recherches infructueuses; mais un cri s'élève : La voici ! la voici! et l'homme de disparaître, de saisir un vêtement blanc de femme,

et d'amener sur le rivage une victime du crime ou du désespoir. Voyons, dit Ernest, ce visage de noyée : a-t-il conservé quelque trace de la dernière pensée qui porte un malheureux à ce dernier acte de folie? Il s'avance, il contemple une jeune femme pâle et sans contraction; ses paupières commencent à être un peu violettes; ses traits sont si délicats qu'ils sembleraient appartenir à l'âge de l'enfance; quel dommage! qu'elle était belle! Mais déjà on l'a mise sur la civière et couverte d'un long voile, et l'on s'achemine vers ce dépôt transitoire de la mort, asile accordé au cadavre anonyme, jusqu'à ce que l'amour, l'amitié, ou les liens du sang viennent le réclamer. Déjà le cortége était loin; Ernest n'entendait plus que les commentaires de la foule qui s'écoulait. Qu'elle était belle! se répétait-il encore; si jeune, déjà livrée à ce désespoir; cette folie du malheur qui, ôtant la faculté de rien combiner ni ici ni ailleurs, force à l'anéantissement de son être! Je voudrais revoir cette femme! Si j'allais à la Morgue?.... Allons à la Morgue! Et le voilà doublant le pas pour aller interroger une dépouille morte, une vile pâture de la terre. Le soleil commençait à s'abaisser à l'horizon, les rues étaient moins encombrées; plus il avançait, plus il les trouvait désertes. Enfin il est en face d'un monument dont l'as-

pect seul doit révéler l'usage ; il s'approche d'une grille, ses yeux plongent dans le fond d'une enceinte peu vaste; plusieurs pierres noires en forme de tombes supportées sur des consoles, sont près les unes des autres, et assez élevées pour être aperçues des curieux ou des gens intéressés à ce qu'elles recèlent. On voyait trois cadavres étendus sur trois de ces pierres; ils étaient presque nus; les vêtemens de chacun avaient été suspendus sur leur tête; un de ces cadavres commençait à se décomposer : sa couleur livide témoignait qu'il était là depuis plusieurs jours ; personne n'était venu reconnaître un fils, un mari, un père ; son histoire comme son nom allait être ensevelie à jamais. Le second portait les marques d'une blessure assez récente. Le dernier cadavre, c'était cette jeune femme ; son beau visage se colorait des derniers feux du jour : elle semblait endormie. Je ne sais quelle mollesse régnait dans son corps et ses membres; on avait peine à croire qu'elle fût privée d'existence ; les longues tresses dorées de ses cheveux étaient rassemblées sur son sein; ses petites mains tombaient sans raideur des deux côtés de la pierre ; malgré la mort, elle était ravissante de forme et de grâce. Qu'elle était belle ! se répétait le jeune homme. Cependant elle doit appartenir à une classe aisée, car tout annonce

chez elle que nul travail pénible n'a occupé ses jolis doigts, et ses pieds d'enfant n'ont jamais dû fouler que le tapis moelleux ou les fleurs de la prairie. Mais personne ne s'achemine vers ce lieu; sans doute on la cherche, on s'inquiète, on n'ose la pleurer encore. Si je la réclamais; si je me disais son frère, son ami! au moins je lui donnerais les honneurs de la sépulture; mais Dieu! Dieu! qu'elle est ravissante! Et ses yeux la dévoraient avec une ardeur mêlée de respect et de regret. Mais il lui a semblé qu'un léger mouvement de son sein...! Impossible, illusion, fascination de regard!... Ciel! ses mains s'agitent, ses lèvres ont remué, ce n'est plus une erreur des sens. — Madame! mademoiselle! n'ouvrez pas les yeux, ne voyez pas où vous êtes, je veille sur vous, je vais vous délivrer. En une seconde il est suspendu à la sonnette du gardien des morts. —Au secours! au secours! elle n'est pas morte!— Qui donc? répond une voix rauque; et un homme d'un extraordinaire embonpoint, d'une figure rouge et impassible, descend lentement les marches d'un escalier qui donne dans l'intérieur même de la Morgue. Ernest s'est précipité sur ses pas. — Hâtez-vous donc, hâtez-vous donc, misérable! il ne faut pas qu'elle voie ces cadavres. Et il le poussait avec violence. — Hé bien! un moment, on y va; ne bousculez pas comme ça le

monde. Qu'est-ce que c'est? — Imbécile! Et il lui a fait rouler les dernières marches; puis le relevant aussitôt: Tais-toi, ta fortune est faite! Tous deux sont auprès de la femme, qui commençait à soulever sa tête. Ernest se saisit du précieux fardeau, et suit le gardien dans une petite chambre étroite et sombre où il y avait pour tout meuble un fauteuil de paille, une table et un lit fort propre. — C'est la chambre de ma femme; elle est absente, monsieur; mettez cette pauvre petite dans son lit; les draps sont blancs et fins. Il la pose doucement dans ce lit et lui prodigue les secours que son intérêt, de plus en plus croissant, lui suggère. Un médecin qu'il avait fait demander arrive au moment où l'inconnue s'agitait avec violence; il emploie les remèdes de son art pour rappeler la vie dans ce corps qui s'efforçait de la ressaisir. Un léger coloris venait de se répandre sur cette forme d'ange, mais s'était évanoui comme ces fugitifs nuages roses dans un ciel mobile du couchant. Cependant, à force de soins, l'inconnue reprit ses sens; elle ouvrit de grands yeux qu'elle dirigea vers le ciel, puis s'étant soulevée, elle s'écria avec anxiété: — Non! non! Où fuir? Mon père, grâce, pardon; tuez-moi; et elle retomba sans force sur son oreiller. Ernest à genoux se saisit de sa main, et la pressant de ses lèvres et sur son cœur: — Ne craignez

rien, nous aurons soin de vous; je vous veillerai, je vous rendrai à votre famille. — Ha! ne me rendez pas! Et elle jeta un cri déchirant et s'évanouit de nouveau : on eut de la peine à la faire revenir. Le médecin ayant recommandé beaucoup de repos, Ernest se mit à l'écart, immobile, respirant à peine, pendant l'heure de sommeil de sa chère inconnue, car elle le troublait déjà furieusement. Elle se réveille, ouvre son rideau, promène ses regards autour de la chambre et les reporte avec reconnaissance sur le jeune homme : elle a compris tout ce qu'il a fait pour elle; d'une voix douce et pénétrante : — Merci, monsieur, lui dit-elle; et au bout d'un instant : Êtes-vous marié? avez-vous une fille? — Non, je suis libre de tout lien. — Ah! tant mieux! tant mieux!... — Qu'est-ce que cela veut dire? elle ne me connaît pas; elle ne m'aime pas; tout à l'heure elle était morte; c'est singulier; je n'ose lui faire de question; essayons pourtant. — Vous craignez peut-être, madame? — Je ne suis pas mariée, monsieur. — Pardon. Hé bien! mademoiselle, vous craignez qu'on ne soit inquiet de mon absence; mais ma destinée n'occupe personne, je suis seul. — Seul!... oh! que vous êtes heureux! quoi! pas un lien, pas une mère, ni de... — Non, mademoiselle, j'ai perdu toute ma famille. — Moi, j'ai une mère que j'adore!.... j'ai aussi un...., mais

je ne les reverrai jamais! et elle sanglotait de toutes ses forces. — Calmez-vous, calmez-vous, en grâce; demain vous serez mieux, et nous causerons... Elle obéit. Le médecin revint dans la soirée; il l'examina attentivement, et dit qu'il pouvait en répondre; seulement il enjoignit de garder le plus profond silence. On suivit ses ordres, et la malade dormit à plusieurs reprises. Ainsi se passa la première nuit chez le gardien de la Morgue. La journée fut agitée, il y eut de la fièvre, du délire; mais ce n'étaient que les étranges émotions du jour précédent. Le troisième jour la fièvre avait cessé, et la jeunesse, avec toute sa verve vitale, triomphait des accidens; la convalescence fut déclarée, mais la faiblesse l'empêchait encore de sortir de son lit. Pendant qu'elle recevait l'hospitalité sous ce singulier toit, on avait amené à la Morgue une femme vêtue de blanc, et presque en dissolution : c'était sans doute celle qu'on cherchait quand l'inconnue fut prise pour elle.

Plusieurs jours venaient de s'écouler, et ces deux jeunes gens n'avaient encore échangé que des paroles insignifiantes : les yeux seuls d'un amant osaient interroger cet être du mystère et du silence. Enfin après un effort extraordinaire: —Monsieur, vous m'avez sauvé la vie : je me souviens d'une terrible catastrophe, oui terrible,

car elle est un crime, un crime atroce, abominable. Pour moi la mort serait préférable à la vie; mais ce crime, je ne puis le révéler : il n'est pas le mien, monsieur; je suis une proscrite, une infortunée, sans nom, sans famille, sans patrie...— Mais ne m'avez-vous pas dit tantôt?....—Chut! monsieur, ne m'interrompez pas, et surtout pas de question; sachez seulement qu'il ne faut que personne soupçonne mon existence, entendez-vous? car le crime n'est pas consommé, et il le serait alors; et, je ne sais pourquoi, mais je ne veux plus mourir. On me recevrait peut-être dans un couvent : je n'ai pas de dot, mais j'ai un cœur, du zèle, quelques talens, je me rendrai utile. Je passerais assez doucement le reste de mes jours. Qu'en dites-vous?—Mademoiselle, si j'osais! si mes soins ne vous avaient pas déplu, si je vous suppliais d'attendre, avant de prendre un parti? Laissez-moi vous offrir encore les soins de l'am.... de l'amitié; regardez-moi comme un frère, comprenez-vous? comme un frère!.. Un regard lui avait répondu, et une douce intimité s'établissait entre le sauveur et la victime. Ernest alla chez lui prévenir qu'il devait faire un voyage, pour qu'on ne fût pas inquiet de son absence; il trouva Charles établi dans sa chambre, attendant de ses nouvelles, ou son retour. Se lever, se jeter dans ses bras, fut prompt comme

la pensée : — Mais d'où viens-tu ? Qu'as-tu fait depuis plus de huit jours? Diable de fou! je t'ai cru noyé ou pendu. Que tu es radieux! que t'est-il donc arrivé?—Charles, mon bon Charles, réjouis-toi : je suis heureux, mais passionnément heureux; mais pas ici, pas dans cette rue, dans cette chambre. Adieu, adieu; il faut que je te quitte. —Je ne te quitte pas, moi, car sérieusement tu es fou.—Non, non, de grâce, ne me suis pas; respecte le secret d'un ami; sache seulement que je cours où m'attend le dernier degré de la félicité... Retenant Ernest avec violence : —Je veux savoir non ce bonheur, mais où il t'attend? parle; ne suis-je plus ton frère, ton compagnon d'enfance? —Hé bien, puisque tu veux savoir où je suis heureux, je le suis à la Morgue.—A la Morgue!.... Que la peste t'étouffe!... Ernest était déjà loin. Pourtant il faut se décider à quelque chose : cette jeune fille ne peut rester dans un pareil lieu; elle ne voudra pas se confier à moi; cependant je l'aime, je l'adore; je ne sais d'où elle vient, qui elle est, n'importe; elle est jeune, elle est belle, innocente, un cœur de vierge; car sous cette charmante enveloppe elle n'a pas encore aimé peut-être : quel ravissement d'être son premier amour! Il était près d'elle. —Mademoiselle, vous avez un nom?.. Elle pâlit.. Comprenez-moi, un nom reçu au baptême. —Je ne l'ai plus.

Mais... en grâce, ne me faites plus cette question... Oh! bien oui, j'ai un nom, un nom honorable, illustre; j'ai encore un nom d'enfance. Ma mère porte aussi un nom qui n'est pas le mien, parce que mon père est mort et remplacé; celui-ci pourtant m'a élevée, il m'a vue au berceau, c'est affreux!.... Monsieur, je vous dois l'air que je respire; encore un bienfait : nommez-moi d'un nom nouveau; car le mien, il me glace le sang... Puis une grâce : ne m'interrogez jamais; n'est-ce pas, mon frère, mon bienfaiteur ?..... Fille d'une destinée bizarre, sombre, incompréhensible, que ce soit le ciel ou l'enfer, la vertu ou le crime qui t'ait jetée dans mes bras, tu n'en sortiras plus; tu y vivras, tu y mourras, ou j'aurai perdu la vie ou la raison. Je trouverai une retraite inaccessible où je t'emporterai, et, loin de toute communication avec ces êtres dégradés qui t'ont méconnue, nous confondrons nos deux existences et nous passerons inaperçus sur cette terre, comme deux oiseaux solitaires qui s'aiment, vivent et meurent on ne sait où... Viens, viens, ma bien-aimée! il l'avait saisie, et la serrait avec transport. — Ernest, je sais que je ne puis disposer de moi, puisque, faible, abandonnée, je ne puis implorer personne ici; mais vous n'abuserez pas de votre ascendant et de ma faiblesse : vous ne pouvez donner votre nom à la pauvre inconnue

et elle ne peut vivre sous le même toit que vous. —Être surnaturel, réponds-moi? ton cœur a-t-il jamais battu contre un cœur adoré? As-tu reposé ta tête sur le sein d'un amant? As-tu enlacé ta vie à la sienne comme la liane au noble chêne de la forêt? As-tu respiré l'amour sur des lèvres brûlantes? ne t'effarouche pas! dis : as-tu aimé dans ta vie de vingt ans? —Non, non jusqu'à ce jour...—Jusqu'à ce jour! alors viens essayer.—Je ne le puis, je ne le dois pas. —Tu es donc de marbre, ingrate? tu n'as donc de l'âme que la beauté extérieure? parle... parle donc! —Malheur! malheur! que ne suis-je morte, noyée! oui noyée, car je ne suis pas de marbre, je ne suis pas non plus une ingrate... Et elle se serrait de toutes ses forces contre son sauveur. —Tu vois bien que tu m'aimes; tu vois bien que tous deux la passion nous dévore : qu'attends-tu pour me suivre? —L'ordre du Ciel, qui ne me sera jamais donné. —Tais-toi, avec ton Ciel inconnu : est-ce que l'amour brûlant ce n'est pas le Ciel, ton Dieu n'est-il pas lui-même l'essence de l'amour? —Silence! Ernest, vous blasphêmez... Elle était tombée à genoux, les cheveux et les vêtemens en désordre; ses joues et son front se confondaient de blancheur; dans ses yeux seuls rayonnait la vie, la vie de vingt ans, cette vie de feu qui brûle, qui consume, qui fait circuler de la lave ardente

dans les veines d'un amant. Belle, suppliante, que demandait-elle?... Elle a été comprise. —Tu le veux? ce sera... Prompt comme l'éclair, il est chez son ami Charles. — Un service, et point de question! décide ton cousin, ce jeune abbé enthousiaste, fanatique, à me marier ce soir à minuit, sans autres préliminaires qu'une sainte bénédiction, entends-tu? —Ce que tu demandes est impossible, Ernest. —Alors je le tuerai, je me tuerai, elle aussi... car il faut que ce soir elle soit ma femme : toi et le gardien de la Morgue serez mes témoins; mais cours, et qu'il se détermine, car tu me connais!... Enfin à minuit elle était dans une voiture à côté d'Ernest; ils entrèrent dans une vieille église; le prêtre les attendait à l'autel, il les bénit; et la fille sans nom en avait un maintenant; et la voiture vole de nouveau comme un char aérien. Bientôt ils descendirent à une maison isolée et entourée d'un bois; un petit nombre de serviteurs dont on avait acheté le silence les reçurent. Ils trouvèrent tout préparé pour les recevoir. L'intérieur de cette retraite était élégant et commode; partout y régnait le bon goût; on y reconnaissait les soins de l'amour. Un parc immense renfermait les diverses productions des contrées lointaines, des fleurs en profusion, des arbres majestueux, des bosquets odorans, et la Seine, la Seine qui bor-

dait le terrain. *Stella* (ainsi l'avait appelée Ernest) voulait toujours voir ce fleuve qui l'avait rejetée de son sein sur celui de son ami, de son amant, de son époux. Qu'ils étaient heureux dans cette solitude enchantée qu'aucune voix étrangère ne venait troubler, que les pas d'un indifférent ne profanaient jamais! ces deux êtres s'étaient placés en dehors de la chaîne sociale, et ne vivaient que d'eux-mêmes. Cette jeune femme, pleine de passion, de génie, pure comme son ciel, improvisait une existence nouvelle, poétique, inconnue pour Ernest; tous deux libres, seuls, sans soucis, sans craintes, sans rien du dehors qui les troublât, ils s'adoraient; leurs veilles et leurs songes se ressemblaient de bonheur, leurs jours étaient saturés de délices inouïes : incompréhensibles épanchemens de l'âme, étreintes amoureuses, larmes brûlantes, saintes voluptés, joie, délire, secret de tous les mystères, union ineffable, c'était leur vie de toutes les heures, de toutes les minutes, une vie de fête, une vie qui n'est pas long-temps de ce monde.

Le temps pouvait courir, rapide, inexorable: ils ne s'en doutaient pas; déjà l'automne s'annonçait par les teintes variées du feuillage; Ernest avait fait quelques absences pour ne pas laisser planer de soupçons; Charles était dis-

cret et ne demandait rien ; personne ne soupçonnait l'existence de Stella, qui bornait ses courses aux allées du parc et du bois. Un jour Ernest rentre avec un air sombre, ses sourcils se rapprochent, sa voix est altérée, ses mouvemens sont brusques; Stella lui fait plusieurs questions qui restent sans réponse; elle propose la promenade du soir, il est fatigué; elle cherche à le distraire, il ne le voit pas. — Êtes-vous malade ?.. — Non.... Elle pleure. — Pourquoi pleurer ? c'est ennuyeux, des pleurs! — Ses larmes cessent. Voici, dit-elle, la première soirée d'orage; demain peut-être fera-t-il beau. — Le lendemain il prétexte une affaire, et reste huit jours sans donner de ses nouvelles. Il revient; mais il est plus triste, plus morose que jamais; il se plaint de tout et parle d'ennui. Il fait encore plusieurs absences prolongées. Pour le coup Stella s'inquiète; elle n'ose s'avouer ce qu'elle soupçonne; mais la femme la plus simple est si clairvoyante, elle tient si vite notre secret! — Ernest, lui dit-elle avec une voix timide, est-ce que tu ne m'aimes plus? — Si je t'aime! — Alors pourquoi ce changement subit, ces absences, cette humeur mécontente? — Pourquoi? pourquoi? peu t'importe; penses-tu qu'on n'ait jamais ni soucis, ni chagrins? — Non; mais on peut les partager. — Il en est qui te sont étrangers, ce sont les miens. — Le mot est

dur.—Elle se tut. Elle épia son mari; elle le fit adroitement parler, recueillit des mots qui lui servirent d'indices. Ah! plus de doute; elle l'avait pressenti : il est infidèle. Elle le saura, et de sa propre bouche encore. Depuis trois jours il se retire dans sa chambre après le dîner : dès ce soir elle fera une tentative, elle l'interrogera. Elle est décidée, ferme; l'amour lui donne de l'audace. N'hésitons pas. Elle est chez lui; mais il est absent. Elle le demande aux gens de la maison; ils ne l'ont pas vu sortir. Désespérée, elle le cherche partout, elle l'appelle; il ne répond pas, il est parti. Elle va dans le parc chercher de la fraîcheur; elle brûle, elle est consumée; la jalousie insinue tous ses poisons dans son cœur; ils le corrodent, ils le dessèchent de douleur. O jalousie! passion cruelle et dévorante qui tue tout, excepté l'amour, qui glace et qui brûle, qui fait ramper l'orgueil, et fait aimer avec de la haine et du mépris; tempête effrayante de l'âme, tes bouleversemens sont incroyables! rien ne résiste à ta fureur, et l'enfer semble moins éternel que tes tourmens!... Elle s'est jetée sur l'herbe humide, les dernières fleurs de l'été s'effeuillent sur sa tête; voici que des pas se font entendre, elle tressaille, la nuit est avancée; quelqu'un la saisit, c'est Ernest.—Stella, pourquoi si tard ici? tu vas te faire mal. —Que t'importe, puisque tu

ne m'aimes pas?... Ces mots expirent sur ses lèvres tremblantes. Il veut la presser sur son cœur; mais il ne sait plus l'étreindre, et il la repousse doucement. Alors fière, blessée, elle relève sa tête abattue, et avec un regard effrayant de pénétration :—Ernest, tu me le diras, ce secret! je veux le savoir : dis la vérité ; je t'adjure, au nom de l'honneur, de me répondre avec franchise; surtout point de vil mensonge. Aimes-tu ailleurs? — Stella, Stella, c'est une fièvre du cœur, une illusion d'un jour, une fantaisie passagère; je te reviendrai... Si tu savais!... Si elle l'avait vue! Oublions sa présence... Qu'elle est séduisante! comme ses grands yeux noirs vous fascinent! comme elle vous enlace, vous fait étouffer d'amour! Quelle énergie de passion! c'est la femme, la femme qui fait extravaguer, mourir! Mais toi, pourquoi ici? que fais-tu là? tu n'es pas elle! —Non, mais suis-moi... Il résiste; une force surnaturelle est donnée à cette jeune femme; elle l'entraîne sur les bords de la Seine; puis, pâle, égarée, puissante de douleur, irrésistible de beauté, elle le fascine à son tour. —Sois homme! reste, et tais-toi! ne tremble point ainsi; écoute! Un jour j'ai été une fille heureuse, aimée, riche, entourée de tous les prestiges de la fortune; j'étais auprès d'une mère, une mère adorable; mon père étant mort, elle s'était remariée : je n'ai ja-

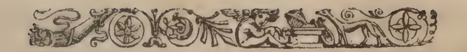
mais connu mon pére. Celui qui l'avait remplacé me traitait comme un enfant chéri : il n'en avait pas! il soigna mon enfance, prit plaisir à orner mon esprit et à me donner des talens; mais ma mère devint une vieille femme, et moi une jeune fille; et le malheureux...! ho! j'ai froid..! il conçut... Horrible! horrible! Je le menaçai de sa femme : il était Italien, jaloux, haineux, implacable; un jour il m'entraîna de force!..... tu sais le reste. Je n'ai pas oublié tes bienfaits, ni ces jours d'enchantement que je t'ai dus; mais puisque tu m'abandonnes, qu'une autre te touche, vois cette eau limpide qui réfléchit la lune et le ciel! tu n'es pas un père, toi! ton crime sera moindre : rends la pauvre inconnue à ce fleuve paisible, je ne te troublerai plus : va, tu m'as donné assez de bonheur pour ne pas me plaindre. Sois donc généreux, pitoyable : en grâce ma délivrance! car sans ton amour comment veux-tu que je vive? —Et elle s'était jetée dans ses bras, qu'elle forçait à se replier sur sa taille souple et légère. Cette femme si jeune, échevelée, sans couleur; ce sein soulevé comme la vague orageuse; ces yeux bleus noyés de pleurs; cette scène terrible, des souvenirs, des remords, déchiraient le malheureux Ernest : il fut un moment tenté de s'ensevelir avec cette infortunée dans le fleuve; mais il la contempla si belle, que,

pressant de ses lèvres brûlantes des lèvres décolorées, il s'écria avec larmes : —Je suis un misérable! va, si elle me plaît, toi, je t'aime, je t'idolâtre; je donnerais sa vie pour un des cheveux de ta tête.—Et il l'emporta presque évanouie dans sa chambre... Repose-toi, ma bien-aimée, je vais la congédier, et si je te quitte encore pour quelques instans, ce sera pour te revenir à jamais. Pardonne-moi, adieu, à ce soir!........

Elle ne l'entendit point : ayant repris ses sens, elle ne le vit plus et se crut abandonnée; la rage la saisit : Me laisser mourante! quelle dureté! Eh bien! je le suivrai, je m'attacherai à tous ses pas...—Et, comme une biche effrayée, elle s'est précipitée dans des chemins inconnus pour elle; à un petit village, elle demande la route de Paris; on la lui enseigne; elle reprend sa course, rien ne l'arrête; seulement elle choisit les lieux les moins fréquentés, car son extérieur, ses vêtemens, son désordre, sa marche rapide, étonnent ceux qu'elle rencontre; enfin, elle arrive à Paris, le traverse sans crainte; elle sait l'adresse d'Ernest, et se rend à sa maison, demande s'il est chez lui.— Il sort à l'instant, dit un laquais étonné de voir cette belle personne si émue, si tremblante. —Où est-il allé? il faut que je lui parle. —Mais pas loin d'ici, tout à côté... Elle n'en entend pas davantage; elle court dans

la rue, l'aperçoit; mais avant qu'elle ait pu le joindre, la porte d'un vaste hôtel s'est refermée sur lui; elle s'informe qui l'habite. — C'est une Italienne, lui dit-on.—Merci : c'est elle, oui! c'est elle; allons lui demander mon protecteur, mon bien, mon seul appui; elle n'en a pas besoin, elle; qu'elle me le rende! — Et sa main a saisi le marteau; mais je ne sais quelle timidité invincible fait retomber cette main : elle hésite, s'éloigne, revient, hésite encore; son courage semble l'abandonner, ses genoux fléchissent, sa vue s'égare. Un homme enveloppé d'un manteau la suit depuis quelques instans, sa figure est étrangère, son aspect est sinistre, ses regards inquiets et sombres, Dieu!..... Ernest sort de l'hôtel; mais qu'est-il donc arrivé? quels cris! d'où vient ce tumulte? — Monsieur, c'est affreux! une femme vient d'être assassinée, le meurtrier s'est enfui... Il s'avance, regarde cette femme assassinée, sanglante, morte..... C'était elle!... La police vint; elle vit auprès d'un cadavre un jeune homme qui faisait mille extravagances. A qui donc appartient cette femme? — A personne! répondit le fou, avec un grand éclat de rire; et il disparut. — Si elle n'est à personne, dit l'officier de police, qu'on la mène à la Morgue!...

Mme du TILLET.

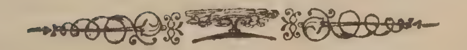


L'HÔTEL DIESBACH,

OU

LES POLONAIS A PARIS.

(1796.)



Je vais combattre pour que tous aient
au ciel un Dieu, et une patrie sur la terre.
LA MENNAIS. *Paroles d'un Croyant.*

Il se peut que vous ayez vu, dans le faubourg Saint-Honoré, un hôtel, aujourd'hui sans doute restauré et distribué par étages, avec

dix ou vingt locataires, justiciables du terme et esclaves du bail. Jadis il n'en était point ainsi : cet hôtel n'avait qu'un maître, un colonel des gardes suisses au service de Louis XVI, et ce maître lui avait imposé son nom. C'était l'hôtel Diesbach, et non pas la maison rue des Saussaies, n° 8.

Quand 89 souffla sur la France et sur les gardes suisses, on ne sait ce que devint le maître, s'il tomba au 10 août, ou s'il émigra à temps; mais un fait certain, c'est que l'hôtel demeura vide, morne, solitaire, pleurant ses magnificences passées. — Dès 1796, son aspect extérieur était marqué au sceau caractérisé d'une demeure déserte : le bois des persiennes extérieures avait éclaté sous les réactions sans nombre du soleil et de la pluie ; des mousses, des liserons, des plantes rampantes, tapissaient ses pavés intérieurs; la façade était zébrée de lézardes, tachetée de souillures, nuancée de couches plus ou moins sombres. — En somme, on pouvait voir là-dessus une physionomie de fatalité et de tristesse, commune alors à tous les châteaux voués à la bande noire, ou tenus sous le scellé du domaine national.

Vers 1796, l'hôtel Diesbach s'ouvrit pourtant, et ce ne fut pas surprise petite quand, sous cette enveloppe sale et morne, on trouva

des salons neufs et frais encore, avec leurs rideaux à franges dorées, leurs tapisseries des Gobelins, leurs jolis meubles si mignards, si enroulés, fouillés si minutieusement. Çà et là sur ces dorures, sur ces bois sculptés, sur ces soieries, sur ces tentures, les araignées avaient bien étendu leurs toiles, les souris avaient bien aiguisé leurs dents; mais un chat et le balai du vieux concierge firent bientôt justice de ces parasites, qui restent les maîtres là où personne ne l'est plus.

Un seul homme s'installa d'abord dans l'hôtel restauré pour lui. Était-il le propriétaire nouveau, ou simplement le locataire? On le savait à peine dans le quartier; car le vieux concierge, assez bavard dans sa jeunesse, avait trop cruellement expié quelques commérages pendant la terreur, pour n'avoir pas, depuis lors, réformé sa langue.— A de certaines heures cet étranger sortait, puis, rentré chez lui, n'y recevait que deux ou trois personnes. Il parlait peu, répondait par monosyllabes, semblait triste, soucieux, préoccupé : ce qui partageait les avis des voisins entre la triple qualification d'émigré rentré sous un nom supposé, de thermidorien relaps, ou de simple individu frappé dans ses affections de cœur. Les femmes étaient pour la version amoureuse, les hommes pour l'induction politique.

Un jour pourtant, cet hôtel si calme sortit de ses allures monotones et sombres : le vieil hôtel Diesbach se réveilla; les murs, depuis longtemps déshabitués, retentirent encore de conversations bruyantes, de notes d'instrumens joyeux, du choc des verres et des pas cadencés de la walse. Ces dorures ternies se lustrèrent de nouveau sous des flots de lumière; et il n'y eut pas jusqu'au concierge qui n'eût échangé la carmagnole râpée pour un habit français qui lui rendait deux pouces de sa taille.

Ce qui redonnait la vie à l'hôtel Diesbach, c'était la mort de la Pologne. Son premier hôte, ce solitaire étranger, l'objet des petites inquiétudes du quartier, se nommait de la Roche. Français d'origine, mais né à Varsovie d'un chef de légation, de la Roche tenait à la France par le sang et par la famille, à la Pologne par son berceau et ses relations. C'était un moyen terme entre les deux pays, un anneau de cette chaîne qui en a tant. Rentré en France depuis la guerre de 1792, de la Roche y avait suivi, avec une anxiété bien vive, toute cette guerre de 1794, où Kosciuszko fit tant avec si peu; guerre de captifs contre leurs geôliers, dernier effort de citoyens qui, convaincus de ne pouvoir vaincre, veulent périr du moins.

La bataille de Maciéjowicé en avait décidé;

les faulx de la Pologne n'avaient pas pu trancher la question du droit contre le fait ; les Autrichiens, les Prussiens, les Russes, avaient eu pour eux les canons et le nombre. « C'était la fin de la Pologne, » comme disait Kosciuszko, à qui il manqua de prévoir 1830. Ce qui n'était pas mort des soldats polonais vaguait par l'Europe, comme aujourd'hui, trouvant partout des régimes hostiles, traînant en tous lieux son dévouement comme une tache au front. La Prusse, l'Autriche et la Russie ne pardonnaient pas. Restait la France, la France républicaine, que la coalition n'avait pu vaincre, délivrée alors des nécessités de sang, sauvée de l'anarchie par la guerre, poussant aux frontières ses forces vives et enthousiastes ; restait la France, la France seule aux Polonais. A elle de consoler ces hommes, ces champions mutilés de l'indépendance ! à la République, d'accueillir des républicains, de leur offrir un asile sous son toit et une place à son foyer.

De la Roche et François Barss, agent polonais envoyé à Paris par la diète constituante, comprirent que, pour donner du relief et de la force aux Polonais de la dispersion, il fallait leur créer un centre commun, espèce de quartier-général pour l'armée émigrante. Ce centre, ce quartier-général fut l'hôtel Diesbach. On le prit, on s'en servit d'abord tel qu'il était ; mais bientôt le

goût du faste et de la représentation héréditaire chez les fils de Sobieski, des pensées de vie luxueuse et riche, que les Polonais apprennent dans leurs résidences seigneuriales, oui bientôt se réveillèrent même dans l'exil. Il fallut au vieil hôtel d'autres meubles et d'autres décors. On voulait, soit par politique, soit par fantaisie, recevoir dans cette demeure polonaise les notabilités militaires et civiles de la France, les savans, les littérateurs les plus distingués. On pensait que, rendus plus accessibles par des rapports intimes, ces hommes feraient quelque chose pour la Pologne; que, le cas échéant, ils songeraient à elle dans les questions d'équilibre européen. Par les plus petits moyens on voulait arriver à de grands résultats. Des dîners, des bals, des concerts donnés chaque semaine, développaient des sympathies personnelles plus efficaces qu'on ne suppose dans les relations de peuple à peuple. C'était faire quelque peu de diplomatie élégante pour arriver à la politique réelle.

Pendant qu'on agissait de la sorte à Paris, d'autres influences s'exerçaient au loin. Près de Bonaparte, dans son quartier-général de Milan, se trouvait alors l'aide-de-camp Sulkowski, mort depuis d'une manière si malheureuse en Égypte. Sulkowski avait conquis l'estime de Bo-

naparte, et comme il désirait que ce sentiment profitât à sa patrie, plus d'une fois il chercha à pressentir l'opinion du jeune capitaine sur le partage récemment accompli; il lui parla du comité polonais de Paris, de de la Roche et de François Barss. A ces questions (on était près de Legnano), Bonaparte répondit: « Écrivez à vos compatriotes que j'aime les Polonais et que j'en fais grand cas; que le partage de la Pologne est une iniquité qui ne peut durer; qu'après avoir terminé la guerre en Italie, j'irai, à la tête des Français, forcer les Russes à restituer la Pologne, etc. » Ces lignes, parvenues à l'hôtel Diesbach, avaient semé l'espoir parmi les nobles réfugiés. L'étoile qui se levait, si lumineuse pour la France, aurait donc aussi quelques reflets pour la Pologne! Ces paroles d'avenir partaient du lieu où se trouvait alors la France active, la France militante, celle qui tenait le monde en respect, qui le forçait d'admirer et de craindre des hommes qu'elle n'aimait pas. Pour réchauffer et utiliser ces dispositions bienveillantes, le général Dombrowski et le patriote Élie Trémo furent dépêchés vers le quartier-général de l'armée italique.

A quelque temps de là c'était fête à l'hôtel Diesbach. La grande salle avait pavoisé ses murs; des drapeaux sur lesquels alternaient le

coq républicain et l'aigle blanc polonais, ondoyaient au plafond, à l'éclat de mille bougies et au milieu de festons de fleurs. Là, sur une double estrade se rangea l'assemblée, une assemblée de choix, l'élite de tous les salons. On y voyait les dames Beauharnais, Tallien, Louvet, La Gorce, et tout ce noyau de fraîches et jolies créatures que la réaction thermidorienne avait poussées dans un parti pris d'étourdissantes fêtes et de vie somptueuse. Parmi les notabilités françaises, on pouvait citer, entre beaucoup d'autres, Thibaudeau, Laharpe, Chénier, Fréron, Rousselin et Talma, âmes dévouées au courage malheureux. Enfin la Pologne, cette reine dans l'exil, était là, représentée par le prince Romuald Giédroyc, Joseph Wielhorski, Ignace Jasinski, Charles Prozor, Clément Libéradzki, Joseph Wybicki, François Dmochowski, Kasimir de la Roche, Adam Bronic, François Barss, Denis Mniewski, E. Zablocki, Jean Meyer et une foule d'autres.

Ce fut Barss qui ouvrit la séance par un discours calme, mais profond. Barss était une de ces âmes républicaines à l'écorce rude, aux abords défiants; mais en même temps, une tête sûre, éclairée, persévérante. Il parla peu, et n'en fut que plus vivement applaudi. Thibaudeau répondit au nom des Français avec verve, avec bon-

heur, avec entraînement. Puis Talma se leva et récita des vers pleins d'émouvantes allusions. Après ces divers préludes, un banquet solennel eut lieu, et au dessert, commandant le silence par son air inspiré, se dressa un jeune homme, une tête blonde et fraîche, dans laquelle l'énergie mâle se mariait à la grâce et aux formes juvéniles. Il chanta en polonais :

« Honneur à la Pologne! honneur! qu'il vienne, quiconque se dit son fils, quiconque a une âme polonaise, qu'il vienne dans ce cercle entonner un chant de gloire!

« Un joug honteux n'a pas toujours pesé sur la terre des Piast; un siècle meilleur a été. Le lion ne dormit pas toujours. Il portait trois sceptres, et connut long-temps la victoire avant de succomber.

« L'étranger n'a pas toujours porté haut la tête dans nos murs. Le Polonais a vu la Moskova; il a été puissant et terrible, quand le maître actuel roulait son front dans la poussière.

« Ne te vante pas, orgueilleux ennemi, de nous tenir sous tes ordres comme des serfs. Va aux portes de Zamosc; demande aux tours de Gostyn quel est le captif qui y demeura.

« Czar, tu as mal choisi ton toit là où le vieux Lach avait son gîte. Ta maison ici ne vaut rien. Rus n'est jamais venu ici ; mais là où blanchissent les ruines des bûchers dominicains, là était ton trône.

« Ton oiseau hideux à deux têtes et notre aigle de liberté sont mal accouplés ensemble. Le nôtre n'aime pas les ténèbres, et le tien tremble devant la lumière. Celui qui a tendu cette chaîne va lui-même s'y trouver pris.

« Allemand, tu veux nous germaniser et éteindre l'esprit avec le nom. Et ne nous dois-tu pas d'avoir pu te tirer des mains des Musulmans, et d'avoir conservé jusqu'ici tes portes de Vienne.

« Tu ris de nous voir tomber. Arrête, lâche frondeur. Regarde le *Champ des chiens*[1]. Ton ancêtre, la rage dans le cœur, y courba la tête sous nos coups.

« Tu ne grandiras pas, toi qui la première as porté le monde à nous déchirer; tu ne grandiras pas long-temps. Tu sais bien quel est le sort des traîtres, et tu n'éviteras pas la vengeance. »

« La horde barbare blasphême en criant que Dieu l'a chargée de blasphémer les hommes

[1] *Hundsfeld*, en Prusse, près de Breslau.

Mais Dieu peut pardonner comme il a puni. Que l'instrument tremble alors! »

« Il faut reconquérir l'honneur; il faut relever le sabre de Kosciusko contre l'ennemi. Frères, jurons ici de préférer la mort à l'esclavage! »

Les convives français ne comprenaient de ce chant que sa mélopée, que son harmonie presque imitative, et pourtant tous étaient émus, hommes ou femmes. Il y avait tant d'énergie dans la pose du jeune barde, tant de colère dans ses yeux bleus qui lançaient l'éclair, tant d'espoir de vengeance dans cette bouche sardonique, qu'on se sentit entraîné, et qu'on devina le sens de cette imprécation polonaise. Les femmes surtout étaient saisies : pour elles il se mêlait quelque chose de sensuel à l'impression patriotique; mais elles n'en étaient que plus remplies d'abandon et d'élan.

Cette scène était finie à peine, qu'un autre coup de théâtre commença. Poudreux de la route, et encore en habit de voyage, entra dans la salle du festin le jeune Élie Trémo, de retour de sa mission en Italie. « Non, la Pologne ne périra pas, dit-il, les Polonais vont avoir une armée : le général Dombrowski vient de passer une

convention avec Bonaparte et les États Lombards pour la formation des légions polonaises. Là où sera le camp polonais, là sera la patrie ! »

A cette nouvelle imprévue, l'enthousiasme fut au comble. On entoura le jeune voyageur, on voulut savoir les moindres détails de sa mission ; on parla de Sulkowski, de Dombrowski, de Bonaparte, on se livra aux plus doux épanchemens, et aux rêves les plus gracieux.

Après le dîner, il y eut de la part des dames une sorte de complot : on prépara au messager, au voyageur, une surprise; on le ceignit solennellement d'une écharpe aux couleurs polonaises. Il fut le roi de la fête. Une foule de Polonais vinrent dans la soirée, et le lendemain la nouvelle était publique dans la ville. Les légions polonaises étaient fondées[*].

A quelques mois de là ces phalanges devaient, presque improvisées, faire la campagne de Rome sous le brave Dombrowski, occuper le Capitole, entrer dans Naples avec les Français, suivre toutes ces guerres italiques, les unes si glorieuses, les autres si pénibles ; voir les défaites de

[1] L'histoire de ces phalanges a été tracée avec beaucoup de talent par mon compatriote et ami Léonard Chodzko, dans son ouvrage intitulé : *Histoire des légions Polonaises*.

C. F.

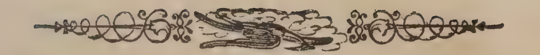
la Trebbia, et les triomphes de Marengo, tenir bon dans les Apennins, malgré toutes les fatigues, et arriver ainsi jusqu'à la paix de Lunéville, toujours actives, toujours sur pied, ayant atteint le chiffre de quinze mille combattans. Plus tard on les retrouve, ces hommes de fer, à Saint-Domingue, sur les Pyrénées et sur les Alpes, aux bords du Danube et de la Vistule, de la Moskowa et de la Bérésina; en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Russie; on les retrouve partout où les Français triomphèrent ou souffrirent; sur les bords de l'Elster, où ils laissèrent leur illustre chef, le brave Poniatowski; à Dresde, à Leipzig, à Champ-Aubert; enfin sur les buttes Saint-Chaumont, à cette heure fatale et dernière où la France expia si cruellement ses gloires antérieures.

Charles FORSTER
(de Varsovie).

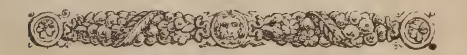
Écrit à Paris
le 20 octobre 1834.







L'AMATEUR D'EXÉCUTIONS.



Chaque pays se dessine à sa manière, voilà pourquoi la terre est si curieuse à voir.

Stupides casaniers qui meurent dans la circonférence du village où le Ciel les a fait naître !... Vivre rien que pour vivre, est-ce bien là la vie?

Moi, je suis toujours disposé à prêter une cer-

taine sorte de génie au piéton que je trouve sur les grandes routes, seul, le bâton à la main et le sac sur le dos, changeant de pays, comme le citoyen de Paris change de quartier, et cherchant, dans ses courses aventureuses, non une fortune qu'il sait qu'il n'atteindra pas, mais une activité dont il sent le besoin et qu'il demanderait vainement à ses tranquilles foyers.

Il est parti avec trente francs dans sa poche, il revient, trois ans après, avec dix écus dans son gousset. Ne le plaignez pas; il a vu, il a étudié, comparé; il a enrichi sa mémoire, il a doté sa vieillesse de souvenirs dont le récit naïf fera le charme de vos longues soirées d'hiver; et, s'il a passé par des jours de fatigue et de misère, écoutez-le vous en retracer les plus petits détails avec ce soin exact et minutieux qui vous prouve combien il ressent de joie de les avoir franchis sans qu'il en coûte rien à son honneur. Voyez le matelot qui échappe à la lame en fureur; dès qu'il a atteint la plage, son premier mouvement est de tourner la tête vers l'ennemi qui vient de briser son navire. Il serait fâché de le trouver alors calme et paisible; au contraire, il sourit à son courroux, à son mugissement, à ses menaces; et la joie qu'il éprouve, c'est de l'orgueil, car elle lui dit sa force ou son adresse.

Oh! si j'avais trouvé un compagnon de voyage

qui eût voulu partager avec moi les périls de courses lointaines !.... Mais je ne sais pas être heureux tout seul, mon bonheur n'est complet que lorsque je le partage ; si je prends tout, il y manque quelque chose. Pardonnez-moi, je suis l'homme aux exceptions ; ce n'est pas moi qui me suis ainsi fait ; si j'avais commandé... Eh ! bon Dieu ! si j'avais commandé..... je serais le même. Vous qui voyez de l'orgueil dans mes paroles, réfléchissez, et vous n'y trouverez que de l'amertume.

Revenons à ma première opinion sur la nature de chaque pays en particulier. Les savans géologues qui ont étudié les richesses de la terre à de grandes profondeurs, n'ont point, selon moi, rempli leur mission, en ne cherchant pas à expliquer l'influence du sol sur le caractère ou les habitudes des peuples qui le foulent. Les différences remarquables de pays à pays le sont quelquefois davantage de ville à ville voisines, comme les productions que la terre donne excellentes ici, et qui naissent abâtardies à quelques pas de distance. Nier l'influence des mœurs et des usages serait folie ; nier celle du sol serait stupidité.

Aussi chaque climat a ses hommes à lui, ses caractères à lui, ses vices et ses vertus à lui ; et dès qu'on me raconte les détails d'un crime, il y

a exception, si je ne devine pas de quel pays est le coupable.

Il existe des zones où les espèces sont plus marquées, plus distinctes encore. Cela tient à des causes que nous n'avons pas mission de rechercher aujourd'hui. Un Anglais reconnaît un Écossais à l'accent, à la démarche, au caractère de la figure. Moi qui ai vu l'Espagne et le Portugal, je n'ai pas besoin d'entendre, dans nos promenades, l'accent d'un citoyen de ces royaumes; je désigne sa patrie presque à coup sûr, et fort souvent sa province.

Les Anglais, par exemple, sont le peuple le plus facile à deviner... — Vois ce mylord. — Regarde cette lady. — Quel drôle de bifteck! — Dans les halles de Paris, vous n'entendez que ces singulières expressions, dès que passe un Anglais ou une Anglaise. Ils n'ont pas besoin de parler, ils sont reconnus.

Eh bien! cette nation, si bien caractérisée par sa physionomie extérieure, l'est peut-être davantage par ses mœurs et ses habitudes intellectuelles, si je peux m'expliquer ainsi. Nous avons francisé la plupart de leurs expressions pour peindre quelques exceptions de chez nous: *il a le spleen*.... Traduisez exactement ces quatre mots dans notre langue; je vous en défie.

J'ai connu des Anglais, dans toutes les Indes,

qui étaient fiers de me voir deviner leur patrie, presque à l'antipode de leur Tamise. Ils avaient raison.

Mais un des types les plus extraordinaires que j'aie rencontrés sur mes pas, est le sir Georges Beck dont je vais vous entretenir. Et, d'abord, quelques faits avant le drame.

Riche d'un revenu de deux mille livres sterling, il trouvait moyen, à l'aide d'une seule passion qui le maîtrisait, d'arriver à la fin de chaque année sans un shelling d'économie. Tout était dévoré.

Jamais il ne pariait aux courses de chevaux; il se serait cru déshonoré s'il avait perdu une seule guinée au jeu. Froid et taciturne, il vivait sans amour pour les femmes; sa demeure était celle qu'il tenait de son père, et il n'aurait voulu rien dépenser pour l'embellir. Il méprisait ces brillans colifichets que nous nommons bijoux, et jamais on ne le vit brutalement affectionner la bonne chère.

A quoi dépensait-il donc sa fortune?

A voir pendre.

Quelle horreur! Quel monstre! Ne nous parlez donc pas d'un pareil homme.

Je veux vous en parler, moi, car jamais je n'en ai connu de plus liant, de plus affable. Je fus subjugué dans moins d'un quart d'heure; et

pourtant je m'étais d'abord écrié comme vous : Quel monstre ! Quelle horreur !

Sir Georges Beck avait besoin de puissantes émotions. Le repos, le calme, étaient pour lui de violentes tempêtes ; il était malade alors ; il se traînait jusqu'à son lit ; et là, les prières de l'amitié auraient été impuissantes contre son *spleen*, si on ne l'avait chassé à l'aide d'une catastrophe, d'une commotion électrique, d'une détonation à ébranler le cerveau. Sir Georges Beck trouvait que l'enfer du Dante était un *triste* séjour ; il donnait l'épithète de *gentil* à Shakespeare, et il appelait les Nuits d'Young des *facéties*.

Pauvre sire Georges Beck !

Sa vie est comme celle du Juif Errant. Plaignez mon ami, car il est réellement mon ami.

Espérant trouver en France plus de calme dans ses accès, il y vint l'année dernière. Je le rencontrai sur la terrasse de l'Observatoire. Nous descendîmes ensemble, et nous nous revîmes quelquefois... Il me parla de sa maladie.... Je vous aurais attendu. Nous étions à table ! Au bifteck, il pleura sur le sort des bœufs, qu'on n'engraisse que pour être cruellement dépecés. A la vue d'un pigeon à la crapaudine, il fulmina contre la cruauté des hommes qui arrachent ces pauvres petits volatiles à leurs amours, pour les offrir à des appétits gloutons. En face de

chaque plat, une nouvelle élégie, tantôt sombre, tantôt philosophique et toujours imagée; il y avait des larmes dans ses regrets... et jamais cependant je n'ai vu manger avec plus de plaisir.

« Vous le voyez, me dit-il, j'aime ces mets, il faut que j'en mange, que je m'en nourrisse, et leur vue me fait mal; vous, monsieur, vous n'y retrouverez aucun souvenir; moi, j'y vois du sang, une agonie, un martyre... Vite, qu'on me donne des asperges.... Et je déteste les asperges. »

Je crus à la folie de sir Georges Beck. — Sir Georges Beck n'est pas fou, il est tout simplement malheureux, son organisation le tue.

« Savez-vous, me dit-il encore un autre jour, que les docteurs ont déjà désespéré de moi? Je fus abandonné par la Faculté, un soir que, plus *monté* qu'à l'ordinaire, je voulus assister à des expériences faites sur le cadavre d'un homme qu'on venait de descendre de la potence. Écoutez, écoutez; c'est miraculeux comme une résurrection. Encore un pas sur Volta, et je vois les morts sortir de leur tombe. »

J'essayai vainement de rompre la conversation et de faire rentrer un peu de calme dans son âme; mes efforts furent superflus. Sir Georges avait les yeux flamboyans, le teint écarlate, les doigts contractés... « Vous m'écouterez, s'écria-t-il; vous m'écouterez, ne fût-ce que par pitié. Si

je ne contais pas maintenant, j'étoufferais à coup sûr. Vous connaissez un peu de physique, moi je n'en sais pas un mot, et cependant je suis sûr d'être exact; tant les plus petites circonstances de ces scènes étonnantes sont profondément gravées dans ma mémoire; tant les faits merveilleux qui eurent lieu alors me pénétrèrent d'étonnement et d'horreur!

«C'était à un amphithéâtre. Il y avait quatre médecins, deux chirurgiens, dix ou douze amateurs et moi curieux. J'aurais donné cinq cents guinées à celui qui eût été assez fort pour m'arracher de là, et puis mille à qui m'y aurait reconduit... Oh! il y a en nous des combats qui tueraient la logique de bien des philosophes; la raison ne peut les expliquer, et tous les idiomes de l'univers ne sont pas assez riches pour les faire comprendre.

« Dans une première expérience on fit une large incision dans la nuque du supplicié. La moitié postérieure de la vertèbre atlas fut enlevée avec des fragmens d'os, de manière à mettre à découvert la moelle épinière. Il coula de la plaie, en grande abondance, du sang liquide inondant le plancher. On pratiqua en même temps une grande incision dans la hanche gauche, de manière à mettre à nu le nerf sciatique, et l'on fit une petite incision dans le talon. Il ne sortit du sang ni de l'une ni de l'autre.

« Volta allait ranimer le cadavre.

« La baguette pointue mise en communication avec l'une des extrémités de la batterie, fut alors placée en contact avec la moelle épinière, tandis qu'on appliqua l'autre baguette au nerf sciatique... Alors chaque muscle du corps s'agita avec des mouvemens convulsifs, ressemblant à un violent tremblement causé par le froid. Le côté gauche était le plus puissamment mis en convulsion à chaque renouvellement du contact électrique. Puis, en faisant mouvoir la seconde baguette de la hanche au talon, le genou ayant été préalablement plié, la jambe se tendit avec une telle violence, qu'elle renversa un des assistans qui essayait en vain d'empêcher cet effet.

« Moi, monsieur, j'étais stupéfait; l'horreur et l'admiration me dominèrent à un tel point, que, sans l'annonce d'une nouvelle expérience qui devait me rendre malade et m'agiter aussi *voltaïquement*, j'aurais tout-à-fait perdu mes sens.... Du reste, j'ai vu le travail de la respiration sur un cadavre : la poitrine s'élevait et s'abaissait, le ventre se gonflait et s'affaissait, comme le diaphragme se détendait et se retirait. Cet effet continua d'avoir lieu sans interruption pendant tout le temps que l'opérateur produisit des décharges électriques; et la science même paraissait incrédule au phénomène qui frappait ses regards.

« Au jugement de plusieurs témoins de la scène, cette expérience de respiration était peut-être la plus frappante de toutes celles qui eussent jamais été faites avec un appareil physique; et sans l'évacuation de sang, les docteurs assuraient qu'ils auraient senti les pulsations du cœur et du poignet.

« Mais, monsieur, continua sir Georges, je n'étais pas au bout de mes émotions. L'habile opérateur mit bientôt à découvert, dans le front, le nerf orbitaire. On appliqua à ce nerf l'une des baguettes servant de conducteur, et l'autre au talon ; et chaque fois qu'on voulut des décharges électriques, le cadavre fit les grimaces les plus extraordinaires. En deux secondes, il fut donné plus de cinquante commotions, chacune plus forte que la précédente. Chaque muscle se mit dans une action terrible. La rage, le désespoir, le sourire horrible, l'angoisse, toutes les émotions de l'homme se manifestaient avec une expression hideuse. A ce moment, plusieurs des spectateurs se trouvèrent, par terreur ou indisposition, forcés de quitter l'appartement; et moi je tombai sur le parquet, pâle, presque sans respiration et couvert d'une sueur glacée.

« Maintenant, croyez-vous que le souvenir de pareils tableaux sorte jamais de ma mémoire, puisque, au sein des agitations que je provoque

et dont j'ai besoin, je n'ai pas oublié une seule des expressions que firent entendre les savans professeurs qui expérimentaient sur le cadavre du pendu ? »

Sir Georges finit là son récit. Le lendemain, je me présentai à sa porte ; elle me fut refusée : les souvenirs trop vivans des opérations dont il avait été témoin, et que son récit avait encore ranimés, lui firent garder la chambre pendant plus d'un mois.

Vous croyez peut-être que cet homme extraordinaire est le célèbre Cardan, qui, à Rome, sa patrie, se faisait opérer exprès pour juger des souffrances qu'occasionait la chirurgie ; non, je vous le répète. Mon homme, à moi, c'est Georges Beck, né à Londres. Dans le premier, on aurait trouvé un grain de déraison, dans l'autre, il n'y avait que douleur et fatalité. Georges ne mourra pas dans son lit.

Je vous ait dit qu'il avait deux mille guinées de revenu. Georges recevait tous les journaux de la Grande-Bretagne, parce qu'il voulait surtout savoir où et quand avait lieu une exécution. Peut-être n'aurait-il pas été si empressé de voir trancher une tête d'homme ; mais un cadavre pendu, c'était pour lui un spectacle dont il ne pouvait assez se rassasier. Et cependant encore, lorsque passait le coupable, Georges eût volontiers donné

la moitié de sa fortune pour l'arracher au bourreau.

Les affaires de tribunaux étaient celles dont il s'occupait avec le plus d'avidité. Que lui importait que les monarques missent en marche de fortes armées pour soutenir leurs prétentions ou leurs droits? Un combat n'avait pas d'attraits pour lui; on ne pend guère sur les champs de bataille, et les généraux ne donnent point de lacets à leurs soldats.

Dès qu'un journal annonçait une exécution, sir Georges ne faisait ses préparatifs de voyage qu'après s'être bien convaincu qu'il n'y en avait pas une autre plus rapprochée. Ses chevaux étaient crevés pour arriver à temps à deux punitions à la fois, et il franchissait, au besoin, les distances avec la rapidité du télégraphe.

Si deux exécutions avaient lieu en même temps, sir Georges, au désespoir, choisissait pour lui celle où il comptait que la catastrophe serait plus dramatique; un de ses domestiques était expédié à l'autre, avec mission de conserver, par écrit, les plus petits détails des scènes dont il allait être témoin; et, à une époque de malheur, il a eu quatre domestiques en course à la fois. A leur retour, celui qui avait le mieux vu et qui racontait le plus pittoresquement, recevait la plus forte gratification.

Je vous ai dit quelques détails : voici une histoire complète. Vous venez de lire une préface : voici le livre.

Une petite ville du nord de l'Angleterre allait être le théâtre d'une exécution mémorable, puisqu'on devait y pendre un célèbre voleur qui, sur le banc du tribunal, s'essuyait la figure avec le mouchoir des gardes qui étaient à ses côtés, et qu'il leur avait dérobé pendant le jugement ; sir Georges arriva sur le place de l'exécution deux heures avant le coupable. S'il fût arrivé deux heures après... Mais c'était impossible.

Georges ne crie pas gare ! Il pousse, il coudoie, il heurte le monde avec violence, et il arrive enfin auprès de la fenêtre d'où le voleur devait être *jeté dans l'éternité*. Mais Georges n'est pas bien là ; il se trouve trop à pic sous la potence, il cherche une meilleure place. Un homme crie auprès de lui :

— *Voici, messieurs, un chariot solide ; qui veut monter ? trois shellings par personne. Hâtez-vous, le spectacle va commencer.*

— Combien crois-tu que ton chariot puisse porter de personnes ?

— Mais, une trentaine au moins.

— Tiens, voilà le prix de cinquante ; mais moi seul j'aurai la jouissance de ta propriété.

— Milord, c'est trop juste...

Et voilà sir Georges seul, dominant la foule, et méditant sur l'échafaudage de destruction avec lequel il était de niveau, comme Pline étudiait les progrès de la lave du Vésuve qui devait bientôt l'engloutir.

Qu'il est heureux maintenant, sir Georges! Qui veut lui offrir un empire sans potence?.... Allez, et vous verrez comme il vous recevra.

Cependant la foule avait les regards tournés vers lui; elle s'agitait et se questionnait pour apprendre le nom et la profession de l'homme singulier qui venait de payer si cher le plaisir de voir tout à son aise une *pendaison*. A dix pas de lui on assurait déjà qu'il avait acheté sa place dix guinées; à vingt-cinq pas, on portait la somme à trente livres sterling, et, à l'autre extrémité de la place, les lorgnettes étaient braquées vers le millionnaire qui avait si généreusement donné à un pauvre diable deux cents bonnes et belles guinées en or... Le spectacle était donc, pour le moment, sur le chariot occupé par sir Georges Beck.

On se perdait en conjectures.

Tout à coup un homme trapu, laid, ignoble, accourt, monte sur le chariot, salue sir Georges qui lui rend sa politesse, et lui demande s'il est de la partie.

— Je ne vous comprends pas.

— Ah! c'est que, tout à l'heure, j'ai aussi jeté les yeux sur vous, de la croisée où j'étais, et j'ai cru voir que vous approuviez certains préparatifs et que vous en blâmiez d'autres.

— J'ai eu raison, monsieur : la bascule est mal équilibrée, un mouvement rapide peut la renverser ; c'est une faute grave qu'il faut réparer, dans l'intérêt de l'exécuteur ; et, si vous le connaissez, je vous engage fort à aller le lui dire.

— Je vous remercie, milord, vos avis seront écoutés...

Georges est seul.

Pendant ce court dialogue, la foule osait à peine respirer. Elle aurait voulu ne pas perdre une syllabe, car elle avait reconnu le valet du bourreau dans l'interlocuteur, et la curiosité était maintenant poussée au plus haut degré.

Mais un brouhaha lointain annonce que le coupable va paraître... Le voilà sur la planche fatale. Sir Georges ne perd pas le plus petit mouvement. Voyez comme il est rouge, agité ; il y a à craindre pour lui une attaque d'apoplexie foudroyante. Tantôt il applaudit des mains, tantôt il approuve de la voix. La corde est passée au cou, le coupable est lancé ; sir Georges fait un bond extraordinaire, pousse une exclamation bruyante et descend de son trône. La foule le

suit; Georges ne voit pas la foule. Des cris on passe aux huées, des huées aux menaces, des menaces aux effets; la boue salit déjà les vêtemens de sir Georges, et, sans le secours du constable et de ses gardes, peut-être qu'il n'arriverait pas dans son hôtel, où l'attend un lit bien doux et bien chaud; le malheureux en a besoin. La commotion heureuse a eu lieu; voici celle de la douleur.

Le lendemain, d'assez bonne heure, un homme frappe à sa porte.

— Entrez.

— Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer.

— Monsieur, je vous salue.

— Est-ce à sir Georges Beck que j'ai l'avantage de m'adresser?

— A lui-même. Qu'y a-t-il pour votre service? Mais faites vite, je vous prie; car j'attends une visite autrement importante que la vôtre.

— Je serai bref, monsieur. Ce matin, à mon réveil, mon laquais m'a remis une lettre ainsi conçue :

« Monsieur, veuillez vous donner la peine de
« passer chez moi, sans le moindre retard, pour
« une communication importante que j'ai à vous
« faire.

« *Signé :* Sir Georges BECK. »

Voyez, cette lettre est-elle de vous?

— Elle est de moi, et je vous demande pardon de ne vous avoir pas sur-le-champ reconnu.... Oui, monsieur, je vous ai prié de passer à mon hôtel pour une affaire majeure; mais permettez-moi de vous féliciter de votre merveilleuse adresse; il est impossible d'être à la fois plus leste et plus humain que vous. Votre exécution d'hier vous fait le plus grand honneur.

— Monsieur me flatte.

— Non, vraiment. Jamais je n'ai vu opérer avec une telle promptitude. Vous êtes jeune, fort; vous irez loin, c'est moi qui vous le prédis.

— Vous êtes trop bon. Monsieur est comme moi, à la solde de la justice?

— Je suis simplement un amateur, monsieur; mais mon suffrage n'est pas à dédaigner.

— En quoi puis-je vous être utile?

— Le voici : je vous ai prié de passer, afin que vous veuilliez bien me pendre.

— C'est sans doute une plaisanterie.

— Dieu me garde de plaisanter sur des choses aussi sérieuses! Ce que je vous dis est de la plus grande gravité; je veux être pendu, pendu par vous, pendu sans retard; et il vous arriverait malheur, si vous me refusiez.

— Mais je n'ai nul pouvoir pour cela.

— Je vous les donne tous.

— Je les refuse.

— Vous n'en avez pas le droit. Qu'est-ce à dire ? Dans un pays libre, un honnête citoyen voudra cesser de vivre par la pendaison, et on s'y opposera !... Cela ne sera point, monsieur, cela ne peut pas être.

— Mais, monsieur, dans un pays libre, on doit l'être de ne pas pendre, et je suis libre de vous refuser mon ministère.

— Erreur, grossière erreur. Vous êtes bourreau, votre métier est de pendre, et vous me pendrez. Que diriez-vous si un boucher refusait de vous vendre un rosbif ?

— Permettez-moi de vous faire observer que la comparaison cloche ; car enfin, je ne suis tenu de pendre que les gens condamnés à être pendus.

— Aussi ai-je été condamné.

— Par qui ?

— Par moi.

— Tout cela est bel est bon, mais je ne vous pendrai pas ; et, pour vous le prouver, je m'en vais. Adieu, monsieur.

— Vous ne sortirez pas que je ne sois satisfait ; et pour vous prouver que j'ai aussi une volonté forte et puissante, je commence par fermer cette porte à double tour, et je jette la clef par la croisée... Voilà qui est fait. Maintenant, écoutez.

Voici, sur ce bureau, un rouleau de cent guinées; elles sont à vous si vous me pendez. Voici dans ma main droite un excellent pistolet bien chargé; si vous me refusez, je fais feu, et vous ne pendrez plus de condamnés, je vous jure.

— Votre obstination, monsieur, est inconcevable; personne n'est témoin de notre différend, et je puis être poursuivi comme criminel; c'est pour moi que je vous conjure, et non pour vous. Là, ce que vous me demandez d'une façon si étrange, est-ce bien raisonnable?

— Hé bien, je consens à lever la seule difficulté qui vous arrête. Je le conçois, vous pourriez être poursuivi, et pour vous éviter ce petit désagrément, je vais tracer sur du papier les conditions que je vous ai imposées, et signer ensuite.

— Vous êtes bien pressant, monsieur.

— Que diable! doit-il en coûter autant à un honnête homme pour rendre service?

— Vous me tyrannisez beaucoup.

— C'est pour m'obliger, c'est dans mon intérêt.

— Ma foi! à la garde de Dieu!..... Me voilà prêt...

— Enfin!

— D'abord, monsieur, votre déclaration dans ma poche.

— La voilà.

— Maintenant, ôtez votre habit.

— C'est juste, il pourrait s'accrocher et nuire à la netteté de l'opération.

— Bien! votre cravate.

— Admirablement pensé. En la gardant, vous me manqueriez peut-être.

— La corde est-elle bien suivée?

— C'est moi qui me suis donné ce plaisir; voyez comme le nœud glisse.

— Admirable! Où est le clou ou le crochet?

— Ici, je l'ai enfoncé hier, dans le mur, à grands coups de maillet; et pour m'assurer qu'il ne céderait pas, j'y ai suspendu ce lourd secrétaire; il a résisté.

— C'est à merveille; or çà, une petite corde pour lier les mains.

— Ah! j'avais oublié; mais vous êtes prévoyant... Je vous l'ai déjà dit, monsieur, vous ferez faire à votre art de grands progrès, si vous continuez vos sérieuses études, et l'humanité vous devra bien des actions de grâces. Voici la petite corde.

— Vos mains... là... derrière le dos... bien... Permettez-moi de serrer fort, la douleur des poignets vous distraira de celle de la nuque.

— Prodigieux jeune homme!

— Sentez-vous la pression?

— Doucement!... doucement!...

— C'est ce qu'il faut. Pourriez-vous vous dégager?

— Je ne crois pas.

— Essayez.

— Impossible.

— A la bonne heure! maintenant, à nous deux.

Là-dessus le bourreau tombe sur sir Georges à grands coups de poings et de pieds; dans l'impossibilité de se défendre, celui-ci crie à la trahison, au guet-apens, à l'infamie; il mord l'épaule de son antagoniste; et, ne pouvant boxer qu'avec la tête, il l'en frappe en désespéré. Mais les livres, les boîtes et même les guinées pleuvent sur le visage de mon ami; il est en sueur, il va succomber, lorsque, attirés par les cris de l'assaillant et du vaincu, les voisins arrivent en foule, enfoncent la porte, se saisissent du bourreau, qui se justifie en quatre paroles, et forcent sir Georges à se coucher. Un docteur appelé arrive en toute hâte, fait deux abondantes saignées à notre pauvre Georges, et lui sauve la vie.

L'infortuné, quelques instans après l'exécution du fameux voleur, avait été atteint d'une fièvre cérébrale; et, dans son délire, il avait écrit au bourreau la lettre qui avait fait naître la scène que je viens d'esquisser.

Le lendemain sir Georges était guéri, et ne

se rappelait que confusément les événemens passés. On les lui retraça ; faible encore, il adressa à son vigoureux adversaire ces cinq lignes.

« Monsieur, je vous avais offert cent guinées
« pour me pendre; acceptez, comme un témoi-
« gnage de mon estime, les deux cents livres ster-
« ling que je vous envoie, pour m'avoir brisé les
« os et ne m'avoir pas pendu.

« GEORGES BECK. »

Aujourd'hui sir Georges me paraît plus calme que par le passé ; il court bien encore aux exécutions publiques, mais il n'est plus malade s'il ne peut pas y assister. Du reste, un pas immense dans sa guérison est déjà fait, puisque le voilà maintenant à Paris, libre de retourner en Angleterre, et se promenant pourtant assez paisiblement aux Tuileries, même lorsqu'il apprend la condamnation de quelque grand coupable de son pays.

Sir Georges a de cinquante à cinquante-cinq ans ; il est maigre, grand, pâle ; il porte presque toujours une courte redingote de velours violet, un chapeau gris, des pantalons et des guêtres jaunes.

Allez, de deux heures à quatre, sur la terrasse des Feuillans, si vous voulez connaître sir Georges Beck, le héros de mon histoire. Je me promène

parfois avec lui, et hier encore nous avons passé ensemble une partie de la soirée, et il n'a pas été question de pendus.

J'espère beaucoup.

JACQUES ARAGO.





LES

MAGASINS DE PARIS.



Un observateur très-profond et très-spirituel terminait dernièrement par ces mots la physiologie du *Boutiquier :*

« Le boutiquier ne dit plus : *Ma boutique ;* il dit : *Mon magasin.* — Il ne parle plus de *ses pratiques*, mais bien de *sa clientelle.* — Il n'a plus

de *garçons* pour servir, ce sont des *commis*. — Il ne vend pas de *telle ou telle marchandise*; il tient *tels et tels articles*. — Il ne s'intitule plus *marchand mercier*, c'est aujourd'hui un *commerçant en merceries*; *épicier*, il se dit *négociant*. — Autrefois *il comptait sa recette*, maintenant *il fait sa caisse*. — Ce n'est plus un *mémoire* qu'il donne à ses pratiques, c'est une *facture*. — Il disait au temps passé : *J'écris ma vente du jour*; il dit aujourd'hui : *Je tiens mes écritures*. — Encore quelques jours, le premier garçon s'appellera *sous-chef*, et le comptoir *bureau*. »

On croirait pouvoir conclure de tout ceci qu'il n'y a plus de boutiquiers; car *boutiquier* vient évidemment de *boutique* : le Dictionnaire de l'Académie, comme le remarque lui-même l'auteur de la physiologie du boutiquier, le Dictionnaire de l'Académie définit le boutiquier *homme tenant boutique*, comme l'épicier *homme qui vend des épices*. Les choses étant ainsi, je trouve logique, si nous supprimons la *boutique*, que nous supprimions le *boutiquier*. Le dérivé tient essentiellement à la racine; et si la *boutique* une fois destituée, nous la remplaçons par le *magasin*, il faut que le boutiquier devienne pour nous un être de raison, dont l'appellation gothique ira grossir le nombre des synonymes injurieux; il faut consentir à dire *boutiquier* de

la même manière que nous disons *épicier*. Or, chacun sait aujourd'hui que le mot *épicier* ne signifie plus tout bonnement *homme qui vend des épices*.

Mais que les bons citoyens se rassurent. Le substantif *boutiquier* n'est point encore à l'état d'adjectif. La vieille *boutique* de nos ancêtres n'est pas descendue tout entière au niveau du *magasin*. Les faubourgs et la cité de Paris nomment encore avec orgueil bon nombre de boutiquiers qui disent et diront toujours *ma boutique*. J'en connais, j'en citerais au besoin plus d'un, parmi ces nobles patriarches de comptoir, qui, fidèles aux traditions antiques, ont conservé la devanture crottée, le vitrage en bois à hauteur d'appui, le quinquet à l'huile, voire la chandelle sous verre, que l'on mouche avec des ciseaux; vieillards respectables ayant une queue et de la poudre, des bas bleus sous le pantalon, et des souliers à boucles; qui font leur piquet tous les soirs, ferment à dix heures, et n'ouvrent pas le dimanche. Le mot est bien clair et bien franc chez eux. Si vous les rencontrez en veste ou en casquette, ils vous diront : — C'est ma *veste de boutique*, c'est ma *casquette de boutique*. — Ils ont une nièce de leur femme qui est *fille de boutique*. Il y a écrit sur leur bail, qu'ils sont locataires d'une *boutique et dépendances*. S'ils s'ab-

sentent du corps-de-garde un jour de corvée, c'est pour faire un tour à leur *boutique*. Et n'allez pas, en croyant les flatter, parler de leur *magasin*, ils se fâcheront. La façade en cuivre les fait sourire de pitié; ils ont horreur du marbre, et traitent de poison l'éclairage par le gaz. A chaque magasin qu'ils voient ouvrir, ils disent : — Celui-là ne tiendra pas. — Enfin la semaine dernière, dans la rue Mouffetard, il en est mort un qui depuis cinquante-six ans n'avait jamais, excepté le dimanche, passé deux heures hors de sa boutique. Il laisse quarante mille francs de rente et une fille qu'il n'a pas pu marier. Le bonhomme voulait un gendre qui fût dans *sa partie*, mais tous ceux qui se présentèrent avaient des magasins! Vainement le vieux marchand fit chercher parmi les boutiquiers, il n'en existait plus d'assez jeune pour sa fille.

Car, il faut bien l'avouer, le type s'efface, le genre se perd. Chaque jour marque une nouvelle invasion du *magasin*. La contagion des bronzes et des glaces gagne jusqu'à la province. Partout la boutique descend et s'abîme en terre: bientôt elle aura disparu. Beaucoup la croient déjà morte, comme vous voyez. A l'écart, ignorée, enfouie, elle s'éteint en silence comme tout ce qui a son âge. Le siècle, dans son ingratitude, en fait ce qu'il ferait d'une vieille gloire, d'un

vieux principe, d'une vieille foi, d'une vieille littérature; il la méprise. Quand elle sera tout-à-fait morte, le magasin qu'elle enfanta, et qui la renie, viendra pompeusement la conduire au cimetière, et dira sur son tombeau : — Elle fut bonne, elle fut simple, elle fut probe : c'était une honnête créature ! Seulement vers la fin, elle était devenue grondeuse, perruque et rococo.

Si nous devons en croire des renseignemens respectables, ce fut un marchand de nouveautés qui osa le premier appliquer le mot *magasin* à la chose *boutique*. Magasin, mot arabe (*maghazin*) qui signifie *trésor*, s'entendait jadis d'un vaste local où les marchandises étaient déposées en attendant la vente. Cette expression, usée aujourd'hui, avait alors quelque chose de sonore et de grandiose qui flattait l'amour-propre et excitait l'envie. Avoir un magasin, exploiter des magasins, c'était faire le grand commerce. La possession du magasin élevait le simple marchand au rang de négociant. Le marchand de nouveautés, homme de luxe, homme fashionable, ayant étudié au collége, journellement entouré de riches étoffes qu'il vendait à de belles dames, se trouva bientôt gêné de n'être que l'égal d'un mercier, d'un bonnetier, et d'avoir pour supérieur l'épicier en demi-gros son voisin. Jusqu'alors, fidèle à ce vieux principe du bou-

tiquier, qu'il ne faut jamais faire de provisions, et que la spéculation ne peut pas être le fait d'un débitant, le marchand de nouveautés s'était modestement résigné à considérer le marchand en gros du quartier des Bourdonnais ou de la place des Victoires comme la source la plus directe qui pût alimenter ses rayons, ou ses *placets*, pour me servir d'une expression plus anciennement consacrée. Cette manière d'opérer était fort sage : le marchand de nouveautés finit par la trouver ignoble. Il achetait au jour le jour, il n'acheta plus qu'une fois par semaine. Afin de loger ses acquisitions hebdomadaires, il déménagea les meubles de l'arrière-boutique et les porta à l'entresol : c'était un commencement de magasin. Puis l'idée lui vint de renoncer au marchand en gros. A quoi bon, en effet, conserver un intermédiaire inutile ? Ne pouvait-il point s'adresser en personne au fabricant ? L'une des principales conditions qui font le négociant, c'est de tirer de première main les marchandises qu'il veut livrer à la consommation. Le marchand de nouveautés prit donc un cabriolet et se mit à courir les dépôts de fabriques. Il trouva des *parties* de marchandises *avantageuses;* il les marqua de sa griffe et les fit porter à son *magasin*. Les meubles quittèrent l'entre sol et montèrent plus haut. Entre les deux fenêtres de l'entresol il

posa une enseigne; au-dessus il écrivit : *Grands magasins de nouveautés*. Et tout fut dit. Il était négociant : le boutiquier avait vécu !

Cela fit événement parmi la boutique de Paris. Chacun prit parti pour ou contre l'audacieux novateur. Les vieillards indignés lancèrent l'anathême sur sa race; ils lui prédirent honte, ruine et banqueroute. Les jeunes gens se mirent à faire comme lui. Alors ce fut par toute la ville une curieuse lutte de façades, d'étalages et d'enseignes. L'amour-propre marchand fit des prodiges. On vit des maisons tout entières se pavoiser du haut en bas, comme les vaisseaux un jour de fête. On vit l'inscription *grands magasins à prix fixe* courir et se répéter sur la même façade, depuis le rez-de-chaussée jusqu'aux cheminées. Le numéro de la maison fut écrit en chiffres de trois pieds, à droite, à gauche, en haut, en bas, devant, derrière, partout. On perdit deux cents, trois cents aunes d'étoffe en guirlandes d'étalage; on n'eut point d'enseignes, on eut des tableaux, des tableaux à l'huile, peints sur toile, que l'on payait jusqu'à mille écus : luxe inouï, incroyable, qui pendant dix ans donna un aspect fantastique aux rues Saint-Honoré, Saint-Denis, Neuve-des-Petits-Champs, et commença la pompe merveilleuse des boulevards de Paris. Et tout cela marchait avec la

mode ; tout cela variait comme le caprice des femmes, comme la forme d'un chapeau, comme la coupe d'un habit. C'était une étude, c'était un travail prodigieux. Il y eut des magasins qui changeaient de couleur, qui changeaient d'enseigne, qui changeaient de rue, parce que la rue, l'enseigne ou la couleur avaient cessé d'être à la mode. Et cela se conçoit. Lorsqu'un marchand voyait ses recettes diminuer et le public inconstant porter la vogue ailleurs, placé dans l'alternative de liquider ou de faire faillite, il avait recours aux grands moyens. Pendant huit jours, les quais, les boulevards et les places étaient inondés de bulletins nommés *prospectus* en langage de magasin ; ces *prospectus* disaient que le grand établissement du *Zodiaque*, ou du *Solitaire*, ou des *Vêpres Siciliennes*, ou du *Vampire* (tous noms de mode, comme vous voyez), devant être incessamment fermé, les marchandises contenues dans ces *immenses magasins* seraient vendues au rabais *par cessation de commerce*, à trente pour cent au-dessous du prix de fabrique. Le public y courait, tout joyeux de pouvoir se partager à si bon marché les dépouilles du commerçant fatigué ou ruiné. Grâce à cet empressement, quelquefois tumultueux au point de nécessiter la présence des gendarmes, le marchand jetait par brassées

aux acheteurs qui se battaient à sa porte, tout ce que depuis le commencement il avait amassé de vieilles marchandises inférieures, passées, hors de cours, tout ce qu'ils appellent *fonds de boutique* enfin. Quand c'était fini, il fermait sa maison, il la faisait peindre et dorer à neuf, il la garnissait de marchandises fraîches; il changeait son enseigne : aux emblêmes surannés du *Solitaire*, des *Vêpres Siciliennes*, ou du *Vampire*, il substituait un opéra, une tragédie, un drame tout modernes, tout *palpitans d'actualité*. Et puis de nouveaux *prospectus* se mettaient à circuler, annonçant au public que l'ouverture des grands magasins de la *Dame-Blanche*, du *Doge de Venise* ou de *Malvina* était irrévocablement fixée à tel jour. Le magasin avait changé de peau comme le serpent. Il recommençait, s'en rapportant pour l'avenir à Dieu ou au tribunal de commerce.

Je crois vraiment que l'annonce commerciale, telle qu'elle existe aujourd'hui, est une création du marchand de nouveautés. Je défie que dans tout le luxueux charlatanisme des publications à deux sous, des journaux à quatre francs et des histoires de France en bronze, on trouve un moyen, un ressort, une malice qui n'ait couru le *prospectus* des magasins de nouveautés. Quel plus noble appel à la confiance que cette désignation uniforme, *prix fixe*? Quel signe plus carac-

téristique de la probité mercantile que la marque *en chiffres connus?* Quelle séduction plus puissante que l'annonce de marchandises impossibles, à des taux tels que la pauvreté infime ou l'avarice sordide n'en ont jamais rêvés? Cherchez un *specimen* de journal, une profession de foi d'entrepreneurs, un procédé à souscriptions quelconque où le fallacieux de la rédaction, où la flatterie des formes, où le perfide arrangement des chiffres soient plus puissamment répandus que dans le premier venu de ces mille petits papiers blancs, bleus, verts, jaunes ou rouges, qui vous sont jetés incessamment à tous les coins de rue. Je prends au hasard et je cite :

OUVERTURE DES GRANDS MAGASINS DU, etc.

« *Le nouveau propriétaire de cet établissement, jaloux de mériter votre confiance et de surpasser même les mérites de son prédécesseur, n'aura jamais recours aux indignes moyens que le charlatanisme ne rougit pas de faire entrer jusque dans les matières les plus respectables. Il a donc l'honneur de prévenir les dames qu'il aura à leur offrir un choix considérable d'étoffes du meilleur goût, à des prix très-avantageux, ayant traité des dépôts des principales villes de France.*

« *Elles rencontreront les plus belles qualités*

des véritables satins d'Arabie, reps d'Alger tout soie, et la mousseline imprimée des Indes; châles cachemires, satins et foulards, mousselines thibet pour robes; mérinos véritable barbe de pacha, chalys, Sumatra, Pondichérys unis et brochés, toiles pour chemises: le tout au-dessous du cours.

Suit une longue nomenclature d'indiennes bon teint à 18 sous, de mousselines blanches à 6 et 8 sous, de calicots sans apprêt, à 10 et 12 sous l'aune; de châles brochés à 6 francs, de mousselines laine et soie à 35 sous, de mouchoirs à 2 sous, de cravates à 5 sous, d'écharpes à 15 sous, etc. J'en tenais un dernièrement qui m'a paru le plus admirable de tous. Dans la rue Galande, on habillait une femme des pieds à la tête, robe, chemise, jupon, fichu, bonnet et bas: pour QUATRE FRANCS DIX CENTIMES!

Où est l'éloge de journal à trente sous la ligne capable de faire pour cet homme plus que son extravagante annonce? Il y a là dedans une admirable connaissance du monde. Le public sait très-bien que l'on ne fabrique pas de mousselines à 6 sous, ni de calicots à 10 sous; vingt fois il a été mystifié par les mouchoirs à 2 sous et les cravates à 5 sous; il n'est jamais arrivé assez tôt pour jouir des châles brochés à 6 francs et des écharpes à 15 sous: n'importe! Il ira encore

où on l'appelle ; il ira toujours ; dans son incorrigible niaiserie, il se figurera éternellement que le dernier qui lui parle dit vrai. Que voulait le *prospectus?* Faire venir, pas davantage. Il a réussi. On vient. On s'est dit :—Allons voir ; nous ne serons pas obligés d'acheter. — Vous ne serez pas obligés d'acheter, malheureux ! De quelle nature êtes-vous donc pour vous croire à l'épreuve d'un *propriétaire d'établissement* ou même du moins adroit de ses commis ?

Sachez donc que le mot *impossible* n'a point de sens dans la langue de ces hommes. Si tranquillement posé que vous soyez devant leur étalage, si économe de paroles, de gestes, de regards que vous vous teniez, si décidé qu'ils vous voient à jouer le rôle d'une charrette ou d'un cheval arrêtés à leur porte, il y a dans leurs magasins, pendu au mur, plié dans un carton, enfoui sous un comptoir, je ne sais où ni quoi, il y a quelque chose enfin qui est pour vous, que vous marchanderez, que l'on vous vendra, que vous paierez et emporterez, s'il vous plaît ! Voyez-vous sur le seuil ce petit garçon de quinze ans qui de temps en temps se cache derrière les piles d'étoffes pour mordre dans une pomme ? C'est un *pensionnaire*, frêle et blanc rejeton que la boutique de province a placé là pour apprendre le grand art de vendre et d'acheter, la

seule science utile et vraie, le seul enseignement qui ne tue point ses élèves. Le *pensionnaire* vous a vu; il a ri en vous montrant au *jeune homme au pair*, ce grand qui attache des étiquettes. Vous êtes pris, allez! Si le mangeur de pommes vous rate, s'il vous laisse passer tout droit, comme un brave enfant joyeux et insouciant qu'il est, le *jeune homme au pair* vous tient en joue; il faudra tomber. C'est que vous ignorez comme un *jeune homme au pair* est un être dangereux. Le *pensionnaire* ne tient pas à vous, lui. Que vous entriez ou non, qu'est-ce qûe cela lui fait? Ses parens paient huit cents francs au maître de la maison pour l'instruire, le nourrir et le coucher : voilà son affaire. Il dort et mange le plus qu'il peut, il apprend le moins possible, et n'y met pas un brin d'amour-propre. Mais le *jeune homme au pair!* Diable! Celui-là est un aspirant-commis, celui-là est un grand et fort garçon de vingt ans qui a des besoins et des passions, qui rêve un grade, qui vise aux appointemens. Et puis le maître a trouvé hier qu'il avait mangé énormément à dîner; cela voulait dire qu'au compte du maître, le *jeune homme au pair* rapporte moins qu'il ne coûte : et il coûte la nourriture et le logement. Depuis hier sa dignité d'homme est révoltée, depuis hier il guette un chaland, une pratique, un *article :* il faut

absolument qu'il gagne ses éperons, qu'il devienne une utilité, puis une nécessité, puis une puissance; il faut enfin que l'insultante observation d'hier à dîner ne se renouvelle plus. Or, c'est vous que tout cela regarde; c'est vous qui serez l'échelle, qui serez le piédestal de ce jeune homme. Tenez! le voilà qui vient à vous; il vous appréhende, il vous saisit. Défendez-vous, si c'est possible.

A qui la faute, aussi? Vous aviez bien besoin, dites-moi, d'aller demander le prix de cette toile de Perse à ramages!—Entrez, monsieur! Donnez-vous la peine d'entrer, a-t-il aussitôt répondu; nous avons beaucoup plus *avantageux* dans l'intérieur. — Vous entrez. Le *jeune homme au pair* vous offre une chaise qu'il reprend pour l'écraser de marchandises; il vous plaint de sortir par un si mauvais temps, quand le soleil inonde l'atmosphère; en sautant le comptoir, il vous met son pied sur la main; il ne sait ce qu'il dit, ni ce qu'il fait; il est fou de joie! Vous avez marchandé de la toile de Perse, donc c'est une robe de chambre que vous voulez; alors, voici qu'il vous fait écrouler des avalanches d'indiennes à mettre l'univers en déshabillé, et procédant à ce qu'ils nomment la *platine* du métier: — Voici un dessin que vous ne trouverez que chez nous, monsieur; la maison l'a acheté dix

mille francs; cet autre lui coûte vingt mille francs, *perroquet riche :* M*** (il cite un nom illustre) l'avait contrefait, le tribunal de commerce l'a condamné à cent mille francs de dommages-intérêts. Ceci se lave comme un linge; ceci est à l'épreuve des acides; ceci a été introduit en fraude; ceci est ce qu'il y a de mieux porté; le prince de Talleyrand en a fait prendre pour six robes de chambre; ceci avait été commandé pour la *Révolte au Sérail,* mais M. Véron n'a pas voulu y mettre le prix ; voici encore quelque chose de *tout-à-fait avantageux :* je vous engage à prendre ceci, etc., etc.—Étourdi, ébloui, épouvanté de ce que vous voyez et entendez, vous restez là planté devant cette montagne de toiles, sans faire un choix, sans dire un prix, trouvant tout cela horrible, maudissant votre indiscrétion de la porte, et vous creusant la tête pour trouver un honnête prétexte de sortir. Quelqu'un est derrière vous, les mains dans ses poches, qui vous a continuellement épié, qui n'a perdu ni un de vos gestes, ni une de vos grimaces ; il vous a vu indécis, mécontent, fatigué; il dit à l'oreille d'un autre : — *L'article coule !* — Aussitôt cet autre s'élance : le *jeune homme au pair* est poussé, chassé, jeté hors du comptoir; et, tout ébahi, vous voyez se dresser à sa place un monsieur à favoris, en cravate blanche,

boutonné du haut en bas, l'œil vif, l'air riant: c'est le *premier commis aux toiles peintes!* Il vient *relever l'article* que le maladroit surnuméraire laissait *couler*. Il vous regarde en se mordant les lèvres, se passe la main sur le front, et, culbutant avec dédain le monceau d'indiennes que l'inexpérience de l'aspirant venait d'accumuler, il dit d'une voix forte et brève, comme doit l'avoir tout commis à quatre mille francs: — *Réserve! Indienne fond puce, oiseau de paradis!* — Vous êtes vaincu!

Vous avez l'étoffe, il vous faut maintenant la doublure: c'est du satin blanc. Vous montez au premier. On appelle le *soyeux*. Le *soyeux* vient. C'est un fashionable, en gilet de soie noire broché, cravate anglaise à carreaux, redingote noire enrichie de velours, tout soie des pieds à la tête; un lorgnon et une chaîne mexicaine: ce qu'il y a de mieux enfin. Quelqu'un vous suit toujours, les mains dans ses poches. Quand vous avez fini avec le *soyeux*, votre suivant vous fait remarquer que vous aurez là une merveilleuse robe de chambre; puis il vous parle linge, et vous qui avez déjà compris la nécessité d'un sacrifice complet, vous vous laissez pousser au *blanc de fil*, au *blanc de coton*. Le *blanc de fil* est un homme à gros ventre, à breloques, à gilet jaune, un homme qui fume et boit de la bière,

un Flamand pur sang, qui traîne ses mots et vous dit avec une grande tranquillité que la toile de Courtray, blanc de Senlis, pour chemises, revient à infiniment meilleur marché que le calicot. Peu convaincu ou croyant vous sauver par un faux fuyant, vous passez au *blanc de coton*, doux et frais jeune homme de Picardie, ayant une peau de percale et des mains à rendre une dévote jalouse; les ongles en amande et des bagues, cela fait bien sur la mousseline. Il vous vend une pièce de *madapolam*, véritable percale de l'Inde faite à Saint-Quentin. Quelqu'un continue à vous suivre, vous descendez devant lui, devant lui vous traversez un autre magasin, vous montez un petit escalier, vous voilà dans l'entresol, domaine du *drapier*. Un Bas-Normand, court, trapu, aux épaules immenses, aux mains tannées, vous reçoit en manches de chemise, et tout en commençant à votre égard la tâche connue sous le nom de *enfoncer le margoulin*, place et déplace les massives pièces de son ressort avec l'aisance qu'il mettrait à battre des cartes. Vous êtes arrivé là, furieux. Vous avez sur le cœur la doublure de satin blanc et la pièce de madapolam. Vous regardez le *drapier* de travers, vous êtes fort en face de celui-là; vous vous vantez de connaître le drap aussi bien que lui. Mais voilà qu'il bouleverse toutes vos idées. Il vous apprend que le

cuir de Castres est devenu *port de mer*, c'est-à-dire *rococo ;* qu'Elbeuf a tué la fabrique du midi; il vous apprend que Sedan est une gloire défunte, et que Louviers fait la draperie noire bien plus avantageusement. Vous sortez de là, battu, contrit, humilié, emportant deux pantalons et une redingote. Puis Quelqu'un vous conduit à la caisse, non sans avoir fait de son mieux pour vous livrer à un autre monstre, le *châlier*, tentative que vous avez repoussée fort brutalement. Quand vous avez payé, Quelqu'un vous suit encore jusqu'à la porte et là vous salue profondément ainsi : — Quand vous aurez besoin d'autre chose, monsieur. -- Ce Quelqu'un est le *propriétaire de l'établissement.*

Aux premiers temps de la fondation des magasins de nouveautés, leur intérieur était bien plus curieux. Alors florissaient les *calicots*. C'était après l'invasion, en pleine paix, quand Louis XVIII, de facétieuse mémoire, venait d'abolir du même coup les *droits réunis* et la *conscription*. Comme il n'y avait plus à se battre, une rage belliqueuse s'empara des jeunes gens du commerce, et ces *Preux chevaliers de la demi-aune*, comme on les surnommait, abdiquant les besicles qui leur avaient servi de si bienheureuse sauvegarde sous le gouvernement impérial, firent à leur tour invasion subite des boulevards de Paris, avec des

moustaches immenses venues en une nuit, des éperons de six pouces et de larges pantalons dits *à la cosaque*. On les trouvait dans les comptoirs comme à la promenade, éperonnés et moustachés, jurant militairement, jargonnant le prussien et buvant de l'eau-de-vie. Le vaudeville s'empara de ce type étrange. Les *calicots* furent traduits sur la scène des Variétés. Le ridicule fit pour eux comme pour tout ce qu'il frappe : il les tua. On trouve encore des caricatures de ce temps-là, plaisante exhibition des amours de M. Calicot avec Mlle Percaline, gracieux symbole des anciennes filles de boutique, devenues *demoiselles de magasin*.

Les *calicots* tombés, il se fit une réaction. A cette mauvaise parodie d'une plus mauvaise pièce, *la jeunesse dorée*, succéda une vie toute artiste. Après les jurons de soldat et le clochettement des éperons, vinrent la romance, la guitare et les ariettes d'opéra-comique. Chaque magasin eut son Martin, premier commis presque toujours, quelquefois chef de maison, autour duquel on faisait cercle le soir après le *déplié* avec enthousiasme et battement de mains. Les étalages subirent l'influence de ce culte rendu aux beaux-arts. Ce ne fut, par toutes les montres, qu'indiennes façonnées en temples, en palais, en bosquets, qu'écharpes liées en guirlandes, nouées

en bouquets, amassées en corbeilles. En même temps parurent les enseignes historiques : *Marie Stuart*, les *Vêpres Siciliennes*, les *Templiers*; hommages rendus aux pièces en vogue, feuilletons enluminés qui en valaient bien d'autres : *Valérie*, la *Neige*, le *Solitaire*, le *Coin de Rue*, la *Fille mal gardée*, la *Lampe merveilleuse*, la *Mansarde des artistes*, le *Soldat Laboureur*; enfin les *Deux Magots*, rue de Bussy, célèbre maison, aujourd'hui l'une des plus puissantes de Paris, et le *Pauvre Diable*, rue Montesquieu, désignation bien modeste pour cette suite de magasins où règne une incroyable activité. D'autres plus positifs prenaient leur quartier pour patron : ainsi le *Petit Saint-Antoine*, rue Saint-Antoine; le *Petit Saint-Thomas*, rue du Bac, près de Saint-Thomas-d'Aquin ; le *Petit Saint-Germain*, le *Cherche-Midi*, la *Croix-Rouge*, le *Grand-Condé*. D'autres ne consultaient que leur fantaisie pour le choix d'une enseigne, tels que le *Diable Boiteux*, rue de la Monnaie, ou bien encore le *Gagne-Denier*, rue des Moineaux, vaste entrepôt où s'est illustré le nom de Bouruet-Aubertot.

Certes, dans la plupart des maisons que nous venons de nommer, aux *Deux Magots*, au *Gagne-Denier*, au *Pauvre Diable*, au *Grand-Condé*, au *Petit Saint-Antoine*, on eût vainement cherché, on chercherait encore plus vainement au-

jourd'hui la moindre trace du honteux manége que le désir d'être vrai nous a fait signaler tout à l'heure. Ces annonces absurdes, ces prix courans chimériques, ces morts et ces résurrections spontanées, ont toujours paru, même au temps de leur plus fréquent emploi, des moyens trop méprisables pour jamais être mis à l'usage d'hommes qui se respectent : et le commerce des nouveautés de Paris a aussi ses prud'hommes. Il a droit de marcher parmi les plus fiers et les plus nobles, puisqu'il peut écrire sur ses bannières des noms comme Désabie, Guérin, Bouruet, Perrier, Cheuvreux et Delisle.

Au reste, toute cette misérable industrie doit disparaître bientôt, ou du moins changer de forme, car le prétexte va lui manquer. L'étalage tombe en ruine, l'enseigne déteinte n'est plus remplacée, la guirlande s'avilit. Beaucoup de ceux qui mettaient jadis tout leur avoir à la porte ont compris qu'il était ignoble de ne pouvoir montrer, hors l'étalage, que des ballots pleins de paille et des paquets de papier; car voilà comme ils remplissaient leurs rayons, ces pauvres étalagistes! Ceux qui voulant se donner les airs de négociant à grandes affaires, emballaient mystérieusement leurs marchandises tous les dimanches afin de les déballer pompeusement tous les lundis, commencent à s'apercevoir que le public

n'est plus trop la dupe de ces arrivages simulés. Mais, pour que la réforme pût se propager et devenir complète, il fallait qu'elle vînt de haut, comme le mal était venu. C'est heureusement ce qui arrive.

L'homme que nous avons nommé le dernier, M. Delisle, a magnifiquement commencé la révolution. Il lui appartenait de donner au commerce de nouveautés un tout autre caractère que ce caractère d'enfantillage et de futilité si long-temps distinctif des magasins parisiens. Vainement avant lui, MM. Aubertot et Nourtier avaient essayé de faire prévaloir un système d'opulente modestie sur le dévergondage d'oripeaux et la manie du clinquant qui ridiculisaient leurs confrères. La gloire d'abattre les enseignes et de dissiper les étalages était gardée à M. Delisle; mais M. Delisle est un homme à part; le droit de réforme lui appartenait mieux qu'à tout autre. Car il faut savoir que cet homme, si richement assis aujourd'hui entre la rue de Choiseul et la rue de Grammont, dans le plus beau quartier de Paris, est arrivé là tout seul de la ruelle Saint-Séverin, l'un des cloaques de la vieille ville. A celui qui trouva trop petit l'hôtel Choiseul, qui n'eut pas assez pour s'étendre du palais où mourut le tout-puissant ministre de Louis XV, du gouffre où s'engloutirent les millions de la ton-

tine Lafarge, du désert où se promenèrent long-temps comme des fantômes les frères de la congrégation des Bonnes-Lettres : à celui qui ajouta deux ailes à ce palais, qui changea ce gouffre en mine d'or et fit de ce désert un marché d'Orient, une misérable boutique que dédaignerait le plus mince mercier d'à-présent parut assez grande pour qu'il y fondât sa fortune. Il s'est tenu à l'ombre tandis que d'autres faisaient la roue en plein soleil; levez les yeux maintenant, voyez où il est monté, puis cherchez à terre ceux qui se moquaient alors du petit marchand de la rue Saint-Séverin.

Tout Paris, toute la France connaît aujourd'hui cette maison qui, le lendemain de la révolution de juillet, quand le commerce de Paris s'était voilé la tête et pleurait, eut la hardiesse de prendre à bail l'hôtel Choiseul pour trente ans, à vingt-cinq mille francs de loyer annuel. Tout le monde a vu et raconté les merveilles de ces vingt salons, où se meut une armée de commis, où l'on vend pour six millions par année, où l'on trouve plus de soieries de la Chine, plus de tissus de Kachemyr, plus de châles de l'Inde que dans tous les dépôts de Paris réunis; où chaque jour il se fait un mouvement si grand, que la rue de Choiseul, jadis immobile, endormie comme une rue de Versailles, est à présent bruyante et peu-

plée comme une galerie du Palais-Royal. Mais ce qu'on n'a pas dit, ce qu'il faut dire et répéter incessamment, c'est que, dans ce palais, au milieu d'une si terrible opulence, c'est que, sur ces comptoirs où vingt mille pièces d'étoffe vous passeront sous les yeux si vous voulez, avant que vous en choisissiez une, où l'on vous nomme des chiffres à faire reculer un prince russe, vous ne paierez rien plus cher que dans la plus tranquille maison du Marais ou du faubourg Saint-Germain. Si vous prenez cela pour un paradoxe, allez, allez hardiment! Là, vous pourrez tout voir et ne rien acheter. Là, personne ne vous tirera par la robe, personne ne s'accrochera aux basques de votre habit; les commis de M. Delisle ont des manières nobles et distinguées; ils ne mendient pas l'acheteur, ils l'attendent. Le maître de la maison veut cela.

Au fronton du palais de ce *roi de la mode*, ainsi que l'a surnommé un écrivain célèbre, le passant lit une mystérieuse invocation : A SAINTE ANNE. C'est plus que de la reconnaissance, c'est de la fidélité. Le magasin qu'ouvrit M. Delisle, après avoir passé les ponts, était situé dans la rue Sainte-Anne. Au commencement il ressemblait à tous les autres : mais un jour on vit une voiture magnifiquement armoriée s'arrêter à la porte, une femme petite et mince en descendit.

Le lendemain les peintres vinrent et copièrent sur les panneaux du magasin l'écusson qu'on avait remarqué la veille sur les panneaux de la voiture. La prospérité du magasin Sainte-Anne devint immense à partir de ce jour. Cette femme était alors princesse et presque reine, elle est aujourd'hui proscrite et fugitive ; sans doute il y a un souvenir pour elle dans la conservation du signe sacré : *à Sainte-Anne*.

Maintenant, ce que nous avons dit des *magasins de nouveautés* peut en grande partie s'appliquer aux autres *magasins* de Paris. Même point de départ, même progression, même décadence, même réaction. C'étaient d'abord des boutiques, que tous ces *magasins* de parfumerie, de lingerie, de chapellerie, d'horlogerie, d'ébénisterie, de quincaillerie, de bonneterie, etc. J'ai vu la somptueuse *Cloche d'Argent*, si royalement pendue au coin de la rue de Grammont et du boulevard des Italiens, n'être qu'une modeste clochette à la porte d'un petit bouge de la rue Saint-Martin. Alors le parfumeur de la *Cloche d'Argent* vendait d'admirables parfums dans des fioles de deux liards. Ces fioles de deux liards sont devenues des flacons de vingt francs. On dit que les liqueurs ont perdu ce que les bouteilles ont gagné ; mais c'est une calomnie : le nom de Gervais-Chardin ne peut point s'être tel

lement déshonoré. J'ai vu des boutiques de cordonnier s'agrandir et s'appeler des *botteries :* il y avait *botterie civile* et *botterie militaire.* Ce sont maintenant des *magasins de chaussures.* Vous en trouverez un tout en marbre dans la rue Neuve-Saint-Eustache. Une marchande de modes ne se hasardait autrefois à dire *mon magasin*, que si, à l'instar de feu Le Roy, elle pouvait promener ses nobles *clientes* de salon en salon ; actuellement, un espace de dix pieds carrés entre deux façades, un cabanon de passage, une logette de la galerie d'Orléans, tout cela s'intitule orgueilleusement *magasin de modes :* il y tient six chapeaux et deux marchandes ; quand une femme entre, il faut qu'une des deux marchandes sorte. Il y a, sur les boulevards, des *magasins d'estampes* qui tiendraient dans un carton ; des *magasins de parapluies*, où il est impossible d'ouvrir la *marchandise ;* des *magasins de cannes* moins profonds qu'une canne n'est longue. Je crois connaître un *magasin de charcuterie.* Je m'attends à voir demain les pâtissiers devenir *magasins de pâtisserie ;* les confiseurs, *magasins de confiturerie ;* il existe des *magasins de sirops* au second étage ; des *magasins de thés*, dont le fonds se compose de deux magots, quatre pots de porcelaine, et vingt ou trente livres de folioles plus ou moins suspectes. Beaucoup de tailleurs

ont des magasins ; je soupçonne plusieurs couturières d'en avoir aussi. Je ne vois plus guère à Paris que les limonadiers et les restaurateurs qui n'aient pas de magasins, quoique pourtant on en compte déjà plusieurs qui frisent le *magasin de comestibles*. Le perruquier lui-même, le barbier, le classique barbier, tiennent *magasin de perruques*, *tours et faux toupets*. Le boulanger n'a pas de *magasin;* mais il a une *boulangerie*, voire une *paneterie*, c'est bien plus. Il faut signaler aussi la tendance de beaucoup de ces messieurs et de ces dames à devenir *fabricans*. Ainsi un épicier écrit sur sa porte : *fabrique de chocolats*, *fabrique de couleurs*, *fabrique de vermicelle*, *fabrique de chandelle*. La lingère possède une *fabrique de chemises*, une *fabrique de corsets ;* le mercier dirige une *fabrique de gants;* l'ancien *marchand de fers* tient *magasin de laines*, *plumes et crins*, et, pardessus le marché, *fabrique de tapis et de couvertures*. Nous les verrons un jour manufacturiers.

Là, comme chez les marchands de nouveautés, on emploie généralement le *prospectus*, la *vente par cessation de commerce*, la *clôture irrévocablement fixée*, les *trente*, *quarante*, et *cinquante pour cent au-dessous du cours*. C'est un système d'ingénieux mensonges et de spirituelles friponneries, qui fait partie essentielle

de l'éducation mercantile. C'est pour apprendre ces belles choses, que le *pensionnaire* paie *huit cents francs* par an, et que le *jeune homme au pair* travaille gratis. Mais là aussi, de loin en loin, des voix généreuses s'élèvent avec indignation contre un charlatanisme d'autant plus misérable qu'il est plus commun et plus connu. Ces protestations du bon goût et de la probité commerciale enfantent déjà des merveilles; nous leur devons le splendide bazar des marchands de soieries Tondu et Rattier, les buffets de marbre de Chevet, les tabernacles de parfumerie des Houbigant et des Teissier, le parterre magique du fleuriste Batton, les pagodes chinoises des Houssaye et des Leblanc. Dédaignant le rez-de-chaussée, abandonnant le vitrage aux provinciales modistes du Palais-Royal, les bonnes faiseuses de chapeaux se logent en ambassadeurs, achètent des meubles de Boule, et prient le grand Chenavard de leur dessiner des boudoirs. Si feu Le Roy revenait maintenant, Alexandre et Boudrand le promèneraient à travers leurs pompes de la rue Neuve-Saint-Augustin, galeries pavées de marbre, aux plafonds ciselés, aux lambris sculptés comme un palais des Médicis; Madame Guichard, la gracieuse et spirituelle artiste de la rue Laffitte, l'étonnerait par le ton de ses manières et par le goût de ses modes, aussi exquis

l'un que l'autre. Alors, couché de force sur un divan moresque, la tête noyée de draperies de la Renaissance, les yeux brûlés de merveilles inconnues, ouvrages des fées, répétées par vingt glaces, à la flamme de cent bougies, feu Le Roy demanderait grâce, feu Le Roy remourrait de dépit, car il lui serait démontré, à l'orgueilleux vieillard, que l'Empire, avec toutes ses gloires, n'entendait rien aux coiffures de femme.

Vous voyez que la réforme marche; le comptoir s'ennoblit; le commerce de détail se fait gentilhomme; il a voiture, et va aux Bouffes en grande loge. Dans cette période d'ascension, beaucoup auront l'haleine trôp courte, et tomberont en ruines à moitié chemin; mais leurs débris paveront le sentier qui n'en sera que plus sûr après.

Nous devons dire, avant de terminer, que les maisons de commerce les plus anciennes et le plus solidement fondées en réputation, se sont vues forcées de sacrifier aux exigences de l'époque et de s'habiller à la mode. Plusieurs dépôts de manufactures illustres ont été amenées, bien à regret sans doute, au point d'abdiquer leur antique simplicité, leur modestie héréditaire : il a fallu que la révolution les entraînât comme les autres. Ainsi, par exemple, le tapis dormait sous les gothiques lambris du Marais,

ou végétait inconnu parmi la laine et le crin des *marchands de fers*. Le tapis était une chose de faste, comme les statues, comme les tableaux, comme les diamans; il fallait être millionnaire ou fou pour oser acheter un tapis. M. Sallandrouze a brisé le prisme menteur que des préjugés encroûtés avaient placé comme obstacle entre son industrie et le public. Une maison de prince, patrimoine des marquis de Lagrange, aux salons peints et dorés comme les galeries du Louvre, l'hôtel Montholon était vide; le jeune homme est venu s'y installer. Aux murs de stuc, aux colonnes de porphyre de sa nouvelle demeure, il a cloué des tapis immenses, peintures à l'aiguille cent fois plus belles que les fresques des plafonds; il en a déroulé dans toutes les salles, sur les escaliers, en dehors, en dedans, partout; il a fait tenir sa grande fabrique d'Aubusson dans une maison du boulevard Poissonnière; il a mis le prix sur chaque pièce, et puis, ouvrant toutes grandes les portes de glace, il a dit au public : —Venez voir !—Et d'abord, le public n'osait pas; le public avait peur, comme il a peur encore en regardant la maison de Delisle; il se disait de loin, que, pour emporter chez soi des tapis si magnifiques, il fallait pouvoir les couvrir d'or. Cependant il a fini par s'enhardir; il a posé un pied sur le perron, puis l'autre, et,

tremblant encore à chaque pas, il est entré. Il a vu ce qu'on avait écrit sur ces pages splendides; mais d'abord il n'a point compris; il a cru que ces chiffres qui culbutaient toutes ses idées, étaient des numéros d'ordre. Il a fallu de longues explications, il a fallu qu'en échange de deux cents francs, comptés sur la table, on lui mît sur le dos un tapis grand comme une chambre; autrement, il n'aurait pas cru. Maintenant le tapis a fait invasion par toute la ville; au sixième comme au premier étage d'une maison parisienne, vous trouverez des tapis; on se fait cadeau de tapis au jour de l'an, à sa fête, comme autrefois d'une robe ou d'un meuble. Il y aura bientôt à Paris autant de tapis qu'à Londres, et c'est à M. Sallandrouze qu'on le devra. Et le hardi jeune homme n'a pas voulu que l'usage des tapis se bornât aux cinq ou six mois d'hiver, il a voulu le rendre éternel, en même temps qu'il le rendait universel; il a imaginé le *tapis d'été*, délicieuse coquetterie, charmante invention, fraîche et solide comme le marbre, et qui coûte douze sous le pied carré.

Maintenant qu'il a fait l'éducation des passans et que chacun sait par cœur le prix d'un tapis, l'hôtel Montholon ne se distingue plus des autres maisons du boulevard Poissonnière que par cette

simple inscription : MANUFACTURE D'AUBUSSON. C'est noble comme l'hôtel Choiseul.

Ainsi donc, le magasin avait cru tuer la boutique, mais l'hôtel se lève et l'écrase. L'hôtel, c'est le commerce fait roi ; c'est la boutique sur le trône. Il a gardé le type de son origine, mais il l'a enchâssé d'or. Riche et puissant comme n'a jamais été le magasin, il s'habille simplement et marche sans fracas comme la boutique. Le magasin était chose insurrectionnelle et transitoire ; l'hôtel l'a pris pour instrument de son édification, il est monté dessus pour s'élever ; maintenant qu'il s'en est servi, il le repousse du pied et le brise. C'est la loi politique ; c'est la loi de nature.

AUGUSTE LUCHET.

Octobre 1834.





LES

DÉJEUNERS DE PARIS.



Il s'agit de prendre les choses pour ce qu'elles valent et les hommes pour ce qu'ils sont, toutes les fois qu'on veut arriver à une physiologie impartiale et sévère. Mais, bien que facile à poser, ce précepte bouffi, vieux comme la *sagesse*

des nations, n'offre pas autant de facilités pratiques. Prendre les hommes pour ce qu'ils sont, c'est savoir avant tout ce qu'ils font. Or c'est là l'éternelle question d'Hamlet, *to be or not to be*, être ou n'être pas. Pour ne m'occuper ici que des hommes, moi je suis pour qu'on les prennent *où ils sont;* ce qui lève bien plus de difficultés théoriques ou pratiques, politiques, religieuses, littéraires *ou autres;* ce qui offre bien plus de fondement, de certitudes solides et bien établies, que ne pourrait faire la collection complète de tous les proverbes de Sancho, avant et depuis la création du monde.

Donc si vous voulez, nous prendrons les hommes à table; on est presque toujours sûr de les y rencontrer; quand je dis à table, c'est une façon de parler empruntée évidemment à ceux qui ont l'usage des nappes, serviettes, fourchettes, et autres superfluités de cette espèce.

A examiner Paris seulement de huit heures à midi, la galerie gastronomique s'étend sur une échelle des plus vastes et des plus variées. La série des combinaisons culinaires ayant pour but de remplir l'intervalle famélique qui sépare deux dîners successifs; cette série, disons-nous, est multiple à l'infini. Dieu nous garde d'essayer la statistique sèche ou raisonnée des ingrédiens et des estomacs, sacrificateurs ou victimes per-

pétuelles de ce grand drame journalier, qu'on appelle les déjeûners de Paris. La renommée ancienne avec ses cent voix serait impuissante à raconter l'œuvre périodique de ces cent mille bouches affamées qui s'ouvrent chaque jour, pour entonner cette épopée sublime, avec l'éternel accompagnement des verres qui se choquent, au bruit des tasses, au tintement musical des mâchoires actives et bruyantes (je ne parle pas ici des bâillemens chromatiques et des malédictions muettes des estomacs condamnés à ne pas déjeûner du tout). Pour établir simplement les bases de cette physiologie nouvelle et intéressante, je distinguerai trois classes de déjeûners relativement à la question du lieu où le sacrifice est consommé : les déjeûners ambulans, les déjeûners au café; enfin, les déjeûners à domicile.

La première classe, celle des déjeûners ambulans, semble au premier abord renfermée dans les limites les plus circonscrites à l'œil de l'observateur; tandis que d'un autre côté, elle offre au praticien les ressources d'une variété infinie. L'élément immuable sur lequel ils reposent, le petit pain de deux sous, par un effet de la ductilité de ses formes, se prête avec une admirable facilité aux caprices friands et économiques du célibataire garçon de boutique ou

clerc d'avoué. Dès huit heures du matin, la boulangerie parisienne étale sa coquetterie séduisante et confortable, à la portée de toutes les bourses et de tous les tubes digestifs. C'est une harmonie riche et facile de pâtes blanches et nourrissantes, de croûtes appétissantes et dorées, de formes rondes, ovales, alongées, à brisures croustillantes et sinueuses; c'est un luxe complaisant de gruau somptueux, de froment délicat et épuré, et de seigle modeste et odorant qui se cache sous sa brune enveloppe, comme la violette des bois. Tout cela, c'est le déjeûner réduit à sa plus simple expression; le déjeûner qui se cache au fond de la poche et qui court les rues et les boulevards en modeste piéton, qui se marie parfois à la pomme de terre classique du Pont-Neuf et aux fruits luxueux de l'éventaire; le déjeûner curieux qui se dore des rêves les plus beaux d'un appétit vagabond et se glisse furtivement le long des soupiraux insolens des cuisines hautes en fumée; c'est le déjeûner errant, comme le Juif Errant avec la perpétuelle reproduction de cinq sous dans sa poche.

Voilà ce qui est de la poésie du déjeûner ambulant. Plus loin, le déjeûner s'assied au coin de la rue avec des formes plus grossières, plus *positives*, peut-être aussi plus majestueuses. C'est

le déjeûner copieux et substantiel du travailleur qui s'installe chez le marchand de vin ou sur la place publique. Le déjeûner qui mord hardiment dans le pain au large ventre; le déjeûner à pleine bouche, qui s'engraisse du *brie* savoureux, ou qui suit, le long des quais, la cuisine portative des marchandes de friture. Hardi compagnon qui trinque joyeusement tantôt sur le comptoir de plomb, plus souvent avec la timballe criarde du marchand de coco. En un mot, c'est le déjeûner fait homme; le déjeûner qui semblerait une fatigue à nos organisations piteuses et à nos estomacs délabrés.

Je n'oublierai pas non plus dans cette catégorie le repas frugal qui se pose pour quelques minutes autour des petites tables de la *Compagnie hollandaise;* c'est le papillon du genre, qui, trop chétif et trop timide pour s'adresser aux fleurs de haut étage, rabat son vol sur les pâquerettes obscures et savoureuses qui bordent la haie du chemin, laissant aux scarabées plus lourds ou plus actifs les substances plus grossières et plus accessibles. Le bouillon sur place, assaisonné d'un verre de vin et de la lecture du *Constitutionnel*, convient surtout aux solliciteurs pressés et économes qui comptent sur leurs appointemens futurs, pour s'indemniser en même temps et des courses en omnibus, et du net-

toyage de leurs bottes sur l'établi du commissionnaire.

Voici maintenant que l'infini s'ouvre devant nous entre la tasse de café à la crême solitaire et parcimonieuse qui se cache dans l'un des coins obscurs de l'estaminet de bas étage, et le luxe à heure fixe qui a son couvert mis de fondation à l'entresol du Café Anglais. Là, c'est l'habitude matinale et casanière qui économise le beurre et approvisionne son sucrier; ici, c'est l'empressement nomade et affairé qui gourmande le garçon, et grimace ridiculement en se brûlant la langue. Plus loin, c'est le charlatanisme des déjeûners à vingt-cinq sous avec un dessert, à l'usage des provinciaux en dépense; ailleurs, c'est le calme gastronomique méditant sur les affaires de Belgique, et le nombre des minutes nécessaires à la confection des œufs mollets; partout, sur toutes les figures, l'appétit nonchalant ou sybarite qui modère ses désirs ou calcule ses jouissances; partout la confiance qui verse le chablis à plein verre, ou tempère son vin rouge pour tomber juste au *medium* fatal de la bouteille. Là, l'isolement avide des nouvelles politiques, consommant plus de journaux, que de *biftecks;* ici, l'association familière, rieuse, insouciante, riche de projets littéraires, philosophiques, philanthropiques ou autres; journalistes

disputeurs, fashionables ruinés, banquiers parvenus, étrangers riches et généreux. C'est le calme passif qui digère à ses heures ; c'est l'extra turbulent qui fonde son crédit. Partout c'est la vie de garçon qui déborde, qui se donne ses aises, qui souffle le froid et le chaud, qui est familière avec les serviteurs, et salue la dame du comptoir d'un agréable sourire. Partout c'est l'indépendance qui vit au jour le jour ; c'est le Paris sans feu ni lieu ; le Paris des théâtres, des passages et des boulevards ; le Paris des tailleurs à crédit et des chevaux de louage ; le Paris artiste et commis-voyageur ; le Paris d'opinions tranchées, de modes spéciales, de politique bruyante ; en un mot le véritable Paris.

Et maintenant touchons à d'autres bords ; aux rivages fortunés et paisibles, dit-on, *du chacun chez soi, chacun son droit.* C'est là que le mariage a amarré notre barque frivole de jeune homme ; c'est là qu'une longue et décente habitude nous cloue, en nous imposant le même déjeûner quotidien, le même verre de cristal et les mêmes discours, de façon à nous faire trouver tout cela passable le jour où nous aurons quarante ans. Oh ! le retour périodique du gigot en hachis et du café-chicorée de ménage ! Soins minutieux et sévères qui faites du déjeûner une affaire de commerce où l'on ruse, où l'on cajole,

où l'on se trompe mutuellement, comme dans votre magasin. Oh! toutes ces choses qui font la poésie de la vie d'arrière-boutique, soyez les bien-venues dans cette physiologie : ici le vieux gruyère jaune et huileux gémit tristement négligé; ici la poire nouvelle et le raisin vert sont avidement salués d'un sourire. Plus loin, un peu plus de café pur à obtenir, c'est de la diplomatie! un petit verre d'eau-de-vie, c'est un triomphe! Le déjeûner bourgeois c'est le thermomètre des ambitions à bon marché. Dans cette sorte de polémique journalière la femme remplit toujours le rôle de gouvernement, quel qu'il soit.

Autre part le déjeûner est un mystère. On soupçonne bien que madame et monsieur se font servir quelques friandises, l'un dans son cabinet de travail, l'autre dans son boudoir; quelquefois même ils se sont rencontrés face à face devant une table élégamment servie, à onze heures du matin. Mais comme cela se passait sans aucun échange de soins réciproques, sans aucun indice de spontanéité, nous devons respecter le silence et les bâillemens de ces *époux assortis*.

J'oubliais une dernière classe de déjeûners à domicile, les déjeûners d'hôtel-garni; ceux qui font payer cher la séduisante tentation de leur complaisance familière, qui s'installent chez vous à votre réveil, à petit bruit et sans dérange-

ment, au besoin même qui viennent vous cajoler au lit, entre deux sommeils légers et dorés. Oh! l'agréable chose que de déjeûner ainsi! J'entends le bruissement sonore de la porcelaine qui danse sur le vaste plateau de tôle. Le bruit s'arrête à ma porte; vite le guéridon et tout ce qu'il faut; c'est mon déjeûner, lecteur! c'est mon déjeûner.

E. POUYAT.





LE PALAIS ROYAL

EN 1670.



C'était au printemps de 1670, à ce doux moment de l'année où les tiédes brises s'embaument de parfums enivrans en passant sur les arbres chargés de fleurs; le soleil descendait avec lenteur derrière les arbres majestueux du parc de Saint-Cloud, qui s'éclairaient magnifiquement de ses derniers rayons. Une femme était assise à

l'une des fenêtres du château; une femme toute charmante, et, comme l'année, à son printemps. Dans son attitude régnait une molle nonchalance pleine de séduction; ses traits avaient une expression si gracieuse, qu'elle ne vous eût pas laissé le courage de les critiquer; puis tout à coup, à l'un des nobles mouvemens de son cou ou de ses sourcils, vous eussiez senti se révéler la princesse, la princesse deux fois royale, Stuart et Bourbon tout ensemble, la belle sœur de Louis XIV, la sœur de Charles II, Madame. Là, doucement bercée par le souffle du printemps, elle goûtait une de ces rapides heures où tout est jouissance, bonheur, ravissement; où le passé n'a plus de regrets, le présent plus de douleurs, l'avenir plus de craintes; pendant cette douce extase, elle songeait à sa jeunesse, à son rang, à ses charmes; puis se déroulaient à ses yeux des souvenirs récens et pleins d'éclat, où s'enivraient à l'envi et sa vanité de femme et son orgueil de princesse. Madame venait de conclure avec son frère, dans un rapide voyage tout en magnifiques fêtes, le traité fameux qui allait montrer à l'Europe étonnée l'Angleterre unie à la France pour dépouiller la Hollande. Sans elle, peut-être, ce projet chéri de Louis XIV ne se fût jamais réalisé. Cette sœur chérie, qui savait lui parler des hauts intérêts de l'Europe, riante et toute émue encore

des plaisirs d'un bal ravissant, c'était là vraiment le seul diplomate qui convînt à Charles II, voluptueux, délicat, toujours prêt à abdiquer devant ces adorables puissances, l'esprit et la beauté; elle avait donc le droit de s'enorgueillir, la noble princesse, en voyant l'Angleterre prête enfin à se lever pour venger Louis XIV des impertinences de ces grossiers marchands ses voisins: et puis c'était chose si neuve que cette gloire historique et grave, pour elle, alors déjà un peu blasée sur les plaisirs de son sexe et de son rang, distraction piquante, inattendue, et, ce qui en faisait peut-être le plus grand charme, tout-à-fait mystérieuse; car tandis que Shaftsbury préparait en silence les précieux discours d'avocat qui devaient endormir les soupçons, et égarer le bon sens des communes d'Angleterre, le traité devait rester dans la classe des secrets redoutables qu'on nomme secrets d'état.

Tout à coup, une autre jeune femme en habits de fête, fraîche comme le printemps, vive comme l'éclair, jolie comme l'amour, ouvrit la porte du boudoir, et vint en riant plier à demi le genou devant la princesse, dont elle porta la main à ses lèvres; Henriette lui rendit un sourire et le plus affectueux regard; puis, remarquant sa toilette.... — Vous allez donc décidément à ce souper de M. le Duc? lui dit-elle.

—Oui, madame, répondit la jeune femme avec une expression à la fois coquette et confuse.

—Enfant, reprit Madame en secouant la tête; et un peu plus bas, avec un sourire doucement malicieux : Il y sera donc?....

Cette fois, une assez vive rougeur fut la seule réponse....—Une tête couronnée de lauriers paraît toujours jeune et belle, n'est-ce pas?..... Mais, poursuivit Madame, c'est mal à moi de vous tourmenter, et encore plus de vous retenir; allez, partez, ma toute belle, et puissiez vous passer une douce soirée selon vos vœux....... Savez-vous bien que vous n'avez jamais été si jolie que ce soir?

La jeune femme pencha de nouveau son charmant visage sur la main de Madame, et sortit en courant, plus vite qu'elle n'était entrée: elle continua sa course rapide, à peu près jusqu'au milieu du grand escalier; mais là, elle s'arrêta tout à coup, et resta immobile; ses couleurs s'effacèrent, sa gaîté s'évanouit...... En ce moment un homme jeune, et d'une beauté remarquable, montait au palais, et, posant le pied sur la première marche, se trouvait tout juste en face de ses yeux. Averti sans doute par le frôlement de sa robe, il leva la tête, et répondit à son regard tendre et suppliant par un regard

plein de reproche et de ressentiment ; puis il monta lentement, la tête à demi-détournée : à peine l'inclina-t-il en passant devant elle, elle qui, faible et tremblante, avait été obligée de s'appuyer contre la rampe, pour ne pas tomber à ses pieds. Parvenu au vestibule supérieur, il entra dans les appartemens, et bientôt on n'entendit même plus le bruit de ses pas : la pauvre femme, qui jusqu'alors avait paru comme pétrifiée, revint un peu à elle-même ; quelques larmes coulèrent de ses yeux ; elle porta sa main à son front, par un mouvement de douleur et d'indignation, puis, jetant un regard sur sa toilette, elle parut la regretter vivement ; le mouvement négatif de sa tête annonça même qu'elle renonçait à ses projets pour la soirée. Cependant, lorsque, triste et rêveuse, elle fut parvenue à sa voiture, la crainte de paraître capricieuse, et surtout d'être questionnée par Madame, l'avait emporté sur ce mouvement de dépit ; son cocher reçut l'ordre de la conduire à l'hôtel de Condé.

Le souper que M. le duc donnait ce soir-là n'était pas un repas d'apparat, un banquet étourdissant et magnifique, dont Paris dût s'entretenir pendant huit jours ; c'était un souper sans bruit, sans éclat, j'ai presque dit mystérieux ; délicat, d'ailleurs, savoureux, exquis.

Vatel y présidait ni plus ni moins que s'il se fût agi de traiter Louis XIV.

La maison de Condé s'entendit toujours merveilleusement à donner des fêtes: elle avait pour celles que l'on donne au grand jour, à la face d'une cour, d'une capitale, de tout un peuple, l'instinct de la plus haute magnificence; et pour celles qui doivent rester silencieuses et ignorées, qui ont les boudoirs pour asile, elle savait comment les rendre à la fois élégantes et voluptueuses. A elle appartient le seul cuisinier héroïque dont l'histoire fasse mention; délicate épicurienne, elle sut toujours, à ses momens perdus, se délivrer de l'étiquette du grand siècle: mais jamais elle ne descendit dans la fange où fut englouti le régent, où Monsieur ne s'était auparavant que trop embourbé; chez elle, toujours l'amour des plaisirs fut relevé par celui des lettres, la galanterie ne s'enfuit jamais devant la débauche.

M. le Duc, qui donnait ce souper, vers lequel nous avons vu se diriger l'une des plus chères amies de Madame, M. le Duc ne fut pas l'un des membres les plus distingués de cette illustre maison; et s'il pouvait être célèbre, ce ne serait que par des manies fort étranges. Entre autres visions, il se crut chien; et cette conviction lui avait tellement donné les habitudes de la race

canine, qu'au grand lever il faisait quelquefois le geste de l'aboiement, dont il ne sacrifiait les accens que par un pénible effort; au demeurant, homme d'esprit, de goût, tout-à-fait aimable lorsqu'il était en bonne humeur : il l'était ce soir-là.

Mais quelle mélancolie, vraiment, quelle hypocondrie, quelle morosité eût pu tenir devant le coup d'œil qu'offrait cette table, autour de laquelle formait un ravissant ovale cette réunion d'étourdis et de jolies femmes, têtes jeunes, fraîches, amoureuses, qui se renvoyaient à l'envi de malins et de tendres sourires, des regards pleins de langueur ou de flamme, des épigrammes pétillantes comme le vin qui coulait à flots rapides dans les verres; convives heureux qui s'amusaient comme on doit s'amuser, sans songer au lendemain. Vifs et spirituels, la plupart des hommes qui se trouvaient là ne devaient d'ailleurs jamais être tourmentés d'idées ni de sentimens bien profonds : ni le génie du guerrier, ni celui de l'homme d'état ne germait dans leur cerveau; ils ont laissé d'eux peu de mémoire : on les trouve à leur place dans les généalogies de leurs illustres maisons, et c'est tout.

Les femmes, entre lesquelles brillait celle qui tout à l'heure était aux pieds de Madame, avaient

été presque toutes choisies dans la petite cour de cette princesse; c'étaient des habituées du Palais-Royal, lieu dangereux, dont l'air à ce qu'il paraît ne valut jamais rien à la vertu, puisque dès-lors les beautés qui le fréquentaient, quoique toutes très-grandes dames, n'avaient pas un excellent renom. Celles de ce souper étaient toutes brunes sans exception : c'était peut-être pour se délasser de la contemplation des blondes, si à la mode à la cour de Louis XIV, qui aima successivement trois blondes, La Vallière, Montespan et Fontanges.

Et pourtant, au milieu de ces têtes si gaies, si folles, se montrait un front grave et pensif, un front déjà sillonné de rides; M. de Turenne était là, assez déplacé, ce vous semble? Comment venait-il ainsi compromettre ses cinquante années de gloire au milieu de cette foule de petits-maîtres pimpans et moqueurs? Hélas! une passion l'avait entraîné où le plaisir avait attiré les autres; une vraie et profonde passion, chose aussi déplacée, dans la société de ce soir, que sa gravité, que ses rides; mais que voulez-vous? Ce n'était pas la faute de M. de Turenne, si au génie militaire que les Mascaron et les Fléchier devaient bientot célébrer à l'envi dans leurs oraisons funébres, si à la bonhomie sublime qui nous a valu une des plus sublimes pages de

Jean-Jacques, il joignait un cœur profondément sensible, un cœur si plein d'amour qu'il pouvait en prêter à une coquette, si candide qu'il aidait lui-même la coquette à le tromper.

Grace à ces qualités si niaises et si grandes, M. de Turenne avait pris une passion là où cent autres n'auraient pris qu'une fantaisie. De toutes ces piquantes brunes, c'était la plus brune et la plus piquante qu'il aimait : Madame de Coëtquen, chère et officieuse amie de Madame, femme d'un seigneur bas-breton auquel personne ne songeait. Elle était en ce moment jolie à plaisir; mille boucles noires et brillantes accompagnaient ses yeux vifs et tendres, caressaient ses brunes épaules ; elles devenaient plus molles et plus suaves à la douce chaleur des bougies, tandis qu'à chaque mouvement s'effeuillaient les roses rouges qui semblaient plutôt jetées que posées sur cette gracieuse coiffure. Le même air d'abandon régnait dans sa toilette; moins décolletée que les jours de cercle, elle le paraissait davantage, par une certaine coupe de corsage qui se retrouve à toutes les époques, sous l'empire de toutes les modes. M. de Turenne avait passé la matinée à conférer avec les ministres sur les graves intérêts du continent européen; on l'avait justement choisi entre tant d'autres guerriers illustres pour l'admettre à la confidence du traité

conclu par Madame : mais ce soir, il était à mille lieues des hautes pensées qui l'avaient occupé le matin; il avait oublié le traité, comme s'il n'y eût jamais eu de traités; il ne songeait pas plus au triomphe presque assuré de la France, à l'alliance si heureuse de l'Angleterre, à l'humiliation de la Hollande, que s'il n'y eût jamais eu de France, d'Angleterre, de Hollande. Il ne songeait qu'à regarder sa bien-aimée; il était tout-à-fait sous l'influence de cette puissance qui vous ôte et mémoire, et prévoyance, et jugement; puissance terrible et railleuse, qui soumet à sa loi les grands hommes comme les sots, et s'amuse souvent à faire faire aux premiers les plus grosses sottises.

Mais ce qui l'occupait surtout, c'était un air de tristesse qu'il avait cru démêler sous les rires et à travers les saillies de sa maîtresse; et il ne se trompait pas; Madame de Coëtquen était en effet triste et préoccupée; mais la raison de cette tristesse ?...... M. de Turenne, qui croyait son amie heureuse de son amour, heureuse aussi de l'amitié de Madame, ne pouvait la deviner.

Vous en savez un peu plus, vous qui avez assisté à la rencontre de la jolie femme et du beau jeune homme sur le grand escalier de Saint-Cloud; vous vous doutez, tout au moins, qu'un autre que lui pouvait beaucoup pour le bonheur ou

pour le désespoir de sa maîtresse; mais ce qui vous reste à apprendre, c'est que ce rival heureux, ce rival préféré, du moins j'en ai bien peur, soupçonnait Madame de s'occuper d'affaires d'état dont Monsieur ne se doutait pas. Comme il ne souhaitait rien tant que de les brouiller, œuvre méritoire, et déjà pas mal avancée, il eût été charmé d'acquérir une preuve irrécusable de la haute confiance du roi dans sa belle-sœur; il s'était flatté d'arriver à ce secret par Madame de Coëtquen; mais Madame n'avait pas parlé, et sa favorite, qui se savait moins fine qu'elle, qui en avait peur lorsqu'elle prenait son air imposant, qui d'ailleurs soupçonnait un projet de trahison là où on n'avouait qu'une vive curiosité, ne se sentait ni le courage, ni l'astuce nécessaires pour provoquer une telle confidence. Piqué de ce mécompte, le rival de M. de Turenne s'en vengeait depuis quelques jours par une impertinence dont chaque nouvelle preuve était pour Madame de Coëtquen comme un coup de poignard violent et inattendu.

Cependant le souper de M. le Duc tirait à sa fin; les bougies s'éteignaient et avec elles les feux des vives épigrammes et des brillans regards; alors s'ouvrirent les portes de la salle parée et parfumée, et les jardins qui l'entouraient attirèrent les convives par leurs parfums

plus frais, par leur clarté plus pure. Il serait assez difficile de dire à quelle heure de la nuit on était alors arrivé ; mais il est certain que la lune resplendissait de tout son éclat ; des illuminations partielles le disputaient à ses rayons dans quelques endroits des jardins, dans la plupart on l'avait laissée régner seule. Là, cette société d'élite se groupa, se dispersa, se réunit à son gré ; la liberté était la première divinité que M. le Duc conviait à ses fêtes. M. de Turenne entraîna Madame de Coëtquen au fond d'une allée solitaire, et là, elle consentit à s'asseoir près de lui sur un banc de gazon. Leurs pieds foulaient une herbe tendre, émaillée de fleurs printannières; au-dessus de leurs têtes, des arbres touffus agitaient un feuillage embaumé ; la lune répandait sur les gazons sa tranquille lumière, elle éclairait doucement les ombrages ; de loin, l'illumination apparaissait comme une lueur fantastique. M. de Turenne prit la main de sa maîtresse, et la regardant avec cette tendresse dont les grandes âmes ont en elles la source infinie, il lui dit : — Vous êtes triste, je le vois et j'ignore la cause de votre tristesse!... ah ! parlez, ma bien-aimée, dites-moi vos chagrins ; parlez avec cette confiance que vous m'avez promise et sans laquelle je ne puis vivre!....

Madame de Coëtquen leva au ciel des yeux

où brillait une larme ; c'était assez répondre aux premières paroles de son amant ; quant à la question qui les avait suivies, on sait qu'il lui était moins facile d'y satisfaire : il y eut un moment de silence ; M. de Turenne n'interrogeait plus que par son regard, mais ce regard était pressant.

Tout à coup une pensée vint à Madame de Coëtquen, rapide comme l'éclair ; ce secret que possédait Madame, M. de Turenne ne pouvait-il pas le connaître aussi? un secret d'état, un secret où sans doute se mêlaient des projets de guerre. Une voix intérieure lui criait : oui. Tout de suite elle résolut d'en obtenir la révélation. Près de son amant elle n'avait pas à redouter le sang-froid, la pénétration qui l'effrayaient chez Madame ; quant à l'usage qu'elle ferait ensuite d'une telle confidence, ce n'était pas, du moins à son avis, le moment d'y songer. L'essentiel à présent était de s'en rendre maîtresse : sa curiosité de femme l'y poussait encore plus que le désir caché de faire sa paix avec l'impertinent de tantôt.

— Oh ! oui, répondit-elle enfin ; je suis triste, j'ai le cœur serré : pendant ce souper, je voulais paraître gaie ; eh bien, les larmes me venaient plus vite aux yeux que le sourire aux lèvres. Savez-vous quelles étaient mes pensées? Je me disais

qu'en vain on s'est flatté d'inspirer un sentiment sans bornes, parce que, soi, l'on aime de toutes ses forces; qu'en vain l'on a cru que le dévouement le plus absolu, la plus complète abnégation de soi-même, pouvaient recevoir en retour quelque abandon, quelque honorable et généreuse marque de confiance.........

— Et qui pouvez-vous accuser ainsi d'ingratitude? s'écria M. de Turenne, troublé; le secret lui revenait en mémoire: pourtant il doutait encore qu'elle en eût soupçon.

— Madame! Madame que j'aime tant, et dont je me flattais d'être aimée; Madame, pour laquelle j'ai une amitié presque aussi passionnée que mon amour pour vous; vous n'en êtes pas jaloux?..... ajouta-t-elle avec un de ces sourires dont le pouvoir est magique sur le cœur d'un amant.

M. de Turenne s'enivra silencieusement de ce sourire; il se taisait dans l'espoir d'abréger l'importune conversation que ses tendres inquiétudes avaient si imprudemment mêlée à un rendez-vous d'amour; ses yeux plaidaient alors plus éloquemment pour le silence qu'ils n'avaient plaidé pour l'aveu; mais madame de Coëtquen n'y prit pas garde.........

— Je ne sais plus rien des pensées intimes de Madame; elle possède un important secret qu'elle me cache soigneusement. Oh! la dissi-

mulation lui est facile ; elle a les mêmes sourires, les mêmes grâces, le même air d'abandon ; pourtant, elle ne m'a pas trompée ; j'ai vu la méfiance qui se cachait sous ces sourires ; j'ai senti qu'on me dédaignait tout en me caressant, et alors, j'ai haï Madame, et alors, mon cœur se serait brisé si je n'avais pensé à vous, à vous dont le cœur généreux est vraiment tout à moi, avec toutes ses pensées, depuis les plus fugitives jusqu'aux plus profondes, les plus importantes jusqu'aux plus futiles. N'est-ce pas, M. de Turenne ?....... et elle le regarda avec un nouveau sourire plus doux encore que le premier ; mais il avait trop de loyauté pour accepter une récompense qu'il ne méritait pas ; il soupira, il détourna les yeux ; puis, cherchant à ramener la conversation sur Madame.... — Mon amie, dit-il, n'êtes-vous pas injuste envers Madame. Si ce secret est le sien, elle est coupable, nul doute ; mais si c'est celui d'un autre.......

— Croit-elle que je le trahirais ? répondit-on brusquement ; mais vous la justifiez !....... eh bien ? et madame de Coëtquen le regarda jusqu'au fond de l'âme.... Voulez-vous que je vous dise ce que je pense à présent ? vous la justifiez, parce que vous êtes aussi coupable qu'elle ; ce secret est un secret d'état dont pas plus qu'elle vous ne m'avez crue digne ; je ne l'aurais pas

gardé sans doute; oui, c'est bien cela, n'est-ce pas?...... Confiance égale dans l'amie et dans l'amant!...... Oh! que j'étais niaise de croire à vous plus qu'à elle....... Elle s'élança loin du banc avec violence...... Je ne vous le pardonnerai jamais!...... D'un mouvement aussi rapide, il vola vers elle, la saisit, la retint, la ramena près de lui; quand il la quitta, elle était apaisée, mais elle avait son secret.

Toute légère que fût madame de Coëtquen, elle sentit quelle preuve d'amour et de confiance venait de lui donner son amant; tout en le trahissant, chose étrange! tout en lui préférant un autre, elle admirait son génie, elle estimait sa loyauté. Quand elle se retrouva seule, elle se confirma dans la bonne résolution de ne rien dire; elle songea à Madame, à laquelle une telle indiscrétion pourrait être si funeste; et réfléchissant à tout le mal dont elle pouvait être la cause, si elle eût cédé à la coupable pensée qui venait de s'enfuir toute honteuse, elle en eut d'autant plus d'horreur, qu'il lui arrivait bien rarement de réfléchir. Alors, elle défia les fascinans regards du rival de M. de Turenne; bien plus, il lui sembla qu'elle le haïssait: elle compara son insolence, ses insultans dédains, à l'amour si tendre et si vrai du vicomte, et ne comprit plus comment tant de vice lui avait paru préférable à

tant de grandeur et de bonté. Après ce soliloque, démesurément long pour madame de Coëtquen, elle se jura pour la centième fois à elle-même d'être fidèle dépositaire du secret, et de se contenter de la flatteuse pensée que Madame, cette grande princesse, sœur de deux rois, n'en savait pas maintenant plus qu'elle, simple jolie femme, maîtresse d'un grand homme.

Tout cela n'empêcha pas son cœur de palpiter violemment, quand elle revit le chevalier de Lorraine. Car il faut enfin vous l'avouer, c'était le chevalier de Lorraine, c'était lui-même, oh honte! qui était le rival heureux de M. de Turenne; âme impure et noire que le Dante eût à coup sûr rencontrée dans un des plus profonds cercles de l'enfer, si elle l'eût précédé dans ce monde, au lieu de n'y venir que des siècles après..... Il est vrai qu'il avait la plus belle figure du monde, et dans sa taille, dans sa démarche, dans ses moindres mouvemens, cette majesté pleine de grâce, héritage assuré de tous les princes de la maison de Lorraine; il était aussi spirituel que beau, et plus encore que son esprit, plus que sa beauté, l'insolente fatuité, la dépravation profonde, qui furent depuis appelées *rouerie*, le rendaient à cette époque le favori de bien des femmes.

Ce fut dès le lendemain, je crois, sous les

ombrages de Saint-Cloud, plus épais et plus beaux encore que ceux des jardins de M. le Duc. Madame de Coëtquen était venue toute seule y chercher le frais et l'ombre, y rêver doucement à son triomphe de la veille; le hasard y conduit le chevalier de Lorraine; à son air plus dédaigneux que jamais, elle voit trop qu'il n'a point cherché cette entrevue; cependant quelques paroles qu'il laisse tomber de ses lèvres engagent une conversation languissante, pénible, glaciale. L'émotion de madame de Coëtquen, qui lui avait d'abord fait peur, passe vite; son sang, loin de bouillonner dans ses veines, s'y arrête et s'y fige. Les battemens pressés de son cœur se ralentissent, et la vie semble s'y engourdir. Seulement, à de longs intervalles, un frisson mortel le traverse rapide et douloureux comme la lame d'un poignard. Oh ciel! à ses côtés, sous ce regard qui l'embrasait, qui quadruplait sa vie, aux parfums, aux accens, à l'enivrante chaleur d'une nature amoureuse, se sentir ainsi pétrifiée par un froid et lent supplice, tuée par le regard terne et dur, par l'accent bref et railleur de celui qu'on adore, qu'on adore!..... Où sont, hélas! ses résolutions de tout à l'heure? S'en souvient-elle, croyez-vous, dans le martyre d'à présent. Une seúle subsiste, et résiste, et se débat encore; ce secret

qu'elle possède, ce secret, trésor inestimable qui pourrait lui valoir un sourire, un mot d'amour, un moment d'ineffable bonheur, ce secret, elle le gardera; elle le gardera! et il est là, errant sur ses lèvres impatientes, et sa tête se perd, et bientôt.... elle se lève, elle veut fuir. Sans la retenir, il n'en est pas besoin, car ses jambes tremblantes ne lui ont permis que le geste de la fuite, sans même adoucir son regard, il demande tranquillement pourquoi? Ah! à ce mot, son cœur déborda; les reproches vinrent en foule, violens, acérés, mordans, furieux; pourquoi, grand Dieu! pourquoi elle le quittait quand sa conduite n'était qu'insulte et cruauté; quand il se plaisait à torturer un cœur dont le seul crime, crime bien grand, il est vrai, crime honteux et funeste, était de l'avoir trop aimé; et que ne dit-elle pas encore, pauvre femme, dans sa fièvre de vengeance et d'amour. Il la laissa s'épuiser en insultes et en pleurs; puis repartit par un reproche fort bref concernant le fameux secret.

— Je ne le savais pas! s'écria-t-elle.

Vous le savez donc aujourd'hui! s'écria-t-il à son tour, ardent à saisir la moindre apparence d'aveu; et il la regarda comme elle avait regardé M. de Turenne.

Elle lui rendit un regard épouvanté; la bou-

che béante, les yeux hagards..... elle comprit qu'elle était perdue ; ces mots plus prompts que sa volonté, tombés de ses lèvres, pour ainsi dire à son insu, ces mots si simples, la livraient; car, pour une femme si faible, résister à un désir de son amant, après lui avoir laissé deviner qu'elle pouvait le satisfaire, c'était l'impossible.

Pourtant elle fit un dernier effort, et prenant cette mine coquette qui lui allait si bien : — Non, dit-elle, comme si elle eût voulu le défier; non, répéta-t-elle avec une énergie désespérée. L'infamie dont elle allait se souiller lui apparut en ce moment si hideuse, qu'elle se sentit pour la repousser une force frénétique; cette fois, elle put se lever, elle put fuir, mais hélas ! elle fut bien vite atteinte; le chevalier de Lorraine, jetant autour d'elle un bras inexorable, la força de se rasseoir : il trouva des paroles ardentes et terribles pour achever de l'égarer; penché sur elle, il la consumait et l'enivrait du feu de ses regards; il était puissant et beau comme Satan; il triompha; il sut tout ce qu'elle savait; il sut tout ce qu'il lui fallait pour mettre une aversion éternelle entre Monsieur et sa femme.

Ainsi, tandis que Madame, joyeuse, tranquille et fière, attachant des regards charmés sur son ouvrage, y voyait une source intarissable de jouissances et de gloire, une main perfide se

préparait à en extraire pour elle des douleurs et des angoisses infinies. Madame de Coëtquen n'avait pas encore séché ses larmes et maîtrisé son trouble, assez pour oser paraître devant Henriette, que, déjà revenu près de Monsieur, le chevalier de Lorraine lui dévoilait cet étrange mystère, lui prouvait, avec une malice infernale, combien la haute confiance accordée à Madame était insultante pour lui; à quel point il avait fallu le mépriser pour l'exclure de ces importans conseils, à quel point aimer Madame pour l'y admettre; puis enfin, dégageant de tout frein sa langue maudite, montrait Madame maîtresse de son beau-frère, maîtresse à peine cachée sous un voile d'amitié que perçaient les clairvoyans de la cour empressés à se railler de la bonhomie de l'époux. Parvenu à ce point, il vit l'amour-propre blessé, se grandissant jusqu'à la haine, contracter le visage délicat et fardé de Monsieur; alors il s'arrêta satisfait, surpris de son ouvrage; il n'aurait pas cru un tel prince capable d'un sentiment si énergique.

A dater de ce moment, il fut maître absolu au Palais-Royal, et fit payer cher à Madame, par des déboires journaliers, par d'infatigables insultes, la brillante faveur qui, à la cour, la rendait un objet d'envie. On se demandait quelle cause secrète avait poussé tout à coup à cet excès

scandaleux l'ascendant du favori de Monsieur ; le roi lui-même s'en étonna ; mais bientôt les plaintes mêmes de son frère lui révélèrent tout ce que nous venons de raconter ; car, pour ce roi, de tous nos rois le mieux au fait des intrigues de sa cour, il était facile de deviner quelle femme avait livré ce secret au chevalier de Lorraine, à qui cette femme l'avait dérobé. M. de Turenne, à sa première audience, apprit de la bouche même de Louis l'indiscrétion et l'infidélité de sa maîtresse ; ce lui fut à la fois une profonde humiliation et une poignante douleur : mais il sut se laver de l'une en concevant des plans de guerre qui lui promettaient de nouveaux triomphes ; se consoler de l'autre, en se répétant qu'une femme capable de trahir et son amour et sa confiance n'était pas digne de ses regrets.

Le froid mépris du héros, succédant au plus tendre amour, fut la première punition de madame de Coëtquen. Bientôt après, elle eut à pleurer l'exil du chevalier de Lorraine ; Madame un jour vint à se lasser des outrages dont l'abreuvait l'odieux complaisant de son époux, et s'étonnant d'avoir pu souffrir si long-temps et avec tant de patience, elle demanda au roi une juste vengeance qui fut tout de suite accordée. Le chevalier de Lorraine quitta ce Palais-Royal où il était souverain, et Versailles, et Paris, et la

France; et la cour, songeant que sa vie allait désormais s'écouler en Italie, eut pitié de lui ; tant cette cour était indulgente pour le vice et mettait au rang des plus cruels supplices l'existence loin du grand roi ; mais lui se consolait, dit-on, en promettant à Madame un bien autre exil que le sien......

A quelques mois de là, s'éleva, dans le riant palais de Saint-Cloud, le cri lamentable et terrible qui, répété par la voix puissante de Bossuet, retentira jusqu'à la fin des siècles : *Madame se meurt !*...... Quand Madame se mourait, pendant son atroce et rapide agonie, une femme, pâle comme l'effroi, hagarde comme le remords, se traîna, plutôt qu'elle ne marcha, jusqu'à la porte de sa chambre; et là, s'appuyant, elle regarda. La chambre était à peu près déserte, tout le monde savait la princesse sans espoir, et rien n'est plus désert ni plus abandonné que la chambre des princes, quand on sait que la vie ne veut plus d'eux. On allait, on venait, on ne s'arrêtait plus; il semblait qu'on eût peur de ce lit où la souffrance et la mort se raillaient si à leur aise du rang, de la jeunesse et du bonheur. Une irrésistible impulsion poussa la malheureuse vers cet objet de terreur. Madame ne luttait plus; la douleur avait fini sa tâche et l'avait laissée là, brisée, froide et livide, proie toute

prête pour la mort. Alors, madame de Coëtquen qui l'avait vue, vous le savez, qui l'avait vue, la veille encore, l'astre le plus brillant de la cour, riante, belle, puissante, adorée, madame de Coëtquen vit flamboyer devant ses yeux un mot qui depuis quelque temps assiégeait son oreille et son cœur : *empoisonnée !* et elle restait immobile et sans voix, écoutant sa conscience qui lui montrait, dans ce spectacle d'horreur, l'affreux ricochet de son fol amour, quand Madame, inquiète du bruit qu'elle venait d'entendre, leva une dernière fois ses lourdes paupières ; alors, un reproche triste et doux vint sur les lèvres de la mourante ; le premier qu'elle adressât à son amie sur une faute qu'elle avait toujours feint d'ignorer. Sans vous, murmurait-elle, sans votre fatale imprudence........ Ah ! comment avez-vous pu ?... La pauvre coupable, tombant à genoux, et baignant de ses pleurs la main qu'elle lui tendait, ne put que sanglotter :

J'étais... j'aimais... l'amour a sur moi tant d'empire...
Je m'égare, madame, et ne sais que vous dire ;[1]

simples et beaux vers d'une tragédie célèbre

[1] Voyez Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, anecdotes.

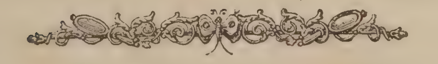
alors, et qu'elle avait toujours présens à la pensée comme la véritable expression, comme la meilleure excuse de son cœur tendre et facile.

Jules NIEL.





TOURS ET TOURELLES.



Les débris de l'ancien Paris, ainsi qu'une vieille armure, restent suspendus aux murs du Paris moderne. Au milieu de la ville large, droite, alignée, on rencontre çà et là les traces

sombres et sinueuses de la ville gothique, un pignon sculpté, une ogive en dentelle, une balustrade en colonnettes. On voit un arceau noir et brisé appuyé sur une maison blanche, comme un vieillard appuyé sur une jeune fille; la flèche d'un clocher percé à jour, s'élevant au-dessus des autres édifices, comme dans notre âme une pensée austère s'élève au-dessus de nos pensées vulgaires.

C'est sur les monumens que sont écrits, en caractères ineffaçables, les grands souvenirs et les histoires du passé. C'est au front des cathédrales, le long de ces aiguilles à perte de vue, dans ces riches et profondes ciselures, que sont empreintes les marques et l'influence du christianisme.

Les tours, les tourelles, et, comme on disait vieillement, les *tournelles*, étaient des apanages de noblesse. En disant : Ce gentilhomme a une tour, on indiquait sa dignité; sa tour était sa couronne, sa girouette était sa bannière.

Les races princières et souveraines, les maisons ducales, les familles des comtes et des barons, n'allaient pas, vagabondes comme aujourd'hui, s'établir de rue en rue, de quartier en quar-

tier; elles avaient leur vieux foyer, leur manoir antique décoré de leur nom et de leurs armes.

Alors, comme chaque chevalier portait l'épée à son côté, à son côté aussi chaque demeure féodale portait sa tourelle, qui était sa défense et sa garde.

—Plusieurs tours restent encore attachées au Palais de Justice, qui était autrefois le palais de nos rois. A l'une d'elles, Charles V, en 1370, fit mettre la première grosse horloge qu'il y ait eue à Paris; elle avait été fabriquée par un habile mécanicien d'Allemagne, nommé Henri de Vic, que le roi fit venir tout exprès pour en avoir soin. Il le logea dans cette même tour, et lui assigna un traitement sur les revenus de la ville.

Cet homme, amoureux de son art, consacra le reste de ses jours au perfectionnement de son ouvrage; il en écoutait le bruit, il en suivait et réglait la marche; tous les battemens de son cœur répondaient aux oscillations du balancier: on eût dit que le mouvement des rouages faisait circuler le sang dans ses veines, et qu'il

recevait de cette machine la vie qu'il lui donnait.

Sa passion augmenta avec l'âge; c'était une admiration, une contemplation perpétuelle. A peine, une fois par semaine, descendait-il le long escalier tournant, pour chercher les provisions nécessaires à sa nourriture; à peine, à travers les étroits croisillons, jetait-il un regard sur les maisons de la Cité, et sur ces vastes jardins qui s'étendaient de l'autre côté de la Seine, au lieu même où devait s'élever plus tard la magnifique architecture du Louvre.

Cette population marchant d'un pas inégal, et tournant en sens contraire, dérangeait son système d'harmonie, et bouleversait les combinaisons symétriques de ses idées. Tout lui semblait désordre et confusion auprès du chef-d'œuvre de régularité qu'il avait sans cesse sous les yeux.

Depuis vingt années sans interruption, la cloche sonnait de quart-d'heure en quart-d'heure, et le cadran montrait toutes les minutes.

Un matin du mois de juin, le soleil était levé, et l'horloge n'avait pas annoncé les heures de

l'aurore ; le soleil montait, et nulle voix dans les airs ne proclamait sa marche ; les toits des hauts édifices projetaient leur ombre sur les quais, et l'aiguille immobile oubliait de marquer les pas du temps.

Le peuple laborieux, les magistrats, les soldats, les artisans, s'arrêtaient ; des groupes se formaient au pied de la tour, et la foule inquiète demandait la cause de ce silence et de ce retard. La rumeur générale grossissait, quand vint à passer Messire Pierre d'Orgemont, chancelier de France, qui matinalement cheminait sur sa mule pour aller conférer avec le roi. Sa présence apaisa les murmures ; la porte fut ouverte par son ordre, et deux des gardes qui l'accompagnaient entrèrent dans la tour.

Les marches résonnaient sous leurs pas, les murs faisaient retentir le fer de leur dague, et personne ne venait à leur rencontre.—Parvenus à la petite chambre de l'horloge, ils trouvèrent le savant vieillard étendu mort sur le plancher. Sa face était tournée du côté de la machine morte comme lui, et sa main tenait encore la clef d'acier avec laquelle il avait commencé à la remonter la veille.

Sa dernière pensée, son dernier regard, son dernier soin, avaient été pour son chef-d'œuvre bien-aimé; et quand il eut cessé de le soigner, de l'admirer et de vivre... le chef-d'œuvre s'arrêta : comme un cœur de femme s'arrête quand elle est délaissée par celui dont l'amour seul réglait son existence et lui donnait la vie.

Les deux archers redescendirent; ils portèrent cette nouvelle au chancelier, qui la transmit au roi. On pourvut aux obsèques du savant, on lui donna un successeur. L'homme avait cessé pour jamais, et la machine reprit son cours ordinaire.

— L'aspect d'une vieille tour jette dans l'âme une impression indéfinissable; triste et sombre au dehors, elle éveille pourtant les plus brillans souvenirs de gloire et de tendresse.

Au milieu des brouillards de la nuit des siècles et de l'obscurité du donjon, on voit passer et se succéder des drames héroïques, galans et fantastiques.

Cette construction carrée ou sphérique, frêle

ou colossale, c'est un abri d'amour, c'est une prison d'État, c'est l'habitation d'un fantôme; toujours quelque chose de mystérieux; et le vague instinct de l'homme se plaît au mystère. Il aime une forme indécise se dessinant à l'horison brumeux, une étoile entourée de vapeurs, une lumière tremblant sous le feuillage.

Dans ces temps de guerres incessantes, les femmes sentaient le besoin qu'elles avaient de la protection des chevaliers. Leurs mœurs et leurs occupations étaient distinctes : les soldats, les écuyers et les pages se livraient à l'exercice des armes; ils apprenaient à dompter les chevaux, à franchir les barrières; ils s'escrimaient et luttaient couverts d'une pesante armure; et les femmes gardaient la maison, travaillaient, brodaient, filaient et chantaient.

Au haut de la tour, à travers la fenêtre grillée, une jouvencelle venait épier les jeux guerriers. Alors un jeune seigneur, un damoisel ou un paladin apercevait au-dessus de lui une tête charmante et blonde qui semblait se lever comme un astre naissant, pour présider à sa destinée.

La jeune beauté, à la hauteur des créneaux, dans les régions de l'air, radieuse au milieu des

nuages, était regardée comme un être surnaturel; on l'invoquait, on l'adorait: et de là ces croyances superstitieuses de fées, d'enchanteresses, de magiciennes; cette fabuleuse poésie qui colore tous les récits du moyen âge.

Lorsque dans ce séjour aérien les chants d'une voix virginale se mêlaient aux accords d'une harpe invisible, le cœur du guerrier tremblait sous la cuirasse d'acier, et les sons éclatans du cor répondaient à l'amoureux appel de cette céleste harmonie.

La voûte de la tour profonde avait reçu les confidences de la joie et de la douleur. Elle avait entendu les soupirs de la jeune fille et les gémissemens du prisonnier, le nom du tyran maudit et le nom du page adoré.

Nul ne verra, nul n'entendra ce que la tour a vu et entendu; ce qu'elle sait, tout le monde l'ignore; mais quand, après des siècles, on pénètre dans son enceinte, on sent qu'il y a là bien des secrets, et on écoute comme si l'écho allait parler pour vous les raconter.

L'amour a quitté ces sombres retraites; mais

son souvenir y est resté. Et quand, le soir, deux blanches colombes se posent sur la haute ruine, on croit voir l'âme de deux amans qui viennent visiter le séjour où ils se sont aimés.

M. le comte Jules de RESSÉGUIER.



Le chapitre qu'on vient de lire fera partie de la seconde et dernière livraison d'une admirable publication que fait M. le comte Turpin de Crissé, sous le titre de Souvenirs du vieux Paris. Ce livre, dont le texte est dû à plusieurs de nos illustrations littéraires, sera orné de trente sujets dessinés et lithographiés par le crayon habile de M. de Crissé. Nous croyons être agréable aux lecteurs des *Cent-et-Un* en leur signalant un ouvrage qui doit intéresser tous les amis des arts.

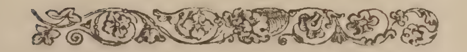
Pierre Bernard, marchand d'estampes, boulevard des Italiens, est chargé de la vente.

Note de l'éditeur.





PARIS A DIEPPE.



Paris n'est pas toujours chez lui. C'est une grave erreur que de croire cette ville assez bourgeoise pour vivre ainsi toute l'année à poste fixe. Par malheur beaucoup croient cela : voilà pourquoi la plupart des esquisses de mœurs pari-

siennes manquent de vérité; l'esprit y abonde, la couleur en est riche, le trait en est vif, mordant et fin : mais le portrait ne dit pas son nom, la charge amuse et ne ressemble pas. On est entré dans la maison, on y a trouvé quelqu'un; on a crayonné l'individu, on l'a fait parler et agir; on vous rapporte fidèlement et mot à mot sa figure, sa parole et son geste : tout cela est exact, tout cela est bien pris, habilement traduit, fait en conscience, et pourtant tout cela est faux. On a cru que la personne trouvée au logis en était le maître ou l'habitant légitime: point; c'était un passant, un étranger, un provincial. Le maître était absent; le maître se promenait; le maître prenait les bains, buvait les eaux, nageait en mer; le maître grimpait au Mont-Blanc, ramait sur les Lagunes, regardait dans le Vésuve; le maître courait la poste grinçante des chemins de fer: Paris était en France, en Europe, partout, excepté à Paris. C'est un mécompte fréquent et qui reviendra sans cesse, tant que l'on n'aura point clairement et fermement compris que Paris cède et loue sa ville à l'étranger du 1er mai au 1er octobre. Tout ce qui est grand, riche et artiste, se donne de l'air et du voyage pendant ces cinq mois. Et Paris n'est-il pas, selon vous, la plus grande, la plus riche et la plus artiste de toutes les villes?

Donc, posons le fait en principe. Pendant cinq mois de l'année, Paris court le monde. Dans le monde, il compte les départemens de la France et il a tort; car tandis qu'il va voir les départemens, les départemens viennent chez lui. Paris et la province ne se rencontreront jamais; on dirait qu'ils jouent ensemble à débiteur et créancier. Le débiteur, c'est Paris; quand il sent venir ses créanciers, il se sauve. Je l'ai vu à Dieppe dans une de ses échappées; j'essaierai de le peindre comme je l'ai vu.

Dieppe est une jolie ville, fort gaîment assise au fond d'un petit vallon que la mer a coupé en deux. Ses rues, tirées au cordeau, sont propres et claires comme les rues d'une ville flamande; les hommes y sont carrés et les femmes rondes. Autour d'elle courent et s'étendent des paysages délicieux, rayés de petites rivières, vraies miniatures, avec leurs petits ponts et leurs petits bateaux, et dont les verdoyans rivages, pailletés en boutons d'or, sont couverts de troupeaux que l'herbe cache à moitié, tant elle est grande. La rade de Dieppe est la plus belle que l'on puisse voir sur les côtes de France. L'entrée de son vaste port a de la majesté; au-delà du port on voit un grand bassin comme au Hâvre; mais le port et le bassin diffèrent de ceux du Hâvre, en ce qu'ils sont vides:

car Le Hâvre avait dévoré Dieppe en une bouchée, bien avant qu'il se mît à manger Nantes et Bordeaux. Jadis Dieppe était une ville de commerce magnifiquement riche et puissante. Mieux située que Le Hâvre, moins distante de Paris, placée comme à dessein entre les deux capitales de l'Angleterre et de la France, elle tenait le sceptre du négoce maritime, et se posait fièrement l'égale de Lisbonne, de Brême, de Hambourg. Jadis Dieppe brûlait Alger par les mains de Duquesne, et découvrait l'Amérique par le génie de Cousin, sublime original dont le géant Christophe Colomb ne fut que la copie. Jadis Dieppe armait toute seule des flottes qui faisaient trembler le Portugal et l'Angleterre, et les rois envoyaient des ambassadeurs lui demander pardon quand ils l'avaient offensée. Eh bien! dans ces derniers temps, effrayée comme un enfant de la jalouse haine que lui portait sa voisine, elle perdit le cœur et la force. Les vaisseaux de commerce, voyant qu'elle avait peur, désapprirent le chemin de son port. Le poisson sembla vouloir imiter les vaisseaux; le hareng, cette autre prospérité de Dieppe, rompit avec sa vieille fidélité de tous les ans. La pauvre ville était malade, elle ne mangeait plus, elle allait mourir, quand la duchesse de Berry vint et l'adopta. Alors la patrie des Duquesne, des Cousin

et des Ango, la cité des aventuriers et des corsaires se fit propre et gentille. Les taches et l'odeur du goudron disparurent de ses quais. Elle habilla ses boutiques à la parisienne, et mit des persiennes à ses fenêtres. Le bonnet de coton à mèche cessa d'être la coiffure favorite de ses femmes, et les souliers à semelle de cuir remplacèrent les souliers à semelle de bois. La jeunesse dieppoise, de grossière et rocailleuse qu'elle était, devint polie, affable, et quasi spirituelle. Les poutres oisives dans les chantiers de la marine s'élevèrent et se croisèrent l'une sur l'autre au lieu de se courber; ne pouvant en faire des navires, on en édifia un superbe établissement de bains: et Dieppe fut livrée à Paris.

Maintenant Dieppe doit être rayée, je crois, du catalogue des villes commerciales maritimes. Il y a eu révolution complète dans ses conditions d'état et d'avenir. Paris se l'est tout bonnement inféodée; Paris en a fait un de ses faubourgs, un de ses environs, une promenade enfin qui lui appartient, et qu'il nourrit comme Sceaux, Meudon ou Saint-Cloud. Dieppe fournit à Paris l'eau de mer pour ses bains, comme Montmorency les cerises et Nanterre les gâteaux. Paris ne songe pas plus aux grandeurs passées de Dieppe en se baignant sur sa plage, qu'il ne songe à Rousseau ou à sainte Geneviève, à propos de ce-

rises ou de gâteaux. Paris est un grand égoïste.

Au reste, Dieppe s'est laissée fort tranquillement dénaturaliser; elle n'a point cru déroger le moins du monde en passant ses deux bras dans la livrée parisienne. Mise au pain et à l'eau par la gloutonnerie du Hâvre, elle a accepté de grand cœur une place à la grasse cuisine que lui offrait Paris. Et qu'importe, se disait-elle, que l'on soit assis en haut ou en bas de la table, au réfectoire ou à l'office, si le dîner est bon et le même pour tous! Quant à moi, je ne blâme pas trop la vieille Venise normande d'avoir ainsi abjuré son origine. Sa liberté ne la nourrissait plus; elle a essayé du servage. On est de son siècle.

Ce que je reproche à Dieppe, c'est l'ingratitude. Nul de ses habitans ne peut nier que le patronage de la duchesse de Berry ait seul fondé la nouvelle fortune de cette ville. Si une vieille manufacture de pipes s'est écroulée pour faire place au splendide hôtel des bains chauds; si la plage déserte de l'ancien port d'Ouest a vu sortir de ses cailloux la charmante galerie des bains froids; si l'Hôtel-de-Ville s'est agrandi; si tant de maisons neuves ont été bâties, et tant d'auberges ouvertes; si tant de logis jusqu'alors pauvres et inhabités se sont érigés en somptueux revenus pour leurs propriétaires émerveillés; si, par toute la ville, le mouvement, le bruit, la

vie, ont remplacé le silence et la mort; si la mendicité en haillons ne couche plus son squelette hideux sur le seuil de chacun; si cette population, qui naguère ne trouvait que jeûne et misère au fond d'un assidu travail de douze mois, gagne à présent en quatre mois de quoi vivre en paix toute l'année; si cette aristocratie commerçante, jadis réduite à mendier humblement une pauvre prime de pêche à Terre-Neuve ou au Groenland, s'enrichit maintenant à transfigurer ses bureaux en chambres à coucher, et ses magasins en écuries; si Dieppe enfin est aujourd'hui propre et décente, fait porter du velours à ses femmes et des souliers à ses enfans, c'est à la duchesse de Berry que tout cela est dû. Car, je l'ai dit, elle avait eu compassion de la pauvre ville, elle l'avait adoptée, elle en avait fait sa favorite et son amie. Chaque année *la bonne duchesse*, car ils l'appelaient ainsi alors, la bonne duchesse arrivait, traînant après elle un tumultueux cortége à quatre chevaux qui versait l'or à pleines mains; et tout Paris, tout le beau, tout le riche et brillant Paris accourait sur les traces de la duchesse, par imitation, par mode, par genre, comme il faisait l'hiver chez lui, au théâtre de M. Eugène Scribe. Hélas! tous ses protégés la renient à cette heure, la pauvre femme; bien heureuse quand ils ne la vendent pas. La voilà plus riche en ou-

trages que ne fut le Christ. Jésus ne compta qu'un Judas et un Saint-Pierre : Deutz fut son Judas, à elle; comptez les Saint-Pierre, si vous pouvez!

Mais alors il n'était pas question d'ingratitude. Alors celui qui serait allé de la place du Puits-Salé aux arcades de la Bourse, aurait vu répétées à l'infini des deux côtés de la Grande-Rue les armoiries de *S. A. R. Madame, duchesse de Berry*. Quiconque faisait ou vendait quelque chose, voulait un brevet de la duchesse ; elle en donna tant, que bientôt il y eut le constructeur de navires, le voilier, le cordier et l'épicier de *Madame*. Alors aussi on ne vit plus de pauvres dans la ville. Tout le monde eut de la nourriture, des vêtemens et un lit. Les orphelins eurent une mère. Si la tempête noyait un pauvre pêcheur, la duchesse allait voir la veuve du marin, elle lui portait des consolations et des secours ; elle la sauvait du désespoir et de la misère. Venait-on raconter à la duchesse quelque tendre histoire de jeunes gens que leur pauvreté pareille empêchait de se marier, la duchesse donnait une dot à la maîtresse et une barque à l'amoureux. Un navire en danger était-il signalé aux hommes du port, la duchesse voulait le savoir aussitôt ; on la voyait s'arracher de son lit à demi éveillée, courir à peine vêtue sur les jetées, braver le vent, la pluie, les va-

gues furieuses, et rester jusqu'à ce que l'équipage fût sauvé. Puis elle vidait sa bourse dans les poches des matelots, et s'en retournait heureuse.

Ah! dans ce temps-là, elle était reine à Dieppe, elle était dieu. Pour elle les Dieppois oubliaient leurs patrons. Ils l'appelaient *Notre-Dame-de-Bon-Secours* : ils avaient des cantiques pour elle, et faisaient dire des messes pour elle. Ce n'était point pour eux que le matin et le soir leurs enfans agenouillés priaient d'abord le *bon Dieu;* c'était pour elle. Si vous leur parliez d'elle, ils n'avaient point dans leur langage de paroles pour vous répondre : ils ne pouvaient que regarder le ciel et soupirer; mais toute la naïve éloquence de leur cœur était dans ce regard.

Naturellement ceux qui étaient venus à Dieppe avec la duchesse, ou à cause de la duchesse, voulaient faire comme elle. De cette émulation il résultait, je vous jure, une admirable lutte de bienfaits magnifiques. Je pourrais, si je voulais, vous en citer des exemples qui paraîtraient fabuleux aujourd'hui. C'était une pluie de loteries et de souscriptions; on donnait, on fondait, on dotait à tort et à travers; ajoutez à cela le prodigieux mouvement que des dépenses folles, qu'une consommation hyperbolique, imprimaient aux capitaux, et vous eussiez vraiment dit que

l'or poussait dans les rues. Et puis, quel spectacle fantastique que cette éruption soudaine de tout le luxe, de toute l'élégance d'une capitale et d'une cour au milieu de la simple et pauvre petite ville ! Si dans les magnifiques avenues des Champs-Élysées, le long des palais du quai d'Orsay, de la rue de Rivoli et de la place Vendôme ; si du commencement à la fin de cette interminable féerie des boulevards du Nord, l'œil du passant peut s'arrêter encore avec admiration, avec envie sur le luxe des équipages, sur la toilette des femmes, la beauté des chevaux, l'or et l'azur des livrées, et ne point trouver les acteurs ni leurs costumes effacés, écrasés, éclipsés par la splendeur de la décoration ; jugez de l'impression que devaient produire ces équipages, et ces femmes, et ces chevaux, et ces livrées défilant, courant, se croisant, tourbillonnant sur le pavé des tranquilles rues de Dieppe, entre deux basses rangées de maisons à trois étages tout au plus ; parmi cette modeste et naïve population qui faisait foule devant le paquebot de Brighton, quand par hasard un Anglais, venant en France, avait eu la fantaisie d'amener avec lui sa voiture et ses chevaux. Pensez que cela faisait révolution ; que le lendemain la ville n'avait plus un habit ni une robe à pouvoir mettre ; que toutes les réputations de chapelier, de coutu-

rière, de modiste, de tailleur, tombaient à ne jamais se relever; et que c'était à qui suborne-rait le valet de chambre de M. le duc, ou sé-duirait la caméristе de madame la comtesse pour se faire prêter une coupe de redingote, ou tailler un patron de peignoir. Bien plus, des fashionables indigènes se montrèrent, à la promenade, orgueilleusement chaussés de vieilles bottes et de vieux pantalons que leur avaient ven-dus des laquais parisiens. Les bons jeunes gens étaient tout fiers de porter la défroque de Paris.

L'arrivée de la duchesse donnait le signal des fêtes. Aujourd'hui le spectacle, demain le bal. On avait bâti tout exprès un théâtre et une salle de bal. Il était venu de Paris des comédiens et un orchestre. L'orchestre, c'était Collinet et sa troupe; les comédiens, ceux du Gymnase, Gontier, Legrand, Bernard Léon, Jenny Vert-pré, Déjazet.

La salle de spectacle est charmante; le salon des bains, belle et vaste pièce, est aux couleurs favorites de la duchesse, bleu et blanc. L'es-trade où trônait la reine de ce temps là est res-tée vide; une clôture volante la sépare du reste, et cette clôture n'est tombée qu'une fois, lors d'un voyage royal. Vous chercheriez vainement à Dieppe d'autre souvenir de la duchesse, que cette estrade vide et fermée.

Comme je viens de le dire, il y avait alternativement bal et spectacle. Or jamais, depuis les splendeurs de l'empire, on ne vit pareil public dans un théâtre, pareilles quadrilles dans un bal. Sous ce rapport, les deux dernières années qui précédèrent la révolution de juillet sont surtout demeurées historiques chez les Dieppois. Je crois vraiment que tout le blason de France et d'Angleterre était venu se baigner à Dieppe. Cette superbe aristocratie se montrait là douce, facile et *bon enfant;* elle était gracieuse et familière pour tout le monde; la duchesse le voulait ainsi, elle donnait l'exemple; sa gaîté, sa turbulence, allaient jusqu'à la folie. Les vieux ducs, les antiques baronnets lui trouvaient fort peu de dignité: ils lui faisaient là-dessus des représentations dont elle se moquait : — Voulez-vous donc que ces bonnes gens aient peur de nous, disait-elle ? — Les beaux fils de la ville s'étaient arrangés pour lui composer une garde d'honneur; ils entraient dans sa loge au spectacle, ils dansaient avec elle, ils lui offraient des pastilles de menthe, ils la faisaient causer. J'en sais un qui entamait toujours ainsi la conversation : — *Y a-t-il long-temps que votre altesse n'a reçu des nouvelles de Monsieur son oncle ?*

Dans la journée, après le bain venaient les promenades en mer, les joutes sur la rivière,

les carrousels, les déjeûners au château d'Arques, avec un orchestre qui jouait des symphonies, caché dans les ruines de cette vieille forteresse; avec des chœurs de jeunes filles vêtues de blanc, couronnées de bluets, qui dansaient en chantant des rondes nationales. On payait des hommes pour inventer tous les jours un nouveau moyen de dépense et de plaisir. Qui estimait son logis trop modeste, faisait venir de Paris des meubles somptueux et ne les remportait pas; qui se trouvait par hasard sur le port à l'heure du retour de la pêche, payait le chargement d'un bateau tout entier, choisissait un poisson et donnait le reste aux passans; un autre, pour se promener en mer à sa fantaisie, achetait une barque, la faisait peindre et scuplter, louait deux matelots qu'il habillait à ses couleurs pour la conduire, et donnait la barque aux matelots quand son caprice était passé; un autre courait la ville à certaines heures, ressuscitant avec plus de décence la vieille histoire de ce marquis de Nesle qui traversait les rues de Dieppe en plein jour, nu en chemise, des pantoufles vertes aux pieds, et vidant derrière lui une grande bourse pleine d'écus, que la foule se battait pour ramasser. C'était enfin toutes sortes d'imaginations touchantes ou bouffonnes, raisonnables ou extravagantes, à l'effet de tuer le temps

jusqu'au dîner. Car, à vrai dire, Paris s'ennuyait beaucoup à Dieppe; Paris s'ennuie beaucoup partout ailleurs que chez lui. Il lui faut son tumulte, son tourbillon, son immensité: c'est sa nature, c'est sa vie; il n'est bien que là-dedans. La province, la campagne, si gaies, si gentilles, si avenantes qu'elles se fassent pour lui plaire, sont des cadres trop étroits, où ce grand tableau de Paris ne peut tenir qu'étrangement ployé et déformé. Paris est fait pour son enceinte de sept lieues; il a besoin de ses cinquante portes pour aller et venir. Toutes les moyennes villes de France lui semblent aussi incommodes, aussi mesquines que les voitures qu'il prend pour s'y rendre. Il peut s'y tenir en repos et couché, il peut y bâiller, y dormir; il ne peut s'y mouvoir: quand il vous dit qu'il s'y amuse et qu'il s'y trouve heureux, il ment. Il accepte les champs, les eaux, les bains, par régime, par hygiène, par économie; beaucoup aussi par ton, par mode, par calcul; jamais par vocation, jamais par goût.

Dieppe, qui n'entrait point dans toutes ces raisons, trouvait agréable et bonne la vie que Paris lui avait faite. Aussi, quand la vieille monarchie de France tomba en ruines pour la seconde fois, cette ville sentit en elle une vive et profonde anxiété. Tous ses superbes visiteurs

s'étaient enfuis. Qui viendrait la voir désormais? Qui lui rendrait l'équivalent de la duchesse et de son cortége annuel? Qui la maintiendrait riche et fainéante? C'était là une grave question. Le peuple, de ses robustes mains, avait édifié sa souveraineté; le peuple avait fini d'abattre l'arbre pourri de la noblesse; le peuple pouvait tout ce qu'il voudrait. Qui allait être riche et puissant? A qui tomberaient le loisir et les moyens de venir se baigner, danser, jouer et se ruiner à Dieppe? Comme il y avait tout un hiver à attendre la réponse, la ville fut d'abord conséquente, et se mit, faute de mieux, à regretter la duchesse de Berry.

Mais, après l'hiver, l'été; après les regrets, les réflexions; après la douleur, l'indifférence et l'oubli. C'est facile à comprendre : Paris était revenu. Ce n'étaient pas les mêmes hommes, il est vrai; mais c'était la même chose. A l'aristocratie détrônée, aristocratie à particules, parfumée de parchemins, portant de gueules sur azur, de sable sur sinople, d'argent sur hermine, multitude chevaleresque et frivole, avait succédé la bonne et solide aristocratie des écus, parfumée de poivre et de cannelle, portant breloques battantes sur ventre plein; grosse et lourde foule, égoïste et stupide. Ceux-ci mangeaient plus et payaient moins que ceux-là; mais ils

étaient plus nombreux, et la quantité rachetait la qualité. Dieppe salua pleine de joie le nouveau Paris ; elle le connaissait déjà. Elle en avait vu des échantillons ; entre autres la baronne de Rotschild, magnifique symbole, à qui douze laquais, dorés des pieds à la tête, portaient son déjeûné chaque matin. Dieppe fut consolée. Dieppe trouva que tout était pour le mieux ; et comme ses nouveaux amis affectaient un profond mépris de la défunte dynastie, Dieppe fit ce que font tous les esclaves, elle brisa son idole de la veille, en mit une autre à la place, et cracha sur les débris de la première.

Voilà pourquoi j'en veux à cette ville. Je lui reproche deux fois son ingratitude, parce que son ingratitude me paraît à la fois infâme et absurde. Dieppe avait perdu son individualité, la duchesse de Berry lui en fonde une autre. Vient une révolution qui chasse cette femme, Dieppe outrage la fondatrice, tout en conservant, tout en exploitant plus que jamais la fondation : infamie ! Maintenant voici l'absurdité. Dieppe se figure que les riches députations parisiennes à elle envoyées depuis la révolution, sont venues parce qu'elle est Dieppe, ville de Normandie, bâtie au bord de la mer par une bande de pirates danois. L'impudente attribue à ses séductions personnelles les prédilections que lui

témoigne Paris. Elle ne veut pas voir que toute sa clientelle présente est une contrefaçon de l'ancienne ; que les maîtres d'aujourd'hui vont par système où allaient les maîtres d'autrefois. Elle ne veut pas comprendre, la malheureuse, que si, au lieu d'adopter Dieppe, la restauration eût adopté Boulogne, Dieppe n'aurait pas deux cents baigneurs par an.

Je le répète donc, cette ville doit tout à la duchesse de Berry. Elle a renié sa dette quand elle pouvait la payer : on ne se déshonore pas à meilleur marché. Que lui demandait-on ? Un peu de respect. La duchesse de Berry est un être double : une moitié lui appartenait comme à nous tous ; elle pouvait blâmer le personnage politique, l'accuser, le condamner, le maudire : c'était son droit de ville française. Mais la femme ?

A moins cependant que je ne me sois trompé dans tout ceci ; à moins que Dieppe, évoquant ses vieilles gloires, n'ait frémi en se comparant à ce qu'elle était jadis. A moins que, rougissant de ne plus voir en elle que l'humble servante de Paris, elle n'ait crié, dans sa honte, anathème sur la femme riche et noble qui l'a livrée.

J'avoue que ce retour de dignité m'étonnerait fort.

Arthur DUPLESSIS.



LA NOUVELLE
PRISON POUR DETTES.

MAISON DE LA RUE DE CLICHY.



. . . . **Deux onces de ta chair!**
Le Marchand de Venise.

Les édifices racontent l'histoire des temps qui les ont vus s'élever, et des peuples qui les ont construits ; la science monumentale est la meil-

leure de toutes les lumières historiques; mais à côté des recherches graves et profondes qui intéressent les annales des nations, l'observation rapide et journalière ne peut-elle pas recueillir des traits et des faits qui, sans avoir la prétention de creuser bien avant dans les ténèbres de la tradition, doivent aider à mettre en saillie les mœurs d'une époque.

L'empire a élevé sa colonne de bronze; la restauration bâtissait des églises; le jeu a édifié la Bourse; depuis nos discordes civiles les casernes se multiplient; l'industrie ne rêve que ponts suspendus, entrepôts et chemins en fer; l'usure réclamait, à son tour, la construction d'une nouvelle prison pour dettes, en même temps que le mandat d'arrêt politique disputait à la lettre de change le terrain qu'elle s'était réservé dans les bâtimens pénitentiaires de l'ancien couvent de Sainte-Pélagie.

Aussi, par une des plus noires soirées de l'hiver dernier, les gages vivans déposés par leurs créanciers dans l'édifice de la rue de la Clef, ont-ils appris qu'une demeure toute neuve leur était préparée. Ils ont quitté les longs et étroits corridors du vieux cloître? C'était en effet une étrange contradiction que cette prison pour dettes placée dans le quartier du rude travail, dans le faubourg Saint-Marceau, dont la misère

ne peut guère admettre les brillantes et insoucieuses relations qui aboutissent, le plus souvent, à la contrainte par corps. Du haut des galeries qui dominaient les toits de Sainte-Pélagie, on voyait le Jardin des Plantes, centre de savoir et d'étude, et l'hôpital de la Pitié, asile de souffrances; rien qui fût en harmonie avec la dissipation qui jadis peuplait la prison pour dettes. Aujourd'hui cette prison s'est posée dans la chaussée d'Antin, région de luxe, de prodigalité et d'agiotage; elle n'est séparée que par un mur du jardin de Tivoli, séjour de joies coûteuses et de plaisirs qui mènent gaîment à la ruine. Il semble au premier aspect que là était la véritable situation de la prison pour dettes. Eh bien! par une bizarre et inexplicable contradiction, l'élégance et la frivolité déchues remplissaient la prison du faubourg Saint-Marceau; maintenant le malheur véritable, la détresse et l'infortune imméritées prennent soin de garnir d'habitans la maison de la rue de Clichy.

Les dettes ne sont choses divertissantes qu'au théâtre. Le créancier est toujours un des personnages ridicules de la comédie. Dans la vie positive au contraire, dans l'existence sociale, les créanciers sont des choses très-sérieuses. En dépit des aphorismes du vaudeville, en dépit des

sarcasmes de la scène, les bons tours que l'on joue à ceux auxquels on doit, aboutissent toujours à la police correctionnelle ou à la prison pour dettes : la captivité ou la déconsidération dominent toutes ces joyeuses saillies. Malheur donc à celui auquel il arriverait de les prendre pour règle de sa conduite! Dans cette circonstance, comme dans tant d'autres, le théâtre, bien loin d'être, selon l'expression consacrée, l'école ou le miroir des mœurs, n'offre qu'un reflet mensonger, et n'est qu'un fort dangereux précepteur.

Sainte-Pélagie (section de la Dette) avait acquis une haute et universelle réputation de bruyante débauche; partout on représentait le prisonnier pour dettes armé d'un verre de vin de Champagne, et faisant résonner des refrains étourdissans de folie et pétillans d'allégresse. Cette peinture exagérée n'était toutefois pas absolument dénuée de vérité. La colonie des débiteurs avait pittoresquement distribué ses plaisirs; des restaurans à la tête desquels marchait un établissement comfortable, des cafés nombreux, des salons de jeu, la coquetterie de quelques appartemens, le travail de plusieurs industries variées, la diversité des ressources, les soins de chaque ménage particulier, donnaient à cet ensemble, jeté dans un édifice,

disposé de telle sorte qu'un seul regard ne pouvait en saisir la généralité, quelque chose d'animé et de piquant comme la vie du dehors. Aujourd'hui toutes ces nuances sont effacées; il n'est plus possible qu'une superficie mouvante et enjouée cache aux yeux attentifs la misère du fond : un aspect régulier et correct a tout nivelé!

Une comparaison fera mieux ressortir la différence que nous voulons signaler.

Selon nous, la maison de la rue de Clichy est à la maison de Sainte-Pélagie ce que la belle, vaste et splendide galerie vitrée est aux anciennes galeries de bois.

L'architecture, l'hygiène, la vie matérielle, la décence publique, ont profité de ce changement; mais le vieux Palais-Royal n'existe plus; il est permis d'en regretter le coup d'œil, si philosophique, si rempli d'intéressantes observations, si fécond en contrastes amusans et instructifs. Honni soit qui mal y pense!

Sainte-Pélagie était la prison des mauvais sujets auxquels, comme on le sait, l'amabilité manque rarement; la maison de Clichy est une retraite destinée à la méditation de fautes ou de désastres qu'il faut songer à réparer; la morale a gagné quelque chose à ce déménagement; la poésie y a tout perdu.

Une justice qu'il faut se hâter de rendre à la

nouvelle prison pour dettes, c'est que rien n'a été négligé pour le bien-être des détenus : espace, air, salubrité, clarté, distribution d'eau et de chaleur, détails d'habitation, promenade d'hiver et d'été, facilité de réunion ou d'isolement, tout a été prévu, tout a été obtenu, et autant qu'il a été donné à l'architecte d'adoucir la triste position des détenus, il l'a fait. Plus d'une maison de santé pourrait, sous ce point de vue si essentiel, porter envie à la maison de la rue de Clichy. Comme lieu de captivité on peut dire que la position du prisonnier a été réduite à la stricte et seule privation de la liberté. Leur malheur n'est-il donc pas déjà assez grand !

L'entrée de la prison n'a rien qui puisse faire naître d'accablantes idées ; une cour, des bâtimens qui ressemblent aux dépendances ordinaires d'un hôtel, et au fond, un corps de logis qui, sans les barreaux qui garnissent ses fenêtres, pourrait être pris pour une riche habitation, ou pour l'entrée d'un hospice bien doté et bien tenu, frappent les premiers regards. A gauche, un bâtiment porte cette inscription : *Section des femmes :* trois ou quatre infortunées languissent dans ce gynécée de misère. Nos mœurs font justice de cette barbarie qui s'en prend à des femmes pour des transactions d'in-

térêt; et ces prisonnières ne sont là que pour mémoire, s'il est permis de parler ainsi, et comme pour attester que dans le code du peuple qui se proclame la nation la plus civilisée du monde, il y a encore de telles sévérités contre un sexe que notre société entoure de tant de prévenances et de tant de galanterie.

En pénétrant plus avant on ne se heurte pas contre des guichets à porte basse, contre des geôles à poternes écrasées; on n'entend plus les geôliers répéter au débiteur cette humiliante formule : « *baissez la tête !* » Des grilles vastes et élevées, comme celles d'un parloir de couvent, donnent entrée dans la salle du greffe, qui touche elle-même au cabinet du directeur et à un salon destiné aux conférences des détenus avec les personnes qui ne peuvent pas pénétrer dans l'intérieur de la maison. De cet endroit, le premier où l'on dépose la personne du débiteur saisi pendant l'accomplissement des formalités de transcription et d'écrou, on aperçoit une vaste cour, bien sablée, avec quelques arbres hauts et verdoyans, des bancs de gazon, et au pied du mur d'enceinte opposé au bâtiment, dans la longueur de cette cour, un beau parterre, tout émaillé d'arbustes et de fleurs, avec deux pelouses fraîchement entretenues. Cette vue n'a rien qui ne doive consoler.

Quand le débiteur est livré aux geôliers, il s'arrête à la porte qui ne doit plus se rouvrir pour lui que par sa libération ou par la volonté de son créancier ; il y parvient par un corridor hérissé de postes de surveillans ; les sonnettes retentissent comme un cri de vigilance ; il passe sous le feu d'un examen attentif ; un prétexte quelconque, ordinairement celui de l'enregistrement de son nom, le retient pendant quelque temps au milieu de ses futurs gardiens, qui mettent ces instans à profit pour bien étudier et pour bien connaître son visage ; puis il est lancé dans la prison !

Une large galerie qui règne dans tout le rez-de-chaussée de l'édifice et supportée par un rang de colonnes contient la première série des chambres ; dix-neuf prisonniers l'habitent, mais c'est la place publique de la prison, c'est le passage et le centre de tout le mouvement qui y règne. Éclairée par trois grilles qui s'ouvrent sur la cour, et par une file de hautes fenêtres, cette galerie est chauffée par un conduit de chaleur souterraine qui s'échappe par les ouvertures de planches percées à jour qui recouvrent ce conduit. Cette même disposition se retrouve dans toute la maison. Un vaste caléfacteur dont le tuyau s'élève dans la hauteur de l'escalier, à peu près comme les poêles des salles

de spectacle, fournit et distribue le calorique destiné à chauffer toutes les chambres. Des bancs sont disposés de l'autre côté de la galerie, le long des cellules. Cet endroit est aussi le marché de la colonie. De petits commerces de vin, un modeste café, un débit de tabac et d'épiceries, un petit buffet de pâtisserie, garnissent quelques chambres. Ces industries sont humbles, et elles s'effacent devant le *café restaurant* qui occupe l'une des extrémités de la galerie. Le double local en est vaste et bien disposé; mais dans tout ce qui n'est pas extérieur cet établissement est bien loin de remplir le but réel de sa destination. Il est flanqué par la *cantine* succursale du restaurant; à l'autre extrémité, le *cabinet de lecture* étale ses tables et dresse ses tentes; on y reçoit presque toutes les feuilles; quelques livres forment le fonds de la bibliothèque mise en location. Le rez-de-chaussée est de toute la maison le meilleur point d'observation. Le matin vous voyez accourir tous les détenus, pressés de se procurer l'eau que leur fournissent deux robinets établis dans la cour; plus tard les visiteurs, les appels, les lettres, les commissions, l'achat des provisions, les préparatifs de toute espèce, vous mettent au courant de la situation de chacun d'eux. Ses ressources, ses craintes, ses espérances, se ré-

vèlent; ses joies et ses douleurs se projettent en saillie; rien ne peut passer inaperçu. Le mouvement de la prison apparaît en même temps; les entrées et les sorties retentissent toutes dans le rez-de-chaussée. Il est si vrai de dire que la maison toute entière se reflète dans cette portion de l'édifice, qu'il y a quelques mois, un ordre supérieur a fait fermer une petite salle de jeu qui blessait les regards des visiteurs; le *baccarat* a été chassé du rez-de-chaussée, on l'a exilé au premier étage. Cet antre du jeu dans lequel les détenus vont se disputer quelques pièces de monnaie, cette sentine qui perpétue au dedans les vices du dehors, se montre d'abord sous un aspect hideux; on nous a expliqué que cette tolérance était nécessaire; le jeu particulier, avec ses vices et sa mauvaise foi, envahirait toutes les cellules; ne pouvant bannir cette passion, il a fallu transiger avec elle; on a ajouté que cette table de *baccarat* offrait aussi l'avantage de faire circuler plus d'argent dans la prison et d'établir aux dépens des plus aisés quelque bien être pour les plus pauvres. L'expérience de ceux qui nous ont transmis ces observations leur donne pour nous une garantie satisfaisante.

Au premier, au second et au troisième étage, de longs corridors aérés et éclairés par deux fenêtres sur la cour et deux larges ouvertures aux

extrémités forment le local de détention; cent trente cellules s'ouvrent sur ces corridors. Chaque prisonnier est seul; moyennant finance, la maison lui fournit un mobilier convenable: pour cinq sous par jour, *minimum* du loyer, il a une couchette en fer, une armoire, une table, deux chaises, un matelas, une paillasse, une couverture et une paire de draps qu'on change tous les quinze jours. Nous devons le dire, ces objets sont fort propres et en excellent état; il peut se procurer en location des tables, des chaises, des couvertures, un oreiller, des draps blancs plus fréquemment, et des serviettes; les autres menus ustensiles doivent être achetés par lui. A l'extrémité de chaque corridor tout a été prévu pour que rien ne manquât aux prisonniers, sans nuire à la salubrité de leur habitation. Des postes de surveillans sont aussi établis pour chaque division des différens étages; des hommes de peine, qui portent le nom d'*auxiliaires*, leur sont adjoints; ils sont spécialement chargés de tenir l'établissement dans la plus grande propreté possible.

Il y a des chambres fort élégantes; des rideaux, des tapis, des tableaux, les embellissent; une vue qui s'étend d'un côté sur les jardins de Tivoli; de l'autre, sur le Panorama de Paris, est aussi tantôt un motif de consolation, tantôt un

sujet de regret; pour le prisonnier, le souvenir ou l'espoir naissent également dans ces contemplations du dehors. Dans la fin du mois d'août des inspecteurs visitèrent la prison pour dettes; ils étaient accompagnés d'architectes qui devaient constater le bon état des bâtimens. Ils crurent remarquer que des pots de fleurs placés sur les fenêtres ou des touffes de plantes grimpantes que les détenus faisaient se cramponner en spirale autour de leurs barreaux, pour en voiler la tristesse, compromettaient la durée des murailles; quelques traces d'eau leur inspirèrent ces craintes. Par une mesure générale, on ordonna la suppression de toutes les fleurs; quelques-unes furent transplantées dans le parterre, les autres périrent; brutalement arrachées, on les jetait du haut des croisées. On ne peut se figurer ce qu'il y eut de douleur dans cette exécution; il faut savoir combien, dans l'étroit espace d'une prison, toute distraction est précieuse. Ce jour-là, dans la maison, on ne raconta qu'une seule anecdote : c'était celle de l'araignée de Pélisson écrasée par une des grosses clefs d'un geôlier de la Bastille; on écrivit même sur l'une des hautes murailles ces vers de Delille :

« Un geôlier au cœur dur, au visage sinistre,
Indigné du plaisir que goûte un malheureux,
Foule aux pieds son ami et l'écrase à ses yeux. »

Il est défendu aux détenus de préparer chez eux aucun aliment; ils ne peuvent recevoir du dehors que des alimens tout disposés, et rien qui soit destiné à une cuisson nouvelle. Cette mesure les livre impitoyablement aux exigences de la cantine et du restaurateur. Nous n'hésitons pas à le dire, elle est à la fois injuste et nuisible.

L'entrepreneur qui exploite en même temps le restaurant, le café et la cantine, affranchi de toute rivalité, appuyé sur le monopole, et soutenu d'ailleurs par les difficultés si nombreuses d'une surveillance exacte et persévérante, dédaigne toute espèce d'améliorations, et, occupé seulement d'augmenter ses bénéfices, il se montre trop souvent peu scrupuleux sur le choix et sur la préparation des denrées qu'il livre à la consommation des détenus. Toute concurrence, quelque minime qu'elle soit, dès qu'elle lui porte ombrage, est aussitôt frappée d'interdiction; il faut donc passer par ses provisions. Le vin y est surtout d'une qualité tellement mauvaise, qu'il devient souvent impossible de le boire; on ne peut s'en procurer du dehors qu'à

grands frais, dans une proportion sagement réglée pour éviter les scènes tumultueuses de l'ivresse, cette triste et facile consolation des malheureux. Ce transport est d'ailleurs si hérissé d'embarras de toute espèce, qu'on se voit bientôt contraint d'y renoncer.

Les ressources du prisonnier pour dettes sont cependant étrangement bornées; la consignation alimentaire de trente francs par mois, faite par le créancier, est réduite par les dépenses de *la pistole* à *vingt-deux francs cinquante centimes*, laquelle somme est partagée par dixièmes, qui forment une paie de *quarante-cinq sous*, qu'il est solennellement appelé, tous les trois jours, à aller toucher à un petit bureau situé au premier étage. Le moment de la paie est toujours un moment de joie. En cet instant, en signant sur le registre de paiement, toutes les infortunes fraternisent, pour ainsi dire, par cet émargement de détresse. La réunion est complète, on fait queue à l'étroit guichet du payeur, et il y a dans la journée de la paie un redoublement de circulation métallique à la cantine, dans les buvettes et sur le tapis vert du *baccarat*.

Il serait donc équitable de mesurer le prix et la qualité des alimens vendus au prisonnier à l'exiguité de ses moyens. Il y a pour lui pré-

somption nécessaire d'indigence. Les architectes de la nouvelle prison paraissent avoir parfaitement compris cette situation. A tous les étages, à l'extrémité orientale de chaque corridor, on a établi des salles avec de hautes cheminées; on en a fait maintenant des dortoirs d'auxiliaires; mais le caléfacteur qui porte la chaleur dans toutes les parties de l'édifice indique clairement que ces cheminées n'ont point été destinées à chauffer une maison déjà chauffée, mais bien à être le foyer de vastes cuisines réservées pour la préparation des alimens des détenus. On laisse espérer que cette destination leur sera rendue, et que les prisonniers pourront ainsi se soustraire aux exigences de leur nourrisseur privilégié. Ce serait un bienfait.

Les visiteurs, c'est-à-dire les personnes qui peuvent pénétrer auprès des détenus, avec une permission expresse délivrée par eux-mêmes et confirmée par le chef du bureau des prisons à la préfecture de police, ne sont admis que trois fois par semaine. A l'heure ordinaire du repas, c'est-à-dire à six heures en été et à trois heures en hiver, ils sont obligés de se retirer; ils ne peuvent donc pas, comme cela se pratiquait dans l'ancienne prison, se mêler aux soins et aux dépenses d'un dîner qu'ils ne partageront point. Ces visiteurs ne sont plus, comme jadis,

de brillans convives qui viennent passer une ou deux heures, une soirée en prison, pour varier leurs jouissances et faire diversion à l'éclat de leurs joies ordinaires. Non, ce sont, hélas! des femmes, des mères, des sœurs, des enfans, des parens, des amis, qui viennent jeter un mot d'espérance dans le cœur d'un mari, d'un fils, d'un frère, d'un père, d'un parent; ou bien ils viennent adoucir, par un moment d'entretien affectueux, la séparation qui s'est placée entre eux. Ce sont aussi des hommes d'affaires qui appellent au greffe le débiteur, pour terminer, dans leur intérêt commun, cette inutile détention qui ne sert qu'à aggraver à la fois deux positions, celle de l'homme qui l'a ordonnée et celle de l'homme qui la subit. Tels sont ceux qui, depuis dix heures du matin, heure de la première admission, jusqu'à la cloche de la sortie définitive, font résonner dans les cours, dans les corridors et dans les escaliers, la sonnette aux tintemens monotones et la voix stentorienne des gardiens.

Quelquefois une toilette simple, légère et gracieuse, glisse furtivement à travers la colonnade du rez-de-chaussée; un voile épais, un pas précipité, de l'effroi dans les moindres mouvemens, tout révèle une de ces apparitions qui font battre, à la fois et d'un même mouvement, tous les

cœurs de ces hommes arrachés d'un monde dont ils rêvent néanmoins les enivrantes voluptés. Alors, vous dont ces anges viennent éclairer la cellule, veillez sur eux, recevez-les à la première porte et tâchez que ces regards sous lesquels il faut qu'ils passent ne les touchent pas; tâchez que les paroles de désirs qui ne connaissent presque plus de retenue, n'arrivent pas jusqu'à leurs oreilles; puis, si vous aimez d'amour réel la femme qui, pour vous, a consenti à cette course pénible, obtenez d'elle qu'elle ne revienne plus. Oh! il y a dans un tel sacrifice bien au-delà de ce que l'amour le plus vif a le droit d'exiger et d'attendre!

On le voit assez, le prisonnier pour dettes est actuellement à peu près réduit à ses propres forces pour pourvoir à sa subsistance; la dureté de sa condition est déplorablement augmentée par le monopole du restaurant et de la cantine. J'ai vu les cantines des prisons civiles; j'ai vu celle de la prison centrale de Poissy, dans laquelle on ne renferme que des hommes *condamnés* à un an d'emprisonnement. Toute comparaison entre ces établissemens et la cantine de la maison de la rue de Clichy est contre cette dernière. A Poissy notamment, grâces au zèle, à la probité et surtout à la sollicitude si éclairée, si bienveillante et si désintéressée de M. Détri-

mont, entrepreneur des travaux, tout était de qualité bonne et même appétissante. Sans aucun faste de philanthropie, et surtout sans jonglerie d'humanité, il nous est arrivé souvent de manger gaîment, chez le directeur, un déjeûner acheté à la cantine des prisonniers, au prix le plus modique. Nous faisions honneur au repas, de façon à prouver la franchise de notre admiration; en pareille matière, l'estomac est juge souverain et appréciateur compétent. Dans les maisons centrales, les prisonniers reçoivent de l'État une pitance: elle se compose de pain, de soupe et de légumes; une fois par semaine ils ont de la viande et du bouillon gras. En outre, le travail des ateliers met à leur disposition des ressources de tous les jours. Dans la prison pour dettes, au contraire, le travail manuel est toujours difficile; souvent il est impossible; il n'y a que quelques petits trafics qui puissent venir au secours des prisonniers. Autrefois on distribuait aussi la pitance aux détenus pour dettes; la majeure partie des habitans de la maison semblait dédaigner cette gracieuseté alimentaire, puis on y arrivait peu à peu, et j'ai vu de vrais gourmets, émérites des salons de Véry et de Borel, présenter humblement d'abord, et fort gaillardement ensuite, leur écuelle au maître-queux de la prison. La soupe de légumes était

un aliment chaud dont on s'accommodait fort bien dans les froides matinées d'hiver.

Les impôts indirects qui pèsent sur les prisonniers pour dettes sont nombreux; le facteur exige, et l'on ne sait en vérité pourquoi, et en vertu de quel droit il en agit ainsi, un sou en sus de la taxe des lettres! ce n'est qu'à ce prix que le détenu, déjà si pauvre, peut correspondre avec le dehors. N'est-ce pas encore là un abus à réprimer? Eh quoi! un sou par chaque lettre, pris dans la bourse d'un homme auquel on ne laisse que soixante-quinze centimes pour subvenir à tous ses besoins! Quelle détestable usure!

Une commission, la moindre complaisance, tout est coté et tarifé par la cupidité de quelques employés subalternes. Il faut se courber sous ces exactions, sous peine de n'obtenir rien et de se voir exposé à des retards, à des contrariétés et à des obstacles dont le tort réel peut compromettre le succès d'une combinaison de délivrance.

La physionomie vivante de la prison pour dettes n'offre, comme nous l'avons dit en commençant cet article, qu'un aspect affligeant: mérité ou immérité, juste ou injuste, nécessaire ou cruel, le malheur y est réel. On y voit affluer des pauvres véritables; il semble qu'il y ait des pri-

viléges et une aristocratie jusque dans l'infortune. La grande majorité des détenus appartient à ce qu'on appelle la classe inférieure de la société. Aussi les liens d'une fraternité complète sont-ils impossibles; l'égoïsme et la rudesse se placent entre les différentes catégories, et c'est un lamentable spectacle que de voir toutes ces misères, si souvent réduites à s'implorer mutuellement, échanger entre elles des refus qui ne sont exempts ni d'arrogance ni d'inhumanité. En dépit de tous les adoucissemens, il existe pour le prisonnier pour dettes, qui a reçu une éducation seulement ordinaire, des fréquentations et des contacts qui à eux seuls sont déjà un grave châtiment.

Néanmoins, le soir, lorsque les portes sont fermées aux personnes du dehors, lorsque, pour tous, la journée avec ses préoccupations et ses besoins est également accomplie, il règne dans la prison une cordialité apparente. Un nouveau-venu, qui dans cet instant s'arrêterait aux traits et aux saillies de la surface, pourrait facilement croire qu'une sincère communauté de souffrances unit tous les détenus. Les éclats bruyans, les amusemens d'enfans, ici le loto, plus loin le cheval-fondu; en été, les barres, les boules, la balle, les courses; en hiver, la promenade dans la galerie, les parties de cabaret, et souvent

aussi les farces les plus burlesques, les plus folles mystifications; tout cela contribue à donner à la prison un air de fête et d'insouciance. Ces hommes ont secoué leurs chagrins; ce sont les élèves d'un même pensionnat, les enfans d'un même bourg, les novices d'un même couvent qui ont déposé, loin de leurs précepteurs, de leurs parens ou de leurs supérieurs, les austérités de la règle; on peut s'y tromper. Mais la soirée ne s'achèvera point sans ivresse, sans rixes, sans cris et sans injures; la triste vérité apparaîtra de nouveau, et il n'y aura plus d'illusion possible. C'est que ces hommes n'ont rien oublié des maux qui pèsent sur eux; seulement, pendant quelques minutes, ils se sont étourdis sur leur situation.

Le régime péripatéticien est celui qui domine dans la prison. Si Voltaire eût été détenu pour dettes, il n'aurait jamais dit que la promenade était le premier des plaisirs ennuyeux; il l'eût placée au rang des plus vives jouissances. Sans le mouvement, le prisonnier périrait de marasme et d'ennui. L'hygiène morale est ici d'accord avec l'hygiène physique pour conseiller impérieusement au détenu l'usage fréquent de la promenade. La maison de la rue de Clichy ne laisse, sous ce rapport, rien à désirer. Elle a tout prévu, hiver, été, pluie ou

beau temps, froid ou chaleur ; dans sa cour, sous sa galerie ou dans ses vastes corridors, le prisonnier peut tout braver. Lucullus n'était pas mieux pourvu.

C'est surtout pendant les heures de la promenade que se manifestent les bigarrures de la population détenue. Vous voyez un prince, noble par sa naissance, noble par les emplois diplomatiques qu'il a occupés, noble par ses alliances, noble aussi par sa fortune, mais déchu de tout cela par des fautes impardonnables, s'il en est qu'on ne puisse pas pardonner, coudoyer un pauvre paysan qu'une heure d'orage a livré aux gardes du commerce. A la promenade ont lieu les confidences, les récits, les dissertations philosophiques. Comme on voit bien et comme on juge sainement les hommes et les choses dans l'enceinte murée d'une prison pour dettes ! On a dit que l'enfer était pavé de bonnes intentions ; la prison pour dettes est dallée de bonnes résolutions. Les affaires de chacun sont connues à tous. La seule chose qu'on mette en commun, c'est la mauvaise humeur contre les créanciers. Si un d'eux osait se montrer et affronter ces haines, il subirait infailliblement le supplice de saint Étienne le lapidé.

Les étrangers sont peu nombreux dans la Prison pour Dettes. Une douzaine d'Anglais y for-

ment un personnel exotique qui varie peu. Les sommes pour lesquelles on les retient sont ordinairement assez peu considérables. Quelques créances de fournisseurs en forment la plus grande partie; ils vivent entre eux, se soutiennent avec patriotisme et persévérance, et font généralement bonne chère. Quelques retards dans la remise des fonds qu'ils attendent, ou bien une exagération de dépenses qu'ils espéraient faire endurer à l'abri de l'ancienne réputation des Anglais, auxquels, en dépit de mille escroqueries, on suppose toujours, à Paris, un fonds d'aisance inépuisable, les ont amenés là.

Autour de la Prison pour Dettes on prend les mêmes précautions que celles qui sont en usage pour la surveillance des autres prisons. Des murailles élevées, un chemin de ronde, des sentinelles rapprochées, des barreaux solides, des bandes de gardiens et des patrouilles fréquentes composent l'appareil de vigilance chargé de conserver intacts les effets vivans déposés dans ce mont-de-piété de chair humaine, selon l'énergique expression d'un écrivain moderne. On ne cite dans les annales de la prison que peu de tentatives d'évasion, et c'est un sujet dont jamais les prisonniers ne s'entretiennent entre eux ; on peut même affirmer, sans craindre de démenti, que personne parmi eux ne s'occupe

de tels projets. Cependant, le soir, on *boucle* les cellules, c'est-à-dire que les gardiens les ferment aux verrous, après s'être assurés que le prisonnier y est enfermé. La moindre incommodité suffit pour obtenir du directeur une dispense momentanée de cette formalité, la seule qui ne permette guère à l'esprit de franchir l'espace de la prison. Le bruit du verrou a un retentissement qui rappellerait dans le cachot une imagination toute prête à s'envoler vers les cieux.

Le matin, on ouvre la cellule après avoir, encore une fois, constaté la présence du prisonnier derrière ses barreaux ; alors chacun vaque à ses fantaisies, à ses besoins ou à ses travaux. Un simple petit cadenas ferme la porte du prisonnier ; c'est à la foi de cette faible barrière qu'est confiée toute sa propriété.

Sans se laisser aller à la misérable manie de jouer sur les oppositions de mots, on pourrait dire que la plus grande liberté règne dans la Prison pour Dettes. Nul devoir, nul frein, nulle règle, nulle supériorité, ne viennent gêner les allures des détenus. Les murs et les grilles les retiennent, voilà tout! Peut-être une brusque réponse à un gardien ou bien une notable infraction de l'ordre général attireraient-elles au délinquant une réprimande? Une fois peut-

être aussi, l'auteur d'un trouble éclatant aura-t-il été pendant quelques heures relégué dans une chambre qu'on appelle le cachot? Ces sévices sont assez rares pour n'avoir laissé dans les esprits que d'imperceptibles souvenirs d'une autorité toujours douteuse et toujours contestée. Les détenus se récrient cependant avec force contre la fermeture des cellules pendant la nuit. Cette mesure est prise en faveur du plus grand nombre, contre la turbulence de quelques-uns. L'année dernière, pour l'anniversaire des Journées de Juillet, on laissa ouvertes, durant toute la nuit, les portes des cellules. Le tapage nocturne fut insupportable, tout repos devint impossible. Cette expérience a fait taire bien des réclamations.

Toute étiquette de costume est abandonnée en prison. Le dimanche excepté, à cause du grand nombre des visiteurs, les détenus n'observent pas toujours les convenances. J'ai eu lieu de remarquer que cette habitude de négligence excessive est funeste: à la longue, elle passe du corps à l'esprit; on ne prend pas plus de soin de l'un que de l'autre; le premier s'affaisse, s'amollit et s'abâtardit sous la nonchalance; le second fléchit sous la paresse ou sous une rêverie oisive. Insensiblement, sous ces deux dissolvans, vous pouvez contempler les

progrès de l'abattement intellectuel et de la démoralisation. Au contraire, les détenus qui n'ont pas abandonné une certaine coquetterie de tenue extérieure, supportent avec plus d'énergie les rigueurs nouvelles de la détention. Toutefois il faut reconnaître un fait, c'est que le désespoir absolu pénètre rarement dans le cœur du prisonnier pour dettes. Il est en proie à un indéfinissable malaise; il est toujours inquiet et agité; mais complètement désespéré, jamais; ses plus profonds et ses plus vifs découragemens ne sont pas de longue durée; il a la conscience d'une position meilleure; il sait, à n'en pouvoir douter, que sa captivité n'est que temporaire.

On ne m'a raconté, dans la Prison pour Dettes, qu'un seul suicide; c'est celui d'un jeune homme, d'un étranger que le consul de Suède, retenait en prison. Ce détenu était étranger; et, à cette époque, la barbare et stupide inhospitalité de nos lois commerciales condamnait à une prison perpétuelle l'étranger débiteur insolvable d'une somme de cent francs!

L'oisiveté est un des fléaux et des plus grands malheurs de la prison. Tous les détenus assez heureux pour pouvoir travailler, échappent à deux grandes calamités, l'ennui et la misère. Mais, le croirait-on? la solitude et le loisir sont fort rares et fort difficiles à trouver en

prison. Les causeries importunes vous assiègent de toutes parts; et, entouré d'une colonie de paresseux, l'homme laborieux est là tout aussi mal à l'aise que le serait un homme à jeun aux prises avec une troupe de gens ivres. De louables efforts sont tentés pour remédier à cet inconvénient grave; une bibliothèque que cherche à créer l'un des plus infatigables bienfaiteurs de la maison, M. Maurice Alhoy, deux fois fondateur du *Pauvre Jacques*, journal des prisons pour dettes, a surtout pour but de combattre l'oisiveté des prisonniers, en leur inspirant le goût de la lecture. Ce sont là les plus urgentes améliorations. Sauvez le moral du prisonnier; il saura bientôt arriver lui-même à se procurer les choses qui peuvent adoucir sa situation.

Une triste observation n'a que trop bien révélé quels sont les dangereux effets de la captivité sur les facultés intellectuelles des prisonniers; il en est bien peu qui puissent résister à cette action délétère; mais il en est qui la bravent, d'autres même qui s'exaltent et semblent puiser dans la prison même une sève et une vigueur toutes nouvelles. Ces organisations heureuses ou puissantes sont soutenues par le travail. Livrez-les à l'oisiveté, elles succomberont comme succombent les autres.

Il y a même dans la condition du prisonnier un avantage qui lui est tout-à-fait particulier; c'est celui du calme, c'est celui de l'isolement, c'est celui de l'absence de devoirs gênans; c'est celui de la rupture avec d'embarrassans ménagemens ou avec de puériles convenances; c'est par-dessus tout celui de l'indépendance de la pensée, et de tant de liens brisés ou secoués, sans qu'un seul reproche puisse arriver jusques à lui. Mais pour jouir de ces bienfaits, il faut que le prisonnier soit actif et occupé; il faut qu'il évoque ses souvenirs et ses pensées, qu'il s'habitue à envisager l'avenir sous un point de vue utile et philosophique; en un mot, il faut qu'il travaille. Sa prison devient alors une retraite; s'il reste désœuvré, c'est plus qu'une prison. C'est un enfer!

Un fait digne de remarque, c'est que la santé des prisonniers est généralement bonne. Dans la maison de la rue de Clichy il y a une infirmerie; il n'y manque encore que des lits, une pharmacie, des infirmiers et un médecin...! Mais il est vrai de dire qu'il y manque aussi des malades.

Je ne terminerai pas cet article sans parler du journal qui, deux fois, comme je viens de l'indiquer plus haut, avait été établi dans la prison même, et pour traiter spécialement les questions de fait et de droit qui se rattachent aux

intérêts des prisonniers pour dettes. *Pauvre Jacques,* avant la révolution de 1830, a commencé l'œuvre. Cette publication; en mettant au grand jour les coupables manœuvres et les rapines de certains officiers ministériels, en dévoilant les vols et les honteuses spéculations de plusieurs usuriers, a rendu de très-grands services; elle a porté à la contrainte par corps les premiers coups.

Depuis ce temps une autre feuille a paru sous un autre titre. M. Fournier-Verneuil la dirigeait. La violence de ses accusations a forcé les regards les plus insoucians à se tourner vers les prisons pour dettes. Et, il faut bien le reconnaître, sans me rendre ici solidaire des assertions que M. Fournier-Verneuil a publiées, les atteintes qu'il a portées à l'usure, à la forfaiture, à la concussion judiciaire, sont incontestables. Je ne sais si l'on doit blâmer la forme qu'il a employée; mais il faut certainement louer les résultats qu'il a obtenus.

M. Fournier-Verneuil est maintenant sorti de la maison de la rue de Clichy; mais sa présence y était un véritable bienfait: il était le patron de la Dette, l'effroi des usuriers; il était l'écho des réclamations; et son active surveillance ne permettait à l'arbitraire aucun empiétement. Sous ce rapport, l'établissement d'un

journal intérieur est, à mes yeux, d'un grand avantage pour la prison. Il fournit de l'occupation à quelques détenus ; il tient le glaive d'une publicité qui encourage le bien et effraie le mal ; il éclaire les détenus sur les menées dont ils sont dupes si souvent ; il instruit chacun d'eux sur ses droits; il offre aussi une occasion et un prétexte de secours qui viennent du dehors ; enfin il met à nu un régime pénitentiaire qui touche à la moralité même de la société.

M. Maurice Alhoy a entrepris de continuer cette œuvre de bienfaisance éclairée. Il a réveillé le *Pauvre Jacques*, endormi pendant quatre ans. De bons articles ont déjà paru dans cette feuille ; elle vient de publier l'heureuse idée d'un comité de secours. Des vœux ne suffisent pas pour encourager de telles entreprises ; il faut s'y associer.

La contrainte par corps est restée dans nos codes ; mais elle s'en va de nos mœurs.

Le nombre des prisonniers pour dettes est moins nombreux aujourd'hui qu'à des époques plus reculées; la durée générale de la détention est aussi beaucoup diminuée : depuis bien des années il est presque sans exemple qu'un débiteur ait accompli en prison le temps entier que la loi assigne à sa captivité. L'arrivée d'un nouveau détenu cause peu de sensation : il entre

inaperçu; sa sortie est plus remarquée : c'est toujours un moment mêlé d'impressions diverses; l'envie et la joie, le regret et la cordialité se croisent involontairement dans les cœurs de ceux qui voient cette porte un instant ouverte se refermer sur eux. Mais la gaîté et l'ironie éclatent unanimement quand un prisonnier est mis en liberté par défaut de consignation d'alimens; c'est alors une clameur universelle de sarcasmes contre la lassitude du créancier.

Une visite de quelques heures à la Prison pour Dettes, suffit pour convaincre l'esprit le plus rebelle de l'inutilité de la contrainte par corps. Elle n'atteint jamais le débiteur solvable, et dès-lors, de mauvaise foi quand il ne paie pas. Elle ne frappe que le malheur; elle ne sert qu'à grossir la liste des frais; elle augmente le montant de la dette, et elle enlève les seules ressources qui puissent la payer, le travail, la confiance et l'industrie.

Le danger de la contrainte par corps est plus grave qu'on ne le pense communément; pour aider les frauduleuses opérations d'infâmes usuriers, elle jette sous les verrous de malheureux jeunes gens qui languissent désœuvrés, vicieux et étiolés à l'ombre de hautes murailles, et qui ne rentreront dans le monde que sous le poids de l'ignorance et d'une corruption anticipée.

Que ne puis-je ici exprimer ma pensée sans restriction ! J'étalerais sous les yeux de tous cette plaie hideuse de la contrainte par corps, qui attache un jeune homme de vingt-deux ans, coupable seulement d'avoir écouté avec trop de complaisance le son de l'or entre une femme et un verre de vin de Champagne, à un vieillard usé d'égoïsme, de passions flétrissantes, de hideuse dégradation, et forcé d'achever en prison, loin d'une société qui le repousse, une existence qu'il n'ose plus montrer au dehors.

Je les ai vus cependant accolés par le même écrou, comme par une chaîne qui attacherait la santé et la vie d'une vierge à la putréfaction d'un cadavre !

Jules MAYRET.

Paris, le 8 décembre 1834.





L'OPÉRA.



Là, pour nous enchanter, tout est mis en usage ;
Tout prend une âme, un corps, un esprit, un visage.

BOILEAU, *Art poétique.*

L'origine des spectacles en France, et ce qu'on pourrait appeler la naissance des pièces de théâtre, se perdent dans des conjectures tellement vagues, que rien n'est plus difficile que de leur assigner une date précise. Quant au fait dramatique en lui-même, ou plutôt aux appareils scéniques, c'est-à-dire mêlés d'une action extérieure, dont il est fort indifférent de rechercher les caractères divers, on en rencontre

la source à la naissance même de toutes les civilisations. Partout, dans les premiers plaisirs des hommes réunis, dans leurs premières fêtes, dans leurs premières solennités agrestes, militaires ou religieuses destinées à implorer la divinité ou bien à lui rendre grâce, à célébrer une joie ou un triomphe, à se consoler d'un malheur ou d'une défaite, à perpétuer un souvenir funeste ou favorable, glorieux ou accablant; partout, dans les sociétés primitives, le drame préside aux principaux actes de l'association. Le sacrifice et la prière furent les premiers drames du monde. Les peintures animées, les récits pittoresques, le style vivant en quelque sorte, qu'on retrouve dans tous les écrits qui ont conservé et transmis les traditions originelles des peuples, attestent la présence de ce drame, dont l'instinct a été donné à l'homme en même temps que la voix et le geste, en même temps que la parole et le mouvement.

Les narrations bibliques sont de véritables drames qui reproduisent les faits bien plus encore qu'elles ne les racontent.

C'est donc, à notre sens, une recherche oiseuse que de s'efforcer de constater avec une minutieuse exactitude, chez telle ou telle nation, les premiers pas de l'action théâtrale. Il nous paraît bien plus convenable d'en examiner

rapidement les développemens, qui sont ceux de la civilisation elle-même, et de montrer avec quelle intimité les perfectionnemens du théâtre se lient au progrès des mœurs. Cette investigation, appliquée à la plus vaste, à la plus somptueuse de nos scènes, et à un établissement tout-à-fait national, prend alors un haut caractère de curiosité et d'intérêt-général. On aime à voir quelle influence cette scène a exercée à des époques différentes sur l'esprit public; on aime à reconnaître comment, à son tour, elle a reproduit les impressions qu'elle recevait des faits et des hommes, et si, tout à coup, des descriptions brillantes, pénétrées, pour ainsi dire, de voluptueuses souvenances, de pompeux récits, de mots piquans, d'anecdotes et d'annales tour-à-tour graves, spirituelles et débauchées, se mêlent aux premiers matériaux; si les arts, dans toutes leurs ramifications, jettent leur propre histoire au sein de ces archives, est-il une tâche qui promette plus de plaisir dans son accomplissement, et plus de charmes dans les résultats qu'elle doit produire?

Telle est, en France, l'histoire de l'opéra; cette gloire de notre pays, cette féerie de l'Occident qui semble si souvent rivaliser de luxe, de splendeur, d'éclat et de prestiges avec la magie des légendes orientales.

S'il fallait, en parlant de l'opéra, écrire en même-temps la généalogie de la musique, ce travail serait certainement autant au-dessus de nos forces qu'au-dessus de la patience de nos lecteurs. Durey de Noinville, qui publia en 1753 une *Histoire du théâtre de l'Académie royale de musique*, déclare que, dès 1706, Brossard, à la fin de son Dictionnaire de musique, fait le dénombrement de neuf cent soixante-et-treize auteurs, anciens et modernes qui ont traité de la musique; Brossard ajoute qu'il en a omis une quantité plus considérable que celle qu'il rapporte. Si l'on joint à ce chiffre le nombre des écrivains et des musiciens qui depuis cent vingt-neuf ans se sont occupés de ce sujet, on excusera facilement sans doute notre retenue à cet égard. Nous imiterons la discrétion de Durey de Noinville, nous nous bornerons à répéter que les Égyptiens paraissent avoir été les premiers inventeurs de la musique; qu'ils l'ont transmise aux Hébreux, lesquels, de l'Orient, par leur communications avec les Grecs, l'ont transmise aux Romains, qui l'ont perfectionnée et transmise à leur tour aux races occidentales.

Fidèles aux définitions anciennes, nous appellerons *opéra* « une pièce de théâtre en vers, mise en musique et en chants, accompagnée de danses, de machines et de décorations. » Nos

pères aimaient à dire que c'était là un spectacle universel, où chacun trouvait à s'amuser dans le genre qui lui convenait davantage: mais eux aussi formèrent le vœu que le poème répondît à tous les agrémens dont l'opéra est composé; ils prétendaient qu'ils n'hésiteraient pas alors à le regarder comme le plus beau et le plus magnifique de tous les spectacles qu'a imaginés et qu'imaginera l'esprit humain. A leurs yeux il était la réunion des beaux arts, de la poésie, de la musique, de la danse, de la peinture, de l'optique et des mécaniques; en un mot, c'était le *grand œuvre* par excellence, comme son nom le désigne, et le triomphe de l'esprit humain. Ainsi s'exprime au moins Durey de Noinville. Malgré l'emphase de ces éloges, malgré la naïve franchise de ces louanges, d'autres critiques étaient bien éloignés de regarder ce spectacle comme l'assemblage ou l'abrégé de toutes les perfections humaines. Saint-Évremont commence ses observations sur l'opéra en disant que, quoique les sens soient agréablement frappés par son éclat et sa magnificence, cependant, comme l'esprit n'y trouve rien qui le touche ni qui l'attache, on tombe bientôt dans l'ennui et dans une lassitude inévitable; mais une des choses qui le choquent le plus, c'est « de voir chanter toute la pièce depuis le com-

mencement jusqu'à la fin, » comme si les personnes qu'on représente s'étaient ridiculement ajustées pour traiter en musique et les plus communes et les plus importantes affaires de la vie. « Peut-on s'imaginer, s'écrie-t-il, qu'un « maître appelle son valet ou qu'il lui donne « une commission en chantant; qu'un ami fasse « en chantant une confidence à son ami; qu'on « délibère en chantant dans un conseil; qu'on « exprime avec des chants les ordres qu'on donne, « et que mélodieusement on tue les hommes à « coups d'épée et de javelot dans un combat. » Enfin, sa mauvaise humeur le conduit à définir l'opéra, *un travail bizarre de poésie et de musique, où le poète et le musicien, gênés l'un par l'autre, se donnent bien de la peine à faire un mauvais ouvrage.* Quand Beaumarchais a prétendu qu'on chantait ce qui ne valait pas la peine d'être dit, il n'a fait que résumer Saint-Évremont. Quoi qu'il en soit de ce blâme et de tous ceux qui l'ont imité ou suivi, en dépit de Beaumarchais, de Saint-Évremont et de leurs parodistes, depuis cent quatre-vingt-dix ans, tout près de deux siècles, que l'opéra a été naturalisé en France, il a toujours été regardé comme le plus brillant et souvent comme le plus agréable de nos spectacles.

L'antiquité connaissait l'opéra. Les fêtes pu-

bliques, les cérémonies religieuses offraient toujours chez les anciens le mélange de la poésie et de la musique. Le joueur de flûte, qui avec un double instrument marquait dans la tragédie la cadence de la déclamation et du débit de l'acteur, le rhythme du chœur qui prenait part à l'action et au dialogue, prouvent que, dès ces époques reculées, on ne séparait pas, dans l'œuvre dramatique, les notes musicales et la mesure poétique. Chez les modernes, on fait honneur de l'invention de l'opéra à OTTAVIO RINUCCINI, poète florentin, qui, de concert avec GIACOMO CORSI, gentilhomme son compatriote, excellent musicien, composa une pièce qui fut représentée en présence du grand-duc, de la grande-duchesse de Toscane et des cardinaux Monti et Montalto. Cet ouvrage avait pour titre : *les Amours d'Apollon et de Circé*. Le succès en fut immense; il servit d'abord de modèle à un opéra d'*Eurydice*. Plus tard, Claude Montevre, musicien célèbre, imita ces deux pièces dans son *Ariane*. Ce même compositeur, devenu maître de la musique de Saint-Marc à Venise, y introduisit cette manière de représentations qui depuis sont devenues si célèbres par la magnificence des théâtres et des habits, la délicatesse des voix, l'harmonie des concerts et les savantes compositions de Montevre, de Soriano, de Gio-

vanelli, de Teofilo et de plusieurs autres grands maîtres. On témoigna tant de goût pour ce spectacle, que, depuis 1637, date de l'introduction de l'opéra à Venise, jusqu'en 1700, c'est-à-dire dans un espace de soixante-trois ans, on en représenta plus de six cent cinquante, bien qu'on ne les jouât que pendant l'hiver.

L'opéra est donc originaire de l'Italie, cette terre classique de l'art musical.

Les deux papes de la maison de Médicis, Léon X et Clément VII, qui doivent la plus belle partie de leur renommée historique à leur amour pour les arts et à la protection éclairée qu'ils leur accordèrent, ont eu des espèces d'opéras, comme ils ont eu des comédies à décorations et à machines. Ce fut Baltazar Perruzzi qui renouvela les anciennes décorations de théâtre, lorsqu'en 1516 le cardinal Bernard de Bibienne fit représenter devant le pape Léon X la comédie intitulée : *la Calandra*, qui est une des premières pièces italiennes en musique qui aient paru sur les théâtres. Plus de cent soixante ans après, en 1682, Bullart affirmait encore que l'Italie ne vit jamais de décorations plus magnifiques que celles de Perruzzi.

A cette époque, on faisait des ballets à la cour de France; on y mettait des récits et des dialogues en plusieurs parties; mais ils étaient

très-informes et sans règles ni mesures. Le premier de ces divertissemens où le bon goût commença à paraître, fut le ballet qui fut dansé en 1581. Il était de la composition d'un certain Balthasarini, Piémontais, violon renommé, et que le maréchal de Brissac, gouverneur du Piémont, avait envoyé à la reine Catherine de Médicis, avec toute la bande de musiciens qu'il dirigeait. Ce Balthasarini fut anobli; il prit le nom de Beaujoyeux, fut nommé valet-de-chambre du roi et de la reine sa mère; il se rendit si illustre à la cour par ses inventions de ballets, de musique, de festins et de représentations, qu'on ne parlait plus que de lui.

Pour les noces de M. de Joyeuse et de mademoiselle de Vaudemont, les poètes, les musiciens et les décorateurs s'associèrent pour contribuer ensemble aux plaisirs de la cour; le roi Henri III les récompensa très-libéralement. Sancy rapporte, à cette occasion, que Claudin, musicien, composa des airs qu'il joua dans ces fêtes. Un seigneur en fut si transporté qu'il mit l'épée à la main, en jurant et blasphémant, et voulant à toute force s'aller battre. Le musicien, ayant changé d'air, fit rentrer ce jeune seigneur dans son bon sens. L'impression de la musique fut beaucoup moins vive sur le roi, car il est dit qu'il ne fit que rire. Les ballets, les inter-

mèdes, les fêtes, les tournois, les carrousels, les comédies et les mascarades dans lesquels on unissait la musique à la poésie, ne manquèrent pas sous les règnes de Charles IX et de Henri III. On cite à la tête des auteurs de ces ouvrages Jean-Antoine Baïf, qui, né à Venise pendant l'ambassade de son père, avait pris le goût de ces représentations, et, en essayant de les reproduire, se montra, selon les chroniqueurs, aussi fameux poète que grand musicien. Mais ils prennent soin d'ajouter qu'on ne peut pas encore donner à ce spectacle le nom d'opéra, qui n'était pas connu dans ce royaume avant le cardinal Mazarin.

Dès 1645, l'opéra existait à Paris. A cette époque, le cardinal Mazarin fit représenter, au Petit-Bourbon, devant le roi et la reine-mère, une pièce italienne intitulée : *la Festa teatrale della Finta Pazza;* elle fut jouée par des acteurs italiens. Plus tard, la même troupe joua *Orfeo e Euridice :* il y eut des sonnets à ce sujet. Les critiques du temps s'expriment ainsi : « Ce spectacle ne surprit pas moins par sa nouveauté que par la beauté des voix, la variété des concerts, les changemens merveilleux des décorations, le jeu surprenant des machines, et la magnificence des habits. » En 1650, Pierre Corneille donna *Andromède,*

tragédie en machines, avec des chants et musique; elle fut aussi représentée sur le théâtre du Petit-Bourbon par la troupe royale : les décorations et les machines, entreprises par Torelli sur les ordres de la reine-mère, parurent si belles qu'on les fit graver en taille-douce.

C'est à la reprise de cette pièce, trente-deux ans après la première représentation, en 1682, qu'on fit en France le premier pas vers ce qu'on a si pompeusement appelé depuis ce temps la vérité de la scène. On rapporte comme un fait merveilleux que le cheval Pégase y fut représenté par un cheval véritable. On ajoute qu'il jouait admirablement son rôle, et faisait en l'air tous les mouvemens qu'il pourrait faire sur terre.

Pour divertir le roi Louis XIV dans sa jeunesse, on représentait assez souvent à la cour des ballets accompagnés de déclamation et de symphonie, où le roi, les princes et les plus grands seigneurs dansaient, représentant des divinités, des héros, des bergers, et d'autres personnages. Benserade se distingua par la composition de quelques-uns de ces ballets.

Tous ces essais imparfaits devaient conduire à l'intronisation définitive de l'opéra français sur un théâtre de Paris. Le préjugé contre la difficulté de chanter des paroles françaises existait

déjà; il fallait le vaincre. Pierre Perrin, abbé, successeur de Voiture dans la charge d'introducteur des ambassadeurs auprès de Gaston, duc d'Orléans, frère du roi Louis XIII, entreprit de surmonter ces obstacles; il hasarda des paroles françaises, qui furent mises en musique par Cambert, organiste de Saint-Honoré et intendant de la musique de la reine-mère. C'était une pastorale en cinq actes. Pour cette première épreuve, on choisit le village d'Issy; Perrin voulait éviter la foule. Il y réussit mal; car la route de Paris à Issy fut couverte de carrosses.

Ces tentatives continuèrent : *Ariane*, *la Mort d'Adonis*, *Ercole amante* furent successivement l'objet de représentations particulières. Le marquis de Sourdéac, de la maison de Rieux, dont il portait le nom, s'efforçait en même temps de perfectionner les machines. Il fit représenter dans son château de Neubourg, en Normandie, *la Toison d'or*, avec un grand luxe de spectacle. Sur ces entrefaites, le cardinal Mazarin, le protecteur déclaré de l'opéra naissant, mourut à Vincennes. Perrin n'abandonna pas son projet de l'établissement public de ce spectacle. Le 28 juin 1669, il obtint des lettres-patentes, « portant permission d'établir en la ville de Paris et autres du royaume, des *académies de musique*, pour chanter en public des pièces de théâtre,

comme il se pratique en Italie, en Allemagne et en Angleterre, pendant l'espace de douze années. » Il s'associa Cambert, pour la musique; le marquis de Sourdéac, pour les machines; et pour fournir aux frais nécessaires, un nommé Champeron.

Le premier soin des nouveaux entrepreneurs fut de se procurer des chanteurs et des musiciens dans toutes les églises du Languedoc. On fit dresser un théâtre dans le jeu de paume de la rue Mazarine, et au mois de mars 1671, vingt-six ans après le premier opéra italien représenté devant la cour, on joua devant le public le premier opéra français, *Pomone*, paroles de Perrin, musique de Cambert et ballet de Beauchamp. La vogue de cet ouvrage se soutint pendant huit mois entiers. La discorde pénétra dans la nouvelle association. Lulli, qui florissait alors à la cour, mit à profit cette disposition des esprits; il se fit céder le privilége et obtint à son tour des lettres-patentes pour la fondation d'une *Académie royale de musique*; elles furent enregistrées au parlement le 27 juin 1672.

Tel fut le long enfantement de l'opéra en France. Comme théâtre, sa naissance est toute religieuse : un cardinal fut son parrain; un abbé fut son père nourricier; l'Église lui fournit son premier compositeur et ses premières voix.

Comme établissement, son origine est royale. Dès sa création, il prit donc ce caractère national qui ne l'a abandonné dans aucune des phases de son existence. Ce n'est pas le désir d'étaler une facile érudition qui nous a porté à retracer avec quelques détails les premiers faits de l'opéra; nous avons voulu montrer d'où lui venait la suprématie qui lui est attribuée dans la hiérarchie théâtrale, et quels étaient ses droits à la protection spéciale dont il a constamment été l'objet.

Lulli fut pour l'opéra ce que Corneille avait été pour la tragédie, ce que Molière avait été pour la comédie : non pas que nous prétendions établir aucun parallèle entre l'excellence de nos deux grands génies littéraires et le talent du musicien ; mais il fit pour le genre lyrique ce qu'ils avaient fait pour le genre dramatique; il fit jaillir la lumière du chaos; et lorsqu'il est arrivé qu'on ait donné à Lulli le titre de père de l'opéra français, personne n'a pensé à lui contester ce mérite.

L'histoire de l'opéra est donc celle de ce maître lui-même, pendant la durée tout entière de son existence musicale. Deux excellens articles, publiés par M. Castil-Blaze dans la *Revue de Paris* au mois d'août dernier, ont si bien résumé cette brillante période de l'art en France, que nous

croyons rendre un service véritable à nos lecteurs en les renvoyant à ce recueil. Les anecdotes citées par M. Castil-Blaze sont toutes puisées à des sources dont nous avons été à même de vérifier l'authenticité; la plume facile et spirituelle de cet aristarque musical a su les présenter avec une verve de récit qui les met encore mieux en saillie. Après cette indication, nous ne pouvons que continuer l'esquisse large et rapide qui doit nous amener de l'enfance de l'opéra à l'époque de sa virilité actuelle.

Lulli fit construire un nouveau théâtre dans la rue de Vaugirard, près du palais du Luxembourg, qu'on appelait alors palais d'Orléans. Depuis le mois de novembre 1672 jusqu'au mois d'août 1687, dans l'espace de quinze années, il composa la musique de quinze *tragédies lyriques*, dont voici les titres : *Cadmus*, *Alceste*, *Thésée*, *Atys*, *Isis*, *Psyché*, *Bellérophon*, *Proserpine*, *Persée*, *Phaéton*, *Amadis*, *Roland*, *Armide*; de trois pastorales, *les Fêtes de l'Amour et de Bacchus* (ce fut le premier ouvrage qu'il fit jouer sur son nouveau théâtre), *l'Idylle sur la Paix* et *l'Églogue de Versailles*, et *Acis et Galatée* (œuvre posthume); d'une mascarade, *le Carnaval*; d'un ballet, *le Triomphe de l'Amour*; et de vingt-cinq divertissemens, parmi lesquels nous remarquons ceux de *la Princesse d'Élide*, du *Ma-*

riage forcé, de *l'Amour médecin*, de *Pourceaugnac* et du *Bourgeois gentilhomme :* la musique de *Psyché*, tragédie-ballet, et celle des entr'actes d'*Œdipe*, complètent l'ensemble de l'œuvre dramatique de Lulli, et présentent une liste de quarante-quatre ouvrages.

Les paroles de toutes les tragédies lyriques que nous venons de citer sont de Quinault, excepté *Psyché* et *Bellérophon*, qui sont de Thomas Corneille. Il faut en retrancher aussi le ballet du *Carnaval*, qui est de différens auteurs; *l'Idylle sur la Paix* et *l'Églogue de Versailles*, dont Molière, conjointement avec Racine et Quinault, a donné les paroles; et *Acis et Galatée*, de Campistron.

A quoi bon reproduire ici la dédaigneuse critique de Despréaux ? L'avenir en a fait justice. Ce n'était pas un si misérable travail que celui auquel Pierre Corneille, Molière et Racine daignaient s'associer. La Fontaine lui-même ne s'essaya-t-il pas dans l'opéra ? La mésaventure de sa *Daphné*, par la persévérance même qu'il mit à vouloir produire cette œuvre lyrique, est une preuve évidente de l'estime qu'il faisait de ces succès, que Lulli *réchauffait des sons de sa musique*.

A Lulli, en 1687, succéda dans la direction de l'Opéra Jean-Nicolas de Francine, son gendre,

et maître-d'hôtel du roi. En 1698, Francine s'associa pour un quart Hyacinthe Gauréault du Mont, commandant de l'écurie du dauphin. C'est à cette époque qu'il faut faire remonter les premières pensions dont furent grevés les bénéfices acquis au moyen de la direction de l'Opéra; elles s'élevaient alors à *dix-neuf mille deux cents livres;* plus tard elles furent augmentées; elles étaient payables chaque mois par douzième. La mort des titulaires les éteignit au profit de la direction. Sur cette somme, la famille Lulli avait à elle seule une pension de dix mille livres, dont la veuve du célèbre compositeur touchait un tiers, dans lequel son fils aîné avait un quart; les deux autres tiers étaient partagés entre trois personnes. En 1713, cette pension fut réduite à six mille livres. Il y a loin de cette charge imposée à l'Opéra, aux subventions qui lui ont été données dans la suite et qui continuent encore aujourd'hui à lui être payées à titre d'indemnités.

Des ordonnances successives réglèrent la police et l'administration de l'Opéra; on y nomma des inspecteurs, et, en 1715, on voit le duc d'Antin, pair de France, chargé, pour le secrétaire d'état ayant le département de la maison de sa majesté, de tout ce qui concerne la police et la régie de l'Académie royale de Musique. Destouches,

d'abord inspecteur-général, remplaça Francine dans la direction de l'Opéra en 1728. Un sieur Guyenet, payeur de rentes de l'hôtel-de-ville, ne fut pas maintenu dans un privilége de cession qu'il avait obtenu. Trois années après, en 1731, il s'adjoignit les sieurs Le Comte, Le Bœuf, et autres associés; deux ans plus tard, en 1733, le privilége fut cédé à M. de Thuret. En 1744 il passa dans les mains de M. Berger; en 1747, après la mort de celui-ci, les sieurs Tréfontaine et Saint-Germain furent chargés de la régie de l'Opéra; enfin, en 1749, le roi donna à la ville de Paris la direction générale de l'Académie royale de Musique, sous les ordres de M. le comte d'Argenson, ministre et secrétaire d'état ayant le département de la maison du roi. En conséquence, M. Bernage, prevôt des marchands, assisté du greffier de l'hôtel-de-ville de Paris et officiers et archers, alla, le 27 du mois d'avril 1749, à cinq heures du matin, au cul-de-sac de l'Opéra, apposer les scellés, et ensuite au magasin, rue Saint-Nicaise, et chez le sieur Neuville, receveur de l'Opéra, et ces officiers prirent possession de l'Académie royale de Musique, en vertu des ordres de sa majesté.

Cette mesure forme une des principales époques de l'Opéra; elle occupa vivement le public; on la regarda comme d'un heureux présage pour

l'avenir; on la comparait à l'édilité romaine, qui confiait aux magistrats de la ville le soin des spectacles publics. .

On s'occupa de régler les attributions et les obligations de tous ceux qui pouvaient prendre part à l'entreprise. Le directeur, le garde-magasin, le maître tailleur, le dessinateur des habits et des décors furent astreints à de strictes injonctions ; on accorda deux chefs de menuiserie, vingt ouvriers, et au moins trente manœuvres, pour les ouvrages de la salle et du magasin ; on leur adjoignit des peintres pour les décorations, et d'autres ouvriers pour les machines, ustensiles, plumes, masques et autres. Pour mettre l'Opéra sur pied, il en coûta environ quarante-cinq mille livres.

Malgré les énormes bénéfices qu'avaient faits quelques directeurs, et notamment Lulli, en 1712, les dettes de l'Opéra montaient à *quatre cent mille fr.*, que les cessionnaires du privilége furent obligés de payer. En 1747, il s'est trouvé pour plus de quatre à cinq cent mille livres d'arriéré, que l'hôtel-de-ville, chargé de la régie de l'Opéra, commença d'acquitter.

Ce fut, pour le premier de nos théâtres, une véritable renaissance !

En voyant le sérieux avec lequel tout ce qui concernait l'exploitation de l'Opéra, dans ses

moindres détails, fut réglé par le roi lui-même dès 1713, on est moins surpris de lire le décret sur le Théâtre Français, que Napoléon data du Kremlin ! D'abord on fonda une école gratuite de musique, de danse et d'instrumens, pour former des sujets à l'Opéra; c'est l'idée première de notre illustre Conservatoire. Puis les devoirs des acteurs, les amendes qu'ils auront à encourir s'ils y manquent, leurs fautes, la punition de ces fautes, le nombre des sujets, leurs emplois, leurs appointemens, sont énoncés, comme s'il s'agissait, pour chacun, d'un engagement particulier. Il est dit qu'un fonds annuel de quinze mille livres sera affecté à des gratifications qui seront distribuées à ceux qui auraient bien mérité de l'administration; le fonds des pensions est fixé à dix mille francs; la pension était acquise après quinze années de service. Le droit des auteurs est ainsi déterminé : pour le poète et pour le musicien, cent livres à chacun, pour chacune des dix premières représentations; cinquante livres à chacun pour chacune des vingt représentations suivantes, si elles ont lieu sans interruption ; sans quoi, si le dégoût public arrête l'ouvrage, ils ne pourront rien prétendre au-delà de sa cessation [1]. Les

[1] Aujourd'hui, une ordonnance royale règle aussi les

entrées des acteurs sur le théâtre, la réception des ouvrages, étaient tout aussi scrupuleusement détaillées.

Voici quel était, à cette époque, le nombre des sujets employés à l'Opéra : *Acteurs pour les rôles*, trois basses-tailles, trois hautes-contres, deux tailles, etc.; — *Actrices pour les rôles*, six; — *Chœurs*, vingt hommes et deux pages; douze filles; — *Danseurs*, douze; *Danseuses*, dix.

Orchestre. — Un batteur de mesure (chef d'orchestre); dix instrumens du petit chœur, douze dessus de violon, huit basses, deux quintes, deux tailles, trois hautes-contres, huit hautbois, flûtes et bassons, un timbalier.

Un maître de salle de danse, un compositeur de ballets, un dessinateur, deux machinistes, un maître tailleur. — En tout, quatre-vingt-sept personnes. Le total des appointemens ne dépassait pas 67,050 livres. Les premiers sujets du chant avaient chacun 1,500 livres; les premiers danseurs avaient chacun 1,000 livres; les premières danseuses recevaient chacune 900 livres.

droits des acteurs et des compositeurs. Nous n'en rapporterons cependant pas les dispositions, parce qu'il y est sans cesse dérogé par des traités particuliers entre la direction, les poètes et les musiciens.

Le batteur de mesure avait 1,000 livres, le compositeur de ballets 1,500 livres, et le dessinateur 1,200 livres.

Défense expresse était faite à *toute* personne, même à celles qui faisaient partie de la maison du roi, d'entrer à l'Opéra sans payer; défense à la livrée d'y entrer, même en payant; défense de stationner dans les coulisses; défense de s'avancer sur le théâtre hors de l'enceinte de la balustrade.

Le répertoire d'hiver devait être réglé et arrêté dans la semaine de Pâques, et le plan d'été dans le cours du mois de novembre, c'est-à-dire l'un et l'autre six mois à l'avance. Ces deux répertoires devaient commencer par deux grands opéras nouveaux; en cas de chute, on se rejetait aussitôt sur l'ancien répertoire. Les répétitions d'un ouvrage reçu devaient commencer en même temps que la première représentation de celui qui le précédait. L'ordonnance pousse enfin la naïve sollicitude de ses prévisions jusqu'à fonder un comité de lecture, qui sera, dit-elle, composé de *gens d'esprit*. L'Opéra n'admettait dans son sein que des sujets éprouvés, agréés dans leurs débuts, et capables d'étudier seuls les partitions de leurs rôles.

Les jours d'opéra étaient les mardis, vendredis et dimanches, et les jeudis depuis la Saint-

Martin jusqu'au dimanche de la Passion (celui qui précède le dimanche de Pâques) exclusivement. L'Opéra ne représentait pas non plus le 2 février et le 25 mars, fêtes de la Vierge, pendant la semaine sainte jusqu'au mardi après Pâques, le dimanche de la Pentecôte, les 15 août et 8 septembre, 1er novembre, 8, 24 et 25 décembre. Le spectacle commençait à cinq heures un quart. Deux dernières faveurs mettaient le sceau à toutes celles que la royale intervention avait déjà accordées à l'Opéra. Il était exprimé dans un édit : « que tous gentilshom-« mes, demoiselles, et autres personnes, puis-« sent *chanter* (il n'est pas fait mention de la « danse) audit Opéra, sans que pour cela ils « dérogent au titre de noblesse, ni à leurs pri-« viléges, droits et immunités. » Il était fait prohibition positive à tous les comédiens français et étrangers de se servir de la salle de l'Opéra, d'employer des musiciens au-delà du nombre de douze; plus tard on réduisit à deux le nombre des voix, et à six celui des violons; les danseurs leur furent interdits. En 1716, les comédiens français furent condamnés deux fois à 500 livres d'amende, au profit de l'hôpital-général, pour avoir contrevenu à cette disposition dans les représentations du *Malade Imaginaire* et de *la Princesse d'Élide*; il ne fut

point accordé de dommages et intérêts aux directeur et syndics de l'Opéra. On ne tolérait d'autres exceptions à ces règles que pour les spectacles devant le roi, et ceux qui avaient lieu pendant les foires de Saint-Laurent et de Saint-Germain.

Telles sont les clauses principales du vieux gouvernement de l'Opéra; les chartes en sont conservées comme s'il s'agissait de la constitution d'un royaume. Nous les rapportons ici, parce qu'elles racontent l'histoire du temps actuel tout autant que celles du temps passé; on y retrouve l'origine de tous les monopoles exercés dans la suite par l'Opéra, et de tous les priviléges dont il a joui.

En 1755, quatre-vingt-seize ans après l'ouverture de l'Opéra, on comptait cinquante-neuf poètes qui avaient travaillé pour cette scène. Parmi eux, on citait les noms de l'abbé Perrin, le fondateur; des deux Corneille, de Moliére, de Racine, de Quinault, de Campistron, de Fontenelle, de La Fontaine, de J.-B. Rousseau, de Lamotte, de Regnard, de Lagrange-Chancel, de Labruyère, de Destouches, de Favart, de Voltaire, de Laujon, de Marmontel, de Mondonville, de J.-J. Rousseau et de Saint-Foix. Onze auteurs d'opéras avaient siégé déjà sur les fauteuils de l'Académie française.

A la même époque, quarante-quatre musiciens avaient concouru à ces représentations, pour la composition de la musique. Parmi eux on citait Cambert, Colasse et les trois Lulli, à la tête desquels marche le célèbre Jean-Baptiste, Élisabeth de la Guerre, Campra, Matho qui devint fou, Rameau, Mondonville, d'Auvergne et Rousseau.

Ne peut-on pas dire avec justice que ce sont là d'éclatans titres de noblesse ?

Pendant cette première période, on ne trouve dans les acteurs que peu de sujets dont les noms aient occupé la renommée. Jeliotte est moins connu par son talent que par la mortification que lui fit essuyer le duc de Brissac, qui, l'ayant invité à chanter chez lui, ne reçut d'autre réponse qu'un refus positif accompagné de quelques mouvemens de toux : « Vous êtes un faquin, lui dit le duc, quand un homme comme moi invite chez lui un homme comme vous, c'est pour l'entendre et point du tout pour le recevoir. » Il ordonna à ses gens de le mettre dehors, après lui avoir donné vingt-cinq louis. Le rôle d'Armide éleva bien haut la réputation de mademoiselle Lerochois. La première femme qui parut dans les ballets fut la demoiselle Fontaine; ses admirateurs la qualifiaient de *très-belle* et *très-noble*. Jusqu'à cette époque (1681)

les rôles de femmes étaient remplis par des hommes habillés en femmes. Cela ne changea qu'au ballet du *Triomphe de l'Amour*, représenté à Saint-Germain-en-Laye; on y vit danser monseigneur le Dauphin et madame la Dauphine, Mademoiselle, madame la princesse de Conti, et autres princes et princesses, seigneurs et dames de la cour. Cette réunion de personnes des deux sexes sur la scène fut si fort goûtée, que lorsqu'on donna ce ballet à Paris, sur le théâtre de l'Opéra, on y introduisit les danseuses; depuis ce temps, elles ont composé la partie la plus brillante de l'Opéra. Mademoiselle Subligny parut peu de temps après mademoiselle Fontaine; mademoiselle Guyot lui succéda dans la publique admiration. Elle quitta le théâtre pour le couvent en 1725. Mademoiselle Prévôt resta ensuite, pendant plus de vingt-cinq ans, en possession des suffrages de la cour et de la ville; elle fut remplacée par la demoiselle Salé, dont on vantait l'élégante gravité; enfin, le nom de Camargo est depuis trop long-temps inscrit dans le panthéon de la danse, pour qu'il soit nécessaire de rien ajouter aux louanges qui nous ont été transmises par les contemporains de cette danseuse, sur sa grâce vive et légère. En 1751 eurent lieu les débuts de mademoiselle Vestris et de son frère : ils firent peu de bruit;

vers le même temps, mademoiselle Camargo avait pris sa retraite avec une pension de 1,500 livres.

A côté de l'Académie royale de Musique, on fonda une Académie royale de Danse; elle vit d'abord à sa tête le célèbre Marcel, qui se flattait de reconnaître, à la seule démarche, la nation à laquelle appartenait toute personne qui s'adressait à lui; cette académie avait ses priviléges, et entre autres celui de *montrer l'art de la danse*.

Le service de la garde de l'Opéra était fait par les gardes-françaises.

L'Opéra était donc constitué, établi sur des bases larges et brillantes. Dans la composition des œuvres, Glück, Piccini et Grétry devaient continuer sa splendide renommée : *Alceste*, les deux *Iphigénie*, *Orphée*, *Armide*, *Céphale et Procris*, *Anacréon* et *Panurge* en sont les monumens. Parmi les artistes, Sophie Arnould et Laguerre, Guimard, Saint-Huberty, Laïs, les Vestris, les Lionnais, les Dauberval, avaient, à des époques différentes, rivalisé d'éclat et de réputation : les uns par leur galanterie, leur esprit et leurs talens réunis; les autres, par leurs talens seulement.

Les concerts spirituels et les bals dont l'Académie royale de Musique avait été dotée, for-

maient, à ses côtés, deux filles toutes brillantes, l'une, par les mélodieux accords de sa piété et de son harmonie, que Gossec avait tant de fois enrichis; l'autre, par le luxe de sa salle, la folie de ses intrigues et les joies bruyantes de ses orgies tout étincelantes de paillettes et de vifs propos. A la richesse un peu grave des fêtes de Mazarin, de Henri III et d'Anne d'Autriche, avaient succédé les pompes chevaleresques et mythologiques de Louis le Grand; celles-ci avaient cédé le pas à l'opulente dissolution et au somptueux dévergondage de la Régence, qui semblait avoir voulu placer tout exprès l'Opéra sous sa main, faire de la salle même une dépendance de ses appartemens, et du bal, le prologue de ses soupers intimes. A la suite de ces destinées si diverses, venaient l'oisive débauche du règne de Louis XV, les ruineuses extravagances qui sous Louis XVI étaient pour la noblesse du royaume comme le suicide anticipé d'un condamné; et, au milieu de ces élémens si animés, si splendides, si ruineux, la philosophie, la critique avec ses querelles, renouvelant, pour Glück et Piccini, la dispute des Bouffons et de Lulli, le coin de la reine et le coin du roi, les pamphlets, et les injures, la dispute partout, le goût nulle part, la passion dans toutes les sentences, et la justice bannie de tous jugemens.

L'Opéra hérissé de querelles, de cris, d'ivresse et de bruit; l'Opéra tour à tour encombré et troublé; l'Opéra, véritable œil-de-bœuf de publique dépravation, était tellement fréquenté par la cour et si peu habitué à la bourgeoisie, que la comtesse d'Egmont s'y montrait dans la loge de MM. les gentilshommes de la chambre, ne se doutant guère que le crédule bourgeois qu'elle avait abusé viendrait la trouver en cet endroit. Un jeune mousquetaire y parut un soir, cherchant, disait-il, une de ses parentes, arrivée à Paris sans qu'il eût eu avis de sa demeure. Témoin de son embarras, un de ses camarades lui montre celle qu'il cherchait : — « Comment as-tu fait pour la reconnaître. — Je ne l'ai jamais vue; mais comme elle est la seule personne que je ne connaisse pas ici, c'est assurément ta parente. » L'indication était exacte.

L'Opéra était alors bien éloigné du temps où sa dépense ne s'élevait pas à plus de 150,000 livres par année; il coûtait beaucoup au roi. Les recettes ne produisaient pas au-delà de 450,000 à 500,000 livres.

Du Luxembourg, en 1674, il avait été transporté au Palais-Royal. En 1763, cette salle ayant été brûlée, il s'établit aux Tuileries; c'est de ce théâtre que datent, pour les machinistes des coulisses, les désignations de *cour* et de *jardin*,

au lieu de *côté gauche* et *côté droit :* elles sont tirées de sa situation même entre la cour et le jardin.

Pendant son séjour aux Tuileries, on reconstruisit sur des plans nouveaux la salle du Palais-Royal ; l'Opéra en prit possession. En 1780, le 8 juin, pendant l'opéra d'*Orphée*, de Glück, cette salle brûla de nouveau. La frayeur des spectateurs fut grande : onze personnes furent les victimes de cet incendie ; les bustes de Racine et de Quinault furent brisés dans le foyer. L'Opéra fit alors une courte halte dans la petite salle des Menus-Plaisirs ; de là il passa à la salle de la Porte-Saint-Martin, qui, commencée à la fin de juillet, fut achevée le 27 octobre : elle fut construite ainsi en cent jours, par les soins de l'architecte Lenoir.

L'Académie royale de Musique avait été dirigée par des mains bien diverses depuis son introduction en France : tantôt administrée par la ville de Paris elle-même, tantôt par ses délégués, tantôt par le ministère de la Maison du roi, et placée sous le patronage de messieurs les gentilshommes de la chambre, en 1791, elle avait été rendue à la municipalité de Paris. Elle raya de l'affiche le titre d'*Académie royale de Musique :* elle y substitua celui d'*Opéra*[1]. Les

[1] Depuis le 22 juin 1791, l'Académie royale de Musique a été obligée de changer plusieurs fois de dénomina-

noms des artistes du chant et de la danse qui prenaient part à la représentation furent aussi inscrits sur les affiches du jour.

La révolution avait pénétré dans l'Opéra. La Nation en avait chassé la cour.

Le théâtre exerçait sur les mœurs une influence trop grande pour ne pas attirer les regards de ceux qui voulaient régénérer le peuple; c'était un levier trop puissant sur l'esprit public, pour qu'on négligeât de s'en servir. L'Opéra, cette scène vaste que l'on pouvait animer de mouvemens si remplis d'émotions entraînantes, devait surtout fixer l'attention publique. Son

tion. Voici ses divers titres et les époques où ils furent pris :

Le 24 juin 1791, à la Porte-Saint-Martin, après le départ de Louis XVI, *Opéra*.

Le 29 juin, *Académie de Musique*.

Du 17 septembre 1791 au 10 août 1792, *Académie royale de Musique*.

Du 15 août 1792 au 11 août 1793, *Académie de Musique*.

Le 12 août 1793, *Opéra*.

Le 27 du premier mois de la 2e année républicaine, ou 27 vendémiaire an II (18 octobre 1793, vieux style), *Opéra National*, à la Porte-Saint-Martin.

Le 20 thermidor an II (7 août 1794), sous le titre de *Théâtre des Arts*, ouverture de par et pour le peuple, rue de la Loi ou plutôt de Richelieu, ancienne salle cons-

étendue, ses ressources, la pompe et le luxe de son spectacle, l'impression que pouvait produire son exécution musicale, tout semblait l'appeler à marcher à la tête de cette impulsion. On avait dit que la tragédie avait pour objet la terreur et la pitié; on avait assigné à la comédie le but d'instruire les hommes et de réformer les mœurs. L'Opéra avait une mission plus vague, mais aussi plus spacieuse, celle de charmer les spectateurs. C'était donc à lui qu'appartenait le premier rôle de séduction publique.

La commune de Paris, en 1792, avait succédé à tous les directeurs de l'Opéra, dont les noms

truite par mesdemoiselles Montansier et Bourdon-Neuville, qui avait été ouverte, le 15 août 1793, sous le titre de *Théâtre National*.

Du 10 ventôse an V (28 février 1797) au 6 fructidor an X (24 août 1802), *Théâtre de la République et des Arts*, et quelquefois *Théâtre des Arts*.

Le 5 fructidor an X (27 août 1802), *Théâtre de l'Opéra*.

Le 10 messidor an XII (29 juin 1804), *Académie impériale de Musique*.

Le 5 avril 1814, *Académie de Musique*.

Le 8 avril 1814, *Académie royale de Musique*.

Le 21 mars 1815, après le retour de l'Empereur, *Académie impériale de Musique*.

Le 9 juillet 1815, après la rentrée de Louis XVIII, *Académie royale de Musique*.

Note de l'Éditeur.

ne rappelaient, selon l'Almanach des Spectacles pour l'année 1794, que des despotes ou de vils courtisans. Les artistes de ce théâtre avaient été autorisés à se gouverner eux-mêmes, et on leur avait permis de prendre, aux ci-devant *Menus-Plaisirs*, toutes les décorations dont ils avaient besoin : l'Opéra avait été spécialement placé sous la protection de la République. Alors, on distinguait sur la scène, les Laïs, les Lainez, les Gardel, les Vestris, les Beaupré et les Clotilde. Partout, on rendait cette justice à l'Opéra national, qu'il était sans contredit le théâtre qui avait le plus contribué à échauffer l'esprit public par des scènes patriotiques. *L'Offrande à la Liberté*, scène lyrique composée par Gardel et Gossec, avait été faite exprès pour amener le chant républicain : *Allons, enfans de la patrie.* Toutes les représentations commençaient par cet hymne que Laïs faisait retentir ; au dernier couplet : *Liberté, liberté chérie....*, tout le monde se tenait debout et découvert. On donnait aussi des représentations *de par et pour le peuple :* le Gouvernement en faisait les frais ; on jouait au profit des volontaires qui se rendaient à la frontière, et au bénéfice des malheureux des différentes sections. Mais ce qui acheva de placer bien haut l'Opéra dans l'opinion publique, ce fut la fête donnée pour l'inauguration des

bustes de Marat et de Lepelletier-Saint-Fargeau par la section de Bondy; elle eut lieu le sextidi, 6 brumaire de l'an II (27 octobre 1793).

La façade de l'Opéra représentait une montagne, sur le sommet de laquelle était bâti le temple des Arts et de la Liberté; les tombeaux de Marat et de Lepelletier étaient placés à droite et à gauche : une autre montagne était destinée à recevoir les députés de la Convention, des autorités constituées et des sociétés populaires. Un char qui portait la Liberté et l'Égalité s'arrêta devant la montagne; les deux divinités la gravirent; les portes du temple s'ouvrirent pour les recevoir; en même temps, l'orchestre fit entendre la marche des prêtresses de l'opéra d'*Alceste;* on vit alors sortir du temple des jeunes filles vêtues de tuniques blanches, couronnées de fleurs, ceintes de rubans tricolores, et portant des guirlandes, des palmes, des urnes, des vases et des cassolettes de parfums. La cérémonie commença.

Elle ressembla à toutes les apothéoses et à toutes les inaugurations; on chanta des chœurs :

Le digne ami du peuple et l'émule des mœurs
Sont tombés sous les coups d'un glaive sanguinaire,
Marat, Marat n'est plus! ainsi que Saint-Fargeau.
Le fanatisme impur a fermé leur paupière.
Célèbres montagnards que le peuple révère,

Disciples fameux de Rousseau,
Venez parer de fleurs leur modeste tombeau.

Le mot *modeste* n'était pas flatteur pour l'Opéra, qui, dans cette circonstance avait fait du mieux qu'il pouvait faire.

Après qu'on avait déposé les fleurs et attaché les guirlandes, on reprenait :

Écartez de vous les profanes,
Les lâches partisans des rois,
Et jurez de venger les mânes
Des amis des mœurs et des lois.

Alors, ajoute la tradition, des *sans-culottes* se précipitèrent sur un des autels et chantèrent en se joignant aux enfans des arts le serment qui suit, parodié sur le chœur de l'opéra d'*Émelinde :*

Jurons, sur nos glaives sanglans,
D'exterminer les hordes des rebelles;
Divinité des cœurs fidèles,
Liberté, reçois nos sermens.

Apollon se présentait ensuite et terminait cette solennité.

A cette époque, il n'était question que d'affranchir le théâtre; de nouveaux réglemens, de nouveaux décrets, de nouvelles lois, s'efforçaient à l'envi les uns des autres de lui rendre son indépendance. On annonçait qu'une ère

nouvelle allait s'ouvrir pour lui. La Comédie française avait été érigée en *théâtre du peuple*, c'est-à-dire destiné aux représentations officielles offertes gratuitement au peuple ; on ne pouvait être admis à ces représentations que sur l'exhibition d'une marque particulière que la municipalité devait distribuer aux patriotes. Un établissement semblable devait être fondé dans toutes les communes où il y avait des spectacles. On proposa pour ces théâtres un répertoire dans lequel les scènes d'opéra devaient jouer : *l'Apothéose de Beaurepaire; le Camp de Grandpré*, paroles de Chénier, musique de Gossec; *Fabius*, *Horatius-Coclès*, paroles d'Arnault, musique de Méhul; *la Journée du dix août*, ou l'Inauguration de la république Française, sans-culottide; *Miltiade à Marathon; Manlius Torquatus ; l'Offrande à la liberté*, de Gardel et Gossec; *le Siége de Thionville; Toute la Grèce; Wenzel ou le Magistrat du peuple*. Si l'on joint à ces œuvres : *le Chant des vengeances*, par Rouget-Delisle ; *le Chant triomphal pour la pompe funèbre du général Hoche; Léonidas* et *Toulon soumis*, on aura une idée du parti que les idées républicaines ont tiré des représentations de l'Opéra, qui était aussi le centre de réunions civiques; on y avait donné la Fête des vieillards. Ainsi, cette scène que la vieille royauté avait

édifiée et entretenue à si grands frais, était un des principaux instrumens qui servaient à battre en brèche les idées monarchiques.

Il ne serait pas juste cependant de ne voir l'Opéra révolutionnaire que dans cette mythologie patriotique, tout aussi ridicule, il faut bien le dire, que celle des ballets du grand roi. La Commune de Paris ne négligea rien pour conserver aux arts cette demeure splendide qui depuis si long-temps contribuait à l'émulation et aux progrès des artistes. Une loi du 18 brumaire an II (8 novembre 1793) créa le Conservatoire de musique; l'année suivante, le 16 thermidor an III, il fut organisé. Cet établissement était composé de cent quinze artistes, divisés en trois classes, et chargés de former gratuitement six cents élèves des deux sexes. Chaque département avait droit à dix places d'élèves au Conservatoire. L'ancien *magasin* de l'Opéra et l'Académie de Danse, dont nous avons parlé, avaient jeté en quelque sorte les premiers élémens de cet établissement, qui devint lui-même le berceau de notre Conservatoire actuel, auquel d'injustes reproches n'ont point empêché qu'une éclatante justice ne fût rendue. On a mis trop d'affectation à répudier quelque boursoufflure de cet enseignement méthodique; le drame a pu se plaindre du rhythme

d'une déclamation ampoulée ; le chant peut regretter quelques exagérations d'habitudes et de modèles, mais il faut bien reconnaître que de saines traditions que l'épithète dédaigneuse de *classiques* n'est pas encore parvenue à discréditer, ont contribué long-temps à contenir les déplorables écarts qui menacent aujourd'hui l'art dans toutes ses parties ; qu'elles ont doté le Théâtre Français d'artistes dont nous pouvons nous glorifier sous les yeux de toute l'Europe, et aux titres de cette école, il faut ajouter celui d'avoir formé des instrumentistes dont l'exécution est aujourd'hui sans rivale dans le monde musical. Des professeurs tels que les Habeneck, les Lafont, les Baillot, les Chérubini, les Tulou, les Norblin, les Baer et madame Cinti-Damoreau [1], l'orchestre de l'Opéra si habilement conduit par un maître qui n'a quitté la direction de ce théâtre que pour devenir le premier chef d'orchestre de l'Europe, et les concerts du Conservatoire, font l'admiration de l'étranger. Vienne, Naples et Milan sont, sous ce rapport, les tributaires de Paris, qui, à son tour, emprunte à l'Allemagne et à l'Italie les merveilles

[1] Madame Cinti-Damoreau est la première femme qui ait été nommée professeur de chant. Cette nomination est de 1833.

de leurs voix, mais qui, seul en Europe, fait, défait et soutient les réputations lyriques.

En 1796, *le Théâtre de la République et des Arts* fut établi rue de la Loi (*Richelieu*), dans la salle que le Gouvernement avait acquise de mademoiselle Montansier. Ce fut dans cette salle que le parterre fut assis: jusque-là, il s'était tenu debout. Jusqu'en l'an VI (1799), les artistes de ce théâtre s'étaient gouvernés eux-mêmes, en régie sociale: à cette époque, les sieurs Francœur, Denesle et Baco prirent la direction de l'Opéra. Le Directoire, époque de fastueux délire et d'opulence, rendit à l'Opéra une partie de son éclat royal; il fut le rendez-vous de la société élégante : on eût dit qu'un reflet de la Régence, ou qu'un pâle rayon du siècle de Louis XV avait pénétré dans la salle, sur la scène et dans les coulisses; c'était une aurore, aurore boréale toutefois, tant elle était à la fois éloignée des destinées passées et du destin futur de l'Opéra.

Les plaisirs reprenaient possession du terrain que les passions politiques avaient envahi, et qu'elles semblaient ne quitter qu'à regret, et n'abandonner que par lassitude. Pour toutes choses, cette époque fut transitoire. Cependant, la munificence directoriale se complaisait à l'Opéra; les muscadins et les merveilleux y affluaient; les

toilettes s'y remontrèrent, mais avec plus de prodigalité que de goût; l'Opéra, auquel on ne peut pas contester le mérite d'avoir toujours bien réfléchi la physionomie de l'époque, ressemblait alors à un riche parvenu : il était comme la société qui garnissait ses loges et ses balcons.

L'avénement de l'Empire ouvrit à l'Opéra une carrière nouvelle.

L'Académie impériale de Musique procéda comme un émigré rentré; elle se réintégra dans tous ses priviléges anciens. Elle se débarrassa à la hâte de toute sa défroque républicaine; elle reprit sa livrée monarchique : il ne s'agissait, pour elle, que de changer l'étoffe et le galon. Il se manifeste ici une curieuse et frappante coïncidence entre cette période de l'histoire de l'Opéra et ce que nous avons rapporté de sa naissance. D'abord, comme autrefois, l'Opéra fit partie de la maison du souverain, et fut soutenu et aidé par les deniers de la couronne; il était placé sous la haute surveillance du grand-maréchal du palais, et sous la vigilance particulière du premier préfet du palais : cette charge était alors occupée par M. de Luçay.

En 1805, le personnel de l'Opéra était de cinq cent treize individus, dont cent quatre-vingt-six appartenaient à la scène, quatre-vingts

à l'orchestre, le reste aux différens services et à l'administration : ce personnel coûtait par année 884,260 fr.; sur l'état du corps de ballets, on voit figurer pour des appointemens de 800 fr. par an, mademoiselle Leverd, que nous avons admirée au Théâtre Français.

Le personnel et cette dépense diminuèrent plus tard : en 1807, le total des appointemens ne s'élevait plus qu'à 821,160 fr. En 1808, sous la direction de Picard, le chiffre du personnel se réduisit à quatre cent cinquante-quatre individus, et celui des traitemens à 752,060 fr. Les feux, c'est-à-dire la gratification qui est allouée à certains acteurs par chaque représentation, et qui, dans son origine, était destinée à les indemniser de menus frais de feu et d'accessoires de toilette, sont compris dans cet état de dépense. A M. de Luçay succéda M. de Rémusat, premier chambellan de l'empereur, nommé surintendant des spectacles. Il ne faut pas croire que l'Empire fût une époque de parcimonie pour l'Opéra : l'empereur exigeait au contraire qu'il y fût déployé une grande magnificence; c'est sans doute ce qui fit qu'on lui attribua ce propos célèbre, tenu par un habile directeur : « A l'Opéra, il faut jeter l'argent par la porte, pour le faire rentrer par les fenêtres. »

Notre première scène lyrique était donc réins-

tallée à la Cour : elle en profita pour faire revivre ses droits de vieille suprématie; elle frappa de contributions tous les théâtres secondaires; elle percevait un impôt sur chacune de leurs recettes. *Œdipe, la Vestale, Panurge, Anacréon, la Caravane du Caire, les Mystères d'Isis, Fernand Cortez, les Prétendus*, œuvres qui appartenaient à la fois au Directoire, au Consulat et à l'Empire; des ballets pleins de goût, tels que *Psyché*, la *Dansomanie* et *Nina*, attestaient dans les arts de notables progrès, et si le génie manquait à ces productions, elles préparaient du moins les voies aux Messies qui pouvaient se présenter. Laïs, Dérivis père, Nourrit père, Lavigne, mesdames Branchu et Bigottini, disputaient de zèle et se partageaient les applaudissemens. En 1810, les recettes de l'Opéra s'élevèrent à 660,327 fr.; l'Empereur dépensa pour ce spectacle 1,027,676 fr. Il est vrai que l'Opéra marchait à la tête de ceux qui exaltaient la personne et la gloire de Napoléon : *le Triomphe de Trajan*, dans lequel on vit le char du triomphateur, traîné par quatre chevaux blancs, fut une véritable apothéose que toute la population de Paris voulut saluer de ses acclamations.

Combien toutes les proportions de cette scène ne s'étaient-elles pas alors agrandies! En 1793, l'Opéra n'avait reçu du Gouvernement, à titre

de secours, que 150,000 fr.; ses recettes s'étaient élevées à 853,719 fr. — Ensemble 1,003,719 fr. — Ses dépenses furent à 1,221,648 fr. — Il perdit 217,929 fr. Les chiffres forment une partie essentielle de l'histoire de tous les théâtres.

Sous l'Empire, l'art du décorateur et surtout celui du machiniste étaient sortis de la ridicule ornière du régime tombé. On a tant parlé des anciens costumes de l'Opéra; on les a si souvent reproduits; on s'en est tellement moqué, que nous devons traiter brièvement et, seulement pour mémoire, cette partie de ses annales. Il n'était plus question d'un Olympe, d'une mythologie en poudre, en mouches et en paniers; les bergères satinées et pailletées, les houlettes enrubannées, les héros panachés, avaient disparu; les queues et les tonnelets avaient été bannis. La révolution que Talma avait faite dans le costume tragique s'était étendue jusqu'à l'Opéra; la toge y était sévèrement portée; la draperie grecque, les accessoires, la foudre de Jupiter et la barbe de ses prêtres y étaient soumis à une étiquette aussi rigoureuse que celle qui réglait les faisceaux des licteurs, mais la vérité antique était la seule dont on s'occupât; elle était elle-même bien plus empreinte de convention que d'exactitude: c'étaient encore des Grecs et des Romains à la façon de ceux de Racine et de Da-

vid. La bouffissure chevaleresque dominait dans tout le reste. Les décors avaient été plus loin; on doit même avouer que s'ils n'étaient pas encore parvenus aux admirables effets que nous contemplons aujourd'hui, du moins ils étaient déjà dans les voies de remarquables améliorations; à l'exception de l'immuable temple grec, ils étaient convenables.

La danse semblait stationnaire dans ce mouvement général qu'il ne faut pas mépriser aujourd'hui parce que nous l'avons dépassé; la gavotte avait remplacé le menuet, qui lui-même avait détrôné la chacone, jadis si fort en faveur, que ce fut dans une chacone que débuta le jeune Vestris.

Historien rapide de l'Opéra, que ne puis-je jeter un voile sur les premières années de la restauration, sur 1814 et 1815? Pourquoi suis-je obligé de compter ses sermens et de voir sa foi politique, mobile comme celle d'un homme d'état! L'Opéra qui avait chanté la *Marseillaise*, l'Opéra qui avait porté en triomphe le buste de Marat, l'Opéra qui avait traîné le char de Napoléon-Trajan, l'Opéra qui avait interrompu ses chants et son récitatif pour célébrer la naissance du fils de l'empereur et lire les bulletins de la Grande armée; l'Opéra vint avec des fleurs nouvelles, des palmes fraîches et des flatteries

usées, au devant des souverains alliés; puis pendant les Cent jours son orchestre exécuta encore la *Marseillaise;* puis après Waterloo, comme il l'avait déjà fait en 1814, il représenta, pour Alexandre de Russie, François d'Autriche et Guillaume de Prusse, *le Triomphe de Trajan;* puis dans *la Caravane,* en regardant Wellington, Schwartzenberg et Blücher, il s'écria : « *La victoire est à* vous! » Détestable et flétrissante variante.

L'Opéra reprit son titre ancien : il s'appela *Académie royale de Musique*, comme il s'était appelé *Académie impériale de Musique;* il fit partie de la maison du roi, comme il avait fait partie du palais de l'empereur; il ouvrit ses deux battans aux gentilshommes de la chambre, comme il les avait ouverts aux chambellans.

La subvention royale lui fut en aide, comme la subvention impériale lui avait été en appui, comme les deniers de la république lui avaient été en secours.

Néanmoins, pendant les premières années de la restauration, sa faveur ne fut pas grande; il était même en ce temps-là d'assez bon goût à la Cour de mal parler de l'Opéra. Les artistes en étaient peu saillans, presque tous achevaient leur existence de renommée; la jeunesse manquait à cette scène, aucun talent nouveau ne

s'y montrait; la danse prenait sur la musique une supériorité que celle-ci ne songeait pas à lui disputer. Le *Rossignol*, représenté en 1816, est presque le seul ouvrage qu'on puisse citer à la gloire de la musique.

L'Opéra se mourait de langueur; il dormait sur sa subvention. En 1820, le 13 février, le duc de Berry est assassiné à la porte de l'Opéra. On dresse à la hâte, pour le prince expirant, un lit dans le foyer; la famille royale accourt. Les Bourbons de la branche aînée, mornes et abattus, sentent que le fer dont Louvel a frappé le plus jeune d'entre eux les a tous blessés au cœur; toute la nuit ils entourent le lit de douleur; le prince meurt à l'Opéra assiégé par les masques accourus pour le bal. Le salle fut fermée; toute représentation théâtrale était dès-lors impossible dans ce lieu, de la part d'une scène dont la cassette royale faisait les frais.

On construisit alors à la hâte la salle de la rue Lepelletier; elle ne devait être que provisoire: voilà douze années qu'elle dure; la beauté de ses proportions laisse peu de regrets à ce sujet. Le théâtre de la rue de Richelieu alarmait par son voisinage de la Bibliothèque royale; on n'aimait pas à voir ce monument qui contient le plus riche et le plus précieux de tous les dépôts, face à face avec un édifice voué aux flammes,

car telle est la destinée probable de ces salles d'Opéra. Les compagnies d'assurances ne veulent les assurer que moyennant une prime énorme; leurs devancières ont été dévorées par un feu que toutes les précautions n'ont point encore réussi à écarter.

Depuis 1822 jusqu'en 1830, l'Opéra vit renaître une partie de ses beaux jours; mais la danse ne cessa pas d'y régner en souveraine. Paul et Albert, Bigottini, Legallois, les Noblet, y tenaient le sceptre; un jeu de mots contemporain de cette époque analyse bien sa position: *L'Opéra*, disait-on, ne marche que sur les jambes de ses danseurs. On ne chantait qu'à l'Opéra Italien et à Feydeau, quand mademoiselle Cinti, transfuge des Bouffes, parut à l'Opéra; elle était dépaysée et dans le plus complet isolement. Les ballets, au contraire, se montraient triomphans: ce fut dans l'opéra de *la Lampe Merveilleuse*, que défila cette armée d'Aladin, dont le gracieux souvenir est encore présent à tous les habitués de l'orchestre; *Cendrillon*, *le Carnaval de Venise*, *les Pages du duc de Vendôme*, *la Somnambule*, *Mars et Vénus*, *la Belle au bois dormant*, semblaient chargés d'y entretenir la tradition féerique. Déjà le décors avait pris son essor: dans *la Belle au bois dormant*, on vit, pour la première fois, une décoration mouvante

qui faisait défiler une ravissante perspective devant les ondulations d'un bateau. Mais à l'extrémité de cette période on trouve *le Comte Ory*, *Guillaume Tell*, *Moïse* et cette *Muette de Portici*, qui à elle seule, par l'entraînement de son spectacle, fit la révolution de Belgique [1] et les débuts de mademoiselle Taglioni. La musique et la danse, le décors, le costume, l'art de la scène

[1] Les effets de cette mise en scène, si palpitante d'énergique vérité, ne se sont pas bornés là. La première représentation de *la Muette de Portici* fut pour l'Opéra lui-même une révolution. La beauté des décors, et surtout ceux qui offrent aux regards la grande place de Naples et la vue du Vésuve, l'exactitude des costumes simples et tout empreints de rudesse nationale, la vivacité gracieuse des danses et des groupes, ne purent être admises sur la scène de l'Opéra que par le talent et la persévérance de M. Duponchel, qui nous a donné depuis ce temps la mise en scène de *Gustave*, de *la Tentation*, de *Don Juan* et de *Robert-le-Diable*, qui ont continué le progrès si bien commencé. Ce qui mérite surtout d'être remarqué, c'est que jusque alors les chœurs étaient restés étrangers à l'action. Ils y prirent part, ils s'y mêlèrent, et c'est à cette innovation que sont dues les scènes si entraînantes de la conspiration, de la révolte du marché, de la prière et du triomphe. Cette révolution a porté ses fruits : l'invention musicale y a gagné, et l'Opéra a atteint un degré de vérité qui lui était inconnu jusqu'à cette époque.

Note de l'Éditeur.

et celui du machiniste marchèrent alors d'un pas égal vers ces hauteurs de perfectionnement où nous les apercevons aujourd'hui.

Les gentilshommes de la chambre se prélassaient dans leur loge attitrée, la foule ne se portait pas à l'Opéra : il était fashionable, mais point populaire ; la bourgeoisie en redoutait l'entrée ; elle y était encore mal à l'aise : car la salle de la rue Lepelletier, que la banque elle-même n'avait pas prise sous sa protection, était encore une succursale de château. La royauté s'y pavanait et s'y complimentait elle-même. *Pharamond*, opéra représenté à l'occasion du sacre de Reims, avait inutilement employé les poètes et les musiciens suivant la Cour ; cet appareil n'avait, dans la population parisienne, ni sympathie ni racine ; l'Opéra n'était pas le plus suivi de nos spectacles ; mais, assurément, c'en était toujours le plus brillant.

La restauration ne parvint jamais à faire de l'Opéra un spectacle populaire. Le luxe y régnait ; on y avait appelé Rossini, qui pour la première fois, en 1824, fit représenter *la Donna del Lago* sur le théâtre de la rue Lepelletier ; le *Siége de Corinthe*, dont la partition était celle de *Maometo secundo ; Moïse*, traduit de *Mosè*, qui depuis dix ans était joué à l'Opéra Italien. Une subvention royale qui de 1824 à 1828 s'éleva

à 750,000 fr., qui en 1829 fut de 817,925 fr., et en 1830 de 826,919 fr., non compris, bien entendu, la redevance des petits théâtres, qui s'élevait alors à une somme de DEUX CENT MILLE FRANCS par année; une révolution musicale que Nourrit, Levasseur et madame Cinti-Damoreau, soutenus par le *maestro*, accomplissaient, tout fut inutilement prodigué; rien ne put attirer la multitude indifférente. Il est vrai que le second semestre de l'année 1830 fut presque tout entier en proie à des mouvemens politiques qui laissaient peu de loisir à la fréquentation des spectacles. En 1829, les dépenses furent de 1,770,103 fr.; en 1830, elles furent de 1,717,347 fr. La première année offrit un bénéfice de 47,000 fr.; la seconde, un déficit de 143,711 fr.

Le thermomètre des recettes de l'Opéra présente d'étranges phénomènes: en 1793, au plus fort de la Terreur et de l'émigration, il offre un chiffre de 853,719 fr., et en 1810, au moment le plus glorieux des conquêtes impériales, qnand toute l'Europe accourait dans la capitale de l'Empire, le chiffre ne monte qu'à 660,327 fr., dont 70,000 furent produits par les bals masqués: ce fut pour ces réunions l'année la plus florissante; en 1793 les bals masqués n'existaient pas. En présence de ces résultats, on se demande si l'échafaud causait moins de trouble

dans les plaisirs que la victoire ne leur donnait d'activité et d'élan.

Le dernier acte politique de l'Opéra de la restauration fut la lecture du bulletin de la prise d'Alger.

A toutes les époques, les élémens de prospérité furent nombreux pour l'Opéra ; dans les différentes phases que nous venons de parcourir, nous l'avons vu non pas résister à toutes les tourmentes, mais s'y plier toujours avec adresse et souvent savoir en tirer parti. Une main habile devait mettre à profit les événemens de 1830. La Cour, avec ses habitudes exclusives et ses allures exceptionnelles, n'existait plus; l'embarrassant patronage de la chambre du roi était tombé ; il fallait lancer, en quelque sorte, l'Opéra dans le domaine de tous ; il fallait y amener la foule; non pas, comme au temps de la première révolution par des éclats politiques qui effraient le plaisir, mais en continuant le progrès musical commencé, en suivant les traditions de mise en scène et de décors que *la Muette de Portici* avait léguées, en encourageant le perfectionnement que Taglioni et Perrot avaient tout-à-coup révélé dans la danse, en jetant à pleines mains et partout le luxe et la vérité, en intéressant au succès de l'Opéra tout ce qui concourt au mouvement intellectuel de la société, en ban-

nissant de la salle tout ce qui avait pu effaroucher les susceptibilités bourgeoises et industrielles, en appelant incessamment l'attention du public sur l'Opéra, en choisissant pour l'initier à cette splendeur, à cette pompe et à cette harmonie de tous les arts, les jours qui lui permettaient d'y accourir, en stimulant l'émulation des artistes; en un mot, en faisant de l'Opéra, théâtre, salle et foyer, le centre de toutes les lumières.

C'est ce que M. Véron, directeur actuel, a su faire, tantôt par son empressement auprès des hommes distingués dans tous les rangs, tantôt par l'accueil qu'il réserve aux jeunes talens, tantôt par le soin qu'il apporte à publier les spectacles de l'Opéra, tantôt par sa générosité envers les artistes, tantôt par l'heureuse et productive idée des représentations du dimanche, tantôt par le charme et la richesse du spectacle, et enfin par l'habileté avec laquelle il a su profiter du moment où toute la société, divisée de sentimens, d'affections et d'opinions, fuyait les salons, et ne demandait qu'un endroit où le plaisir commun pût là se réunir.

Après les succès obtenus par M. Véron, on s'est tout-à-coup aperçu que les circonstances l'avaient admirablement servi; qu'on me permette de le dire, cette découverte était un peu

tardive. Les circonstances, d'ailleurs, sont bien loin de lui avoir été aussi favorables qu'on affecte de le répéter. Ce nouveau directeur de 1831 avait à lutter contre des abus dont nous ne devons point donner le détail, parce que nous ne pourrions le faire sans nous laisser entraîner à des personnalités qui nous vont mal; ces abus étaient tellement anciens, tellement invétérés, qu'on s'était accoutumé à les regarder comme des droits. Il a fallu quelque courage pour lutter de front contre ces résistances, et pour troubler toutes ces quiétudes. Les talens qui font la fortune de l'entreprise actuelle n'ont jamais été aussi richement rétribués : Mlle Taglioni reçoit 30,000 fr. par an; Adolphe Nourrit et madame Cinti-Damoreau reçoivent chacun 50,000 fr. Si quelqu'un était tenté d'accuser de parcimonie la nouvelle direction, elle répondrait par le ballet de *Gustave*, dont le faste est sans exemple à l'Opéra; elle répondrait surtout par cette réunion unique en Europe du meilleur orchestre, dirigé par Habeneck, dont on ne peut répéter le nom sans y joindre un éloge nouveau, de la plus belle scène lyrique nationale [1], où brillent les Nourrit,

[1] C'est à dessein que nous nous sommes servi de cette expression *nationale*, ne voulant et ne prétendant faire au-

les Levasseur, les Damoreau, les Dorus et les Falcon, et d'un ballet où l'on peut applaudir Taglioni, Perrot, Fanny Elssler, et les Noblet. L'Europe tout entière est tributaire des richesses de notre Opéra; son ballet est devenu cosmopolite. Les décors, dont Cicéri, E. Bertin, Feuchères, Filastre, Cambon, Desplechin, Séchan, ont poussé l'art jusqu'aux illusions du Diorama, complètent cet inimitable ensemble.

Certes, sans vouloir pénétrer plus avant qu'il ne peut paraître convenable de le faire, les obstacles et les embarras n'ont pas manqué à M. Véron; les entraves multipliées l'ont plus d'une fois enlacé à un tel point, qu'il s'est vu forcé de mettre le public dans la confidence des dégoûts qu'il éprouvait. Eh bien, rien n'a arrêté sa marche! Depuis 1831, *Robert-le-Diable*, *Gustave*, *la Tentation* [1], *la Sylphide*, *la Révolte*

cun parallèle entre les chanteurs des différentes nations et l'excellence des chanteurs italiens, que nous n'hésitons pas à placer au premier rang.

E. B.

[1] *La Tentation* a suivi les erremens du *Dieu et la Bayadère*. La danse, le chant, le spectacle et les décors se mêlent intimement et se confondent dans la composition de ces œuvres; tous concourent à l'action. Ce n'est plus un opéra; ce n'est pas un ballet : c'est un genre nouveau

au Sérail, *Don Juan* et *la Tempête*, adroitement combinés avec les meilleurs ouvrages de l'ancien répertoire, *ont tenu jusqu'à la fin le spectacle rempli*. Jamais l'Opéra, le pays des miracles, n'avait vu ces prodiges.

La somme annuelle que touche aujourd'hui la direction de l'Opéra a été le sujet de bien des attaques. On n'a pas daigné sans doute faire une réflexion : c'est que M. Véron a succédé à une direction obérée, dans un temps où le souffle dévorant de la politique et de l'émeute semblait devoir tout dessécher. Les secours que l'on a donnés alors à l'Opéra ont été grands, parce que les besoins étaient grands. Cette subvention diminue graduellement, jusqu'à ce qu'elle ait atteint le chiffre de 650,000 fr. C'est moins que n'a jamais donné la restauration : bien moins que ne donnait l'empereur, peu prodigue, comme on le sait, et auquel l'Opéra coûta, en 1810, un million vingt-sept mille fr. La direction actuelle, pour les résultats qu'elle a obtenus, est, de tous les gouvernemens de l'Opéra, celui qui convient le mieux au public par les plaisirs dont elle le dote, et à l'État, par l'éco-

qui participe de tous les autres ; le public a fait le meilleur accueil à ces heureuses combinaisons.

E. B.

nomie qu'elle apporte dans les dépenses du Trésor. Nous ajouterons que, depuis la révolution de 1830, la redevance des petits théâtres est abolie.

M. Véron ne s'est pas considéré comme étant seulement directeur de l'Opéra; il a dû y chercher sa propre fortune. La nonchalante aristocratie des gentilshommes de la chambre, ou des administrateurs aux appointemens, ne pouvait lui convenir; il s'est occupé de faire des recettes. A ce sujet, l'opinion officielle qu'on avait autrefois de l'Opéra n'est pas moins curieuse à rapporter ici que celle que l'on a encore aujourd'hui dans les bureaux : on regardait et on regarde encore les recettes comme un accessoire peu intéressant à l'Opéra; autant vaudrait-il prétendre que l'Opéra n'est point fait pour le public.

Remercions M. Véron d'avoir pensé autrement; s'il s'est enrichi, il a contribué à nos plaisirs mieux qu'on ne l'avait fait jusques à lui. Pour monter *Robert-le-Diable* et entourer la belle partition de l'auteur de *il Crociato*, de ce Meyerbeer, Italien de la Germanie, qui s'est inspiré à la fois de Mozart, de Weber et de Rossini, l'Opéra a dépensé plus de 100,000 fr., et Paris a joui du plus beau spectacle du monde[1].

[1] Une commission de surveillance a été établie près de

Maintenant l'Opéra est le plus fréquenté de tous les théâtres. Chaque soir on y voit se réunir ce qu'on nomme les notabilités de tous les rangs. La société tout entière veut se mirer dans les glaces de son foyer; ses corridors feraient envie aux salons les mieux hantés. La jeune Fashion, en gants jaunes, se presse aux avant-scènes; l'orchestre rassemble les artistes de tous les cultes et de toutes les bannières; les

l'Opéra et pour l'administration du Conservatoire; elle est composée de MM. le duc de Choiseul, président, Kératry, vice-président, Edmond Blanc, Armand Bertin, Denneville, et de Moncey, secrétaire, qui a remplacé M. Cavé, maintenant chef de la division des Beaux-Arts au ministère de l'Intérieur. Cette commission surveille l'exécution du cahier des charges et des obligations qu'il impose au directeur dans l'intérêt du Gouvernement, des artistes et des plaisirs du public; elle doit surtout faire usage de ses pouvoirs pour ne pas laisser déchoir l'Opéra de la splendeur à laquelle doit le maintenir la subvention nationale qui lui est allouée. L'illustre président de cette commission a su faire chérir aux arts le haut patronage qui lui est confié. Le noble désintéressement avec lequel il remplit ses fonctions, le zèle éclairé qu'il y apporte, les formes conciliatrices qui lui sont familières, ont été jusqu'ici couronnés des plus heureux résultats. L'appui consciencieux que lui prêtent les membres de la commission a été à la fois pour lui un encouragement et la plus digne récompense de ses efforts.

Note de l'Éditeur.

hommes d'état, la haute industrie, la politique animée, la galanterie remplit les loges, et la bourgeoisie, familière maintenant avec tous les noms, avec toutes les réputations, se mêle sans gêne et sans embarras à ce concours si étincelant de contrastes. Ministres, pairs, députés, écrivains, marchands, artistes, étrangers et nationaux se heurtent et se coudoient à toutes les rampes. L'égalité règne à l'Opéra, et peut-être le spectacle d'un tel public offre-t-il autant d'attraits que les magnificences de la scène.

L'Opéra est actuellement l'établissement le plus populaire de Paris. Pour arriver là, il fallait fermer les portes à la morgue aristocratique; il fallait les ouvrir à l'intelligence.

Le foyer offre surtout un coup d'œil digne d'appeler toute l'attention de l'observateur. Le corps diplomatique y est exact, comme aux réunions d'un congrès. Les séances des chambres semblent s'y continuer. La chronique du foyer de l'Opéra résume à elle seule toute la politique de l'Europe. Les journalistes y vont comme dans la grotte de la Sibylle; car les pilastres du foyer semblent rendre des oracles. Nos hommes d'état y parlent haut, comme des gens qui veulent être entendus. On y sait les faits de la Cour, ceux de la ville et ceux de l'Europe. Il n'est pas un étranger de distinction qui ne descende d'a-

bord au foyer de l'Opéra; il n'est pas une seule réunion du monde élevé dont le foyer de l'Opéra ne répète les échos; on y achève les dîners diplomatiques; on y commence les soirées du château et de la banque; le foyer de l'Opéra, pour la haute société politique, est une halte indispensable entre la salle à manger et le salon.

L'histoire des bals masqués semble former une appendice nécessaire à celle de l'Opéra; mais les bals masqués, depuis leur origine, offrent peu de traits saillans. Né sous la Régence, pour favoriser les débauches du Palais-Royal, le bal masqué de l'Opéra fut d'abord brillant et animé; on y jeta à profusion les lumières et les tentures.

La description qui nous a été laissée des dispositions de la salle de l'Opéra rappelait les ornemens du ballet de *Gustave*. L'intrigue, c'est-à-dire le mystère des amoureuses liaisons, leurs révélations, la ruse, les mystifications, la galanterie libre, quelquefois le dévergondage, les agaceries et les honteux marchés prirent possession du bal masqué; dans la suite il ne présenta plus que l'aspect d'une monotone promenade de dominos. Le prix en était invariablement fixé à six livres; il commençait autrefois à la Saint-Martin, puis il s'interrompait et reprenait après le jour des Rois, et

continuait de temps à autre durant le carnaval. Pendant la révolution il n'y eut pas de bals masqués; ils reprirent faveur sous l'empire, et furent très-suivis. Excepté ceux des lundi et jeudi gras, ils furent délaissés plus tard : on convenait généralement de leur tristesse.

Depuis 1830, rien n'a été négligé pour leur donner une physionomie nouvelle et capable de captiver; des loteries pour lesquelles on recevait un numéro à la porte en présentant le billet d'entrée, des danses, un vaste orchestre qui avait remplacé quelques maussades violons, des quadrilles de costumes, des danseurs espagnols exécutant leurs pas nationaux, la vieille parade avec sa spirituelle et grotesque naïveté, des concerts de mirliton, des caricatures vivantes, un luxe inouï d'éclairage, tout a été employé pour ramener le public. La foule s'y est précipitée, non pas grave, noire, habillée sévèrement comme autrefois, mais avec des allures de joie et de plaisir, sans retenue et sans étiquette. Un moment même, elle a tenté d'introduire à l'Opéra cette danse dont on ne peut écrire le nom, et qui, dans ses gestes lascifs et animés, résume tout le drame érotique, depuis le désir jusqu'à la possession. Cette tentative a échoué. Si le bal de l'Opéra eût admis de telles mœurs, aux yeux des étrangers, qui s'obstinent encore à croire

que c'est là qu'il faut juger la France, nous eussions apparu comme un peuple en état de démence et d'ivresse.

Les fastes de la galanterie des coulisses de l'Opéra ont une telle renommée, qu'ils doivent au moins trouver une mention dans ce chapitre. Un peuple, une race, un monde tout entier, habitent l'Opéra. Derrière la toile, dans les foyers, dans les loges des acteurs, c'est-à-dire dans les endroits qui leur sont assignés pour se préparer à la représentation, dans les magasins, dans les classes du Conservatoire, il existe des notions du bien et du mal qui, dans leur application générale, ne ressemblent point du tout à celles qui régissent la société. La liberté, le plaisir et surtout l'intérêt y tiennent le sceptre de la morale publique. Si nous le voulions, nous pourrions dérouler des annales qui provoqueraient tour à tour le rire et les larmes, l'émotion voluptueuse et le dégoût. Il y a là d'ardentes passions, d'errantes et folles ardeurs; il y a là aussi des dévouemens vrais et sublimes, puis des prostitutions anticipées, des contrats qui flétrissent l'âme et des marchés hideux que plus d'une fois la main d'une mère a signés. La fortune y fait mille tours; elle jette en aveugle à tout ce peuple les bijoux et l'opulence, la vogue, et ensuite la misère et les dédains, l'éclat

et la laideur ; elle se joue et se plaît au milieu de ces cruelles et poignantes métamorphoses, et à ses côtés l'insouciance vient tout niveler et réunir des mains et des cœurs que d'ambitieuses rivalités avaient séparées. La franchise du libertinage surpasse souvent dans ses aveux tout ce que l'imagination pourrait inventer.

A mon sens, il y a des secrets qu'on peut aimer à connaître : examiner les moteurs et les matériaux des tableaux qui vous ont étonné, analyser une illusion, en un mot, voir de près ce qui nous a séduits de loin, c'est une étude qui peut et doit n'être pas sans attraits pour un esprit observateur ; mais c'est folie que d'aborder ce peuple magique ; laissez-lui son rouge et son clinquant, redoutez l'épreuve d'une contemplation trop intime, gardez votre point d'optique ; il est des bandeaux qu'il ne faut pas arracher : le monde théâtral ne peut être regardé qu'à distance. Ne franchissez pas la rampe : croyez-moi.

Cependant, les répétitions générales de l'Opéra offrent un spectacle tout émaillé de ravissantes bigarrures. La salle envahie par un public qui se confond à toutes les places ; les dieux et les héros en habits bourgeois, ou bien affublés d'une partie de costume, ou essayant les uns leurs armes, les autres leurs attributs ; les gé-

nies qui rient et courent dans les escaliers; forment des scènes imprévues qui charment et qui étonnent. J'ai vu Taglioni, la Sylphide, essayer un pas en robe blanche du matin. J'ai vu tout l'enfer de *la Tentation* en écharpes roses, coiffé en cheveux et vêtu des plus légères toilettes. Le paradis vint à son tour : il était coquet comme une bonne fortune. La représentation, avec ses habillemens de démons et d'anges, avec des ailes et des cornes, m'a fait regretter ces souvenirs.

La riche galanterie s'en va peu à peu de l'Opéra; l'amour prodigue, la passion magnifique, disparaissent chaque jour. Le bon marché, qui veut s'en prendre aux gouvernemens et aux rois, menace aussi l'empyrée de l'Opéra. Tous les soirs, à la sortie du spectacle, vous verrez une foule de jeunes gens dont l'amour remplit le cœur, bien plus que la fortune n'a rempli leur bourse, se hâter, attendre, épier; chacun cherche l'objet de ses tendres ardeurs : c'est à cette sortie que la chronique de l'Opéra se révèle aux initiés.

On n'a jamais cessé de faire de louables efforts pour garder la morale sauve de toute atteinte dans les coulisses de l'Opéra. Dès sa naissance, il y eut, à deux reprises, deux ordonnances du roi pour interdire l'entrée des coulisses à tous ceux qu'y attiraient une indiscrète curiosité et des intentions dont on pouvait

soupçonner la droiture. Vains efforts! Lulli poussa les choses jusqu'à la plus rude sévérité; il souffleta une actrice enceinte. M. de La Rochefoucauld, si fort honni à cause des réformes qu'il voulut introduire, n'avait fait que renouveler des réglemens anciens. L'habitude et le diable ont triomphé de tous les obstacles.

Sous les rois de nos pères, les grands seigneurs se glorifiaient de l'Opéra, et l'Opéra se glorifiait des grands seigneurs.

M. le duc de Choiseul, président de la commission de surveillance attachée à l'Opéra, voyant les dépenses que dans *Robert-le-Diable* on avait fait pour la toilette des dames, s'écriait: « Autrefois, cependant, c'était nous qui payions cela! »

Ces temps sont effacés; actuellement, l'Opéra vaut mieux que sa réputation : c'est un libertin converti.

EUGÈNE BRIFFAULT.

Paris, le 20 décembre 1834.



ÉPITRE A L'ÉDITEUR

DU

LIVRE DES CENT-ET-UN,

QUI RÉCLAMAIT DE MA PLUME UN SECOND ARTICLE.



Recueil de vifs croquis, album des écrivains,
Colorant en lestes ébauches
Nos erreurs, nos goûts, nos débauches,
Mes tableaux te sembleraient vains.

Sous quels justes pinceaux t'esquisser notre ville?
Ils la blesseront s'ils sont vrais.
De Paris je sais les attraits;
Et ses vices..... Ah! j'en sais mille!

Son aspect tour à tour me répugne et me plaît.
Veux-tu que ma mélancolie
Ou que ma volage folie
Le montre en beau, le trace en laid?

Quelle image fixer dans un siècle où tout change,
Où des mœurs s'altère le cours,
Tel qu'un fleuve par cent détours
Serpente en se souillant de fange?

Ma trop mobile humeur des objets du moment
M'offre-t-elle un miroir fidelle?
Tout caprice agissant sur elle
Fait vaciller mon jugement.

Un poète est soumis à l'ardeur qui l'égare:
Est-il maître de son loisir,
Des modèles qu'il doit choisir,
Quand de lui son démon s'empare?

Est-il prêt à verser, tel que rhéteurs experts,
Sa faconde périodique,
A régler d'un flux méthodique
Les tours stérilement diserts?

Le ciel et mon esprit ont de fréquens nuages
Qu'un souffle léger éclaircit,
Et qu'un deuil sinistre noircit
Quand le vent les charge d'orages.

L'Olympe est-il serein et l'horizon vermeil,
Mon esprit, qui rayonne et plane
Dans les champs d'azur diaphane,
Brille et réfléchit le soleil.

Il croit voir au progrès des fécondes lumières
Le commerce heureux, des travaux
Enrichir des mondes nouveaux,
Et fleurir au sein des chaumières.

Si la tempête gronde annonçant les fléaux,
Il s'irrite, il plonge aux abîmes,
Et tonne en courroux sur les crimes
Des rénovateurs du chaos.

Quand de froides saisons la pâleur monotone
Glace l'univers consterné,
Morne, en lui-même emprisonné,
Il languit, se voile et frissonne.

Puisse-t-il, moins changeant que l'air et nos cités,
Privé d'éblouissante ivresse,
Mais exempt de sombre tristesse,
Conserver d'égales clartés !

Puisse en paix me guider sa flamme plus tranquille
Jusques en ma dernière nuit,
Comme doucement veille et luit
L'éclat de ma lampe d'argile!

Alors, je peindrais mieux en calme observateur
Les travers anciens et modernes
Des petits et grands subalternes
Que régit l'or en dictateur.

Nos sataniques arts à l'Amour adultère
Formant les Lucrèces des cours
En sirènes des carrefours....
Les peindrai-je? Il vaut mieux se taire!

NÉPOMUCÈNE L. LEMERCIER,
de l'Institut de France.





DISCOURS DE RÉCEPTION

DE M. THIERS

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE [1].



Messieurs,

En entrant dans cette enceinte, j'ai senti se réveiller en moi les plus beaux souvenirs de notre patrie. C'est ici que vinrent s'asseoir tour à

[1] On ne sera pas surpris de trouver ici ce discours, en se rappelant que M. Thiers est un des signataires des *Cent-*

tour Corneille, Bossuet, Voltaire, Montesquieu, esprits immortels qui feront à jamais la gloire de notre nation; c'est ici que, naguère encore, siégeaient Laplace et Cuvier. Il faut s'humilier profondément devant ces hommes illustres; mais à quelque distance qu'on soit placé d'eux, il faudrait être insensible à tout ce qu'il y a de grand pour ne pas être touché d'entrer dans leur glorieuse compagnie. Rarement, il est vrai, on en soutient l'éclat; mais on en perpétue du moins

et-un, dont la collaboration a été si honorablement promise à l'Éditeur. On conçoit facilement que l'importance et la continuité des travaux du ministre aient laissé peu de loisir aux occupations de l'écrivain; c'est donc une bonne fortune pour nous que d'avoir retrouvé M. Thiers dans cette sphère littéraire que l'historien de la Révolution a parcourue d'une manière si brillante. Nous avons saisi avec empressement cette occasion de le placer dans notre galerie littéraire. Les souscripteurs au livre des *Cent-et-un* nous sauront sans doute gré de leur donner, en sus de la pagination ordinaire du volume, ce discours si élevé par le style et par l'ordre des idées; il se rattache d'ailleurs à une circonstance si solennelle pour les lettres et pour la politique, qu'il doit survivre à la publicité de quelques jours qu'il a reçue des journaux. Nous terminons donc par ce morceau remarquable le dernier tome des *Cent-et-un*; à nos yeux, c'est un couronnement digne de l'édifice que nous avons élevé.

Note de l'Éditeur.

la durée, en attendant que des génies nouveaux viennent lui rendre sa splendeur.

L'Académie française n'est pas seulement le sanctuaire des plus beaux souvenirs patriotiques; elle est une noble et utile institution, que l'ancienne royauté avait fondée, et que la révolution française a pris soin de relever et d'agrandir. Cette institution, en donnant aux premiers écrivains du pays la mission de régler la marche de la langue, d'en fixer le sens, non d'après le caprice individuel, mais d'après le consentement universel, a créé au milieu de vous une autorité qui maintient l'unité de la langue, comme ailleurs des autorités régulatrices maintiennent l'unité de la justice, de l'administration, du gouvernement.

L'Académie française contribue ainsi, pour sa part, à la conservation de cette belle unité française, caractère essentiel et gloire principale de notre nation. Si le véritable objet de la société humaine est de réunir en commun des milliers d'hommes, de les amener à penser, parler, agir comme un seul individu, c'est-à-dire avec la précision de l'unité et la toute-puissance du nombre, quel spectacle plus grand, plus magnifique que celui d'un peuple de trente-deux millions d'hommes, obéissant à une seule loi, parlant une seule langue, presque toujours

saisis au même instant de la même pensée, animés de la même volonté, et marchant tous ensemble du même pas au même but! Un tel peuple est redoutable, sans doute, par la promptitude et la véhémence de ses résolutions : la prudence lui est plus nécessaire qu'à aucun autre; mais, dirigé par la sagesse, sa puissance, pour le bien de lui-même et du monde, sa puissance est immense, irrésistible! Quant à moi, messieurs, je suis fier pour mon pays de cette grande unité: je la respecte partout; je regarde comme sérieuses toutes les institutions destinées à la maintenir, et je ressens vivement l'honneur d'avoir été appelé à faire partie de cette noble Académie, rendez-vous des esprits distingués de notre nation, centre d'unité pour notre langue.

Dès qu'il m'a été permis de me présenter à vos suffrages, je l'ai fait. J'ai consacré dix années de ma vie à écrire l'histoire de notre immense révolution; je l'ai écrite sans haine, sans passion, avec un vif amour pour la grandeur de mon pays : et quand cette révolution a triomphé dans ce qu'elle avait de bon, de juste, d'honorable, je suis venu déposer à vos pieds le tableau que j'avais essayé de tracer de ses longues vicissitudes. Je vous remercie de l'avoir accueilli, d'avoir déclaré que les amis de l'ordre, de l'huma-

nité, de la France, pouvaient l'avouer; je vous remercie surtout, vous, hommes paisibles, heureusement étrangers pour la plupart aux troubles qui nous agitent, d'avoir discerné au milieu du tumulte des partis un disciple des lettres, passagèrement enlevé à leur culte, de lui avoir tenu compte d'une jeunesse laborieuse, consacrée à l'étude, et peut-être aussi de quelques luttes soutenues pour la cause de la raison et de la vraie liberté. Je vous remercie de m'avoir introduit dans cet asile de la pensée libre et calme. Lorsque de pénibles devoirs me permettront d'y être, ou que la destinée aura reporté sur d'autres têtes le joug qui pèse sur la mienne, je serai heureux de me réunir souvent à des confrères justes, bienveillans, pleins de lumières.

S'il m'est doux d'être admis à vos côtés, dans ce sanctuaire des lettres, il m'est doux aussi d'avoir à louer devant vous un prédécesseur, homme d'esprit et de bien, homme de lettres véritable, que notre puissante révolution saisit un instant, emporta au milieu des orages, puis déposa, pur et irréprochable, dans un asile tranquille, où il enseigna utilement la jeunesse pendant trente années.

M. Andrieux était né à Strasbourg, vers le milieu du dernier siècle, d'une famille simple et honnête, qui le destinait au barreau. Envoyé

à Paris pour y étudier la jurisprudence, il l'étudiait avec assiduité; mais il nourrissait en lui un goût vif et profond, celui des lettres, et il se consolait souvent avec elles de la rapidité de ses études. Il vivait seul et loin du monde, dans une société de jeunes gens spirituels, aimables et pauvres, comme lui destinés par leurs parens à une carrière solide et utile, et, comme lui, rêvant une carrière d'éclat et de renommée.

Là se trouvait le bon Collin d'Harleville, qui, placé à Paris pour y apprendre la science du droit, affligeait son vieux père en écrivant des pièces de théâtre. Là se trouvait aussi Picard, jeune homme franc, ouvert, plein de verve. Ils vivaient dans une étroite intimité, et songeaient à faire une révolution sur la scène comique. Si, à cette époque, le génie philosophique avait pris un essor extraordinaire, et soumis à un examen redoutable les institutions sociales, religieuses et politiques, les arts s'étaient abaissés avec les mœurs du siècle. La comédie, par exemple, avait contracté tous les caractères d'une société oisive et raffinée; elle parlait un langage faux et apprêté. Chose singulière! on n'avait jamais été plus loin de la nature en la célébrant avec enthousiasme. Éloignés de cette société où la littérature était venue s'affadir, Collin d'Harleville, Picard, Andrieux, se promettaient de rendre à

la comédie un langage plus simple, plus vrai, plus décent. Ils y réussirent, chacun suivant son génie particulier.

Collin d'Harleville, élevé aux champs dans une bonne et douce famille, reproduisit dans *l'Optimiste* et *les Châteaux en Espagne* ces caractères aimables, faciles, gracieux, qu'il avait pris, autour de lui, l'habitude de voir et d'aimer. Picard, frappé du spectacle étrange de notre révolution, transporta sur la scène le bouleversement bizarre des esprits, des mœurs, des conditions. M. Andrieux, vivant au milieu de la jeunesse des écoles, quand il écrivait la célèbre comédie des *Étourdis*, lui emprunta ce tableau de jeunes gens échappés récemment à la surveillance de leurs familles, et jouissant de leur liberté avec l'entraînement du premier âge. Aujourd'hui, ce tableau, sans doute, a un peu vieilli, car les étourdis de M. Andrieux ne ressemblent pas aux nôtres : quoiqu'ils aient vingt ans, ils n'oseraient pas prononcer sur la meilleure forme de gouvernement à donner à leur pays; ils sont vifs, spirituels, dissipés, et livrés à ces désordres qu'un père blâme et peut encore pardonner. Ce tableau tracé par M. Andrieux attache et amuse. Sa poésie, pure, facile, piquante, rappelle les poésies légères de Voltaire. La comédie des *Étourdis* est incontes-

tablement la meilleure production dramatique de M. Andrieux, parce qu'il l'a composée en présence même du modèle. C'est toujours ainsi qu'un auteur rencontre son chef-d'œuvre. C'est ainsi que Lesage a créé *Turcaret*, Piron *la Métromanie*, Picard *les Marionnettes*. Ils représentaient ce qu'ils avaient vu de leurs yeux. Ce qu'on a vu on le peint mieux, cela donne la vérité; on le peint plus volontiers, cela donne la verve du style. M. Andrieux n'a pas autrement compris les *Étourdis*.

Il obtint sur-le-champ une réputation littéraire distinguée. Écrire avec esprit, pureté, élégance, n'était pas ordinaire, même alors. M. Collin d'Harleville avait quitté le barreau; mais M. Andrieux, qui avait une famille à soutenir et qui se montra toujours scrupuleux observateur de ses devoirs, n'avait pu suivre cet exemple. Il s'était résigné au barreau, lorsque la révolution le priva de son état, puis l'obligea à chercher un asile à Maintenon, dans la douce retraite où Collin d'Harleville était né, où il était revenu, où il vivait adoré des habitans du voisinage, et recueillait le prix des vertus de sa famille et des siennes, en goûtant, au milieu d'une terreur générale, une sécurité profonde.

M. Andrieux, réuni à son ami, trouva dans les lettres ces douceurs tant vantées il y a deux

mille ans par Cicéron proscrit, toujours les mêmes dans tous les siècles, et que la Providence tient constamment en réserve pour les esprits élevés que la fortune agite et poursuit. Revenu à Paris quand les hommes paisibles y revenaient, M. Andrieux y trouva un emploi utile, devint membre de l'Institut, bientôt juge au Tribunal de cassation, puis député aux Cinq-Cents, et enfin membre de ce corps singulier que, dans la longue histoire de nos constitutions, on a nommé le Tribunat. Dans ces situations diverses, M. Andrieux, sévère pour lui-même, ne sacrifia jamais ses devoirs à ses goûts personnels. Jurisconsulte savant au Tribunal de cassation, député zélé aux Cinq-Cents, il remplit partout sa tâche, telle que la destinée la lui avait assignée. Aux Cinq-Cents, il soutint le Directoire, parce qu'il voyait encore dans ce gouvernement la cause de la révolution; mais il ne crut plus la reconnaître dans le premier consul, et il lui résista au sein du Tribunat.

Tout le monde, à cette époque, n'était pas d'accord sur le véritable enseignement à tirer de la révolution française. Pour les uns, elle contenait une leçon frappante; pour les autres, elle ne prouvait rien, et toutes les opinions de Quatre-vingt-neuf demeuraient vraies, même après l'événement. Aux yeux de ces derniers,

le gouvernement consulaire était coupable; M. Andrieux penchait pour cet avis. Ayant peu souffert de la révolution, il en était moins ému que d'autres. Avec un esprit calme, fin, nullement enthousiaste, il était peu exposé aux séductions du premier consul, qu'il admirait modérément, et que jamais il ne put aimer. Il contribuait à *la Décade philosophique* avec MM. Cabanis, Chénier, Ginguené, tous continuateurs fidèles de l'esprit du XVIII[e] siècle, qui pensaient comme Voltaire, à une époque où peut-être Voltaire n'eût plus pensé de même, et qui écrivaient comme lui, sinon avec son génie, du moins avec son élégance. Vivant dans cette société où l'on regardait comme oppressive l'énergie du gouvernement consulaire, où l'on considérait le concordat comme un retour à de vieux préjugés, et le code civil comme une compilation de vieilles lois, M. Andrieux montra une résistance décente, mais ferme.

A côté de ces philosophes de l'école du dix-huitième siècle, qui avaient au moins le mérite de ne pas courir au devant de la fortune, il y en avait d'autres qui pensaient très-différemment, et parmi eux s'en trouvait un couvert de gloire, qui avait la plume, la parole, l'épée, c'est-à-dire tous les instrumens à la fois, et la ferme volonté de s'en servir. C'était le jeune et brillant

vainqueur de Marengo. Il affichait hautement la prétention d'être plus novateur, plus philosophe, plus révolutionnaire que ses détracteurs. A l'entendre, rien n'était plus nouveau que d'édifier une société dans un pays où il ne restait plus que des ruines; rien n'était plus philosophique que de rendre au monde ses vieilles croyances; rien n'était plus véritablement révolutionnaire que d'écrire dans les lois et de propager par la victoire le grand principe de l'égalité civile.

Devant vous, messieurs, on peut exposer ces prétentions diverses; il ne serait pas séant de les juger.

Le Tribunat était le dernier asile laissé à l'opposition. La parole avait exercé tant de ravage qu'on avait voulu se donner contre elle des garanties, en la séparant de la délibération. Dans la constitution consulaire, un Corps-Législatif délibérait sans parler; et à côté de lui, un autre corps, le Tribunat, parlait sans délibérer. Singulière précaution, et qui fut vaine! Ce Tribunat, institué pour parler, parla en effet. Il combattit les mesures proposées par le premier consul; il repoussa le Code civil; il dit timidement, il dit enfin ce qu'au dehors mille journaux répétaient avec violence. Le Gouvernement, mais dans un coupable mouvement de colère,

brisa ces résistances, étouffa le Tribunat, et fit succéder un profond silence à ces dernières agitations.

Aujourd'hui, messieurs, rien de pareil n'existe : on n'a point séparé les corps qui délibèrent des corps qui discutent ; deux tribunes retentissent sans cesse : la presse élève ses cent voix. Livré à soi, tout cela marche. Un gouvernement pacifique supporte ce que ne put pas supporter un gouvernement illustré par la victoire. Pourquoi, messieurs ? parce que la liberté, possible aujourd'hui à la suite d'une révolution pacifique, ne l'était pas alors à la suite d'une révolution sanglante.

Les hommes de ce temps avaient à se dire d'effrayantes vérités. Ils avaient versé le sang les uns des autres ; ils s'étaient réciproquement dépouillés ; quelques-uns avaient porté les armes contre leur patrie. Ils ne pouvaient être en présence avec la faculté de parler et d'écrire sans s'adresser des reproches cruels. La liberté n'eût été pour eux qu'un échange d'affreuses récriminations.

Messieurs, il est des temps où toutes choses peuvent se dire impunément, où l'on peut sans danger reprocher aux hommes publics d'avoir opprimé les vaincus, trahi leur pays, manqué à l'honneur : c'est quand ils n'ont rien

fait de pareil ; c'est quand ils n'ont ni opprimé les vaincus, ni trahi leur pays, ni manqué à l'honneur. Alors cela peut se dire sans danger, parce que cela n'est pas ; alors la liberté peut affliger quelquefois les cœurs honnêtes, mais elle ne peut pas bouleverser la société. Mais malheureusement, en 1800, il y avait des hommes qui pouvaient dire à d'autres : Vous avez égorgé mon père ou mon fils, vous détenez mon bien, vous étiez dans les rangs de l'étranger. Napoléon ne voulut plus qu'on pût s'adresser de telles paroles. Il donna aux haines les distractions de la guerre, il condamna au silence dans lequel elles ont expiré les passions fatales qu'il fallait laisser éteindre. Dans ce silence, une France nouvelle, forte, compacte, innocente, s'est formée, une France qui n'a rien de pareil à se dire, dans laquelle la liberté est possible, parce que, nous, hommes du temps présent, nous avons des erreurs, nous n'avons pas de crimes à nous reprocher.

M. Andrieux, sorti du Tribunat, eût été réduit à une véritable pauvreté sans les lettres, qu'il aimait, et qui le payèrent bientôt de son amour. Il composa quelques ouvrages pour le théâtre qui eurent moins de succès que les *Étourdis*, mais qui confirmèrent sa réputation d'excellent écrivain. Il composa surtout des contes qui sont aujourd'hui dans la mémoire de tous les

appréciateurs de la saine littérature, et qui sont des modèles de grâce et de bon langage. Le frère du premier consul, cherchant à dépenser dignement une fortune inespérée, assura à M. Andrieux une existence douce et honorable en le nommant son bibliothécaire. Bientôt, à ce bienfait, la Providence en ajouta un autre : M. Andrieux trouva l'occasion que ses goûts et la nature de son esprit lui faisaient rechercher depuis long-temps, celle d'exercer l'enseignement. Il obtint la chaire de littérature de l'École Polytechnique, et plus tard celle du Collége de France.

Lorsqu'il commença la carrière du professorat, M. Andrieux était âgé de quarante ans. Il avait traversé une longue révolution, et il avait été rendu plein de souvenirs à une vie paisible. Il avait des goûts modérés, une imagination douce et enjouée, un esprit fin, lucide, parfaitement droit, et un cœur aussi droit que son esprit. S'il n'avait pas produit des ouvrages d'un ordre supérieur, il s'était du moins assez essayé dans les divers genres de littérature pour connaître tous les secrets de l'art; enfin il avait conservé un talent de narrer avec grâce, presque égal à celui de Voltaire. Avec une telle vie, de telles facultés, une bienveillance extrême pour la jeunesse, on peut dire qu'il réunissait presque

toutes les conditions du critique accompli.

Aujourd'hui, messieurs, dans cet auditoire qui m'entoure, comme dans tous les rangs de la société, il y a des témoins qui se rappellent encore M. Andrieux enseignant la littérature au Collége de France. Sans leçon écrite, avec sa simple mémoire, avec son immense instruction toujours présente, avec les souvenirs d'une longue vie, il montait dans sa chaire, toujours entouré d'un auditoire nombreux. On faisait, pour l'entendre, un silence profond. Sa voix faible et cassée, mais claire dans le silence, s'animait par degrés, prenait un accent naturel et pénétrant. Tour à tour mêlant ensemble la plus saine critique, la morale la plus pure, quelquefois même des récits piquans, il attachait, entraînait son auditoire, par un enseignement qui était moins une leçon qu'une conversation pleine d'esprit et de grâce. Presque toujours son cours se terminait par une lecture; car on aimait surtout à l'entendre lire, avec un art exquis, des vers ou de la prose de nos grands écrivains. Tout le monde s'en allait charmé de ce professeur aimable, qui donnait à la jeunesse la meilleure des instructions, celle d'un homme de bien, éclairé, spirituel, éprouvé par la vie, épanchant ses idées, ses souvenirs, son âme enfin, qui était si bonne à montrer tout entière.

Je n'aurais pas rempli ma tâche, si je ne rappelais devant vous les opinions littéraires d'un homme qui a été si long-temps l'un de nos professeurs les plus renommés. M. Andrieux avait un goût pur, sans toutefois être exclusif. Il ne condamnait ni la hardiesse d'esprit, ni les tentatives nouvelles. Il admirait beaucoup le théâtre anglais; mais, en admirant Shakespeare, il estimait beaucoup moins ceux qui se sont inspirés de ses ouvrages. « L'originalité du grand tragique anglais, disait-il, est vraie. Quand il est singulier ou barbare, ce n'est pas qu'il veuille l'être, c'est qu'il l'est naturellement, par l'effet de son caractère, de son temps, de son pays. » M. Andrieux pardonnait au génie d'être quelquefois barbare, mais non pas de chercher à l'être; il ajoutait que quiconque se fait ce qu'il n'est pas, est sans génie. « Le vrai génie consiste, disait-il, à être tel que la nature vous a fait, c'est-à-dire hardi, incorrect, dans le siècle et la patrie de Shakespeare; pur, régulier et poli, dans le siècle et la patrie de Racine. Être autrement, ajoutait-il, c'est imiter Racine ou Shakespeare; être classique à l'école de l'un ou à l'école de l'autre, c'est toujours imiter, et imiter c'est n'avoir pas du génie. »

En fait de langage, M. Andrieux tenait à la pureté, à l'élégance, et il en était aujourd'hui

un modèle accompli. Il disait qu'il ne comprenait pas les essais faits sur une langue dans le but de la renouveler. Le propre d'une langue, c'était, suivant lui, d'être une convention admise et comprise de tout le monde. Dès-lors, disait-il, la fixité est de son essence, et la fixité, ce n'est pas la stérilité. On peut faire une révolution complète dans les idées, sans être obligé de bouleverser la langue pour les exprimer. De Bossuet et Pascal, à Montesquieu et Voltaire, quel immense changement d'idées! à la place de la foi, le doute; à la place du respect le plus profond pour les institutions existantes, l'agression la plus hardie : Eh bien, pour rendre des idées si différentes, a-t-il fallu créer ou des mots nouveaux ou des constructions nouvelles? Non : c'est dans la langue pure et coulante de Racine que Voltaire a exprimé les pensées les plus étrangères au siècle de Racine. Défiez-vous, ajoutait M. Andrieux, des gens qui disent qu'il faut renouveler la langue; c'est qu'ils cherchent à produire avec les mots, des effets qu'ils ne savent produire avec des idées. Jamais un grand penseur ne s'est plaint de la langue comme d'un lien qu'il fallût briser. Pascal, Bossuet, Montesquieu, écrivains caractérisés s'il en fut jamais, n'ont jamais élevé de telles plaintes; ils ont grandement pensé, naturellement écrit, et l'expres-

sion naturelle de leurs grandes pensées en a fait de grands écrivains.

Je ne reproduis qu'en hésitant ces maximes d'une orthodoxie fort contestée aujourd'hui, et je ne les reproduis que parce qu'elles sont la pensée exacte de mon savant prédécesseur ; car, messieurs, je l'avouerai, la destinée m'a réservé assez d'agitations, assez de combats d'un autre genre, pour ne pas rechercher volontiers de nouveaux adversaires. Ces belles-lettres qui furent mon sol natal, je me les représente comme un asile de paix : Dieu me préserve d'y trouver encore des partis et leurs chefs, la discorde et ses clameurs! Aussi, je me hâte de dire que rien n'était plus bienveillant et plus doux que le jugement de M. Andrieux sur toutes choses, et que ce n'est pas lui qui eût mêlé du fiel aux querelles littéraires de notre époque. Disciple de Voltaire, il ne condamnait que ce qui l'ennuyait ; il ne repoussait absolument que ce qui pouvait corrompre les esprits et les âmes.

M. Andrieux s'est doucement éteint dans les travaux agréables et faciles de l'enseignement et du secrétariat perpétuel; il s'est éteint au milieu d'une famille chérie, d'amis empressés ; il s'est éteint sans douleur, presque sans maladie, et, si j'ose dire, parce qu'il avait assez vécu, suivant la nature et suivant ses propres désirs.

Il est mort, content de laisser ses deux filles unies à deux hommes d'esprit et de bien, content de sa médiocre fortune, de sa grande considération, content de son siècle, content de voir la révolution française triomphante sans désordre et sans excès.

En terminant ce simple tableau d'une carrière pure et honorée, arrêtons-nous un instant devant ce siècle orageux qui entraîna dans son cours la modeste vie de M. Andrieux; contemplons ce siècle immense qui emporta tant d'existences et qui emporte encore les nôtres.

Je suis ici, je le sais, non devant une assemblée politique, mais devant une académie. Pour vous, messieurs, le monde n'est point une arène, mais un spectacle devant lequel le poète s'inspire, l'historien observe, le philosophe médite. Eh bien! arrêtons-nous en présence de ce grand spectacle! Quel temps, quelles choses, quels hommes, depuis cette mémorable année 1789 jusqu'à cette autre année non moins mémorable de 1830! La vieille société française du dix-huitième siècle, si polie, mais si mal ordonnée, finit dans un orage épouvantable. Une couronne tombe avec fracas, entraînant la tête auguste qui la portait. Aussitôt, et sans intervalle, sont précipitées les têtes les plus précieuses et les plus illustres : génie, héroïsme, jeunesse, suc-

combent sous la fureur des factions, qui s'irritent de tout ce qui charme les hommes. Les partis se suivent, se poussent à l'échaufaud, jusqu'au terme que Dieu a marqué aux passions humaines; et de ce chaos sanglant sort tout-à-coup un génie extraordinaire, qui saisit cette société agitée, l'arrête, lui donne à la fois l'ordre, la gloire; réalise le plus vrai des besoins, l'égalité civile; ajourne la liberté qui l'eût gêné dans sa marche, et court porter à travers le monde les vérités puissantes de la révolution française. Un jour sa bannière à trois couleurs éclate sur les hauteurs du Mont-Thabor, un autre jour sur le Tage, un dernier jour sur le Borysthène. Il tombe enfin, laissant le monde rempli de ses œuvres, l'esprit humain plein de son image; et le plus actif des mortels va mourir, mourir d'inaction dans une île du grand Océan!

Après tant et de si magiques événemens, il semble que le monde épuisé doive s'arrêter; mais il marche et marche encore. Une vieille dynastie, préoccupée de chimériques regrets, lutte avec la France, et déchaîne de nouveaux orages; un trône tombe de nouveau; les imaginations s'ébranlent, mille souvenirs effrayans se réveillent, lorsque tout à coup cette destinée mystérieuse qui conduit la France à travers les écueils de-

puis quarante années, cherche, trouve, élève un prince qui a vu, traversé, conservé en sa mémoire tous ces spectacles divers, qui fut soldat, proscrit, instituteur; la destinée le place sur ce trône entouré de tant d'orages, et aussitôt le calme renaît, l'espérance rentre dans les cœurs, et la vraie liberté commence.

Voilà, messieurs, les grandeurs auxquelles nous avons assisté. Quel que soit ici notre âge, nous en avons tous vu une partie, et beaucoup d'entre nous les ont vues toutes. Quand on nous enseignait, dans notre enfance, les annales du monde, on nous parlait des orages de l'antique Forum, des proscriptions de Sylla, de la mort tragique de Cicéron; on nous parlait des infortunes des rois, des malheurs de Charles Ier, de l'aveuglement de Jacques II, de la prudence de Guillaume III; on nous entretenait aussi du génie des grands capitaines; on nous entretenait d'Alexandre, de César; on nous charmait du récit de leur grandeur, des séductions attachées à leur génie; et nous aurions désiré connaître de nos propres yeux ces hommes puissans et immortels.

Eh bien! messieurs, nous avons rencontré, vu, touché nous-mêmes, en réalité, ces choses et ces hommes; nous avons vu un Forum aussi sanglant que celui de Rome; nous avons vu la

tête des orateurs portée à la tribune aux harangues; nous avons vu des rois plus malheureux que Charles Ier, plus tristement aveuglés que Jacques II; nous voyons tous les jours la prudence de Guillaume, et nous avons vu César, César lui-même! Parmi vous qui m'écoutez, il y a des témoins qui ont eu la gloire de l'approcher, de rencontrer son regard étincelant, d'entendre sa voix, de recueillir ses ordres de sa propre bouche, et de courir les exécuter à travers la fumée des champs de bataille. S'il faut des émotions aux poètes, des scènes vivantes à l'historien, des vicissitudes instructives au philosophe, que vous manque-t-il, poètes, historiens, philosophes de notre âge, pour produire des œuvres dignes d'une postérité reculée?

Si, comme on l'a dit souvent, des troubles, puis un profond repos, sont nécessaires pour féconder l'esprit humain, certes ces deux conditions sont bien remplies aujourd'hui. L'histoire dit qu'en Grèce, les arts fleurirent après les troubles d'Athènes, et sous l'influence paisible de Périclès; qu'à Rome, ils se développèrent après les dernières convulsions de la république mourante et sous le beau règne d'Auguste; qu'en Italie ils brillèrent sous les derniers Médicis, quand les républiques italiennes expiraient, et chez nous, sous Louis XIV, après la

Fronde. S'il en devait toujours être ainsi, nous devrions espérer, messieurs, de beaux fruits de notre siècle.

Il ne m'est pas permis de prendre ici la parole pour ceux de mes contemporains qui ont consacré leur vie aux arts, qui animent la toile ou le marbre, qui transportent les passions humaines sur la scène; c'est à eux à dire qu'ils se sentent inspirés par ces spectacles si riches! Je craindrai moins de parler ici pour ceux qui cultivent les sciences, qui retracent les annales des peuples, qui étudient les lois du monde politique. Pour ceux-là, je crois le sentir, une belle époque s'avance. Déjà trois grands hommes, Laplace, Lagrange, Cuvier, ont glorieusement ouvert le siècle. Des esprits jeunes et ardens se sont élancés sur leurs traces. Les uns étudient l'histoire mémoriale de notre planète, et se préparent à éclairer l'histoire de l'espèce humaine par celle du globe qu'elle habite. D'autres, saisis d'un ardent amour de l'humanité, cherchent à soumettre les élémens à l'homme pour améliorer sa condition. Déjà nous avons vu la puissance de la vapeur traverser les mers, réunir les mondes; nous allons la voir bientôt parcourir les continens eux-mêmes, franchir tous les obstacles terrestres, abolir les distances, et, rapprochant l'homme de l'homme, ajouter des

quantités infinies à la puissance de la société humaine !

A côté de ces vastes travaux sur la nature physique, il s'en prépare d'aussi beaux encore sur la nature morale. On étudie à la fois tous les temps et tous les pays. De jeunes savans parcourent toutes les contrées. Champollion expire, lisant déjà les annales jusqu'alors impénétrables de l'antique Égypte. Abel Remusat succombe au moment où il allait nous révéler les secrets du monde oriental. De nombreux successeurs se disposent à les suivre. J'ai devant moi le savant vénérable qui enseigne aux générations présentes les langues de l'Orient. D'autres érudits sondent les profondeurs de notre propre histoire ; et tandis que ces matériaux se préparent, des esprits créateurs se disposent à s'en emparer pour refaire les annales des peuples. Quelques-uns, plus hardis, cherchent après Vico, après Herder, à tracer l'histoire philosophique du monde ; et peut-être notre siècle verra-t-il le savant heureux qui, profitant des efforts de ses contemporains, nous donnera enfin cette histoire générale où seront révélées les éternelles lois de la société humaine. Pour moi, je n'en doute pas, notre siècle est appelé à produire des œuvres dignes des siècles qui l'ont précédé.

Les esprits de notre temps ne sont pas doués

moins heureusement ; de plus, ils sont profondément érudits, et ils ont surtout une immense expérience des hommes et des choses. Comment ces deux puissances, l'érudition et l'expérience, ne féconderaient-elles pas leur génie ? Quand on a été élevé, abaissé par les révolutions, quand on a vu tomber ou s'élever des rois, l'histoire prend une tout autre signification. Oserais-je avouer, messieurs, un souvenir tout personnel ? Dans cette vie agitée qui nous a été faite depuis quatre ans, j'ai trouvé une seule fois quelques jours de repos dans une retraite profonde. Je me hâtais de saisir Thucydide, Tacite, Guichardin ; et en relisant ces grands historiens je fus surpris d'un spectacle tout nouveau. Leurs personnages avaient, à mes yeux, une vie que je ne leur avais jamais connue. Ils marchaient, parlaient, agissaient devant moi ; je croyais les voir vivre sous mes yeux, je croyais les reconnaître, je leur aurais donné des noms contemporains. Leurs actions, obscures auparavant, prenaient un sens clair et profond : c'est que je venais d'assister à une révolution et de traverser les orages des assemblées délibérantes.

Notre siècle, messieurs, aura pour guides l'érudition et l'expérience. Entre ces deux muses austères, mais puissantes, il s'avancera glorieusement vers des vérités nouvelles et fécondes.

J'ai, du moins, un ardent besoin de l'espérer : je serais malheureux, si je croyais à la stérilité de mon temps. J'aime ma patrie, mais j'aime aussi, et j'aime tout autant mon siècle. Je me fais de mon siècle une patrie dans le temps, comme mon pays en est une dans l'espace, et j'ai besoin de rêver pour l'un et l'autre un vaste avenir.

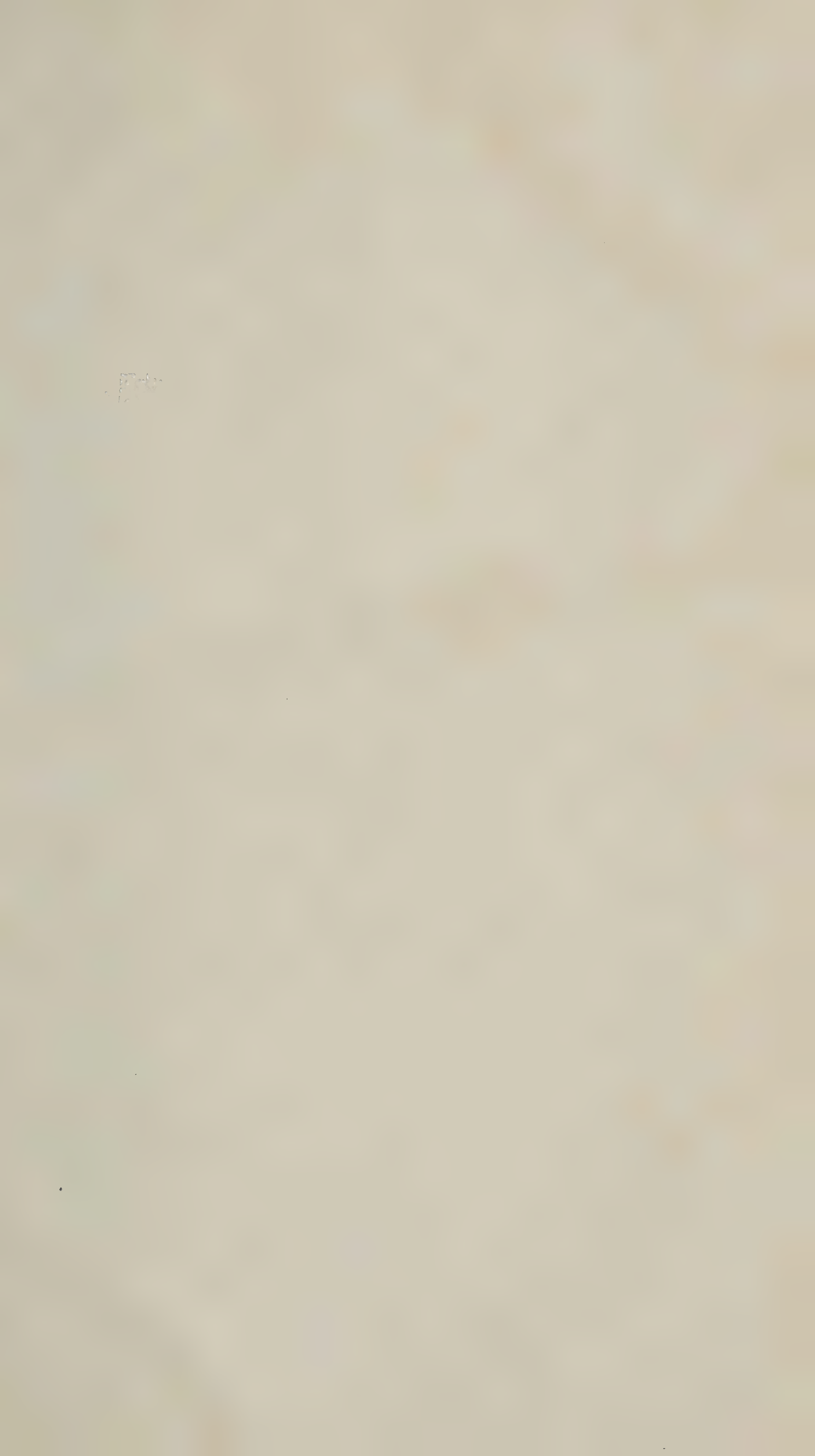
Au milieu de vous, fidèles et constans amis de la science, permettez-moi de m'écrier : Heureux ceux qui prendront part aux nobles travaux de notre temps ! heureux ceux qui pourront être rendus à ces travaux, et qui contribueront à cette œuvre scientifique, historique et morale que notre âge est destiné à produire ! La plus belle des gloires leur est réservée, et surtout la plus pure, car les factions ne sauraient la souiller. En prononçant ces dernières paroles, une image me frappe : vous vous rappelez tous qu'il y a deux ans, un fléau cruel ravageait la France, et atteignant à la fois tous les âges et tous les rangs, mit tour à tour en deuil l'armée, la science, la politique. Deux cercueils s'en allèrent en terre presque en même temps; ce fut le cercueil de M. Casimir Périer et celui de M. Cuvier. La France fut émue en voyant disparaître le ministre dévoué qui avait épuisé sa noble vie au service du pays. Mais quelle ne fut pas aussi sa douleur en voyant disparaître le savant illustre

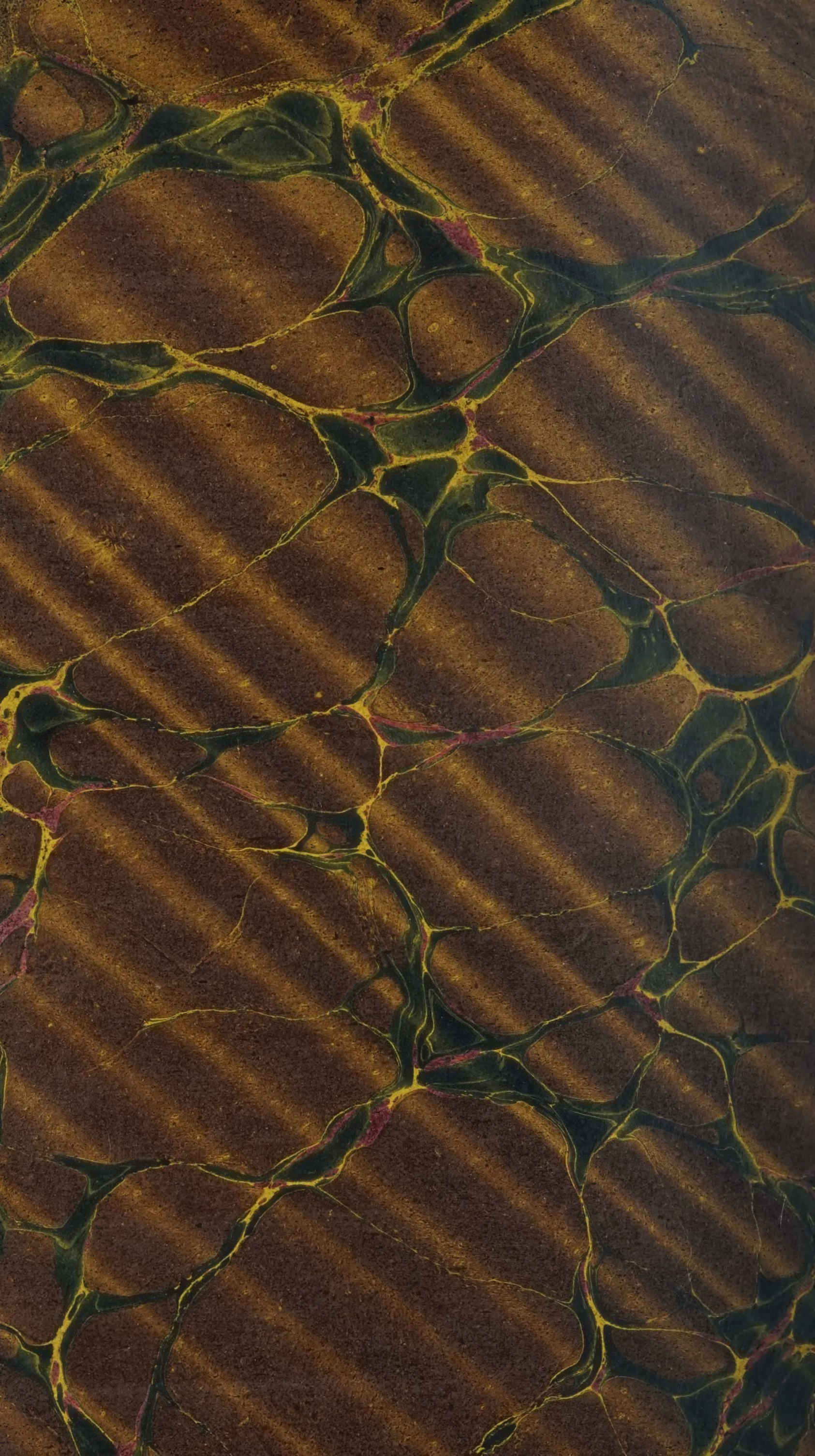
qui avait jeté sur elle tant de lumières? Une douleur universelle s'exprima par toutes les bouches; les partis eux-mêmes furent justes! Entre ces deux tombes, celle du savant ou de l'homme politique, personne n'est appelé à faire son choix : car c'est la destinée qui, sans nous, malgré nous, dès notre enfance, nous achemine vers l'une ou vers l'autre; mais, je le dis sincèrement, au milieu de vous, plus heureuse cent fois la vie qui s'achève dans la tombe de Cuvier; et qui se recouvre, en finissant, des palmes immortelles de la science!

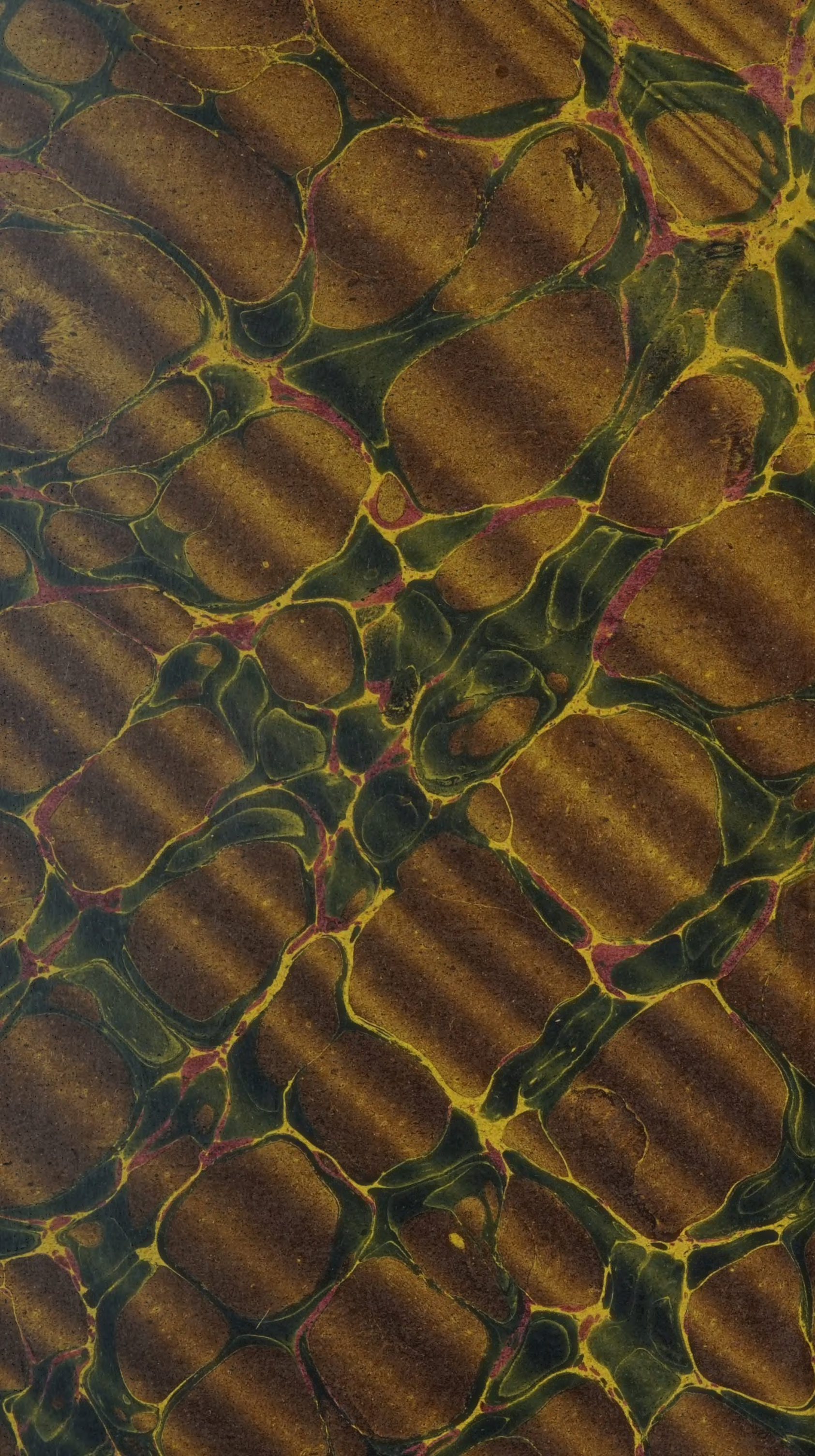


TABLE.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUINZIÈME.








UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 073261379